D
Y
.B31H
185H
v.2
SMRS

Ex libris
A. POÛDROUX.

MÉLANGES

RELIGIEUX, PHILOSOPHIQUES,

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Besançon, Impr. d'Out. Chalandre fils.

MÉLANGES

RELIGIEUX, PHILOSOPHIQUES,

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES,

DE J. BALMÈS,

Traduits de l'espagnol, avec une Introduction,

PAR J. BAREILLE.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

CHEZ LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 23.

1854

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlangesreligie02balm

MÉLANGES

RELIGIEUX, PHILOSOPHIQUES,

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

LA PRESSE.

La presse fut inaugurée par la publication de la Bible, elle est descendue jusqu'au langage de la halle ; ainsi, la musique, la poésie, la peinture ont reçu le jour dans les temples, et se sont ensuite fourvoyées dans les tavernes et les mauvais lieux. Mais, de même que les poètes grossiers ne peuvent ternir la gloire d'Homère, de Virgile, du Tasse, et que les sons discordants d'un instrument informe n'ôtent rien aux magiques accords de Mozart et de Rossini ; de même que les prodiges de Michel-Ange et de Raphaël ne sont nullement altérés par les ridicules imitations des barbouilleurs d'enseignes, la presse ne doit rien perdre de son prix à cause des folies et des excès dont on l'a rendue complice. Ne confondons jamais l'abus avec l'usage ; s'il fallait détruire celui-ci pour arrêter celui-là, il n'existerait presque rien sur la terre. De quoi l'homme n'a-t-il pas abusé ? Il

abuse de son intelligence, de sa volonté, de toutes les facultés de son âme, de ses sens, de son corps, de sa fortune, de sa réputation, de ses relations avec les autres hommes, de tout ce qui se trouve à sa portée. Il n'est pas un mal auquel ne puisse conduire l'abus d'un bien : enfoncer une épée dans un cœur innocent, c'est abuser du fer et de la main, c'est détourner de leur but deux précieux instruments que nous avons reçus du ciel pour travailler à notre bonheur.

Si l'on veut bien l'observer de près, la presse n'est qu'une parole de nouvelle espèce, c'est une langue qui se distingue de la langue commune, en ce qu'elle parle plus haut, qu'elle se fait entendre d'un plus grand nombre d'auditeurs, qu'elle retentit dans le monde avec plus de force et de rapidité, qu'elle se perpétue enfin dans une empreinte indélébile. C'est un perfectionnement de l'organe que nous tenons de la nature ; elle supplée à sa faiblesse, au peu d'étendue, au peu de durée de ses débiles accents ; elle ressemble en cela à l'écriture et à tous les autres signes dont l'homme s'est servi pour multiplier et conserver sa parole ; la presse n'est autre chose que le plus parfait de tous ces signes, une manière perfectionnée d'écrire et par là même de parler. L'imprimerie est à l'écriture, ce que le daguerréotype est au dessin, ce que sont toutes ces inventions modernes qui ont pour objet de transporter tout d'un coup sur la toile, le papier ou le métal, une image que la main du dessinateur ne peut tracer que lentement et par parties.

Ces observations réduisent à leur valeur les déclamations qu'on entend chaque jour pour ou contre la presse. C'est là un fait comme tous les autres faits qui existent dans le monde ; c'est un bien dont l'abus constitue nécessairement un mal. Si c'est pour cela qu'on la condamne, il faudra condamner aussi la peinture, la sculpture, la poésie, la musique ; il faudra qu'on condamne toutes les sciences et tous les arts, toutes les facultés physiques et morales de l'homme, tout ce qu'il y a de plus respectable, de plus saint, de plus auguste sur la terre, puisque malheureusement l'homme abuse de tout. On parle d'inconvénients ; où n'y en a-t-il pas ? On déplore les maux causés par cette institution ; mais quelle est la chose qui, directement ou indirectement, n'en entraîne toujours un grand nombre, ne serait-ce que par la manière dont nous nous en servons ? Le langage dont la presse est l'auxiliaire produit sans doute de bons effets ; mais combien n'en produit-il pas de mauvais, et qui pourrait en calculer la grandeur et l'étendue ? Peut-on oublier ce que la sagesse et l'expérience nous ont appris, touchant le bien et le mal qui peuvent résulter de la langue, suivant l'usage qu'on en fait ?

On parle beaucoup de cette *lèpre des sociétés modernes,* de cet *élément destructeur ;* les expressions de ce genre ne manquent pas aux détracteurs de la presse. Nous reconnaissons autant que qui que ce soit les maux causés aux sociétés modernes par ce terrible instrument de la pensée, par ce formidable agent,

organe de l'intelligence, image de son immense activité, de sa force expansive, de sa merveilleuse rapidité ; mais nous ne pouvons oublier les heureux succès dont lui sont redevables les sciences, les arts, la société, la religion elle-même. Nous admirons comme une faveur du ciel la sublime inspiration d'où sont émanés tant de bienfaits ; et nous sommes d'accord en cela avec le grand pape Léon X qui, dans le concile de Latran, tenu en 1515, dans un moment où l'on s'occupait des moyens d'arrêter et de guérir les maux déjà causés par la presse, n'en accordait pas moins les plus grands éloges à cette grande découverte, et la considérait comme l'un des événements providentiels de son temps. *Ars imprimendi libros temporibus potissimum nostris, divino favente numine, inventa seu aucta et perpolita, plurima mortalibus attulerit commoda*, etc. Il est à remarquer que dès cette époque, avant même l'apparition du protestantisme, et quand l'imprimerie était encore si près de son berceau, cet art avait déjà servi à de si graves excès, que l'autorité pontificale avait dû s'élever contre ses funestes tendances. On publiait en divers endroits *des livres écrits en latin ou en idiomes vulgaires, on traduisait du grec, de l'hébreu, de l'arabe, du chaldéen, des ouvrages où se trouvaient renfermés des doctrines pernicieuses et contraires à la religion ; et, ce qui est encore plus remarquable, on attaquait par le même moyen les personnes revêtues des plus hautes dignités, d'où résultaient de grandes erreurs dans la foi, un grand relâchement dans les mœurs, et par conséquent*

de graves scandales qui semblaient en présager de plus graves encore pour l'avenir. On craignait déjà qu'*une invention salutaire destinée à la gloire de Dieu, à l'affermissement de la foi, à la propagation de toutes les vertus, ne servît au contraire à la ruine spirituelle des chrétiens, en faisant pousser les épines au milieu de la bonne semence, en mêlant le poison au remède.* Il n'est pas possible d'apprécier avec plus de prudence et de vérité, les bons et les mauvais effets de la presse ; on ne saurait distinguer avec plus de modération et de discernement l'abus de l'usage, ni mieux reconnaître dans la découverte elle-même un bienfait signalé de la Providence, malgré la dangereuse application que devait en faire la malice des hommes.

Nous reproduisons avec plaisir les graves sentences de Léon X; on y verra que la question de la presse est déjà bien ancienne, et que tout ce qu'ont pu dire, depuis, de plus sérieux et de plus vrai, les législateurs et les publicistes, se trouve clairement indiqué dans les paroles de cet illustre Pontife ; on peut également y reconnaître la prévoyance et la sagacité qui caractérisent la marche de l'autorité romaine dans des événements de ce genre. Certes, il est à la fois intéressant et curieux de voir, à l'heure qu'il est, lutter contre les terribles envahissements de la presse, ces mêmes hommes qui regardaient autrefois comme des attentats à la liberté humaine, les mesures prises par les papes pour empêcher l'abus de cette arme dangereuse, la contenir dans ses véritables limites, et protéger contre ses coups l'intégrité de la foi, la pureté

des mœurs, l'honneur des personnes constituées en dignité. Dès cette époque déjà, le mal était grand et le danger plus grand encore ; et la chaire de Pierre, dépositaire fidèle de la vérité, gardienne incorruptible des intérêts les plus sacrés des nations, signalait les inconvénients et les périls qu'entraînerait dans les siècles futurs une invention en elle-même aussi glorieuse.

L'influence de la presse s'est étendue à toutes les branches des connaissances humaines, elle a agi dans les sens les plus opposés, on ne saurait plus désigner un point sur lequel elle n'ait fait sentir son action irrésistible. La religion, la société, la politique, la science, la littérature, les beaux-arts, tout a éprouvé l'effet de cette invention merveilleuse ; elle a partout acquis des titres à la reconnaissance, et partout elle a laissé des sujets de récrimination et de plainte. Mais par cela même que le nouvel agent était plus universel et plus efficace, il fallait s'attendre à rencontrer toujours le mal à côté du bien. Le même soleil qui éclaire, féconde et embellit la terre, brûle quelquefois nos champs, empoisonne les marais, et dégage ces vapeurs pestilentielles qui sèment de toutes parts la désolation et la mort.

Si la religion a beaucoup de maux à déplorer, elle a de nouveaux triomphes à graver dans ses annales ; car s'il est vrai que la presse a singulièrement favorisé l'effusion de l'erreur, il ne l'est pas moins qu'avec son secours la science religieuse s'est élevée à un degré de hauteur que difficilement elle eût atteint sans

cette découverte. La presse a contribué sans doute à préparer notre époque de scepticisme et d'incrédulité ; mais les contradictions mêmes qui se sont élevées contre la foi catholique, ont démontré de plus en plus la solidité de ses fondements, ont mis à son service un trésor d'érudition et de science, qu'elle n'eût probablement jamais possédé sans ce puissant véhicule de la pensée humaine. Otez ce merveilleux instrument, et dites-nous comment il serait possible que nous eussions tant d'éditions des livres saints, en hébreu, en chaldéen, en syriaque, en grec, pour ne pas compter les autres idiomes ? Les savants auraient-ils sous la main ces riches collections, qui toutes contribuent à manifester la vérité du christianisme, sa vénérable antiquité, et tous les autres titres sur lesquels repose son autorité divine ? Posséderions-nous ces paraphrases sans nombre, ces magnifiques explications, ces commentaires lumineux, et tant d'autres travaux faits sur le texte sacré par les Pères et les Docteurs de l'Eglise ? Ces trésors de la science ecclésiastique auraient-ils pu se généraliser, ou même se conserver sans le secours de l'imprimerie ? Que dirons-nous encore des éditions des conciles, des œuvres des saints Pères, des décisions pontificales, des écrits des théologiens et des canonistes, de toutes ces grandes apologies qui ont fait éclater la vérité de la religion au flambeau des traditions universelles, de la critique, de l'histoire, de la chronologie, de la philosophie, des sciences naturelles et des sciences exactes ; de ces apologies qui ont, dans le même but, scruté l'immen-

sité des cieux et les entrailles de la terre, sondé les mystères de la métaphysique et de la nuit des temps, qui ont, pour ainsi dire, évoqué les anciens peuples avec leurs législateurs, leurs sages, leurs prêtres, et, tantôt en s'emparant de la vérité, tantôt en repoussant l'erreur, ont fait de tous ces débris du passé un magnifique piédestal à la religion du Christ, son boulevard inexpugnable contre la rage de ses ennemis ! Songeons bien que si la presse a été une arme terrible et meurtrière dans les mains du génie du mal, elle a été dans les mains de la Providence le plus inestimable des bienfaits. Nul ne peut, il est vrai, calculer la grandeur du mal fait par les mauvais livres ; mais qui pourra jamais calculer aussi le bien que les bons livres ont fait ? Sans doute les œuvres de Luther, de Calvin, de Mélanchton, de Théodore de Bèze, d'Œcolampade, de Jurieu, se sont bien répandues ; mais, n'a-t-on pas vu se répandre dans la même proportion les ouvrages des anciens Pères, ceux de saint Thomas d'Aquin, de Melchior Canus, de Bellarmin, de Suarez, du P. Pétau, de Natal Alexandre, de Bossuet, et de tant d'autres génies qui sont l'honneur immortel de l'esprit humain, et qui furent les glorieux champions de la vérité. Dans des temps plus rapprochés de nous, les éditions des œuvres de Voltaire et des philosophes de son école, se sont, à la vérité, bien multipliées ; mais elles sont loin encore d'égaler le nombre d'éditions qu'ont obtenu les apologies chrétiennes. Voltaire s'était proposé de montrer le christianisme comme vil, ridicule, ennemi de la science et

des beaux arts, comme incompatible avec tout progrès humain; Chateaubriand entreprit noblement de montrer le contraire; il révéla les profondes harmonies de la religion avec tout ce qui est grand, sublime, beau, généreux et tendre. Or, nous le demandons, quelles sont les œuvres les plus connues, celles du philosophe de Ferney ou celles de l'auteur du Génie du Christianisme? Quelles sont celles qui, dans un temps égal, ont été traduites en un plus grand nombre de langues, celles qu'on a tirées à un plus grand nombre d'exemplaires? C'est ce que savent bien les bibliographes instruits; c'est ce que ne peuvent même ignorer le commun des lecteurs. Entrez dans le cabinet d'un savant, ou même dans celui d'un homme d'instruction ordinaire; parcourez les rayons de leur bibliothèque; Voltaire y manque souvent, Chateaubriand presque jamais.

Ceux qui ont dit que l'imprimerie a été un coup de mort pour la cause de la superstition et du fanatisme, c'est-à-dire, dans leur sens, pour la cause de la religion, ont fait voir qu'ils connaissaient bien peu l'histoire de la science et des lettres depuis l'invention de Guttemberg. Plusieurs ennemis du christianisme, ayant passé leur vie dans un petit cercle d'hommes et de livres, semblent s'imaginer qu'il n'existe pas un autre monde que celui dans lequel ils ont vécu; ils montrent quelquefois une si complète ignorance de ce qui s'est passé, de ce qui se passe encore en dehors de leur étroite sphère, qu'ils ont en vérité bien besoin de cette indulgence qu'inspirent naturel-

lement aux hommes, et des connaissances plus étendues et des pensées plus élevées.

Ne parlez pas à ces incrédules de tel illustre défenseur de la religion, ne leur parlez pas des travaux entrepris pour la gloire du christianisme; ils ne peuvent rien comprendre de ce que vous leur dites, ils sont même bien étonnés qu'il y ait des hommes assez ignorants encore pour soutenir une cause qu'ils croyaient perdue sans retour. Ils connaissent le nom de Bossuet, mais peut-être n'ont-ils jamais ouvert ses œuvres; ils le connaissent pour avoir entendu nommer parfois l'immortel évêque de Meaux, pour avoir entendu parler de son école, avoir vu ses écrits mentionnés dans les traités de littérature, et son nom inscrit parmi ceux des plus grands orateurs. Prononcez-vous devant eux le nom de Bellarmin, peut-être entendent-ils pour la première fois nommer le savant cardinal; ou si par hasard leur ignorance ne va pas jusqu'à ce point, ils n'ont guère ouï parler que de certaines doctrines sur le pouvoir temporel des papes. Si vous invoquez le sentiment de saint Thomas d'Aquin, vous remarquerez aussitôt qu'ils ne le jugent propre, tout au plus, qu'à fournir un aliment aux arguties de l'école. Si vous citez le texte de quelque Père, ils n'y verront que des vieilleries qui n'ont de respectable que leur antiquité même. Persuadés qu'ils sont, que les catholiques vivent dans une sphère excessivement resserrée, où l'on ne respire d'autre air que celui des séminaires et des cloîtres, ils ne peuvent concevoir qu'il y ait encore des hommes

éclairés qui soutiennent, ou veuillent paraître soutenir des doctrines tombées pour ne jamais se relever.

Aux yeux de ces hommes, qui portent bien réellement sur leurs yeux le bandeau de l'impiété, et dont l'aveuglement excite la pitié, beaucoup plus que l'indignation, l'imprimerie fut la mort du catholicisme ; elle est encore aujourd'hui, elle sera dans l'avenir le plus terrible sceau placé sur la pierre de sa tombe. Bien loin de partager des prévisions aussi sinistres, nous avons la ferme conviction que cette même découverte sera l'un des plus puissants moyens dont Dieu se servira pour amener le triomphe de la religion, et lui faire reconquérir tout le terrain qu'elle a perdu. De même que la Providence a voulu que l'imprimerie servît admirablement à dilucider les questions les plus profondes, à résoudre les difficultés les plus grandes, soulevées avec tant de confiance par les ennemis de la religion ; de même elle voudra que dans l'avenir, parmi tant de livres de tout genre que l'imprimerie répand dans le monde, ceux dont le but est de défendre la vérité l'emportent sur les autres et par le nombre et par l'attrait. Puisqu'il n'est pas permis, enfin, suivant le cours ordinaire des choses, d'empêcher le poison de circuler dans la société, espérons que le contre-poison lui sera versé, du moins, avec autant d'abondance, par l'effusion des saines doctrines qui sont le véritable aliment des esprits. Non, nous ne sommes pas effrayés de ce mouvement prodigieux qui règne dans les sociétés modernes, et dont la presse est l'un des principaux leviers ; non

nous ne pouvons pas trembler, en voyant la force de l'homme remplacée par celle de la vapeur, et ce dernier agent, guidé par un mécanisme admirable, imiter la rapidité de la pensée dans la reproduction et la multiplication de ses inspirations les plus soudaines. Ces machines, créées par le génie humain, reproduisent avec cette merveilleuse rapidité tous les enseignements divins, conservent les traditions primitives, consignent dans des monuments immortels les découvertes de l'histoire et celles de la philosophie, dont le résultat est toujours la glorification de la vérité religieuse, multiplient à l'infini ces livres précieux où l'enfance et la jeunesse puisent les vrais principes de la loi, la pure morale de Jésus-Christ, donnent incessamment le jour à mille écrits divers qui, sous tant de formes variées, sous tant de différents aspects, en styles si différents, dans toutes les langues, racontent, comme les cieux, la gloire du Créateur, et publient, comme le firmament, les œuvres de ses mains.

Il est indigne d'esprits catholiques, de trembler à la vue d'un si magnifique mouvement, de craindre outre mesure les conséquences de ces étonnants progrès. Nous savons que l'Eglise catholique doit subsister jusqu'à la fin des siècles, que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle; nous tenons cette promesse d'une parole qui ne peut faillir, et que les faits doivent successivement vérifier avec une fidélité invariable et constante; nous ne pouvons douter un seul instant que le divin auteur de cette promesse ne tienne préparés les remèdes nécessaires pour les maux

auxquels peuvent donner lieu les circonstances nouvelles; n'allons pas nous laisser ébranler par les dangers actuels, tout insurmontables qu'ils peuvent paraître à notre petitesse et à notre fragilité.

Quand le fondateur du christianisme envoya ses apôtres prêcher l'Evangile dans tout l'univers, il n'ignorait certes pas les révolutions et les changements dont le monde devait être le théâtre. Le cours des siècles se déroulait à ses yeux; il voyait comme présents tous les événements qui devaient le remplir ; il voyait donc le moment où, de la tête de Guttemberg, devait jaillir cette invention sublime, le profond changement qu'elle allait introduire dans le monde, l'irrésistible impulsion que les idées en recevraient, et l'abus que devaient en faire l'inconsidération, la faiblesse et l'orgueil de l'esprit humain; il voyait les dangers auxquels la foi serait exposée, et les naufrages qu'elle subirait dans un grand nombre d'intelligences, les pertes qui devaient en résulter pour la religion, et les ruines morales dont cette découverte allait être le sujet; il voyait tout cela, et cependant il avait dit : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Reconnaissons maintenant, dans un profond sentiment d'admiration et de gratitude, le soin qu'il a pris de réaliser ses promesses, et de sauver la barque mystérieuse contre les vents et les écueils jusqu'à l'époque où nous vivons; et quant à ce qui regarde l'avenir, laissons encore au Tout-Puissant le soin de perpétuer son œuvre. Ne pour-

rait-il pas nous dire, comme autrefois à Job : Où étiez-vous quand je posais les fondements de la terre, quand je donnais des bornes à la mer, quand je déroulais le ciel comme un pavillon magnifique, quand enfin, dans l'immensité de l'espace, se répandaient ces torrents de lumière sortis du néant, à ma voix ?

La religion catholique n'a pas besoin de s'envelopper de ténèbres pour conserver le légitime ascendant qu'elle doit à sa céleste origine; elle n'a jamais éludé la discussion, elle l'a toujours provoquée, au contraire, par tous les moyens qu'elle avait en son pouvoir. Longtemps avant que l'imprimerie fût inventée, on avait écrit d'innombrables volumes sur tous les points de la religion et sur les vérités qui lui servent de fondement ; mais il faut avouer que, sans cette découverte, les écrits des anciens n'eussent jamais obtenu l'étonnante publicité dont ils jouissent ; il eût été également impossible de multiplier, comme on l'a fait dans ces derniers temps, les travaux d'histoire ecclésiastique, de controverse, de théologie, de critique, de philosophie, d'histoire naturelle et de sciences exactes, qui forment cet ensemble merveilleux d'érudition et de génie, œuvres de tant d'écrivains admirables, d'où rayonne à nos yeux une lumière si puissante et si pure, qu'il ne saurait être plus permis à un homme de sens de nier que la religion catholique ne soit la seule vraie.

A toutes les époques, mais particulièrement depuis l'invention de l'imprimerie, on a pu remarquer la profonde différence qui distingue la religion de Jésus-

Christ de toutes celles qui ont existé ou qui existent encore. Dans les autres religions, la discussion ne fut jamais permise, ou n'obtint pas, du moins, un développement considérable. Obscures dans leur origine, énigmatiques dans leurs formules, tortueuses dans leur marche, tyranniques dans leur gouvernement, elles ont tenu une main de fer sur la malheureuse humanité, la réduisant à l'état d'ilotisme, l'aveuglant et la corrompant, afin de l'enchaîner dans les passions les plus honteuses. Elles craignaient la lumière parce qu'elles faisaient le mal; elles la chassaient de l'esprit de leurs prosélytes, plongeant les cœurs dans le plaisir, et dans la poussière, des fronts faits pour contempler les cieux. Bien contraire a été la direction suivie par le christianisme ; sans admettre le funeste principe du libre examen, tel que les protestants l'entendent, puisque c'eût été là nier sa divine institution, elle a fait en sorte que la discussion sur les matières les plus graves fût toujours établie dans son sein, elle n'a cessé de fonder et de développer ces grandes écoles destinées à maintenir l'éclat des études religieuses.

Loin donc de pouvoir dire que l'imprimerie fut pour le catholicisme un coup mortel, en donnant aux controverses plus de force et d'extension, on peut affirmer, avec le témoignage des faits, que cette découverte a merveilleusement secondé les desseins de l'Eglise catholique, et l'on ne saurait arguer, pour soutenir le contraire, des abus qu'on en a faits et qu'on en fait encore, pour le triomphe de l'hérésie, de l'in-

crédulité, et des instincts les plus corrompus de la nature humaine. Nous avons déjà vu avec quelle profonde sagesse s'expliquait à cet égard le pape Léon X, dans un temps où déjà se faisait sentir la nécessité de réprimer ces abus. Qu'on examine avec attention les paroles de ce pontife, et l'on verra qu'elles ne renferment aucune protestation contre les véritables progrès du siècle, que la chaire de Pierre ne se met nullement en travers, comme on l'a si souvent répété, du cours de la civilisation, qu'elle ne s'efforce pas de ramener l'humanité en arrière, qu'elle ne prononce pas l'anathème contre les œuvres du génie, et qu'elle n'a garde en aucun temps de retrancher les ailes données à l'intelligence de l'homme. Elle se propose, sans doute, d'arrêter les excès, de prévenir les maux affreux qui menacent la religion et la société; mais, encore une fois, elle ne confond pas l'usage avec l'abus, elle ne détruit pas le bien par la seule crainte du mal, elle proclame de la manière la plus évidente et la plus décisive, que la découverte de l'imprimerie est un bienfait signalé du ciel, *divino favente numine;* elle reconnaît que les hommes peuvent en retirer le plus grand bien, qu'elle peut devenir un instrument de lumière et de vertu, entre les mains des savants catholiques, savants qui ne manquèrent jamais dans l'Eglise romaine, *et viri eruditi in omni linguarum genere, præsertim autem catholici quibus Sanctam Romanam Ecclesiam abundare affectamus, facile evadere possunt;* elle veut que cette découverte ait été faite pour la gloire de Dieu, la défense de la

foi, la propagation de tout ce qu'il y a d'utile et de beau, *quod ad Dei gloriam et fidei argumentum ac bonarum artium propagationem salubriter est inventum.* C'est ainsi que l'on parle quand on agit avec bonne foi, quand l'esprit est guidé par des intentions pures et le sincère amour de la vérité; c'est ainsi que l'Eglise catholique a toujours procédé; et ceux qui lui reprochent une conduite opposée, montrent la plus complète ignorance de son histoire, ou mentent impudemment à leurs propres convictions.

L'un des effets les plus remarquables de la découverte de l'imprimerie par rapport aux destinées sociales, c'est d'avoir communiqué à la pensée humaine une puissance, une action, beaucoup plus grandes que celles qu'elle avait eues ou pouvait même avoir dans les siècles antérieurs. En effet, s'il est vrai que l'intelligence a toujours exercé une action puissante sur la marche de la société, il ne l'est pas moins que, pour obtenir cette puissance, elle avait à se lier avec certains intérêts ou des institutions publiques; c'est à cette seule condition, qu'elle pouvait arriver à des résultats d'une haute importance. Ceci se vérifie encore de nos jours; car, maintenant comme autrefois, les idées ont, pour ainsi dire, besoin de se rendre palpables, et de revêtir une personnification plus ou moins éclatante, de telle sorte que la société puisse voir en elles autre chose que les théories ou les spéculations d'une école. On ne peut nier cependant qu'elles n'aient trouvé dans l'imprimerie un moyen d'expression tout autrement énergique, qui les met

aussitôt en contact avec les passions et les intérêts dont elles se rapprochent par une intime analogie, et qu'elles n'arrivent plus aisément, par-là même, à se faire un parti qui les adopte, qui se constitue leur représentant, qui leur sert d'instrument et de mobile pour agir sur la société. C'est ainsi qu'elles parviennent à créer d'abord et à propager ensuite des institutions qui les réalisent et les défendent.

De là est résultée cette force terrible que les idées ont revêtue dans ces derniers temps; de là, les remarquables effets qu'elles produisent, alors même qu'elles sont dénuées de tout principe de vie réelle, et qu'elles sont destinées à passer comme de brillants et rapides météores; de là enfin ce nouveau pouvoir qui s'est implanté dans nos sociétés modernes et qui, se combinant avec tous les autres pouvoirs, agit d'une manière plus ou moins visible, mais toujours efficace et certaine.

Et qu'on ne croie pas que, dans les pays même où l'on exerce la plus grande vigilance, où l'on déploie le plus de sévérité contre la presse, elle laisse d'avoir son influence, non-seulement sur la marche des idées, mais encore sur celle des affaires. Son action sera, si l'on veut, lente, cachée, indirecte; il lui faudra plus de temps pour accomplir son œuvre; mais cette action n'en sera pas moins réelle et cette œuvre moins assurée. On pourra quelquefois la détourner en apparence de son cours naturel; mais les pertes que lui causeront les entraves qu'elle subit, elle saura les réparer en se couvrant de voiles plus ingénieux, et

par là même plus redoutables; elle se fera plus de partisans, parce que, dans sa mystérieuse réserve, dans sa contrainte étudiée, elle se posera comme victime, elle donnera pour cause à la persécution, son amour et son zèle pour la défense des droits de l'humanité!

En France, pendant le cours du dix-huitième siècle, la presse était soumise à la censure; il serait néanmoins difficile de citer une époque où son action ait été plus vaste et plus terrible. A quoi servait la défense d'imprimer certains ouvrages, si, par le fait même de cette défense, ils étaient propagés avec plus de rapidité et recherchés avec une curiosité plus avide? Quand éclata la révolution de 1789, on proclama, sans doute, la liberté de la presse; mais les membres de l'Assemblée constituante n'en avaient aucun besoin; ils avaient déjà ramassé ce fonds d'idées subversives avec lesquelles ils renversèrent un trône, détruisirent les vieilles institutions, inaugurèrent cette nouvelle époque au sein de laquelle nous vivons.

En Espagne aussi, vers la fin du dernier siècle, la presse était soumise à toutes les rigueurs de la censure, ce qui n'empêcha pas que les idées en vogue au-delà des Pyrénées ne fussent inoculées à notre nation, qu'elles ne pénétrassent jusque sur les degrés du trône, de manière à fermer tout accès à la vérité, et à préparer les pénibles agitations que traverse la génération actuelle. Dans le temps même qu'on a désigné sous le nom de *fatale décade*, on a dû remarquer le profond changement qui s'accomplissait en

silence par la lecture publique ou clandestine de certains livres nationaux ou étrangers. En preuve de cette assertion, qu'on voie ce qui s'est passé à la mort de Ferdinand : parmi les anciens adversaires des idées dominantes, les uns étaient morts et les autres mangeaient le pain de l'exil, erraient hors de leur patrie; et tout-à-coup une nombreuse jeunesse se trouva imbue des systèmes nouveaux qu'elle n'avait certainement pas trouvés dans les écoles publiques, et qu'elle devait par conséquent avoir puisés dans des livres lus avec d'autant plus de plaisir et d'avidité, que la lecture en était plus sévèrement défendue par les autorités existantes.

Loin de nous la pensée de prétendre qu'on ne doit pas arrêter, par tous les moyens légitimes, les excès de la presse, et l'empêcher de porter atteinte aux saines idées et à la bonne morale; notre but est seulement de constater les effets qu'elle produit malgré toutes les résistances, et de montrer ainsi le pouvoir que l'intelligence a conquis par cette découverte.

L'*opinion publique* est un mot dont on abuse d'une manière déplorable, surtout dans les temps de révolution; elle ne représente bien souvent que l'opinion d'un petit nombre d'hommes qui, jouets de l'erreur des passions ou des intérêts, soutiennent des doctrines, émettent des systèmes en complète opposition avec les pensées et les sentiments de l'immense majorité, c'est-à-dire, en définitive, de ceux dont on usurpe le nom. On ne peut nier toutefois qu'il n'existe réellement une opinion publique, et que cette opinion,

quand elle n'est pas comprimée par la violence, se manifeste avec tant de clarté qu'on ne saurait, si l'on prend pour l'observer un temps convenable, la confondre avec les bruyantes clameurs des factions et des partis. Par opinion publique, nous entendons celle de la majorité des hommes sensés et dont l'intelligence est suffisamment éclairée sur l'objet de cette même opinion. L'imprimerie fournit sans doute de plus faciles moyens pour la feindre ou la dissimuler; mais elle ne nous est pas moins utile pour montrer l'opinion telle qu'elle est en réalité, de telle sorte que les hommes qui la cherchent avec bonne foi, ne puissent la méconnaître.

Il est résulté de là que l'intervention de la société dans ses propres affaires est en même temps plus efficace et plus continue; ayant à sa disposition un moyen aussi prompt pour exprimer ses volontés, elle a pu beaucoup plus aisément exercer son action d'une manière directe ou indirecte, suivant les conditions politiques et sociales où chaque pays se trouve placé. Là même où la presse n'est pas libre, il circule toujours une multitude d'écrits où l'opinion publique est exprimée touchant les plus graves affaires. Soit, du reste, que ces écrits se publient avec la permission du gouvernement, soit qu'on les imprime malgré sa défense, ils mettent en discussion l'objet dont il s'agit, ils éclairent les intelligences, ils agitent les esprits et forcent le gouvernement à quitter la mauvaise voie dans laquelle il s'était engagé. On peut dire, sans crainte de se tromper, que la seule imprimerie, con-

sidérée en elle-même, abstraction faite de la liberté qui lui est faite dans les pays constitutionnels, a donné une plus vigoureuse impulsion et procuré un plus grand développement à l'intervention populaire, que les systèmes politiques les plus libéraux.

Ces systèmes, du reste, remplissent d'autant mieux leur objet, qui est de garantir l'existence des libertés publiques, qu'ils laissent plus de facilité aux intérêts lésés, aux opinions vaincues, de protester et de se plaindre. Au fond, la presse, par sa nature même, est un moyen sûr pour arriver à ce but, parce que son existence et son action ne dépendent pas en réalité des combinaisons d'une école ou des concessions d'un monarque. Elle n'est pas à proprement parler une institution politique, et dès lors elle n'est pas sujette aux changements auxquels sont toujours exposées les institutions de ce genre. Elle est une conquête de l'industrie, un art qui élabore des produits que rien ne peut empêcher de se répandre dans le monde; elle est par là même un fait social que les hommes peuvent bien modifier, mais non détruire.

Les effets que cette découverte a produits dans le domaine de la science sont incalculables, et l'un des plus importants est d'avoir vulgarisé l'instruction, en mettant un plus grand nombre d'hommes en possession de connaissances vraies ou fausses. Laissons de côté pour un moment le bien ou le mal que la presse a pu faire, par rapport à la profondeur même des sciences, en comprenant sous ce nom toutes les branches des connaissances humaines; ne faisons

attention qu'à la diffusion des lumières, nul ne peut nier que cette diffusion ne soit incomparablement plus grande que dans les siècles passés. Nous pouvons à peine concevoir comment il était possible d'acquérir une instruction, même médiocre, au moyen des seuls manuscrits; de telle sorte que, lors même que nous n'aurions pas d'autres preuves des travaux immenses accomplis par nos devanciers, il suffirait de nous souvenir du nombre considérable d'hommes éminents qui ont brillé dans toutes les parties, et de la popularité qu'obtinrent à plusieurs époques certains genres de connaissances. Quoi qu'il en soit, il est néanmoins hors de doute que ces connaissances devaient être relativement peu répandues; et si les anciens pouvaient être témoins de ce grand nombre de moyens qui nous sont donnés pour acquérir la science, bien loin de s'étonner que nous les ayons surpassés dans telle ou telle partie, ils ne pourraient comprendre que nous n'eussions pas sur tous les points une incontestable supériorité.

Un défaut bien grand chez les modernes, c'est d'embrasser beaucoup de choses et d'en approfondir bien peu; et ce n'est pas sans raison qu'on nous reproche d'être assez superficiels pour pouvoir parler de tout, quelque peu fixés que nous soyons d'ailleurs sur la matière dont on traite. En ceci, du reste, comme dans toutes les propositions générales, qui expriment le résultat d'une foule d'observations difficiles à réunir et plus encore à classer, il y a toujours beaucoup de vrai mêlé à beaucoup de faux; la prudence et la

raison conseillent de se tenir dans une extrême réserve, et d'éviter à la fois les emportements de l'enthousiasme et ceux de la critique. Il est vrai cependant que l'intelligence s'est élevée dans nos âges modernes à une hauteur où elle n'était jamais parvenue, pas même dans les plus beaux jours de la Grèce et de Rome. L'admiration que l'on professe naturellement pour tout ce qui a reçu la consécration des siècles, nous porte à regarder les écrivains de l'antiquité comme des hommes appartenant à une race supérieure à la nôtre, et que l'on ne saurait dès lors espérer d'égaler. Nous reconnaissons autant que qui que ce soit le mérite des anciens, et nous déplorons que l'étude en soit trop profondément négligée, par ceux-là même souvent qui les vantent outre mesure. Mais, s'il faut dire la vérité, nous avons eu beau les étudier avec persévérance, nous n'avons pu découvrir chez eux une sagesse plus grande que celle dont l'Europe moderne nous a donné des preuves si éclatantes; nous sommes même forcé d'ajouter que l'entendement humain nous paraît avoir singulièrement grandi depuis ces anciennes époques. Et nous disons cela, tout en nous souvenant des plus grands génies de l'antiquité, en rappelant les noms glorieux de Platon, d'Aristote, de Cicéron, de Sénèque et de Tacite, sans en exclure la poésie ou tout autre genre de littérature. Nous avons la conviction que, s'ils ont surpassé les modernes sur tel ou tel point en particulier, les modernes, à leur tour, les ont surpassés sous tant de rapports, que la balance penche en leur fa-

veur, ou plutôt que la comparaison est impossible.

Nous ne voulons pas dire par là que l'invention de l'imprimerie soit la principale cause de la supériorité de l'esprit humain dans les temps modernes ; nous savons bien que la principale cause en est dans le christianisme ; c'est lui qui, en donnant aux hommes des idées plus grandes, plus exactes et plus vraies, sur Dieu, sur l'homme et sur la société, a généralisé cette élévation de sentiments et de pensées qui distingue les peuples qui le professent. Aussi faut-il observer que cette supériorité des modernes par rapport aux anciens, tient essentiellement au fond même des choses. Le catéchisme tout seul a répandu parmi le peuple des idées qu'on eût regardées autrefois comme les plus pures conceptions d'une philosophie sublime ; l'intelligence des masses s'est ainsi familiarisée avec des vérités dont les anciens ne pouvaient pas même soupçonner l'existence. Mais en constatant ces faits comme évidents et palpables, nous ne pouvons nier à l'imprimerie la part qui lui revient dans le développement et la propagation des idées ; cela se prouve, du reste, par l'étonnant progrès que firent toutes les branches de la science, aussitôt qu'elles purent disposer de ce nouvel agent.

Nous conclurons de tout ce qui précède, la vérité de ce que nous avions dit en commençant, à savoir, que les excès de la presse ne doivent pas nous faire condamner aveuglément la découverte elle-même. Ne perdons jamais de vue que l'usage et l'abus sont

deux choses bien différentes, et que celui-ci ne doit pas nous faire repousser celui-là.

Mais, nous dira-t-on, comment sera-t-il possible d'empêcher l'abus ? Quel moyen de saisir ce Prothée qui prend toutes les formes et se dérobe à tous les coups ? Problème extrêmement difficile et compliqué, qu'il faut ranger parmi tant d'autres qui pèsent sur les sociétés modernes ; et celui-ci n'est certes pas le moins important. Dans une autre circonstance, peut-être aborderons-nous cette grave question avec cette franchise de conviction et cette parole indépendante dont nous osons nous faire honneur. Comme notre opinion pourrait bien alors être jugée sévère, comme nous ne voulons pas être tenus pour les partisans de l'esclavage de la pensée humaine, ou pour les ennemis de la civilisation, nous avons spontanément payé notre tribut d'admiration à la sublime découverte, dont le souvenir remplit encore d'enthousiasme tous les esprits généreux et qui savent applaudir aux progrès de l'humanité.

DU CÉLIBAT ECCLÉSIASTIQUE.

I.

Le cri de la révolte une fois poussé en Allemagne, la révolution religieuse étant inaugurée, la liberté de conscience proclamée, l'autorité du souverain Pontife méconnue, la hiérarchie détruite, la discipline ecclésiastique brisée, il n'était pas difficile de prévoir que les passions abandonnées à leur propre violence, secoueraient bientôt le joug importun d'une sainte austérité, et que des considérations purement humaines seraient impuissantes à les contenir. C'est ce qui arriva, en effet, et l'homme qui s'était mis à la tête de la prétendue réforme, ne tarda pas à la consacrer par le plus scandaleux de tous les exemples, en commettant avec une audacieuse impudeur le hideux attentat d'un double sacrilége. Honte éternelle à la bannière du schisme et de l'erreur ! A peine arborée, elle portait l'ineffaçable empreinte de la corruption et de l'impiété. Les passions désormais sans frein s'abandonnèrent à l'impétuosité de leur nature, elles rejetèrent le masque hypocrite dont elles avaient couvert jusque-là leur front impudique, et l'on essaya d'ériger

en doctrine ce qui n'était qu'un crime affreux. Telle est la condition de l'homme : les passions l'entraînent dans la boue de la misère et du vice ; rentrant alors en lui-même, il rougit de son ignominie, et l'orgueil, toujours fécond en ressources pour excuser tous les égarements, appelle à son secours les subtilités d'une raison versatile et changeante, improvise une théorie, invente un système, pour soustraire, s'il était en son pouvoir, la conscience du coupable aux incorruptibles jugements du sens moral et de la vertu.

En présence de telles réflexions, qui présentent cependant à nu la véritable origine du mariage chez les ministres protestants, il devrait sembler étrange qu'on ait osé mettre en parallèle une misère aussi profonde avec la vénérable austérité du clergé catholique. Il suit également de là, que la suppression du célibat pour les ministres protestants ne fut dictée par aucune pensée de réforme religieuse, morale ou politique, mais que cette suppression fut l'œuvre des passions effrénées, un effet bien naturel de ce relâchement de mœurs qui dut envahir le protestantisme, quand une fois il eut secoué le joug de l'autorité. Après cela, il était bien naturel aussi qu'on déclamât avec fureur contre le célibat du clergé catholique, comme il est naturel que les eaux d'un torrent se ruent avec impétuosité contre la digue inébranlable qui les arrête dans leur course.

Il eût été peut-être superflu de présenter ces réflexions avant d'entrer de plain-pied dans le sujet proposé, s'il n'arrivait que des hommes à courte vue, sur

la parole d'écrivains salariés, eussent contracté l'habitude de regarder la réforme protestante comme une généreuse et féconde pensée, comme une pensée qui répandit sur l'Europe un trésor inépuisable de lumières et de bienfaits; ils auraient bien pu soupçonner aussi, dans le mariage des ministres protestants, quelque idée mystérieuse et sublime, qui portait en elle le germe des plus grandes améliorations religieuses, morales et politiques.

Cela dit, entrons en matière. Le célibat ecclésiastique, considéré en dehors des lois canoniques et civiles, n'est-il pas plus utile au bien politique, moral et religieux de la société, que la faculté de se marier laissée aux protestants ? Telle est la question.

Qu'est-ce que le prêtre ? Quel est son caractère ? Quelles sont ses fonctions? Quelle est la mission qu'il doit remplir sur la terre ? Le prêtre est une sorte de médiateur entre Dieu et les hommes ; il est chargé d'offrir au Tout-Puissant l'encens et le sacrifice, d'élever jusqu'au trône de la miséricorde infinie les prières des mortels, d'apaiser la justice divine sans cesse provoquée par leurs crimes ; il reçoit ensuite des mains de l'Eternel les dons les plus précieux et les plus nécessaires, et les repand dans le monde comme une céleste rosée, comme d'intarissables trésors de consolation et d'espérance. Contemplez-le dans l'exercice de ses augustes fonctions : entouré de tout un peuple qui, dans le sentiment d'une humilité profonde, incline le front devant le Saint des saints, revêtu d'habits symboliques et mystérieux, debout sur

les degrés de l'autel, environné d'un réseau de lumières, plongé dans ce nuage suave et parfumé qui s'exhale de ses mains vers le trône de l'Eternel, il prononce d'une lèvre émue la prière universelle, il entonne majestueusement l'hymne antique en l'honneur du Dieu Sabaoth, il élève dans ses tremblantes mains l'hostie du salut, et présente aux adorations du peuple l'Agneau sans tache dont le sang a racheté le monde. Votre âme n'est-elle pas touchée, transportée par un spectacle aussi sublime? N'êtes-vous pas pénétré d'un sentiment religieux qui vous humilie devant la majesté du Très-Haut, et n'éprouvez-vous pas en même temps un profond respect pour la dignité de son ministre? N'aimez-vous pas à trouver sur la figure du prêtre les traits d'une sainte austérité, à vous représenter son cœur comme inondé des bénédictions célestes; ce cœur ne vous semble-t-il pas aussi pur que les rayons de la lumière, aussi brûlant que cet arome consumé par le feu de l'autel? Placez la femme dans le cadre de cette existence; unissez le ministre par les liens d'une affection humaine aux charmes décevants d'une fragile beauté, et dès lors la grandeur de ce tableau disparaît, le prêtre se rapetisse, sa dignité s'avilit, sa gravité se perd, la sainteté de la mortification lui manque; dans ces mêmes yeux où brillait naguère la flamme pure de l'amour divin, vous découvrirez je ne sais quel feu languissant, un reflet de cet amour terrestre qui brûle dans le cœur de l'époux.

Qu'on n'essaye pas de flétrir un semblable raison-

nement en le traitant d'exaltation poétique ; qu'on ne nous dise pas que nous substituons à la froide raison des mots pompeux et de vaines images ; ce raisonnement est apppuyé sur l'expérience de chaque jour, sur les grandes leçons de l'histoire, sur le sens intime de tout le genre humain. Il faut bien qu'on en convienne : le christianisme connaît à fond le cœur de l'homme, ses replis les plus secrets, ses relations les plus délicates, ses instincts les plus mystérieux ; il a tout prévu, tout calculé, tout soumis à une combinaison profonde, si bien qu'on peut dire qu'en étudiant une des parties du christianisme, quelle qu'elle soit, c'est le cœur même de l'homme qu'on étudie sous l'un de ses rapports. Un sentiment inné, une tradition antique, ou bien l'une et l'autre de ces deux choses à la fois, avaient appris à l'humanité l'union étroite qui doit exister entre la continence et les fonctions religieuses. Les anciens peuples de l'Asie, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, les Chinois, les sectateurs de Mahomet eux-mêmes, les habitants du Nouveau-Monde, tous les peuples, en un mot, anciens et modernes, laissent apercevoir une mystérieuse vénération pour cette sublime vertu, tous s'accordent à la regarder comme un parfum précieux, comme un arome divin, seul capable de rendre agréables aux yeux de l'Eternel les offrandes qui lui sont faites par les mains des hommes. C'est là un fait universel, invariable et constant, attesté par l'histoire de toutes les époques et de toutes les contrées de l'univers ; il me era dès lors permis, à raison de la brièveté qui m'est

imposée par la nature même de cet article, d'omettre les nombreuses citations dont je pourrais l'appuyer, sans avoir même recours aux plus savants travaux sur cette matière.

Eh bien, que nous enseigne ce fait ? Renferme-t-il une preuve en faveur de la supériorité religieuse et morale du célibat ecclésiastique ? Si notre temps avait encore la funeste habitude, introduite par les sophistes du dix-huitième siècle, de traiter les questions religieuses, morales et politiques au seul point de vue de la théorie, et sans tenir aucun compte de la réalité des faits, la question que je me suis posée, pourrait sans doute être résolue de différentes manières, et recevoir, par conséquent, une réponse négative ; on irait même, peut-être, jusqu'à prodiguer à l'humanité les mots d'ignorance et d'illusion, pour avoir précieusement gardé dans son sein la pureté d'un culte aussi sublime. Mais, heureusement pour nous et pour les études de ce genre, les idées ont bien changé ; et, quoique nous ayons à déplorer de ne pas voir assez généralement répandue, assez profondément enracinée cette importante vérité, que pour connaître la religion, la morale et la politique, pour bien saisir les intimes relations de ces sciences entre elles et avec le cœur de l'homme, il ne suffit pas de rêver au fond d'un cabinet, qu'il est surtout nécessaire, indispensable, d'écouter, d'interroger, d'analyser les grandes leçons de l'histoire et du temps ; il faut cependant avouer que cette école du dernier siècle tombe rapidement avec ses théories frivoles, ses vaines abstrac-

tions, et sa langue elle-même. On commence, en effet, à se convaincre que pour acquérir ce genre de connaissances, il serait inutile d'en appeler aux subtilités de la philosophie ; de même qu'on n'étudie plus le monde physique en s'appuyant sur les systèmes de Descartes ou sur les théories de Buffon.

On peut désormais, avec une entière confiance, pour établir les avantages religieux et moraux du célibat ecclésiastique, arguer des convictions et des sentiments de tout le genre humain ; on peut dès lors aussi regarder cette admirable institution comme la réalisation d'une idée sublime, d'un pressentiment mystérieux répandu dans tout l'univers, longtemps avant l'établissement du christianisme. Comment est-il possible qu'on ait justement reproché au catholicisme d'avoir professé, par rapport à la continence, les pensées et les sentiments qu'en avaient toujours eus tous les peuples de la terre ! Comment n'a-t-on pas compris ce qu'il y avait de grand et de beau à faire une loi constante, universelle, de ce qui n'avait été jusque-là qu'un instinct généreux, indécis et vague, exprimé sous mille formes par des lois ou des mœurs entièrement locales ! Il était réservé au catholicisme d'entreprendre cette œuvre glorieuse et de la mener à bout avec cette prudence et cette dignité qui n'appartiennent qu'à la religion de Jésus-Christ. Le célibat ecclésiastique est bien ce que devait être la continence, sous la main d'une religion divine : un acte permanent de la volonté humaine transformée et comme divinisée par les influences de la religion,

sans mélange de superstition ou de barbarie, une pureté sans tache élevée au-dessus de la sphère des passions humaines, et marquée de ce caractère divin qui est le signe distinctif des institutions catholiques! Quelle audace insensée a pu faire une flétrissure au catholicisme de ce qui fait l'un de ses plus beaux ornements, l'un des fleurons les plus précieux de son immortelle auréole! Que les coryphées de la réforme se soient primitivement déchaînés contre le célibat ecclésiastique; que les ministres protestants, leurs successeurs, déclament encore dans le même sens, il n'y a rien là qui nous étonne. Les premiers avaient à cacher, sous de spécieux prétextes, les honteux motifs de leur apostasie; ils voulaient, en attaquant leurs adversaires, faire diversion à la piquante satyre qu'Erasme leur adressait avec tant de sel. Les seconds ne pouvaient que marcher dans la même voie, puisqu'il est naturel qu'ils regardent avec horreur l'austère institution du catholicisme, qui sera toujours pour eux la leçon la plus éloquente et la plus terrible des condamnations. Mais qu'avaient à voir dans le célibat ecclésiastique ces orgueilleux déclamateurs appelés philosophes, eux qui se donnaient pour des observateurs pleins d'impartialité, eux dont la règle de vie n'a certes rien de commun avec le célibat ecclésiastique? Et toutefois, il ne serait peut-être que trop facile de le deviner : ils voyaient dans cette grave institution un mur de bronze contre l'envahissement de la corruption dans les rangs du clergé, un boulevard inexpugnable pour la pureté des mœurs et la sévérité de

la discipline, un élément de respect et de vénération pour le sacerdoce, une source inépuisable d'avantages religieux et moraux pour tous les peuples faisant partie du troupeau de Jésus-Christ.

II.

Mais, quelle est l'origine, quels sont les fondements de ces intimes rapports que nous observons entre la continence et le ministère ecclésiastique? Arrêtons-nous quelques instants sur cette question. Quoique les passions de l'homme aient entre elles de nombreux points de ressemblance et de contact, dans leur source, leurs tendances et leur développement, elles diffèrent néanmoins beaucoup, non précisément quant à la nature des actions qu'elles inspirent, mais par la manière spéciale et caractéristique dont elles affectent le cœur; par cette physionomie particulière, s'il nous est permis de parler ainsi, qu'elles donnent à l'homme. D'où il résulte que, les actions étant également coupables, l'homme dominé par telle ou telle passion se présente sous un aspect très-différent aux yeux de ses semblables, et que dès lors il exerce sur eux une influence non moins diverse, dans les positions sociales où sa destinée peut s'accomplir. Il est des passions qui élèvent l'esprit, il en est qui le rabaissent; l'une lui communique du courage et de l'énergie, l'autre l'énerve et le détend; celle-là agrandit le cœur et l'échauffe, celle-ci le resserre et semble

détruire en lui tout sentiment généreux ; en un mot, elles présentent des caractères aussi distincts que puissent l'être et leurs noms, et leurs combinaisons réciproques, et les circonstances elles-mêmes au sein desquelles elles peuvent se développer. Il ne serait pas difficile d'éclairer cette vérité par de nombreuses applications ; il serait même intéressant de voir se dérouler dans un vaste tableau, soit par rapport à l'homme, soit par rapport à la société, le jeu profond et compliqué de tant de ressorts aussi puissants que variés. Mais comme l'esquisse même d'un pareil tableau dépasserait de beaucoup les limites que nous nous sommes assignées, nous nous contenterons d'un seul point de vue, d'un seul terme de comparaison, qui présentera, nous l'espérons, le double avantage de répondre suffisamment à notre objet et de respecter ces limites.

Toutes funestes que puissent être au bonheur aussi bien qu'à la vertu d'un homme, toutes fatales que soient même quelquefois au repos de la société, la soif des honneurs et celle de la gloire, il est vrai néanmoins qu'elles exercent sur le cœur une magique influence, dont l'effet est souvent d'agrandir ses idées, d'élargir ses vues, de multiplier son action et son audace, de lui inspirer même parfois les projets les plus vastes, et de lui donner le courage de les entreprendre et la force de les accomplir. L'amour, au contraire, fièvre ardente et stérile, quand il ne possède pas l'objet aimé, faible et puérile ardeur, quand il le possède, feu changeant et mobile, comme la

beauté même qu'il idolâtre, inspire au cœur de l'homme l'inconstance et la lâcheté, brise son énergie, arrête ses plus nobles élans, absorbe toutes ses facultés dans les vapeurs flottantes du rêve, et détruit ainsi le plus magnifique instrument de l'âme humaine. L'homme qui s'efforce d'acquérir un nom illustre, et qui, du sein de la foule dans laquelle il est perdu, veut s'ouvrir une route vers un plus haut destin, peut bien employer quelquefois la violence et le crime, et marquer son passage par les larmes et le sang; mais il marche du moins le front levé, sans crainte et sans faiblesse, il n'inspire aux hommes sensés que le regret de voir s'égarer d'une manière aussi funeste de grandes qualités, dignes d'un meilleur objet, et frappe le reste des hommes d'enthousiasme et d'admiration, ou bien de terreur et de haine; jamais, du moins, il n'excitera le sourire de la pitié, du mépris ou de l'indifférence. Le voluptueux, s'oubliant lui-même, n'ayant dans la vie d'autre objet que son idole, d'autre bonheur que le plaisir, abdiquant toute volonté propre, est à la merci de caprices étrangers; et comme il préfère à tout ce qu'il peut y avoir d'estimable et de grand, les misérables satisfactions d'une obscure volupté, il n'offre aux yeux de ses semblables que l'image de l'abjection et de la pusillanimité, il ne leur inspire qu'une stérile pitié, à moins que ses éternels soupirs ne provoquent de leur part les traits piquants de la satyre ou le regard moqueur d'une froide malignité. Voilà pourquoi cette passion énervante et molle est incompatible

avec ces grandes fonctions, qui demandent de ceux qui en sont investis un travail sérieux et des efforts constants ; voilà pourquoi il a été nécessaire d'élever une barrière infranchissable, un mur d'airain entre le ministère ecclésiastique et les séductions de la volupté ! Peut-il, en effet, y avoir quelque chose dans le monde qui demande une plus grande élévation de pensées, une plus grande pureté de cœur, plus de gravité, de circonspection, de droiture et de dignité, dans toutes ses démarches, que le service des autels ? Sans doute, me dira-t-on peut-être, si le prêtre était un ange, si les passions ne pouvaient pas s'allumer dans son cœur, comme dans celui du reste des hommes, on ne pourrait qu'applaudir à de semblables considérations en faveur du célibat ecclésiastique ; mais le prêtre est un homme, et si vous ne donnez à ses passions un légitime objet, vous provoquerez de graves désordres; et lorsque vous croirez l'avoir élevé à la plus haute perfection, vous le verrez tomber dans la corruption et le scandale. Objection spécieuse, à coup sûr, en ce qu'elle imite admirablement le langage de la prudence et de la vertu ; il est bien facile, néanmoins, de la détruire par de nombreuses et puissantes raisons, elle disparaît plus promptement encore devant l'irrésistible témoignage des faits.

Si le mariage était un moyen assuré pour prévenir le débordement des passions, si le célibat était une barrière impuissante et dangereuse, ces deux causes agissant simultanément, l'une sur le clergé protes-

tant, l'autre sur le clergé catholique, il se fût établi entre ces deux ordres une opposition de mœurs aussi profonde que significative, et l'avantage, un immense avantage fût resté aux ministres protestants. Eh bien, cette opposition existe en effet ! elle existe, et nul ne peut en méconnaître la grandeur et l'éclat, mais elle est toute en faveur du clergé catholique. Qu'ils rendent témoignage à cette vérité, ceux qui ont voyagé dans les pays protestants, et qui ont vu de leurs propres yeux le peu d'estime que les populations accordent aux ministres, ou plutôt l'indifférence et le mépris qu'elles professent pour eux ; puis nous en appellerons à ce respect affectueux, à cette vénération touchante dont le clergé catholique est partout environné, et cela en dépit des efforts inouïs que l'on fait depuis un siècle, avec autant de haine que de mauvaise foi, pour le déconsidérer et l'avilir.

Il y a plus, et j'appelle sur ce fait, tout connu qu'il est déjà, l'attention particulière de mes lecteurs. Quand la révolution française eut dispersé dans toute l'Europe les membres du clergé catholique, plusieurs d'entre eux allèrent chercher un asile en Angleterre contre la fureur qui les poursuivait dans leur patrie. L'Angleterre avait certes assez longtemps prodigué l'injure et la calomnie au clergé catholique ; les prêtres émigrés se présentent avec une noble confiance ; qu'arriva-t-il alors ? Il arriva ce qui arrivera toujours quand les déclamations seront mises en présence des faits : les Anglais furent saisis d'admiration, en voyant la sainte gravité, les mœurs sans tache de ces

mêmes prêtres qu'ils avaient vus peints avec de si noires couleurs ; et malgré l'esprit soupçonneux de ce peuple, à l'endroit de tout homme qui vit dans le célibat, il fit la plus glorieuse exception en faveur des prêtres catholiques; le sanctuaire de la famille leur fut ouvert, on s'en reposa sur leur vertu et sur une sainteté que depuis longtemps on ne connaissait plus en Angleterre. Où sont les funestes effets du célibat ecclésiastique? Voudrait-on les faire consister dans cette étonnante victoire remportée par les vertus qu'il inspire sur les préjugés les plus enracinés, sur des ressentiments religieux et nationaux entretenus par une séparation de plusieurs siècles, sur les plus délicates susceptibilités enfin que le cœur de l'homme puisse éprouver?

III.

Quand on tire les questions de leur véritable terrain, on ne peut les considérer que sous un faux point de vue; quand dans la solution d'un problème on laisse de côté certaines données inhérentes à son objet, loin de frapper au but, on ne fait que semer au hasard de vaines et stériles paroles. Le célibat ecclésiastique a pour principaux adversaires les philosophes, qui ne reconnaissent d'autre base à la morale que l'intérêt privé, et qui repoussent comme des illusions et des fantômes tous les autres principes auxquels on voudrait attribuer une influence sur le cœur humain. Du moment où l'on ne voit que ce mobile

dans l'homme et la société, du moment où la conduite privée ne connaît d'autre règle, où les lois n'ont pas d'autre fondement, du moment où le cœur n'est mû que par l'attrait du plaisir matériel ou la crainte d'une souffrance passagère, n'a d'autre frein pour réprimer la violence de ses passions que les conseils d'une raison incertaine et chancelante, ou le lâche et faible réseau d'une législation qui n'est elle-même qu'une combinaison purement humaine, on se déclare impuissant devant ces mêmes passions; elles se jouent des lumières individuelles, elles méprisent les réclamations de la conscience, la plupart du temps elles échappent aux dispositions de la loi, elles en brisent le tissu fragile; et dès lors on ne peut plus avoir recours qu'à de vains palliatifs, à des remèdes inefficaces, à des trèves humiliantes, à de fatales concessions; et ces mêmes hommes lancés dans cette voie funeste, au milieu de l'impuissance de leurs efforts et de la nullité de leurs moyens, accusent de témérité les sévères dispositions d'une législation également forte et savante. Veut-on savoir jusqu'où va la légèreté avec laquelle on a jeté à la face du catholicisme l'austérité de ses institutions en matière de célibat? Je rappellerai un fait récent, public, éclatant, et qui revient tout naturellement au sujet que nous traitons. Que n'avait-on pas dit, à quelles déclamations ne s'était-on pas livré, touchant la vie des vierges consacrées à Dieu, sur toutes ces prétendues victimes du cloître? La révolution éclate, les portes de ces prétendus cachots sont renversées; que se passe-t-il

alors ? A la nation française de nous le dire : Un grand nombre de ces religieuses se trouvaient encore à cette époque de la vie où la beauté conserve tous ses charmes, le monde toutes ses illusions, et le plaisir tous ses attraits ; eh bien, vit-on les défections et les scandales que le vice et l'irréligion avaient si pompeusement annoncés ? Fidèles à la sainteté de leur vœu, sourdes aux promesses du monde, qui cherche à les abreuver dans sa coupe enchanteresse, elles reculent d'horreur à la vue du danger, couvrent d'un voile épais leur visage pudique, et vont pleurer dans la solitude les égarements et les malheurs de cette génération criminelle. Mais pourquoi chercher un exemple dans les pays étrangers? N'avons-nous pas vu, dans notre propre patrie, ces vierges héroïques embrasser avec amour l'indigence et la misère, plutôt que d'abandonner ces paisibles solitudes qui leur promettaient, avec des privations sans nombre, le calme et la sécurité? Ne les avons-nous pas vues rester courageusement dans leur retraite, malgré le danger qui menaçait leur vie, quand du fond de leur cloître elles entendaient les cris de mort d'une foule ivre de sang, quand elles apercevaient déjà les sinistres reflets de la torche incendiaire, quand le bruit de l'homicide acier venait même frapper leurs oreilles ? Qu'on nous montre après cela l'oppression et la violence dont on a tant parlé, l'aveugle imprévoyance du catholicisme, et les funestes résultats de ses tyranniques institutions ?

Quand on examine les lois les plus saintes et les

plus sublimes, à travers le prisme de la corruption et du plaisir, quand on ne reconnaît d'autres moyens d'action sur le cœur humain que l'attrait des voluptés sensuelles ou la crainte d'un tourment passager, il n'est pas étonnant qu'on ne comprenne pas même le premier mot d'une législation profonde, aussi grande dans son ensemble que sage et prudente dans ses détails, d'une législation forte sans violence, suave sans relâchement, ferme dans ses principes, invariable et permanente dans son action, créée, en un mot, pour résister à tous les assauts des passions, à tous les bouleversements de la société, au lent travail des siècles.

La religion de Jésus-Christ, émanée qu'elle est du sein de Celui qui tient dans ses mains tous les cœurs des mortels, va droit au cœur, le remplit, l'attendrit, le subjugue, et comme de tous les ressorts qu'elle met en mouvement résulte une impulsion immense, elle lui commande les actes les plus difficiles, elle exige de lui les plus pénibles sacrifices; et si parfois elle condescend à la faiblesse de la condition humaine, ce n'est jamais en se prêtant aux exigences des passions, en faisant fléchir la sévérité de ses lois, en portant atteinte à la pureté de sa doctrine, mais seulement en adoucissant les plus grandes austérités par les joies inénarrables de la vertu; elle sème de fleurs célestes les plus âpres chemins de la vie, elle apaise les douleurs de l'âme, les angoisses du cœur, en y versant le baume sacré de son amour, de ses consolations et de ses espérances. Elle unit le temps avec l'éternité, la vie avec le mort, les doux sourires du berceau avec

les pleurs amers de la tombe ; elle vient surprendre l'homme au milieu des fêtes mondaines et des frivoles plaisirs, elle verse une salutaire amertume dans la coupe de la volupté, elle déchire le voile qui nous cache le néant des choses humaines, elle rappelle incessamment aux mortels la pensée de l'éternité, elle leur montre d'une main sévère, et la fragilité de leur être et la sombre nuit du tombeau. Chaîne mystérieuse, elle rattache la terre au ciel ! elle est le chef-d'œuvre de cette parole toute-puissante qui créa la lumière, établit l'harmonie des cieux et posa les fondements de la terre.

IV.

Tous ceux qui se sont déchaînés contre le célibat ecclésiastique, ont montré la plus grande ignorance à l'endroit de la religion, ils ont fait voir qu'ils n'en connaissaient ni le véritable esprit, ni les tendances naturelles. S'il n'en était pas ainsi, ils auraient du moins avoué que le catholicisme, en instituant le célibat ecclésiastique, avait été conséquent avec lui-même, et qu'il avait fondé une institution dont la base et la source étaient dans l'essence même de la religion. Cela est si vrai que, lors même qu'on supposerait un instant le célibat ecclésiastique aboli, il faudrait avouer que la religion ne pourrait fleurir dans les âmes sans que cette institution reparût aussitôt sous la forme d'une coutume vénérable ; elle resterait plus ou moins longtemps dans cet état, mais on

peut affirmer sans crainte qu'au bout de quelque temps elle serait de nouveau placée dans la sphère de la loi.

Développons cette pensée. Quand une institution possède en elle-même un énergique élément de vie, elle communique incessamment cette vie à tous les germes qu'elle renferme dans son sein ; e si parfois elle laisse au temps le soin de les développer entièrement, le plus souvent, c'est elle-même qui les féconde et les conduit à leur développement parfait. C'est là un des caractères distinctifs de la religion catholique; et lors même qu'on ne voudrait y voir qu'une œuvre purement humaine , on serait encore forcé d'avouer que cette œuvre est la plus forte qu'on ait jamais vue sur la terre. C'est ce qui fait qu'elle arrive tôt ou tard à développer tous les éléments renfermés dans son sein , sans que rien puisse jamais l'en empêcher , ni les passions des hommes , ni les bouleversements des siècles. Comme l'esprit de cette religion divine tend à nous élever toujours vers Dieu , à nous détacher, par conséquent , des affections terrestres, elle nous incline par là même aussi d'une manière puissante à la pratique de la chasteté. Il est vrai que la continence est seulement conseillée par la religion ; mais elle est de sa part l'objet d'une prédilection particulière, elle fut toujours regardée comme l'un des plus riches joyaux qui puissent briller au front de la perfection chrétienne. Il est à remarquer que , partout où cette perfection est descendue du ciel sur la terre, la continence a germé comme une fleur odorante qui naît

spontanément sous les pieds de la fille du ciel, et qui marque son passage par ses charmes et ses parfums. Ni la corruption la plus enracinée, ni le climat le plus défavorable, ne peuvent rien contre cette germination céleste. On a vu même les plus magnifiques exemples de continence se produire, là où tout semblait réuni pour incliner le cœur à la mollesse et les mœurs à la corruption.

L'existence de cette vertu étant une fois établie comme un fait incontestable, nous demanderons maintenant s'il était possible que le clergé, cette portion choisie de l'héritage, qui devait, à raison même de son auguste ministère, éprouver d'une manière plus immédiate et plus efficace les divines influences de la religion, s'il était possible, disons-nous, qu'il se dérobât à l'impulsion donnée par le christianisme tout entier, et que, sous l'action de ces causes incessantes, le sacerdoce et la continence ne vinssent pas à s'unir par des liens indissolubles. Peut-on supposer que l'Eglise ait un seul instant méconnu les intimes rapports qui se trouvaient entre ces deux éléments supérieurs, la direction que l'esprit de la religion devait imprimer à ses ministres ; et comment supposer dès lors qu'elle ne se soit pas emparée d'un moyen aussi naturel, aussi puissant, de présenter aux fidèles un type de vertu universel et permanent, sur lequel ils pourraient régler et former leur conduite ? N'aurait-ce pas été une chose bien étrange, bien anormale, et par conséquent de bien courte durée, qu'on eut vu dans le commun des fidèles des exemples fréquents

de continence et de chasteté, tandis que les prêtres se seraient abandonnés aux illusions du plaisir, eux cependant qui sont chargés d'offrir à Dieu les prières et les vertus de leurs frères, de diriger ces derniers dans le chemin de la perfection, et de les préserver, par la force de l'exemple, beaucoup plus que par celle de la parole, des embûches de l'antique serpent? Avec un cœur tourmenté d'affections terrestres, avec une imagination peuplée d'images séduisantes, comment auraient-ils pu comprendre les célestes pensées et le langage pur d'une vierge chrétienne? Comment se seraient-ils élevés à la hauteur nécessaire pour éclairer son esprit par de sages conseils, pour fortifier son cœur contre les alarmes d'une conscience trop délicate, contre les tribulations et les angoisses trop réelles de la vie? Et si nous considérons le prêtre comme le dépositaire des plus intimes secrets de l'âme, au moment où le chrétien se serait jeté à ses pieds pour lui faire l'aveu de ses crimes et de ses faiblesses, au moment de verser dans le cœur du prêtre un secret qu'on ne craindrait pas de sceller de son sang, de quelles angoisses l'âme de ce chrétien n'eût-elle pas été saisie, quelles terribles appréhensions eussent accompagné ses aveux, en songeant à la curiosité, à la légèreté de la femme possédant le cœur auquel il eût fallu confier le dépôt sacré de la conscience!

Il est aisé de voir l'importance du célibat ecclésiastique, quand on se souvient que le ministre de la religion doit être tout à tous; car on comprend au premier abord que les liens du mariage seraient la

plus lourde des entraves pour l'accomplissement de la sublime destinée renfermée dans ces mots.

Subjugué par les affections de la famille, envahi par la pensée de ses propres enfants, plein d'illusions et d'espérances à la vue de leurs facultés naissantes, inquiet et préoccupé de leur avenir, le cœur du père ne peut qu'être absorbé par des sentiments aussi tendres qu'irrésistibles; il s'isole nécessairement du reste des hommes, il se concentre dans la vie domestique, et toutes les puissances de son être convergent, pour ainsi dire, vers un seul point, le bonheur de ses enfants et de sa femme. Ses besoins sont plus considérables, ses préoccupations plus nombreuses et plus fortes, son attachement aux intérêts matériels devient incomparablement plus vif et plus inflexible; le présent absorbe son attention et sa vigilance, l'avenir le fatigue par son incertitude et ses dangers. Rien ne saurait mieux corroborer la force de ces considérations que les remarquables paroles du docteur King, ministre protestant : « Ce fut un grand malheur, dit-il, pour la cause du christianisme en Angleterre, que la faculté donnée à notre clergé de s'engager dans les liens du mariage, au moment où l'on fit scission avec le papisme; ce qui devait nécessairement arriver, et qu'il eût fallu prévoir, n'a pas manqué de se produire. Depuis cette époque, nos ecclésiastiques n'ont plus pensé qu'à leur femme et à leurs enfants. » Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire; elles disent d'une manière assez éloquente tout ce qu'il y a de sagesse et de vérité dans la défense faite par le catho-

licisme à ses ministres de s'engager dans le mariage ; c'était leur ordonner en même temps de consacrer leurs biens à soulager les misères du pauvre, à venir au secours de la veuve et de l'orphelin. Ces paroles nous montrent, en effet, l'imprudence qu'il y eut à jeter le clergé dans le tourbillon des besoins et des affaires domestiques, puisque c'était là fermer en même temps et le cœur et la main du prêtre à l'égard de toutes les douleurs et de toutes les pauvretés.

Si nous venons maintenant à considérer le célibat ecclésiastique par rapport à cette noble indépendance, à cette force d'esprit, à cette élévation d'âme, à ce courage, à cette énergie que demandent les grandes actions et les périlleuses entreprises, nous admirerons de plus en plus les profonds desseins qui président aux destinées de l'Eglise catholique. Une fois engagé dans les soins et les liens de la vie domestique, l'homme regarde la conservation de son existence comme un devoir indispensable et sacré. Son cœur s'ouvrira parfois à de nobles et généreux sentiments, il palpite d'enthousiasme à la vue d'une entreprise grande, périlleuse, héroïque ; mais à la pensée des larmes de son épouse et du malheur de ses enfants devenus orphelins, il sent s'évanouir ces transports d'un moment, il tremble à l'approche d'un danger qui ne menace pas sa seule existence. Voilà pourquoi chez les catholiques, et seulement chez eux, parmi les personnes de l'un et de l'autre sexe, vouées à la chasteté, on voit cette série non interrompue d'institutions bienfaisantes consacrées au soulagement de toutes les

douleurs humaines; les hôpitaux, ces admirables créations, ces créations exclusives de la charité chrétienne, ces maisons habitées par toutes les douleurs et toutes les misères, sont chaque jour le théâtre des actions les plus héroïques à jamais ignorées du monde, parce que la mort y ferme la bouche à la reconnaissance, et que l'humilité y devient complice des secrets de la mort; il ne faut pas demander au monde d'abaisser même un regard dédaigneux sur ces tristes demeures des soupirs et des larmes. Voilà pourquoi encore on n'a jamais vu que chez les catholiques des missions vraiment dignes de ce nom; eux seuls donnent à l'univers ces magnifiques exemples de courage inébranlable, de véritable héroïsme, de généreuse abnégation, qui viennent parfois étonner le monde au milieu de ses voluptés, et défier l'hérésie malgré tous ses trésors et toute sa puissance : des hommes nourris au sein de toutes les commodités de la vie, dans les usages de la civilisation la plus avancée, se lèvent tout-à-coup au milieu de leurs frères, s'éloignent pour toujours de leur patrie, de leurs amis, de leur famille, traversent l'immensité des mers, vont s'ensevelir dans des solitudes inconnues, se perdre dans de vastes déserts, à la poursuite d'un homme dont ils ne connaissent que la dégradation et la barbarie, et qui récompensera, s'il le faut, par une mort cruelle et sanglante, le zèle qui voulait lui donner à la fois et le bien-être de la vie et le bonheur de l'immortalité.

Représentez-vous maintenant dans une position

analogue un ministre protestant engagé dans les liens du mariage. Il aborde sur une plage lointaine et inconnue, il a devant les yeux la profonde étendue des déserts, nulle part n'apparaît la plus légère trace de la main de l'homme, il est environné des colossales productions d'une nature primitive qui, dans la majesté de sa solitude et dans la sublimité de son silence, se montre à ses regards sous un aspect écrasant; tout-à-coup, au sein des forêts vierges, il entend retentir les cris désordonnés d'une horde sauvage; pensez-vous qu'il ait le courage d'aller à sa rencontre et d'accomplir sa périlleuse mission? C'est dans ce moment surtout que se réveillera dans son cœur l'image d'une femme éplorée, le douloureux souvenir de ses enfants, qui peut-être se pressent en ce même moment autour de leur tendre mère, et pleurent déjà l'absence d'un père qui s'est dérobé à leurs embrassements pour aller chercher une mort obscure, sans témoins, sans consolation et sans gloire? Ne soyons pas étonnés des faibles résultats que présentent les missions des protestants, quand on les compare surtout à l'inépuisable fécondité des missions catholiques. Cette différence ne s'explique pas seulement par la stérilité qui fut toujours le partage des sociétés séparées de l'Eglise; elle a de plus sa cause dans la manière dont les missionnaires protestants se présentent aux peuples qu'ils prétendent appeler à l'Evangile: ils sont entourés de leur femme et de leurs enfants; leur grande occupation, avant d'entreprendre leur œuvre, est que leur famille soit abondamment pour-

vue de tout. En les voyant venir à eux avec un tel cortége, les infidèles s'aperçoivent au premier abord que ces hommes ont aussi leurs affections et leurs attachements terrestres; ils comprennent déjà que ce n'est pas là qu'ils trouveront les émules du grand Xavier, les successeurs des martyrs, les continuateurs des héros du Japon.

Ajoutons à tout ce qui a été dit sur les avantages du célibat ecclésiastique, que ce ne sont pas seulement les grandes et périlleuses entreprises qui s'accommodent mal des liens du mariage, mais que ce sont aussi tous les travaux assidus et pénibles, tandis qu'ils s'allient admirablement avec une vie consacrée à la continence. Il suffit d'un rapide coup d'œil sur la renaissance et le progrès des lettres, pour comprendre tout ce que la société doit à cette vertu, de gloires et de bienfaits. Sans elle l'Europe n'eût jamais possédé, au milieu de la confusion des siècles barbares, ces admirables réunions de savants qui, dans le silence des cloîtres, s'occupaient infatigablement à conserver, copier, coordonner le précieux dépôt des anciens manuscrits, et par conséquent à former ces inépuisables trésors de matériaux scientifiques qui, dans des temps plus heureux, devaient servir à répandre des torrents de lumière au sein de ces mêmes nations naguère plongées dans d'épaisses ténèbres. Sans cette vertu, on n'aurait jamais vu ces prodiges de travail et de science, ces bibliothèques vivantes qui parurent en Europe, à la renaissance des lettres, et qui appartenaient pour la plupart à l'état ecclésiastique.

Remontons plus haut : Lorsque l'empire romain était sur le penchant de sa chute et que toutes les sciences tombaient avec la même rapidité, qui soutint encore l'éclat des lettres et la dignité du savoir, si ce n'est ces grands hommes que nous nommons les Pères de l'Eglise? Et n'était-ce pas ces mêmes hommes qui, tout en remplissant le monde du bruit de leur science et de leur génie, le touchaient et l'édifiaient par les plus éminentes vertus et par l'observation en particulier de la continence ?

Et maintenant, faisons un pas avec le temps : L'empire romain avait déjà croulé, les barbares du Nord foulaient sous leurs pieds triomphants la tête des maîtres du monde ; sur les ruines des anciens palais flottait une tente sauvage couverte de poussière et de sang ; sous des monceaux de débris et de cendres gisaient les monuments de la science antique ; au milieu de cette confusion et de ces ténèbres, inévitable résultat d'un si terrible bouleversement, dans un moment où l'acquisition d'une instruction quelconque devait être si difficile, nous voyons encore avec étonnement éclater le savoir immense d'un grand nombre d'ecclésiastiques célèbres qui, dans l'austérité de leurs mœurs, avaient trouvé, avec l'amour du travail et l'élévation de la pensée, le secret de se faire dans le monde une position aussi haute que difficile ; isolés par leur propre grandeur, ils restaient debout comme de puissantes colonnes au milieu d'un temple écroulé, comme des flambeaux lumineux qui brilleraient dans l'immensité de l'espace et dans la nuit la plus profonde.

V.

Mais assez de réflexions de ce genre ; il faut nécessairement nous hâter de mettre fin à ce discours ; l'étendue même des considérations qu'il fournit nous avertit des bornes que nous nous sommes posées. Descendons maintenant sur un terrain plus accessible à tous les esprits et plus approprié aux goûts de notre siècle ; ne désertons pas une lice où nos adversaires nous attendent peut-être depuis longtemps, pleins d'espoir d'y renverser notre thèse et de nous donner, pour ainsi dire, le coup mortel. Nos lecteurs comprennent déjà que nous voulons parler des rapports de la question qui nous occupe avec l'accroissement de la population ; ils sont impatients de voir, sans doute, comment le célibat ecclésiastique se défendra contre les charges terribles élevées par ses ennemis dans une matière aussi délicate. Quoiqu'on ne puisse ignorer la salutaire influence exercée sur l'accroissement de la population par la moralité des peuples, quoiqu'on puisse ignorer encore moins l'influence qu'exerce sur la moralité des peuples le célibat du clergé, nous renonçons, pour le moment, à toute la puissance de ces considérations, nous ne voulons pas qu'on puisse nous reprocher d'avoir fui la lutte dans ce qu'elle a de plus matériel et de plus positif. Le célibat du clergé, disent nos adversaires, est évidemment contraire aux intérêts de la société, puisque en

diminuant le nombre des mariages, il nuit essentiellement à l'accroissement de la population. Voilà bien, s'il est permis de parler ainsi, leur grand cheval de bataille; voyons cependant s'il n'offre pas son côté faible et vulnérable. On voit tout d'abord que l'objection porte toute entière sur la supposition que l'accroissement de la population est proportionnel au nombre des mariages; eh bien, cette supposition est fausse, et jugée telle par les dernières investigations de la science économique: tout ce que l'on fait reposer dès lors sur un semblable fondement est ruineux et fragile. Quoiqu'il nous soit impossible de donner maintenant à ce sujet toute l'étendue que demanderait sa grandeur et son importance, il nous sera permis néanmoins d'en parcourir rapidement les principaux points de vue, et peu de mots suffiront pour que les ennemis du célibat ecclésiastique éprouvent un irréparable échec sur ce même terrain où ils se promettaient un facile triomphe.

Comme l'accroissement de la population ne dépend pas uniquement du nombre des naissances, et qu'il est principalement subordonné aux moyens de subsistance et d'éducation fournis à la génération nouvelle, il résulte de là que si la quantité de ces moyens n'est pas en rapport avec le nombre des enfants, la population, non-seulement restera stationnaire, mais encore pourra diminuer au bout d'un certain temps, d'une manière plus ou moins considérable, suivant que la disproportion se trouvera elle-même plus ou moins grande. C'est un axiome parmi les économistes

que la population est toujours proportionnée aux moyens de subsistance; Destutt de Tracy affirme sans hésiter que ce point est admis par tous ceux qui ont fait de la population une étude grave et sérieuse. Il suit de là que les esprits réellement préoccupés du mouvement de la population, doivent moins songer au nombre des mariages qu'aux moyens de nourrir et d'élever les générations nouvelles ; le niveau tend de lui-même à s'établir entre les ressources sociales et les individus qui doivent les consumer. Une réflexion se présente naturellement à ce sujet : dans le calcul des productions agricoles, il s'agit moins d'évaluer l'étendue du terrain que sa fertilité naturelle et la manière surtout dont il est cultivé. C'est ainsi qu'en présence des observations les plus simples et les plus légitimes, tombent les déclamations des ennemis de la vertu ; c'est ainsi que se trouvent réduites à leur juste valeur, par la seule observation des faits, des accusations formulées avec toute la pompe du style et tout l'appareil de la science.

Mais, pour mieux comprendre la profonde sagesse qui préside à la loi du célibat ecclésiastique, pour mieux faire éclater l'injustice de ceux qui voulaient la représenter comme une loi anti-sociale, il sera bon, en terminant ce sujet, d'appeler l'attention de nos lecteurs sur un côté de la question non moins beau qu'important. Accordons pour un moment à nos adversaires que le célibat soit une chose nuisible au progrès de la population, pourra-t-on en conclure qu'elle est nuisible au bien de la société? Ce n'est pas

moi qui me chargerai de répondre à cette question, ce ne sera aucun de ceux à qui leur état pourrait attirer le reproche de prévention ou de partialité ; ce sera le protestant Malthus, ce sera le philosophe Destutt de Tracy, deux économistes qu'on n'accusera pas sans doute d'être favorables au célibat du clergé.

Malthus, c'est-à-dire l'écrivain qui a traité avec le plus de tact, de profondeur et de savoir, la question de la population, fait observer que, même dans les circonstances les plus favorables à son accroissement, elle est toujours avec les moyens de subsistance dans un double rapport, l'un géométrique et l'autre arithmétique ; d'où il conclut que la population est toujours relativement aussi grande qu'elle peut l'être, et qu'elle ne peut excéder les moyens de subsistance qu'en attirant à la société des misères sans nombre. Destutt de Tracy se montre parfaitement d'accord avec Malthus ; après avoir observé, comme ce dernier, que la population, dans ses rapports avec la force des Etats, ne seconde en rien les vues des gouvernements, quand le nombre des individus venant à dépasser les moyens de subsistance, le nombre des naissances ne fait qu'augmenter celui des morts prématurées ; et que le nombre des enfants, par rapport à celui des adultes, affaiblit la population dans la mesure même de son accroissement ; le philosophe conclut par ces paroles remarquables : « C'est donc une vérité démontrée que l'intérêt de l'homme, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, se trouve à ce

que des limites soient posées à l'accroissement de la population. »

On est en droit d'inférer de là, que la population tend incessamment à dépasser le niveau qui lui est marqué par ses moyens de subsistance, et qu'on doit voir un gage de sécurité pour les Etats et de bonheur pour les peuples, dans une institution qui, sachant allier la pureté de la morale avec les intérêts de la société, aurait pour effet de réprimer une tendance dangereuse, et de maintenir un niveau qu'on ne peut rompre sans amener de funestes résultats. Eh bien, nous le demandons, tout ce qu'il y a de vraiment utile, de possible même dans cette idée, n'est-il pas admirablement réalisé par l'institution du célibat ecclésiastique? Pouvait-on mieux allier, en effet, les intérêts de la morale avec ceux de la politique et de la société? Que la bonne foi, l'impartialité et le sens commun répondent.

Malthus, réfléchissant sur l'importance et la nécessité de donner un frein volontaire et moral à ce périlleux débordement, et reconnaissant la difficulté qu'il y avait à trouver quelque chose de raisonnable et d'efficace, ne songe pas au célibat du clergé, il propose l'établissement de certaines écoles de morale et de vertu, ouvertes à tout le monde. En vérité, si l'on ne savait la triste et lamentable influence que les préjugés de secte exercent sur la pensée des hommes les plus éminents, et beaucoup plus encore sur leurs paroles et leurs écrits, on serait tenté de rire en voyant quel misérable frein un homme sérieux pré-

tend opposer aux passions les plus impétueuses du cœur humain, à celles qui se développent dans l'âge de l'inexpérience et de la folie.

VI.

Toutes les fois qu'un homme étudie une de ces grandes institutions fondées par la religion chrétienne, d'après un plan si sage et si profond, sur des bases si larges et si inébranlables, quand il les voit traverser, sans en être ébranlées, les bouleversements et les révolutions des siècles, soutenir à chaque instant de leur durée les assauts de toutes les passions et de toutes les erreurs, il ne peut se défendre d'un étonnement religieux, dans son cœur naissent malgré lui les réflexions les plus graves, en même temps que les sentiments d'une vénération profonde. Qui ne se souvient des attaques acharnées dirigées contre le célibat ecclésiastique? Ses ennemis étaient sûrs d'obtenir les applaudissements de la foule, car ils plaidaient la cause des passions, ils traitaient une matière qui, par son élévation même, dérobe aux yeux du vulgaire ses points de vue les plus beaux, et qui, par la profonde sagesse dont elle est environnée, échappe dans ses relations les plus délicates à l'œil d'un observateur superficiel et léger; ils avaient dès lors un vaste champ pour y déployer leurs manœuvres favorites, le sophisme et la déclamation. On est saisi d'indignation et de pitié, quand on entend, de la bouche

de Rousseau, ces étranges paroles : « Pour savoir ce qu'il faut penser par rapport à la loi du célibat ecclésiastique, il suffit de se souvenir que si elle était généralisée elle détruirait le genre humain. » C'est absolument comme si l'on disait que l'agriculture est bien funeste, par la raison que si tous les hommes se consacraient à la culture des terres, toutes les autres professions seraient par là même détruites. Quand un écrivain en vient à donner de semblables raisonnements, il compte beaucoup sur l'indulgence ou la stupidité de ses lecteurs.

Mais, vains efforts ! Les vérités religieuses qui s'étaient emparées du monde, malgré la résistance formidable et désespérée des puissances de la terre, ne devaient pas succomber plus tard, quand s'élèverait contre elles un adversaire bien puissant et bien terrible sans doute, mais dont elles avaient également triomphé, l'orgueil de la science. Que le mensonge et l'erreur, dans leurs combinaisons les plus habiles, ne puissent résister au feu dissolvant de la science, cela se comprend ; mais quand c'est la vérité qu'on jette dans le creuset, ce feu demeure impuissant, ou ne sert qu'à faire mieux éclater sa force et sa beauté ; il met à nu la puissante cohésion de sa masse et l'indestructible union de toutes les parties qui composent cet ensemble admirable. C'est ainsi que la religion catholique s'élève au-dessus de l'horizon, belle et radieuse encore, malgré les perfides efforts de ses ennemis pour couvrir d'un voile injurieux sa face resplendissante ; c'est ainsi qu'elle attire encore les

regards de tous les observateurs, comme un rayon de lumière dans les ténèbres de la nuit, comme un astre bienfaisant et dont les rayons portent dans les cœurs le courage et l'espérance. Il est vrai, néanmoins, que dans les veines du corps social, chez toutes les nations civilisées, on sent le doute qui circule comme un poison mortel, inoculé au monde moderne par la plume perfide de ses écrivains; mais il faut y remarquer aussi une tendance réelle à l'examen des questions religieuses et sociales. La religion est devenue l'objet de profondes études; cette fille du ciel attire autour d'elle un grand nombre d'esprits élevés et sérieux, qui savent admirer déjà sa grandeur et sa beauté, en attendant qu'ils lui présentent l'hommage de leur obéissance et de leur foi. Qui pourrait, en effet, ne pas y voir le prélude rassurant d'un meilleur avenir pour la religion? Emanée du sein de la lumière, elle inonde de ses rayons tous ceux qui s'appliquent à la contempler. Laissons cette douce espérance pénétrer dans nos cœurs comme un baume divin; nous avons assez déploré de malheurs et de ruines.

ÉTUDES PHRÉNOLOGIQUES.

(Premier Article).

Nous nous sommes occupé déjà de la science phrénologique dans ses rapports avec la spiritualité de l'âme. Les principes que nous avons alors établis avaient pour but de prémunir les hommes peu versés dans de semblables matières contre des erreurs toujours graves et dangereuses, comme pouvant affecter l'un des principaux fondements de la religion, la distinction du corps et de l'âme. Nous avons expliqué comment on pouvait entendre, dans un sens inoffensif et raisonnable, une doctrine dont l'objet est de montrer que l'âme possède différentes facultés s'exerçant et se manifestant chacune par un organe correspondant dans le cerveau. Alors nous avons dit aussi dans quel sens devait être prise cette proposition, que l'âme, l'esprit ou l'entendement agit au moyen du cerveau ; nous avons appuyé notre explication sur des autorités religieuses aussi bien que sur des autorités philosophiques. Nous avions promis à nos lecteurs, dans cette même circonstance, de revenir plus tard sur le même sujet ; il est vrai que ce

ne devait être qu'après la publication d'une œuvre étendue, dont le prospectus était alors entre les mains du public; craignant toutefois d'avoir à renvoyer trop loin la réalisation de cette promesse, nous entrons aujourd'hui dans l'examen sérieux de cette question. Son importance est telle, elle a trait à des points si graves et si délicats, on s'en est si vivement préoccupé parmi nous dans une occasion toute récente, que nous devons nécessairement accorder une attention suffisante à chacun des aspects sous lesquels elle peut s'offrir.

Le docteur Cubi, se fondant sur l'autorité de Gall, établit six principes qu'il regarde comme la base de la science phrénologique.

1° Les facultés ou puissances de l'âme sont innées;

2° Le cerveau est l'organe de l'âme ou esprit;

3° Le cerveau est multiple, c'est-à-dire, le cerveau est composé d'un grand nombre d'organes divers, au moyen desquels l'âme manifeste ses diverses facultés;

4° La grandeur d'un organe cérébral, toutes choses égales d'ailleurs, est la mesure positive de sa puissance;

5° La grandeur et la forme du cerveau, à de rares exceptions près, sont les mêmes que la grandeur et la forme de la superficie externe de la tête;

6° Toute faculté de l'âme a son langage spécial, c'est-à-dire que tout organe cérébral dont l'activité est dominante, produit un mouvement, une expression, un geste, une attitude, que l'on peut appeler

son langage spécial ou naturel. (*Manuel de phrénol.*)

Avant de passer à d'autres considérations, examinons rapidement ces principes ou axiomes, comme on voudra les nommer. Le premier est celui-ci : Les facultés ou puissances de l'âme sont innées. En cela nous sommes d'accord avec Cubi, et nous croyons qu'il aura également l'assentiment de toutes les écoles philosophiques. L'homme exerce ses facultés en les mettant en œuvre ; mais le principe de son action nous demeure caché, nous n'en connaissons l'existence que parce que l'action elle-même la suppose. Soit que nous considérions les facultés de l'âme comme identifiées avec son essence, soit que nous les regardions comme distinctes de cette même essence, la raison et l'expérience nous démontrent d'une manière assurée que nous ne pouvons nous les donner à nous-mêmes ; tout ce qu'il nous est possible de faire, c'est de les développer, de les perfectionner, de les polir, et rien de plus. Tout ce que nous faisons dans ce sens, suppose un fonds que la nature nous a donné, ou qui plutôt est un don gratuit du Créateur ; si ce fonds n'existait pas préalablement en nous, bien loin de pouvoir l'y produire, nous ne pourrions pas même en avoir la première idée.

Le second principe est celui-ci : Le cerveau est l'organe de l'âme ou esprit. Comme dans notre premier travail sur ce sujet, nous avons longuement expliqué le sens dans lequel il fallait entendre cette proposition, il nous suffira de reproduire l'explication que nous avons donnée.

« Qu'il y ait, en effet, une relation entre l'entendement et le cerveau ; que celui-ci soit le centre de toutes les sensations ; que de sa bonne ou de sa mauvaise conformation, naturelle ou accidentelle, naissent les divers phénomènes qui se produisent dans l'exercice des facultés de l'âme, c'est une vérité qu'on ne saurait révoquer en doute. Elle est reconnue par tous les philosophes anciens et modernes, elle est attestée par l'expérience de chaque jour. Le délire et la folie, qui portent une si grande perturbation dans les fonctions intellectuelles, ont toujours leur cause dans des affections cérébrales. C'est de là que viennent aussi les songes plus ou moins variés, plus ou moins extravagants, auxquels nous sommes sujets, puisqu'on a pu constater de la manière la plus évidente l'influence qu'ont sur ces phénomènes la quantité ou la qualité des aliments que nous prenons, et tout ce qui peut donner à notre corps des dispositions capables d'affecter le cerveau. Et pour ne pas parler d'un changement aussi complet que celui que la folie opère dans l'âme, ou d'un état aussi différent que celui du rêve par rapport à l'état d'un homme éveillé, qui n'a remarqué l'exaltation que jette dans les facultés de l'âme l'action exercée sur le cerveau par de simples accidents extérieurs? Quelques verres de Champagne transforment, pour ainsi dire, en parleur aimable, pétillant, spirituel, un homme qui se montrait peu d'instants auparavant froid, insensible et taciturne.

» Les divers systèmes psychologiques imaginés

par les différentes écoles de philosophie, l'ont été pour expliquer les relations de l'âme avec le corps, et particulièrement les relations de l'âme avec le cerveau. L'influx physique, les causes occasionnelles, l'harmonie préétablie et toutes les autres hypothèses analogues à celles-là, nous montrent la difficulté qu'ont éprouvée toutes les écoles à expliquer raisonnablement des relations, des communications, des influences réciproques aussi certaines qu'incompréhensibles.

» En se bornant donc, comme l'a fait manifestement l'auteur, à établir ce phénomène généralement reconnu, il a posé, selon nous, un principe incontestable.

» Bonald, après Platon, a dit que l'homme est une intelligence servie par des organes. Or, parmi ces organes, il faut sans doute regarder le cerveau comme le principal, surtout en ce qui concerne l'exercice des facultés intellectuelles. Pour ne pas confondre, à la vérité, les limites de la philosophie spiritualiste avec celles de la philosophie matérialiste, en attribuant à ce qui est purement corporel des fonctions qui ne peuvent lui convenir, il faut déterminer avec précision le sens du mot organe, afin que, lorsque l'on dit que le cerveau est l'organe de l'âme, on n'entende pas qu'il puisse produire en aucune façon les actes de l'intelligence et de la volonté. Un organe est le moyen ou l'instrument par lequel un être se communique à un autre, ou bien avec lequel s'exerce une fonction quelconque; ainsi l'œil est l'organe de la vue, la langue celui de la parole, l'oreille celui de

l'ouïe, en tant que ces différentes parties du corps servent à exercer les actes correspondants. Mais pour éviter toute confusion d'idées sur un point si important à la fois et si élevé, nous émettrons quelques observations qui suffiront, nous osons l'espérer, à prévenir toute espèce d'équivoque. Le lecteur nous pardonnera de nous livrer à des considérations d'idéologie et de métaphysique, peu faites pour être comprises, du moins parfaitement, par ceux qui ne sont pas versés dans des matières aussi épineuses; nous nous efforcerons d'exprimer ces idées avec toute la lucidité dont nous sommes capable, afin de nous accommoder aux plus humbles intelligences, autant que nous le permettra l'objet que nous voulons éclaircir.

» Un instrument est le moyen dont nous nous servons pour exécuter quelque chose; tel est le pinceau pour le peintre, le ciseau pour le sculpteur, la plume pour l'écrivain. Dans ce sens, le cerveau n'est, ni ne peut être l'instrument de l'âme pour comprendre ou vouloir. Si l'on disait dans ce sens que le cerveau ou toute autre partie du corps est l'instrument ou l'organe de l'âme, non-seulement l'expression serait inexacte, mais encore elle serait fausse; car on donnerait à entendre que l'esprit élabore ses pensées au moyen du cerveau, que le cerveau contribue immédiatement à la formation de la pensée. Ce serait là saper par la base toute théorie spiritualiste, puisque une telle théorie repose essentiellement sur ce principe, que la matière et la pensée sont choses incompa-

tibles dans le même but. La pensée, en effet, est essentiellement simple, la matière est essentiellement composée ; celle-là suppose de toute nécessité l'unité du sujet qui l'exerce, celle-ci est multiple de toute nécessité et composée, par sa nature, de différentes parties. La première existe dans un être qui peut se rendre compte à lui-même de ses actes et qui peut dire en toute vérité : Moi, et cela en dépit de toutes les modifications que lui font éprouver la différence de ses facultés et la diversité de ses actes. Dans la seconde, au contraire, il est impossible de trouver cet être un, indivisible, sujet unique de toutes les modifications qui l'affectent ; car ce qu'une partie éprouve, l'autre ne l'éprouve pas, et par conséquent on ne saurait concevoir en elle ce Moi un, simple, indivisible, suivant l'idée que nous nous formons inévitablement de tout être qui pense et qui veut.

» Telle est la raison profonde de ces étranges systèmes auxquels ont eu recours les plus grands philosophes, pour expliquer l'insondable mystère de l'union de l'âme avec le corps, le mystère de leurs relations et de leurs influences réciproques. D'une part, ils voyaient le fait, ils le touchaient du doigt, en eux-mêmes et dans les autres ; le phénomène de l'action de l'âme sur le corps, et du corps sur l'âme, s'offrait à eux dans toute son évidence, ils ne pouvaient le révoquer en doute ; d'autre part, ils ne pouvaient révoquer en doute, non plus, la différence essentielle de ces deux natures ; mais ils ne pouvaient se rendre compte de la possibilité même de leurs rapports, ils

ne comprenaient pas comment le simple et le composé peuvent influer l'un sur l'autre. C'est pour cela que plongés dans de profondes méditations, ils imaginaient ces systèmes étranges qui, plus d'une fois, provoquèrent la risée du petit nombre d'hommes versés dans de telles matières. Le vulgaire ne soupçonnait même pas la force et l'étendue des difficultés que les premiers cherchaient à résoudre, et par conséquent n'appréciait pas le mérite des efforts extraordinaires indiqués par la singularité même des hypothèses.

» Il résulte de tout ce que nous avons dit, qu'on peut soutenir sans inconvénient que l'âme agit par le cerveau comme par son organe, pourvu qu'en s'exprimant de la sorte on entende seulement que, certaines opérations de l'âme étant données, il existe des fonctions correspondantes dans le cerveau, et que cet organe étant à son tour affecté de telle ou telle manière, il en résulte également telle ou telle impression dans l'âme. Et qu'on remarque bien que nous n'avons pas pour but d'expliquer comment cela se passe, ni de donner la préférence à tel système de philosophie, mais uniquement de bien établir le fait qui sert de fondement à toute science psychologique, à savoir que la pensée ne peut résider dans la matière. Nous sauvegardons ainsi la spiritualité de l'âme, nous mettons hors de question la différence essentielle de l'âme et du corps, et nous pouvons de la sorte entrer sans embarras et de plein pied dans la question phrénologique, c'est-à-dire dans l'examen

des faits qui, unis à leurs conséquences, nous sont présentés par le savant professeur comme formant un véritable corps de doctrine. »

Voici le troisième principe : Le cerveau est multiple, c'est-à-dire le cerveau est un composé de divers organes au moyen desquels l'âme révèle ses diverses facultés. Ce principe renferme deux propositions, dont l'une affirme la multiplicité des organes dans le cerveau, et l'autre la diversité des facultés dans l'âme. Examinons-les séparément. Quant à la diversité des facultés, notre propre expérience et celle des autres ne nous permet pas de la révoquer en doute, et cela, en considérant un seul et même individu; car si la proposition s'étendait à plusieurs personnes, le phénomène est tellement évident qu'il n'a besoin d'aucune explication, ni n'admet aucune réplique. Ceci est vrai, non-seulement par rapport aux facultés dont la diversité est fondée sur la différence même de leur nature, comme quand il s'agit, par exemple, de l'entendement et de la volonté, mais cela s'applique encore aux facultés du même genre, et qui sembleraient par là même devoir nous offrir, sinon une complète uniformité, du moins une grande analogie. Aussi est-ce une étude extrêmement curieuse, que celle des différents caractères que présentent les intelligences, non-seulement par rapport à leur force et à leur portée, mais encore par rapport à leurs aptitudes spéciales, et aux dispositions qu'elles montrent pour tel ou tel objet. Il y a des hommes, et nous en connaissons plus d'un, qui possèdent un grand talent pour

les sciences politiques et morales, et qui sont d'une incontestable médiocrité pour les sciences exactes ou naturelles. Nous pouvons même nous renfermer dans un seul genre, et nous rencontrerons encore là une étonnante variété de forces et d'aptitudes. Qui ne dirait, par exemple, qu'un homme doué d'heureuses dispositions pour une partie des mathématiques, ne doive se montrer le même dans toutes les autres? L'expérience toutefois nous démontre qu'il n'en est pas ainsi; en nous bornant à l'arithmétique universelle, il arrive que les uns montrent beaucoup plus d'habileté pour la science des nombres que pour les formules algébriques, tandis que d'autres n'ont aucune peine à saisir les abstractions de l'algèbre, et s'embarrassent dès le premier pas dans les opérations numériques. La différence devient encore plus sensible, si l'on compare l'arithmétique à la géométrie; on voit des personnes qui excellent dans l'une de ces deux parties, et ne s'élèvent pas dans l'autre au-dessus de la médiocrité.

Dans l'ordre ordinaire de la vie, il est facile d'observer la même variété, qu'on compare des personnes d'une faible intelligence ou des hommes d'un talent reconnu. Alors même qu'ils ont des principes identiques et que leur éducation a été la même, il y a tant de différence néanmoins dans la manière dont ils considèrent les choses, qu'on doit y reconnaître la différence même de leurs facultés. L'un pénètre jusqu'au cœur des questions, les sonde jusque dans leur dernière profondeur et leurs replis les plus secrets;

un autre passe immédiatement aux déductions, sans examiner la solidité des principes ou la vérité des faits, il se préoccupe uniquement des conséquences qu'on peut en tirer ; celui-ci s'engage dans les plus minutieux détails, oubliant le point essentiel de la question, tandis que celui-là ne fait attention qu'à l'ensemble des choses, et va droit au but sans se laisser arrêter par des considérations secondaires; il y a des esprits positifs et pratiques, étrangers à toute espèce d'abstraction, et voyant toujours les objets tels qu'ils sont en eux-mêmes ; il y en a qui, du premier abord, élèvent leur pensée au-dessus de ce qu'ils voient, généralisent la question et la transportent immédiatement dans le domaine de la science ; en un mot, les caractères et les aptitudes des esprits sont en si grand nombre, que le plus habile observateur serait hors d'état, nous ne disons pas de les compter, mais même d'en distinguer les espèces. Rien de plus vague, à notre avis, que ce mot *talent*, et nous sommes profondément convaincus qu'il serait de la plus grande importance pour le progrès des sciences, des lettres et de l'industrie, qu'on étudiât un peu mieux qu'on n'a coutume de le faire les dispositions spéciales que l'auteur de la nature a mises dans chaque individu. Les hommes se lancent aveuglément dans la première carrière qui s'ouvre devant eux, sans songer qu'ils annihilent peut-être un talent supérieur, dont la vie toute entière se consume sans fruit dans un état pour lequel il n'était pas né.

Pour certaine que soit la multiplicité des facultés

de l'âme, et par conséquent la première partie de la proposition que nous examinons, nous jugeons la seconde partie beaucoup moins juste et moins vraie. Et quoique ce point de la question ne rentre pas précisément dans notre objet, nous en dirons néanmoins deux mots, non dans la pensée de résoudre la question, mais de manifester nos doutes à cet égard, d'après le droit acquis à la presse périodique dans toutes les discussions qu'elle aborde. Dans des choses purement naturelles, nous nous garderons bien de prononcer le mot d'impossibilité, à moins de pouvoir l'appuyer sur des raisons convaincantes. Que savons-nous, en effet, des voies mystérieuses du Créateur et de l'étendue de sa puissance ? Mais cela ne nous dispense point de procéder avec la circonspection conseillée par la saine logique ; quand il s'agit d'adopter une doctrine nouvelle, voyons préalablement si elle repose sur des observations éclairées, nombreuses, étroitement liées ensemble. On a dit que « le sens intime nous fait voir que nous observons par la partie inférieure de notre front, et que nous réfléchissons par la partie supérieure. » Qui peut avoir ainsi classé les phénomènes ? Il est vrai que, lorsque pour observer nous avons besoin du sens de la vue, on dirait que notre pensée se concentre dans nos yeux et dans la partie du front qui les entoure ; et si l'on en jugeait par les mouvements qu'on y remarque, on croirait que là se trouvent en même temps et la faculté de sentir et celle d'observer. Mais comment distinguer, dans ce cas, ce qui se rapporte à la sensation

de ce qui concerne la pensée? Qui pourra dire si la réflexion et l'observation n'ont pas leur siége dans le même organe, alors même qu'on croirait remarquer à certains signes extérieurs une différence de localisation dans l'exercice des facultés que nous venons de nommer?

Les divers sens ont différents organes, et l'on pourrait penser par analogie qu'il en est de même des opérations intimes de l'âme. Sans nier ce qu'il y a de spécieux et de plausible même dans cet argument, il nous semble qu'on peut y faire deux réponses. La première est que les preuves puisées dans l'analogie ont par elles-mêmes une bien faible valeur; il faut, pour qu'elles aient une valeur réelle, que des faits légitimement observés manifestent la vérité de l'hypothèse. La faiblesse des arguments de ce genre n'est pas difficile à constater : ils reposent sur une similitude, et comme cette similitude ne repose elle-même que sur une idée toujours vague, surtout quand il s'agit de phénomènes extrêmement compliqués, il en résulte assez souvent que le jugement qu'on porte sur l'un, est faussé par le désir qu'on éprouve de le classer avec un autre, quoi qu'il soit, en dépit de certaines apparences, d'un ordre tout à fait différent. Il n'est pas quelquefois aisé de signaler cette différence, mais lors même que nous ne pouvons pas la voir, nous sommes obligés de nous tenir dans une sage défiance, touchant l'exactitude et la vérité de ce qui nous est uniquement démontré par des preuves d'analogie. Si l'on venait à découvrir cette différence,

l'obligation serait bien plus grande alors de se tenir en garde contre les illusions de ce genre. Certes, nous ne nous flattons pas de l'avoir trouvée dans le cas présent ; nous présenterons toutefois une observation qui pourrait faire soupçonner que les raisons pour lesquelles la nature a multiplié les organes des sens, ne sauraient trouver leur application dans ce qui regarde les fonctions intimes de l'âme. Et ce sera ici notre seconde réponse à l'argument tiré de l'analogie.

Quelle que soit la théorie qu'on adopte pour expliquer les divers phénomènes de nos sens, il est indubitable que les organes au moyen desquels nous *sentons,* reçoivent immédiatement leurs impressions des objets qui les entourent. De ce fait évident et palpable, il résulte que ces impressions devant être différentes et multiples, les organes destinés à les recevoir devaient l'être également ; de telle sorte qu'on peut appeler l'attention des phrénologues sur une réflexion qui n'est nullement à dédaigner ; à savoir : que la différente structure de nos organes peut avoir été motivée, non-seulement par les fonctions qu'ils avaient à remplir, mais encore par les impressions qu'ils avaient à recevoir. Or, comme il est évident que la lumière, les formes, les odeurs et toutes les autres choses qui affectent nos sens, sont parfaitement distinctes entre elles, sans qu'on les considère même dans leurs rapports avec les êtres vivants, et lorsqu'on n'y voit que des corps ou des mouvements corporels, il en résulte que la nature même de ces

choses nous donne raison de la multiplicité de nos sens. Eh bien, quand il s'agit des fonctions internes de l'âme, avons-nous les mêmes motifs de supposer une multiplicité semblable ? L'exercice de ces fonctions exige-t-il par hasard les impressions qui viennent d'une manière directe et immédiate des objets extérieurs ? Assurément non, et nous voyons dès lors une disparité qui, si elle ne détruit pas l'analogie, la rend extrêmement douteuse.

En preuve de la multiplicité des organes dans le cerveau, on cite encore les exemples « de Vito Mangiamelle, qui résout d'intuition les plus difficiles problèmes de l'arithmétique ; de Lope de Vega, qui faisait des vers à l'âge de cinq ans ; de Gall, qui à six ans appréciait déjà le caractère des personnes ; de Mozart, qui à quatre ans jouait admirablement du violon. Si le cerveau, continue l'auteur que nous avons cité, était un et simple, et non multiple et complexe, une de ses parties ne se distinguerait en rien des autres, et par conséquent Mangiamelle devrait être aussi bien poète qu'arithméticien, et Lope deVega à son tour aussi bien arithméticien que poète, ce qui est loin de la réalité. La même observation s'applique à tous ceux qui sont doués d'un talent spécial. La merveilleuse puissance à laquelle les Jésuites se sont élevés, ils la durent au soin qu'ils avaient mis à baser l'éducation sur ce troisième principe phrénologique. » (*Manuel de phrénologie.*)

Il nous semble que ces faits, si remarquables à certains égards, ne prouvent pas néanmoins ce que l'au-

teur se propose. Il affirme que si le cerveau était un et simple, et non multiple et complexe, une de ses parties ne se distinguerait pas des autres. Cette proposition n'est pas conforme à la vérité ; car le désaccord entre les phrénologistes et leurs adversaires ne consiste pas en ce que les uns affirment et que les autres nient la différence de perfection qui peut exister, et qui existe dans l'ensemble ou dans certaines parties du cerveau : mais il consiste en ce que les uns supposent le cerveau composé de diverses parties, dont chacune a sa destination et sa fonction particulières, tandis que les autres le nient. Il résulte de là que les anti-phrénologistes, en soutenant que le cerveau est un organe simple, ne sont nullement forcés à reconnaître que les cerveaux soient absolument égaux entre eux, ni dans leur ensemble ni dans leurs parties. De ce que le palais est un organe unique, il ne s'ensuit pas que tous les palais soient égaux dans leur manière de sentir. Il est nécessaire d'arrêter un instant notre attention sur les erreurs auxquelles pourraient donner lieu ces deux mots, *un* et *simple*, que nous avons employés en parlant du cerveau. Il est certain que les êtres simples, dans toute la rigueur de l'expression, c'est-à-dire, les êtres non composés de parties, seraient égaux entre eux, du moins par rapport à leur essence ; mais l'*unité* et la *simplicité* qu'on peut attribuer au cerveau, ne doivent nullement être prises dans ce sens. Il est bien évident que le cerveau est une chose étendue, composée, et que par là même on ne peut l'appeler simple que dans un sens tout à fait détourné,

dans ce sens qu'on le prend pour un organe unique, et qui n'est pas formé de plusieurs autres organes ayant chacun sa fonction particulière.

Personne ne nie qu'il n'existe une différence entre le cerveau de Mangiamelle et celui de Lope de Vega, une différence encore plus grande entre le cerveau du commun des hommes et celui de ces prodiges de la nature. Nous croyons que jusqu'à ce jour tout le monde a été d'accord sur ces vérités, mais on aurait tort d'en conclure la variété des organes; on ne peut en déduire rigoureusement que le plus ou moins de perfection d'un seul et même organe. Mais alors, nous dira-t-on, pourquoi l'étonnant arithméticien n'est-il pas en même temps un grand poète, et réciproquement ? Si l'organe est un, et son organisation également parfaite dans les deux sujets, pourquoi les effets n'en sont-ils pas les mêmes? Mais la perfection, dirons-nous à notre tour, ne peut-elle être entendue sous différents rapports? Ne peut-il arriver qu'en comparant les organes même simples de deux personnes, on y trouve sous différents rapports une supériorité réelle? De deux palais également délicats, l'un n'est-il pas bien souvent plus propre à goûter certaines saveurs que l'autre? Si cela peut avoir lieu dans l'organe d'un sens externe, sans qu'on puisse en inférer qu'il est multiple, qui peut savoir ce qui se passe dans les organes qui servent aux opérations internes ?

« Le rêve, dit encore le docteur Cubi, est une chose inexplicable si l'on n'admet la multiplicité dans

le cerveau. Si cet organe était un et simple, il devrait être en même temps ou tout à fait éveillé ou tout à fait endormi, et, dans ce cas, le rêve devient impossible. Si cet organe est multiple, au contraire, plus de difficulté : la partie qui sert aux fonctions de l'intelligence et de la raison peut être, est en effet endormie, tandis que celle qui sert à l'imagination reste éveillée, et c'est là ce qui constitue le rêve. » Cet argument est spécieux sans doute, mais il n'est pas entièrement concluant. Pour qu'il le fût, il serait nécessaire de démontrer qu'un organe ne peut être affecté de telle sorte, qu'il demeure capable d'une fonction déterminée pendant qu'il est hors d'état d'en remplir une autre. Une observation bien simple me paraît devoir jeter une grande clarté sur cette matière. Le cerveau d'un homme plongé dans une profonde léthargie n'est pas, à coup sûr, incapable de toute fonction, puisqu'il remplit au moins celles qui sont indispensables à la vie. Dans ce cas, le cerveau n'admet ni l'exercice de la raison, ni celui de l'imagination elle-même, et cependant il conserve l'activité nécessaire pour vivre ; il n'est pas dès lors impossible qu'un même organe soit, comme nous l'avons dit, dans un état d'activité pour certaines fonctions, et de complète inaction pour d'autres.

La même réponse peut s'appliquer aux arguments puisés dans l'existence de la folie, d'une monomanie quelconque, de toute affection cérébrale qui ne porte que sur certaines puissances de l'âme, tout en laissant aux autres leur libre exercice.

Jusqu'ici personne n'a pu, d'une manière satisfaisante, expliquer les impressions que le cerveau reçoit, soit par les relations des sens, soit par les opérations de l'âme ; on n'a pas mieux expliqué comment il se fait que les impressions physiques arrivent à l'âme par le moyen du cerveau ; il n'est pas étonnant, dès lors, qu'on ne puisse déterminer les différents états dans lesquels il se trouve dans telles circonstances données, ni dans quelles dispositions il doit être pour demeurer capable de certaines fonctions, quand il ne peut servir à des fonctions différentes. Quoi qu'il en soit, il n'est pas difficile de comprendre que ce phénomène puisse avoir lieu. Nous rendrons la chose évidente par un exemple. Le palais est un organe unique, et cependant nous voyons très-souvent qu'il conserve les fonctions propres à la vie, quand il a perdu celles du goût. Le même phénomène se produit par rapport aux autres sens.

Appliquant maintenant cette observation au cerveau, nous osons dire qu'il est possible et même probable que quelque chose de semblable se passe dans cet organe. Vu les inconvénients qui peuvent naître du système d'après lequel on explique les impressions du cerveau, en les regardant comme une sorte d'empreintes faites par les sensations et les idées, il semblerait plus rationnel de dire que ces impressions consistent plutôt en certains mouvements ou vibrations qui, pouvant se modifier à l'infini, répondent suffisamment aux vues du Créateur, quand il a voulu que la partie matérielle de notre être servît comme

d'instrument aux opérations de la partie intellectuelle. Dans cette hypothèse, on comprend aisément que le cerveau soit inactif pour une chose, tandis qu'il est en pleine activité pour une autre; car il peut évidemment être affecté de telle manière, qu'il soit capable des mouvements ou vibrations qui correspondent à l'imagination par exemple, et qu'il ne le soit pas des mouvements ou vibrations qui correspondent à telle autre faculté de l'âme.

Le quatrième principe est celui-ci : La grandeur de l'organe cérébral, toutes choses égales d'ailleurs, est une mesure positive de sa puissance intellectuelle. « Ce principe, poursuit le docteur Cubi, est évident par lui-même. De deux pièces de bois, la plus épaisse est toujours la plus forte; mais si l'une des pièces est de sapin et l'autre de chêne, la grosseur ne suffit plus pour en évaluer la force. C'est pour cela qu'il ne faut jamais perdre de vue ces mots, *toutes choses égales*, quand on veut prendre la grandeur du cerveau pour mesure de sa puissance. » Si nous supposons, en effet, que deux cerveaux sont égaux en toute chose, et ne diffèrent que par la grandeur, de telle sorte que l'un ne surpasse pas l'autre par sa perfection ou sa délicatesse, il semble réellement que la supériorité de volume marquerait une plus grande puissance intellectuelle; et cela paraît encore plus probable quand on compare le cerveau de l'homme à celui des animaux privés de raison. C'est à dessein que nous disons probable et non évident, car nous ignorons s'il ne pourrait pas y avoir des cas où la

grandeur excessive de cet organe le rendrait sujet à des affections plus ou moins constantes et qui feraient obstacle à l'exercice des facultés de l'âme. Mais la principale difficulté consiste dans les paroles mêmes qui restreignent le sens général de la proposition : *toutes choses égales d'ailleurs.* Qui peut déterminer, en effet, les moyens de connaître si cette condition est remplie ? En accordant même que la grandeur et la forme du cerveau soient toujours en rapport, sauf de rares exceptions, avec la grandeur et la forme extérieure du crâne, l'inspection de ce dernier pourra nous donner sans doute la connaissance de l'organe sous ce rapport ; mais elle ne peut en aucune façon nous faire connaître si *toutes les autres choses* sont ou ne sont pas *égales.* Quel est l'homme en état de préciser toutes les circonstances d'où dépend le plus ou moins de perfection du cerveau ? Quels signes extérieurs peut-on avoir pour arriver à connaître des choses par elles-mêmes si délicates et si cachées ? Si par l'inspection du crâne nous ne pouvons apprendre autre chose, touchant le cerveau, que sa configuration et sa grandeur, il est évident que cela ne peut servir de rien, en supposant même la vérité du principe, pour conjecturer les facultés intellectuelles du sujet. Les exemples cités par Gall ne peuvent même prouver ce qu'il avance. Nous laisserons le docteur Cubi nous dire « que certaines aspérités nerveuses répandues sur la langue indiquent avec certitude un sens du goût plus délicat et plus développé ; que des narines grandes et bien ouvertes annoncent un odo-

rat exquis ; qu'une poitrine large et proéminente doit renfermer des poumons volumineux et bien organisés; qu'une poitrine étroite, au contraire, et déprimée, marque de faibles poumons, une respiration difficile ; que l'anatomie comparée nous montre dans tous les animaux des sens d'autant plus subtils, qu'elle y découvre des nerfs plus forts et plus considérables. » Ces faits ne peuvent encore dissiper les doutes que nous avons élevés. Il est évident, en premier lieu, qu'autre chose est observer la langue, autre chose étudier le cerveau ; nous avons celle-là sous les yeux, tandis que celui-ci est profondément enseveli dans la boîte osseuse que la nature lui a faite. Pourrait-on dire, en second lieu, que le sens du goût soit proportionné à la grandeur de la langue ? Gall lui-même ne le dit pas, et ne fait aucune allusion à cette idée ; il parle uniquement des aspérités nerveuses dont cet organe peut être couvert, ce qui n'a point de rapport avec sa grandeur. Nous ne savons pas jusqu'à quel point des narines grandes et bien ouvertes indiquent un odorat exquis ; mais quelle parité peut-on établir entre les narines et le cerveau? Quant à ce que l'on ajoute sur le plus ou moins d'ampleur des poumons, sur la facilité de leur jeu, d'après la conformation de la poitrine, nous n'avons rien à objecter. On voit de prime abord que ce fait ne prouve rien en faveur de la thèse ; il est clair, à la vérité, que l'air doit circuler avec plus d'abondance et de facilité, à mesure que les conduits qui lui donnent passage sont plus grands et mieux ouverts ;

mais il est clair aussi qu'on ne veut pas parler précisément de la grandeur des poumons, et qu'on veut parler plutôt du plus ou moins de perfection de cet organe, et nous ne pensons pas que sa perfection soit en rapport avec sa grandeur.

Le cinquième principe est celui-ci : La grandeur et la forme du cerveau sont identiques, sauf de rares exceptions, avec la grandeur et la forme extérieure de la tête. Nous n'avons rien à dire sur ce principe, puisque nous avons déjà fait connaître notre opinion sur les conséquences qu'on pourrait en tirer, dans le cas même où l'on voudrait le regarder comme indubitable, dans le cas où les hommes habiles sur cette partie n'auraient aucune objection à faire. Nous passerons également sur le sixième principe ; car nous sommes persuadé, comme le docteur Cubi, que les facultés de l'âme, quand elles sont prédominantes, ont leur langage spécial et naturel, surtout quand elles se trouvent liées à quelque passion ; pour celles qui n'ont pas le même point de contact, le principe devrait peut-être recevoir quelque modification ; quel pourrait être, en effet, le langage spécial et naturel des facultés qui ne s'exercent que sur des idées abstraites?

Pour ce qui concerne l'art de conjecturer les facultés intellectuelles par l'inspection de la forme extérieure du crâne, en supposant même la vérité des principes phrénologiques, on ne peut douter que ce ne soit là une source intarissable d'erreurs. Le même Cubi avoue ingénument que personne ne saurait

comprendre les effets du tempérament sur la grandeur du cerveau ; qu'une tête petite, mais sur laquelle un tempérament nerveux-sanguin exerce son influence, montrera plus d'activité, plus de puissance intellectuelle, qu'une autre tête beaucoup plus grande, mais sur laquelle agit un tempérament froid et lymphatique. D'où il suit qu'en examinant une tête, il ne suffit pas de faire attention à sa grandeur, et qu'il faut tenir compte du tempérament de la personne. Or, comme les tempéraments, quoique réduits à un petit nombre d'espèces, peuvent cependant varier à l'infini ; comme le nerveux, le sanguin, le bilieux, le lymphatique, se combinent entre eux dans des proportions si différentes ; comme il est impossible d'assigner une limite au nombre de ces combinaisons, il en résulte qu'il serait bien difficile, en connaissant même la grandeur du cerveau, d'en apprécier les facultés intellectuelles. Nous aimons à rendre justice à l'entière franchise de Cubi sur ce point : « On doit se former une idée rationnelle et complète, nous dit-il sans détour, de l'influence favorable ou défavorable du tempérament sur l'organe de l'intelligence ; on tomberait sans cela dans des erreurs grossières, en prétendant connaître le caractère et les dispositions intellectuelles d'un sujet par le seul examen de son crâne. » (*Manuel de phrénologie*, page 20.) Il importe de constater une observation aussi formelle, un aveu aussi complet, à raison des connaissances spéciales de l'auteur et des inconvénients qui peuvent résulter des prétentions vulgaires du charlatanisme.

Les conséquences qu'on pouvait tirer de son aveu n'ont pas échappé au docteur Cubi ; il s'efforce d'aller au-devant de l'objection : « Quel que soit le tempérament, dit-il, il est toujours le même par rapport à l'ensemble des organes qui composent le cerveau, et dès lors la grandeur de ce dernier demeure la mesure exacte et positive de sa puissance intellectuelle. » Mais cette simple affirmation ne peut faire disparaître la difficulté, et cela pour plusieurs motifs. De ce que le tempérament est le même dans tous les organes qui composent le cerveau, il pourra bien en résulter sans doute que l'activité qu'il leur communique est la même pour tous; mais il ne s'ensuit pas que la grandeur du cerveau soit la mesure de sa puissance, puisqu'il s'agit de comparer les organes de différentes têtes, et non les différents organes d'un même individu. Expliquons-nous encore avec plus de clarté, en admettant même les hypothèses les plus favorables à l'opinion que nous combattons. Supposons deux individus, l'un d'un tempérament lymphatique et l'autre d'un tempérament nerveux. Si nous supposons que le tempérament est égal dans tous les organes de chacun d'eux, et que l'effet qu'il produit est le même, il en résultera que si dans le premier, par exemple, l'organe du calcul numérique est comme 4 par rapport à la grandeur du cerveau, et comme 3 par rapport à la force du tempérament, l'activité de cet organe sera représentée par le produit de ces deux facteurs, c'est-à-dire par 12. Cela posé, si nous considérons un autre organe quelconque

du même individu, celui, par exemple, de la mémoire locale; supposé que la grandeur du cerveau nous donne 5, l'influence du tempérament étant toujours 3, d'après l'hypothèse précédente, l'activité totale sera représentée par le produit de 3 et de 5, c'est-à-dire par 15. On procédera de même à l'appréciation des autres facultés. Mais si nous passons à l'examen d'une autre tête, les hypothèses établies ne peuvent plus nous être d'aucune utilité : les deux données du problème auront complètement changé; on devra tenir compte d'une autre grandeur et d'un autre tempérament, et lors même que, dans le premier cas, nous eussions fait toutes ces observations avec une exactitude qu'il est plus facile d'imaginer que d'atteindre, de quoi cela nous servirait-il pour le second? Il importe peu de dire que, dans l'un comme dans l'autre, le tempérament est le même pour tous les organes; car lorsqu'il s'agit de différents individus, ce qui est vrai de l'un peut ne s'appliquer nullement à l'autre. Ainsi, en nous en tenant même à la doctrine proposée, il faudra combiner l'action de deux causes qu'il n'est pas facile, on l'avouera, de saisir et d'évaluer.

Une autre raison qui n'est pas à dédaigner s'élève contre l'affirmation du docteur Cubi. Supposez que le tempérament soit le même dans tous les organes d'une même tête, est-il bien certain que son influence sera la même sur tous, de telle sorte qu'on puisse toujours l'exprimer par le même facteur, comme nous l'avons d'abord admis? C'est ce qu'il faudrait prouver.

Nous connaissons des personnes chez lesquelles on remarque une sorte d'inaction et de prostration, par rapport à certaines facultés, ce qui peut bien être l'effet d'un tempérament évidemment lymphatique; et ces mêmes personnes manifestent à d'autres égards une facilité, une vivacité même qui contraste d'une manière étonnante avec leur apathie. Cela ne semblerait-il pas indiquer que certains organes se ressentent plus que d'autres des effets du tempérament? Et alors comment sera-t-il possible de graduer ces différences? Le tempérament agit aussi sur les organes des sens externes, sans que cette action soit égale pour tous. Qui ne voit, par exemple, la différence qui existe sous ce rapport entre la vue et l'ouïe, et par conséquent la différence des causes qui contribuent à la perfection de l'une et de l'autre? Cette observation n'est-elle pas encore plus évidente, si l'on compare ces deux sens au goût, à l'odorat, au tact? Et pourquoi cela ne s'appliquerait-il pas aux organes internes? Si réellement il existe des organes différents pour l'économie, par exemple, et la poésie, n'est-il pas naturel de penser que les mêmes causes les affectent d'une manière très-différente? Ne peut-on pas supposer que ce qui est favorable à l'un sera nuisible à l'autre? Nous voyons à chaque instant que certaines dispositions corporelles contribuent au développement d'une faculté, tandis qu'elles en frappent une autre d'une sorte de torpeur. Ce qui peut arriver par accident ne pourrait-il avoir lieu par l'effet d'une loi constante?

Et quand nous parlons de la sorte, nous ne prétendons pas embrasser une opinion quelconque ; nous avons dès le commencement déclaré notre incompétence sur ce sujet : notre but est uniquement de présenter les difficultés qui s'élèvent dans notre esprit, et de provoquer une discussion plus complète et qui ait pour effet d'établir la vérité dans tout son jour.

Cubi lui-même reconnaît de la manière la plus expresse qu'il est difficile d'apprécier l'intelligence d'un individu par l'examen de son crâne : car, après avoir soutenu que la grandeur et la forme du cerveau sont identiques, sauf de rares exceptions, avec la forme et la grandeur de son enveloppe osseuse, il restreint ce principe de telle sorte, qu'il fait naître la plus grande incertitude sur les résultats ordinaires de son art. Voici comment il s'exprime : « Le crâne ne se développe pas toujours de telle manière, qu'on puisse saisir d'une manière assurée le développement d'un ou de plusieurs organes cérébraux. Les fibres qui les constituent peuvent acquérir une vigueur plus grande, les veines ou artères qui les accompagnent avoir plus de force et d'activité, sans qu'il soit nécessaire pour cela d'un plus grand espace, ou bien en gagnant cet espace sur l'épaisseur même du crâne, ce qui fait que la vue ne saurait en juger; c'est ainsi que les yeux ne peuvent juger de la force des muscles qu'un exercice continuel et bien dirigé a rendus plus fermes, plus compactes, plus énergiques, sans que rien au dehors signale ce progrès, du moins à première vue. » (*Manuel de phrénologie*, page 20.)

Remarquons ici deux importants aveux renfermés dans les paroles de l'auteur : 1° La force d'un organe peut ne pas dépendre, en certains cas, de sa grandeur ; elle peut tenir à la vigueur des fibres qui le constituent, à l'activité des veines qui l'accompagnent. La grandeur de l'organe est au moins alors un signe incertain. Mais ce qui arrive dans un cas ne peut-il arriver dans un autre, et dans un grand nombre d'autres? Pourquoi regarder ce phénomène comme extraordinaire? Ne voyons-nous pas à chaque instant la force des membres ou celle des organes extérieurs fort peu en rapport avec leur grandeur? N'est-ce pas une loi générale des êtres corporels, que leur activité et les autres qualités qui les distinguent ne dépendent pas de leur volume, mais bien des éléments qui les composent et de la combinaison de ces mêmes éléments ? 2° Les organes du cerveau peuvent se développer dans l'intérieur du crâne, s'y faire une plus grande place, sans que cet accroissement paraisse à l'extérieur. Autre preuve que la conformation du crâne est un signe bien défectueux pour conduire à la connaissance des facultés de l'âme.

On dirait que Cubi s'efforce d'atténuer le mauvais effet qu'un tel aveu peut produire, en ajoutant aussitôt : « Je dis, *à première vue,* car pour peu qu'on examine les objets, ces nuances ne peuvent échapper. Des muscles, une tête, ou bien un organe quelconque, s'ils ont été soumis à de longs exercices, présentent un autre aspect, renferment plus de chaleur à cause de la circulation du sang, que les mêmes or-

ganes quand ils sont restés dans l'inaction. » Nous ne nierons pas que les divers membres du corps humain n'acquièrent en effet plus de force, et ne revêtent une autre apparence, en supposant tel ou tel exercice; autre est la main qui ne tient que la plume ou les livres, autre celle qui s'applique aux rudes travaux des champs. Mais il est aisé de voir que ce que nous disons des membres, dont la conformation et la contexture, à peine revêtues d'une faible enveloppe, s'offrent immédiatement au tact et à la vue, ne saurait nullement s'appliquer à un organe revêtu d'une enveloppe aussi forte, aussi hermétiquement fermée que l'est notre crâne. Il ne restera donc d'autre signe extérieur que le plus ou moins de chaleur observée dans cette partie; mais qui ne voit à combien de causes différentes ce phénomène peut être rapporté, et combien, par conséquent, il est difficile d'en induire le développement des organes internes? Qu'une tête ardente soit l'indice, à tel moment donné, de l'état d'effervescence où se trouvent les fonctions cérébrales, nous le voulons bien; mais à quoi cela peut-il nous conduire, quand il s'agit de porter un jugement sur l'état habituel de ces mêmes fonctions, sur le plus ou moins d'étendue des facultés intellectuelles?

Cubi lui-même, traitant des *conditions inconnues*, en vient à confirmer ce que nous disons : « On remarque des phénomènes d'une activité prodigieuse, spécialement dans les organes de la partie supérieure du front, sans qu'on puisse en trouver la cause, ni dans la grandeur même de ces organes, ni dans les

autres circonstances favorables qui peuvent les modifier. En comparant, par exemple, l'organe du calcul dans la tête de Mangiamelle, à celui d'une autre personne chez laquelle il n'aura qu'un développement ordinaire et normal, on y remarque sans doute une certaine différence de grandeur à l'avantage du premier; mais cette différence est loin d'être telle que semblerait l'exiger l'incroyable talent du célèbre calculateur. Blaise Pascal était encore un de ces rares phénomènes de la nature. A l'âge de onze ans, renfermé dans une chambre et n'ayant jamais vu la géométrie, il inventait presque toutes les propositions d'Euclide; à seize ans, il avait écrit un ouvrage étonnant sur les sections coniques. Bellini, Paganini, Rossini, ne présentent rien, dans l'organe de la musique ni dans les circonstances qui peuvent en favoriser l'action, qui diffère en apparence de ce qu'est le même organe chez la plupart des personnes dont la vie s'est écoulée dans l'étude de cet art, sans qu'elles aient pu s'élever au-dessus du mérite d'un bon compositeur ou d'un bon exécutant. » Peut-on rien dire de plus fort pour ébranler tout l'édifice de la science phrénologique? Si, dans les cas les plus remarquables et les plus caractéristiques, quand il ne saurait y avoir d'illusion sur le plus ou moins de force d'une faculté, la nature nous fait voir qu'il n'existe aucune proportion entre cette force et la grandeur de l'organe cérébral, ou les circonstances qui peuvent la modifier, quel fond devons-nous faire sur les principes établis. Mais ce ne sont là, nous dira-t-on, que des exceptions tou-

jours très-rares. Qui pourrait l'affirmer? qui oserait dire qu'elles ne se répètent pas assez souvent pour devenir la règle? Dans tous les cas, les lois phrénologiques sont justement en défaut là où elles devraient se justifier d'une manière plus éclatante.

Mais écoutons encore le docteur Cubi: « On cite des phénomènes merveilleux de mémoire *verbale*, et j'en ai connu plusieurs. Je n'ai trouvé dans aucun de ces prodiges de la nature l'organe cérébral, qui correspond à cette faculté, dans un état de développement ou dans des circonstances telles qu'on aurait pu les supposer, eu égard à la faculté même; j'ignore si elle n'avait pas sa cause ou son explication dans des conditions encore inconnues à la science. Walter Scott n'oubliait jamais ce qu'il avait une fois entendu. Lockart, son biographe, rapporte que le chevalier Hogg vint le trouver un jour avec une profonde tristesse : il avait perdu un poème composé par lui depuis quelque temps. Walter Scott le consola en lui disant qu'il espérait pouvoir l'aider à le retrouver; et dans le fait, quoiqu'il n'eût entendu ce poème qu'une fois dans sa vie, il le dicta tout entier à l'auteur lui-même, qui l'avait oublié. Pour une pareille mémoire, avoue ingénument Cubi, il n'existe pas de signe extérieur; elle dépend, sans nul doute, de quelque condition spéciale du cerveau. » Nouveau motif, ce me semble, de révoquer en doute les principes de la phrénologie. Et qu'on remarque bien qu'en parlant de ces cas merveilleux de mémoire verbale, Cubi reconnaît n'avoir jamais trouvé, dans aucun sujet, l'or-

gane cérébral aussi développé ou favorablement modifié qu'il aurait dû l'être. Cet aveu, qui fait honneur à la loyauté du phrénologiste, puisqu'il ne craint pas de fournir des armes à ses adversaires, pour rendre hommage à la vérité, ruine en même temps les bases de la phrénologie ; car nous sommes autorisé à en conclure, d'une manière générale, que les principes de cette science n'ont plus d'application quand il s'agit des phénomènes extraordinaires.

« Et toutefois l'existence de ces phénomènes qui se présentent de loin en loin, ajoute le docteur Cubi, ne peuvent porter atteinte ni à l'utilité, ni à la solidité de la science phrénologique. Ils ne se présentent qu'avec un développement beaucoup plus qu'ordinaire de l'organe cérébral, ou bien ils sont accompagnés des circonstances favorables dont la phrénologie les fait dépendre, et dont ils dépendent réellement en grande partie. » Ici nous ne pouvons être de l'avis de l'auteur ; et pour mieux faire comprendre la raison qui nous guide, nous poserons cette simple question : Quel est le principe fondamental de la phrénologie ? Si nous ne nous trompons, ce principe consiste à supposer le cerveau composé d'un grand nombre d'organes, et la grandeur de ces organes en rapport avec le développement des facultés intellectuelles. D'après vous cependant, une invariable expérience atteste que cette proportion n'existe pas dans les cas, justement, qui devraient la présenter d'une manière plus saillante ; nous avons bien quelque raison dès lors, de soupçonner que les principes

phrénologiques n'ont aucun fondement dans la nature.

Il nous semble qu'en pareille matière, si l'on veut faire des expérimentations qui puissent conduire à des résultats vraiment scientifiques, il convient d'opérer sur des sujets qui sortent de l'état ordinaire ; on risquerait, sans cela, de ne pouvoir pas même déterminer le phénomène avec quelque précision. Supposons, par exemple, que pour étudier l'organe du calcul numérique, on prenne des têtes communes où cette faculté n'a qu'un développement ordinaire, à quoi pourra-t-on aboutir ? En premier lieu, le sujet lui-même qu'on étudie ne peut donner aucune indication sur le plus ou moins de développement des facultés qu'il possède. Il pourra bien vous dire, à peu près, s'il apprenait ou s'il calculait avec plus ou moins de facilité ; mais à quoi ces *à peu près*, ces *plus ou moins* peuvent-ils servir pour asseoir des idées exactes ? Il faut, en second lieu, faire attention au temps consacré soit à l'étude, soit aux exercices de la science, tenir compte du genre d'opérations auxquelles l'esprit s'est appliqué, avoir égard aux circonstances de fortune, de caractère et de position, qui peuvent avoir influé sur la marche du travail ; il faut peser toutes ces choses, les combiner, les comparer, apprécier de la sorte le développement acquis, et puis le mettre en rapport avec la grandeur de l'organe. Qui oserait se promettre un résultat même approximatif, quand on doit embrasser tant de données si différentes, quand l'observation s'applique à des phé-

nomènes si difficiles à saisir, et qui se dérobent, pour ainsi dire, à l'œil de l'observateur?

De tout ce qu'il vient d'exposer, l'auteur conclut néanmoins à la possibilité de connaître les forces intellectuelles par la grandeur, la configuration et les autres signes extérieurs de la tête. Et la raison qu'il en donne, c'est que le cerveau est comme un instrument qui sert à l'âme pour se manifester; que les diverses facultés de l'âme se manifestent par les différentes parties constitutives du cerveau; que la grandeur d'un organe est communément l'indice de sa force intellectuelle, et qu'enfin la superficie extérieure du crâne, telle qu'elle se présente au tact ou à la vue, nous révèle la forme ou la grandeur du cerveau; que le cerveau lui-même se rend en quelque sorte sensible, et nous montre la grandeur ou la force de chacun des organes qui le constituent. Nous respectons assurément les convictions de l'auteur touchant la certitude de la science phrénologique; mais nous craignons bien qu'il n'ait trop écouté son enthousiasme, en prononçant ainsi d'une manière absolue que l'examen de la superficie externe de la tête suffit pour porter un jugement sur les facultés de l'âme. Les difficultés que nous avons présentées nous semblent faites pour ébranler, sinon pour détruire entièrement cette certitude; et, quelle que soit l'opinion qu'on s'en forme, il faut convenir du moins qu'on ne saurait les dédaigner.

Il importe, en outre, de ne pas perdre de vue qu'en exprimant nos doutes sur les principes phrénolo-

giques, nous nous en sommes tenu à la seule théorie, et que nous n'avons examiné la pratique que sur un seul organe considéré dans ses rapports avec la faculté correspondante. Les difficultés que nous avons proposées ont une tout autre force quand on embrasse l'examen de plusieurs organes à la fois, de leur développement simultané, de leurs influences réciproques et du rapport qui peut exister entre leur grandeur et les diverses puissances de l'âme.

Pour ne pas confondre les idées, en les réunissant en trop grand nombre sous le même point de vue, nous avons supposé qu'on pouvait étudier un organe tel qu'il était en lui-même pour ce qui concerne sa grandeur; mais cette supposition que nous nous étions permise, nous étions loin de l'accepter; nous avons besoin maintenant de dire notre opinion à cet égard. Quand on examine un organe cérébral au moyen de la forme du crâne, en supposant même que la configuration extérieure corresponde exactement à la configuration intérieure, il ne s'ensuit pas qu'on ait déterminé la grandeur de l'organe qui fait l'objet de cet examen. Pour qu'on pût en tirer cette conséquence, il faudrait savoir si la partie du cerveau comprise dans la concavité correspondante à la convexité du crâne, est la seule qui remplisse cette concavité, et s'il n'en est pas une autre qui se prolonge dans cette direction et qui vienne accroître le volume observé. Expliquons notre pensée par un exemple. Supposons qu'en examinant l'organe de la destructivité, on trouve dans le crâne une convexité dont le volume

égale deux centimètres cubes ; dans l'hypothèse que la forme extérieure répond parfaitement à la forme intérieure, nous en conclurons que tel est aussi le volume de l'organe. Mais comme nous ignorons si cet organe se termine là, si tous les autres sont également limités à leurs cavités correspondantes, il s'ensuit que nous serons bien peu avancés pour connaître la grandeur de l'organe d'après le volume de la convexité, à moins de supposer dans le cerveau comme des limites invariables et mathématiques, qui ne permettent pas aux différentes parties d'envahir l'une sur l'autre.

Il est évident que le cerveau, aussi bien que chacune de ses parties, n'étant pas un plan, mais un volume, plus on le suppose multiple et composé, plus il est difficile d'assigner la portion de ce volume qui revient à chacun des organes. Si l'on considérait le cerveau comme un organe unique, cet examen serait beaucoup plus simple et plus aisé ; et dans le cas où sa grandeur serait l'indice des facultés morales, les inductions qu'on en tirerait ne seraient pas aussi sujettes à erreur. Ainsi, par exemple, si les dimensions d'un crâne nous donnaient un nombre *N* de centimètres cubes, le même nombre exprimerait aussi le volume du cerveau ; et comme dans ce cas nous n'aurions pas à diviser cette quantité entre les différents organes, nous n'aurions d'erreur à craindre que dans l'inexactitude des mesures prises touchant les dimensions, ou bien dans le défaut de correspondance entre l'extérieur et l'intérieur de la tête. En supposant, au contraire, que les organes sont multi-

ples, après avoir obtenu le volume total, nous n'aurons rien fait pour déterminer la force de chacun en particulier; car la valeur du volume étant exprimée par le nombre N, il reste à la diviser en un grand nombre de parties, ce qui peut évidemment se faire avec plus ou moins de précision et d'une infinité de manières différentes.

En faveur de ceux qui désirent approfondir la matière et se faire là-dessus des idées exactes et précises, nous présenterons cette difficulté sous une forme géométrique. Supposons qu'en nous en tenant à la superficie, nous trouvons qu'un organe occupe un espace sphérique d'une dimension quelconque, aurons-nous avec cela la grandeur de cet organe? Assurément non, puisque nous ignorons s'il est précisément limité à ce segment sphérique, et s'il ne s'étend pas à l'intérieur en affectant des formes plus ou moins irrégulières. Or comme il est évident que, dans cette dernière hypothèse, le volume de l'organe sera beaucoup plus grand, il en résulte que, ne pouvant pas constater par l'observation quelle est sa configuration intérieure, tout ce qu'on pourra dire sur le volume respectif des différents organes n'aura pas plus de fondement que si, d'après le volume total d'une sphère, on prétendait assigner celui des parties hétérogènes qui la composent, sans savoir si dans l'intérieur elles se bornent au segment, ou si elles ne se prolongent pas de manière à former des secteurs, des cônes tronqués, ou même telles autres formes entièrement irrégulières.

Gubi compte jusqu'à trente-neuf organes dans le cerveau, correspondant à un nombre égal de facultés dans l'âme. Or, comme il est probable qu'on ne les a pas tous découverts, nous devrions en inférer, en supposant toujours le cerveau multiple, qu'il en existe d'autres qui nous sont inconnus et qui nous seraient successivement révélés par l'expérience. Il est aisé de comprendre, d'après cela, combien il est difficile de les distinguer les uns des autres, quand il s'agit d'une superficie aussi peu étendue que l'est celle de notre crâne. Si l'on ajoute à cela les considérations que nous avons déjà présentées touchant la configuration intérieure des organes et les ramifications qu'ils peuvent avoir entre eux, surtout quand ils sont immédiatement en contact, on comprendra la nécessité de se tenir dans une sage réserve, et de suivre la règle dont on ne doit jamais s'écarter en étudiant les phénomènes de la nature, et qui consiste à ne donner son assentiment aux théories qu'autant qu'on y est obligé par le nombre et la certitude des observations, par la force et la légitimité des raisonnements, qui rattachent les faits à leurs conséquences doctrinales.

Votre opinion, par conséquent, croira-t-on pouvoir nous dire, est que la science phrénologique se trouve démuée de tout fondement? Vous jugez donc qu'elle n'est autre chose que le rêve de quelques esprits exaltés? Vous êtes enfin persuadé que les faits qu'ils exposent et les raisonnements dont ils les appuient sont autant d'erreurs et de chimères? Nous n'allons pas jusque-là. Fidèle à notre système de

respecter les convictions des autres, nous nous sommes abstenu de toute expression blessante, et nous croyons avoir parlé des personnes avec l'honneur qui leur est dû. Nous dirons même plus : si l'on nous demande quelle est notre opinion par rapport à la composition du cerveau, et si nous pensons qu'il soit un organe unique, nous répondrons que, dans notre jugement, c'est encore là un secret de la nature ; si l'on nous demande en outre si nous regardons comme impossible la multiplicité des organes cérébraux, nous répondrons que non. De même, en effet, que nous nous accordons tous à regarder le cerveau comme l'organe de l'âme, dans le sens que nous avons donné à cette expression, de même on peut différer sur l'idée qu'on doit se former touchant la nature de ses rapports avec les facultés intellectuelles, et nul ne peut nier que Dieu n'ait pu, au lieu d'en faire un organe unique, le composer de différentes parties ayant chacune sa fonction spéciale. Si l'on nous demande, enfin, si notre conviction est que la science n'a rien à faire sous ce rapport, et que l'observation des crânes doit être entièrement abandonnée comme une chose vaine et puérile, nous répondrons encore que non : d'abord, parce qu'on ne saurait révoquer en doute les rapports entre le cerveau et les opérations de l'âme ; puis, parce que les têtes des hommes extraordinaires présentent à première vue quelque chose qui appelle l'étude et l'observation. Qui ne s'est pris à considérer le large front de ces hommes qui se sont fait un nom par leurs talents? Les traits qui signalent l'intelli-

gence ne pourraient-ils avoir leurs analogues par rapport aux autres facultés ?

Cet aveu fera connaître notre impartialité et notre bonne foi ; nous n'avons en effet qu'un désir, c'est que la vérité se dégage, radieuse et pure, du choc même des opinions. Mais c'est là ce qui nous rend ennemi de toute exagération, ce qui ne nous permet pas d'admettre comme certaine une théorie fort douteuse, et de regarder comme jugée une cause encore pendante au tribunal de la raison.

Qui pourrait nier que l'observation des physionomies ne fournisse parfois quelques indications sur les qualités ou les propensions de l'âme ? Personne n'ignore combien on a écrit sur ce point ; mais ce qui n'est pas moins connu, c'est le discrédit où toutes ces théories sont tombées, par l'exagération même dont elles avaient été l'objet. Nous sommes ami de la vérité, et voilà pourquoi nous sommes ennemi de l'exagération : l'exagération tue les doctrines aussi bien que les partis.

Nous n'avons cessé de recommander une sage lenteur ; c'est une leçon qu'on ne saurait trop répéter à l'esprit humain. Si Bacon revenait sur la terre, son génie trouverait encore à s'occuper. Cubi, en parlant de la Philosophie de Descartes, a dit que, si la phrénologie n'avait fait autre chose que consacrer à l'observation des faits le temps précieux que des génies du premier ordre ont perdu dans des observations de ce genre, elle serait bien au-dessous de la réputation qui lui a été faite. Nous croyons que cet auteur

fait à la phrénologie un honneur qu'elle ne mérite pas ; il ne saurait ignorer que Gall n'est pas l'inventeur des systèmes hypothétiques. Quoi qu'il en soit de leur origine, il convient de s'en défier ; et quand il s'agit d'établir des propositions synthétiques en matière de sciences naturelles, il faut des faits, et rien que des faits. Telle est notre opinion ; nous l'avions exprimée déjà dans notre premier travail sur ce sujet. « Comme les sciences naturelles, disions-nous alors, parmi lesquelles elle doit être rangée, ne peuvent se borner à de simples hypothèses ou bien à des analogies plus ou moins plausibles ; comme elles doivent s'appuyer sur des faits profondément et rigoureusement observés, il faudra bien qu'elle aussi nous soit prouvée par de tels arguments. Le premier fait qui lui servira de preuve est que le cerveau se trouve divisé en un certain nombre de parties, dont chacune ait sa fonction déterminée ; le second, que ces fonctions soient localisées, et leurs rapports avec les différentes facultés de l'âme établis ; le troisième, qu'on puisse, en étudiant le crâne, de l'œil ou de la main, reconnaître l'existence et le développement de ces facultés ; le quatrième, qu'on indique avec quelque précision les causes ordinaires d'erreur dans une semblable étude ; le cinquième, qu'on explique par des faits certains quel est le développement, quelles sont les modifications que peuvent amener l'éducation, l'instruction, les occupations, la conduite générale de la vie et les autres causes du même genre ; le sixième, que les planches où seront représentés les

siéges divers des organes cérébraux soient accompagnées d'explications sur le mode du dessin et sur son objet spécial, pour qu'on ne confonde pas ce qui concerne les têtes en général avec ce qui ne regarde que des têtes formées sous une influence exceptionnelle, artificiellement ou naturellement. »

Quant à l'usage qu'on doit faire de cette science, nous répéterons ici ce que nous disions alors : « En un mot, nous désirons que le docteur Cubi élève la phrénologie à toute la hauteur que réclament l'honneur et la dignité de la science elle-même, afin qu'on ne puisse plus, sous aucun prétexte, la taxer d'illusion ou de charlatanisme. Nous désirons que, dans la pratique, on n'enlève à cette science aucune de ses attributions, et qu'on ne lui en prête pas d'imaginaires. L'exagération peut exciter un enthousiasme momentané, la vérité seule fait les succès durables. Le crédit d'une science doit être fondé sur des convictions qui aient des racines profondes dans l'entendement, et non sur des flatteries accordées à l'amour-propre, ou sur les frivoles satisfactions d'une vaine curiosité. »

Une autre fois, nous examinerons la phrénologie dans ses rapports avec la religion et la morale. Nous tâcherons de donner à nos idées assez de clarté, dans le but de prévenir des erreurs dangereuses. Nous dirons la vérité, tout en évitant de blâmer sans cause ; car nous avons à cœur d'imprimer à nos discussions le double sceau d'une raison sévère et d'une justice impartiale.

CONSIDÉRATIONS

PHILOSOPHICO-POLITIQUES.

I.

Sans unité pas d'harmonie, sans harmonie pas d'ordre, sans ordre rien ne peut subsister, ni le monde physique, ni le monde moral. Ce sont là des vérités incontestables, éternelles, qui s'appliquent à la société comme à l'individu. Qu'est-ce que la vertu? Une harmonie, un ordre, subordonnés à la grande unité, à la loi éternelle, à Dieu. Qu'est-ce que la science? Une harmonie, un ordre, qui dépendent de l'unité, du principe régénérateur de toutes les connaissances. Chaque science en particulier repose sur une vérité qui lui sert de principe, et chacune de ces vérités qui servent de fondement aux autres, si l'on veut remonter à son origine, découle d'un point unique, qui devient ainsi comme le centre commun et le premier anneau de ce réseau glorieux formé par l'intelligence humaine. Qu'est-ce que la santé? C'est l'ordre et l'harmonie qui règnent dans toutes les fonctions de l'organisme et les font concourir, chacune à sa manière, vers un seul et même but. Qu'est-ce que cet

univers qui nous frappe d'admiration et d'étonnement ? C'est l'ordre, c'est l'harmonie, c'est l'unité. Que cette unité vienne à disparaître, que l'ordre et l'harmonie cessent d'exister, et l'univers retombe dans le chaos.

Aucun être ne peut s'écarter de l'unité à laquelle il est soumis, sans perdre en quelque sorte sa nature ; car la nature des êtres ne consiste pas précisément dans leur essence constitutive, mais bien dans cette unité qui coordonne les facultés diverses de ces mêmes êtres, et les fait toutes servir à l'objet propre de leur destination. Un homme en démence est assurément un homme ; mais étant privé de l'usage de la raison, il lui importe peu d'avoir cette noble faculté gravée dans l'essence même de son âme. Celui qui vit plongé dans l'erreur ou la corruption est encore un homme, il a même le libre exercice de son entendement et de sa volonté ; mais en abusant ainsi des puissances qu'il tient du Créateur, en se détournant de sa foi, il n'est plus qu'un homme incomplet, il dénature, pour ainsi dire, son être, en le privant de ce qu'il a de plus beau. Voilà pourquoi tous les êtres jetés en dehors de l'ordre qui leur est propre, qui ne sont plus soumis à la loi de l'unité, se trouvent dans une situation violente et font effort pour retourner à leur état normal. Dans le monde physique, par exemple, le corps séparé de son centre tend sans cesse à y retourner ; abandonné à lui-même, il se précipite rapidement vers ce but ; s'il est arrêté par un obstacle, il lutte pour le renverser, et cette lutte se traduit par

le choc si le corps était en mouvement, par la pression s'il est au repos. Où tend cet air qui s'agite avec tant de violence, qui se change en ouragan, renverse les arbres, détruit les édifices, sème au loin la désolation et l'épouvante? Il obéit à sa loi, à sa règle, à son unité, il tend à retrouver l'équilibre. Que veulent ces ondes mutinées qui se déchaînent avec tant de fureur contre le roc immobile, qui ballottent le vaisseau majestueux comme une paille légère? Elles veulent retrouver leur loi, leur règle, leur unité, c'est-à-dire encore une fois, leur équilibre. Qu'est-il arrivé à cet homme qui, pâle et décomposé, se débat vainement sous l'étreinte de la douleur? Le plus petit de ses organes est sorti de son état normal, l'harmonie est détruite dans ses fonctions, l'unité n'y règne plus, et le malheureux invoque la mort comme le seul remède à sa souffrance; il préfère la non-existence à cette existence *désordonnée*. Quel est le mal que souffre cet homme au visage sombre, au regard inquiet, dont le front semble marqué d'un signe de malédiction, qui s'en va errant sur la terre, sans jamais trouver ni consolations ni repos? Il s'est écarté de l'ordre, il a violé la loi de l'unité, il a commis un crime; et le remords a déjà commencé à remplir les fonctions de la justice divine.

II.

Aussitôt que la société s'éloigne des lois de sa nature, soit en se montrant infidèle aux principes con-

stitutifs de l'ordre moral, soit en laissant renverser le pouvoir qui la dirige, sans songer à le remplacer par un pouvoir digne de cette mission sublime, elle a perdu le repos, il n'existe plus d'harmonie entre les forces qui la composent; elle s'agite douloureusement dans les angoisses de l'agonie, semblable au malheureux qui souffre les atteintes d'une cruelle maladie. Parfois elle se lève, et, déployant une force extraordinaire, elle renverse tout ce qui lui fait obstacle; mais un instant après, elle retombe sur son lit de douleur, languissante, abattue, secrètement dévorée par un mal qui semble présager sa fin prochaine; elle écoute alors avec une aveugle confiance, avec une effrayante sécurité les paroles flatteuses de ses vils adulateurs, qui savent lui persuader qu'elle ne peut tarder à sortir d'un si malheureux état, et que des jours de bonheur lui sont encore réservés dans un prochain avenir. Que sont les palliatifs, quand la racine du mal demeure dans toute sa force? Espérez-vous, oui ou non, créer un pouvoir fort et durable? Là est la difficulté, et tant qu'elle ne sera pas résolue, vous vous épuiserez en efforts inutiles.

Les politiques éclairés doivent être frappés d'épouvante, en voyant ce défaut d'unité que nous éprouvons maintenant en Espagne. On parle beaucoup contre les siècles passés; et ce sont ces mêmes siècles qui nous sauvent encore aujourd'hui. S'ils n'avaient pas lentement formé cet esprit de rectitude, de justice et de sincérité, ce bon sens national, cet attachement à la monarchie qui distinguent l'immense

majorité du peuple espagnol, après même qu'il a traversé une révolution cent fois plus terrible que celle-ci, nous serions précipités sans espoir sur la pente des abîmes.

III.

L'Europe fut longtemps en travail pour arriver à cette harmonie qui résulte de l'unité. Livrés à leur propre impulsion, tous les éléments de la société s'agitaient dans le chaos; mais aussitôt que se furent établis des centres énergiques et puissants, autour desquels purent graviter les forces sociales, on vit se former, comme autant d'harmonieux systèmes, les grandes nationalités de l'Europe moderne.

Un continent immense qui, dans ces derniers temps, est venu augmenter le nombre des peuples civilisés, se trouve actuellement partagé en deux zones placées dans des conditions bien différentes. L'une possède un ordre réel, un gouvernement enraciné dans le sol; les intérêts et les idées y sont groupés autour d'un centre qui les unit et les harmonise. Il y a là puissance et prospérité. Dans l'autre, au contraire, règne l'anarchie : on y voit tomber les gouvernements comme les feuilles des arbres; les constitutions politiques y sont informes et monstrueuses, le temps ne leur est pas donné pour se développer et grandir, pour arriver même à former un tout qui fonctionne avec quelque apparence de régu-

larité. Là, point d'ordre, point d'unité ; mais des calamités sans nombre, la décadence et la démoralisation.

Nous posons uniquement ce contraste parce qu'il met en relief toute notre pensée; car notre intention n'est pas d'inspirer à nos lecteurs un enthousiasme quelconque pour les formes politiques des Etats-Unis. On ne saurait aisément communiquer un enthousiasme qu'on n'éprouve pas; nous n'avons ni éloge ni blâme à formuler, nous nous abstenons de porter un jugement ; il est seulement une observation qu'il importe de ne pas omettre. La vie d'une nation comprend un grand nombre de siècles; celui qui prétendrait juger d'un système politique par les effets qu'il a produits dans l'espace de soixante ans, tomberait dans une erreur aussi grave que s'il voulait juger du régime suivi par un individu d'après l'état où cet individu s'est trouvé pendant l'espace d'un jour. Qui pourrait affirmer, d'ailleurs, qu'on n'attribue pas faussement au système politique ce qui se rattache à des causes bien différentes? Il est permis de penser qu'on tombe, en effet, dans cette erreur; il serait même possible de donner des raisons à l'appui de cette conjecture ; quoi qu'il en soit, nous nous en remettons à la décision du temps, seul juge compétent en pareille matière. Ce qui se passe aujourd'hui nous laisse entrevoir déjà ce qui peut arriver avant la fin d'un siècle.

IV.

Les nations longtemps soumises à l'unité de la monarchie héréditaire, présentent un phénomène bien digne d'être observé : à travers les révolutions les plus profondes, elles conservent toujours la force de se réorganiser sans rien perdre de leur indépendance. Presque tous les royaumes de l'Europe fournissent dans leur histoire une preuve de cette vérité. Les exemples de la France et de l'Angleterre sont encore tout récents; et, selon toutes les apparences, l'Espagne ne tardera pas à le donner à son tour. La constitution de la Pologne, en consacrant le principe de la monarchie élective, se distinguait des autres Etats européens, et la Pologne n'a pu résister à des révolutions, probablement moins grandes que celles survenues dans les autres pays.

Que serait aujourd'hui l'Espagne sans l'hérédité monarchique, sans cette institution qui neutralise avec tant de puissance les éléments du mal, malgré les désavantages d'une position qui ne lui laisse d'autre force morale que celle de ses souvenirs et de ses espérances? Nous eussions vu se reproduire parmi nous les tristes événements qui s'accomplissent dans nos colonies américaines, où le pouvoir passe incessamment d'une main dans une autre, sans jamais se fixer et s'affermir,

V.

Puisque nous avons parlé de l'unité, disons aussi quelque chose de la liberté. L'usage incessant que l'on fait de ce dernier mot, appelle naturellement nos réflexions sur le sens qu'on doit lui donner.

Plus d'une fois nous avons médité sur le degré de réalisation où la liberté parvient dans les êtres ; et, s'il faut rendre hommage à la vérité, nous ne l'avons rencontrée nulle part, que resserrée dans de bien étroites limites.

Jetons un coup d'œil sur le monde physique : tout y est sujet à des règles invariables. Les astres les plus grands et les atomes les plus imperceptibles y sont également soumis à des lois dont ils ne peuvent s'écarter. Dans le règne végétal, la passivité des êtres n'est pas moins évidente, il est aisé d'y voir l'absence de toute liberté. Il faut aux plantes la chaleur du soleil, les rayons de la lumière, la fraîcheur de la rosée, l'eau plus abondante des pluies, le souffle des vents, et presque toujours les soins assidus de la main de l'homme. Pour naître, se développer et se conserver, les plantes sont soumises aux influences de la terre, de l'atmosphère et du ciel. Elles étalent leur vigueur et leur beauté, elles déploient leur magnifique parure, produisent leurs fruits délicieux, exhalent leurs doux aromes; mais tout cela, à la condition d'être soumises à une loi invariable et d'être entièrement dépourvues de liberté.

De même les animaux naissent, croissent et se multiplient, sous l'action incessante des lois de leur être. Leur existence est indissolublement liée aux lois que leur prescrivent leur organisation, leur alimentation, le climat sous lequel ils vivent et les autres circonstances dans lesquelles ils sont placés. Ils ne se conservent qu'à la condition d'être soumis à ces lois de leur nature ; s'ils viennent à s'en écarter, ils en sont punis, d'abord par la souffrance, et bientôt par la mort.

Elevons-nous maintenant à la sphère des créatures raisonnables : nous trouvons là le libre arbitre, nous y voyons des volontés qui ne sont soumises ni à la violence, ni à aucune nécessité intérieure ; mais hors du cercle de la conscience, que signifie pour l'homme ce mot de liberté ? La liberté, dans son sens le plus général, est l'absence de tout obstacle ou de toute entrave capable d'empêcher ou de restreindre l'exercice de quelque faculté. Voyons s'il n'existe pas un grand nombre de ces obstacles et de ces entraves qui nous enlèvent entièrement l'usage de nos facultés, ou qui les gênent d'une manière essentielle.

Quand l'homme vient de naître, quelle est la liberté dont il jouit ? Le faible tissu de ses organes à peine formés ne permet aucun exercice à ses facultés intellectuelles et morales, et ne comporte d'abord qu'un bien faible usage des facultés sensitives. Pour satisfaire ses premiers besoins, il n'a qu'un moyen, les larmes ; c'est le seul pouvoir dont la nature l'a investi sur tous ceux qui l'entourent.

A mesure qu'il croît en âge, ses besoins se multiplient, la liberté n'est pour lui qu'un vain nom. Quand il a la force nécessaire pour prendre lui-même ses aliments, il n'a pas encore celle de se les procurer. Sa vie dépend donc de ses parents pendant un grand nombre d'années, il périrait inévitablement sans leur secours. Dénué de toute connaissance, étranger pour ainsi dire dans la vie, il a tout à recevoir des autres; son éducation et son instruction dépendent des volontés étrangères; et pour lui, s'affranchir de cette dépendance serait se condamner à l'ignorance, à l'immoralité, à la dégradation. Laissez-le libre, ne contrariez en rien ses inclinations, ne le contraignez pas à combattre sa paresse naturelle, à se consacrer à l'étude ou bien aux autres devoirs qu'il aurait à remplir, et vous verrez quels fruits amers naîtront de cette prétendue liberté. Vous le verrez croître comme les animaux privés de raison, avec des instincts violents et des inclinations perverses ; il ne profitera du faible développement de sa raison que pour trouver le moyen de satisfaire ses passions effrénées.

Et quand l'homme est parvenu à l'âge de raison, quand il est enfin capable de se diriger lui-même et d'être utile à ses semblables, où est encore sa liberté? Outre la dépendance inévitable où le placent les nécessités inhérentes à la vie, il est comme encadré dans un état, dans une profession, qui ont pour effet de restreindre sa liberté de mille manières différentes. Ne disons rien du malheureux journalier, enchaîné pour ainsi dire à son travail, depuis le premier jus-

qu'au dernier moment de la journée ; ne disons rien même des chefs d'établissements agricoles, industriels ou commerciaux, la vigilance qu'exigent la conservation et l'accroissement de leurs intérêts les rend trop réellement esclaves ; ne disons rien du soldat courbé sous le joug de la discipline et qui doit abdiquer sans cesse sa propre volonté pour adopter celle de ses chefs, renoncer à ses plaisirs pour accomplir ses obligations ; ne disons rien enfin du médecin à chaque instant appelé au secours de l'humanité souffrante, ni du prêtre qui n'a d'autre famille que le peuple auquel il a été dévoué et dont les infirmités, les faiblesses, les maladies ont droit à tous ses moments, à sa vie tout entière. Ne considérons que cette classe d'hommes qui, par leur fortune ou leur position, jouissent d'une plus grande somme de bien et d'un repos à peu près complet : que de restrictions apportées à l'exercice de leur liberté ! Le soin des affaires domestiques, les relations de famille, le caractère des parents, celui d'une épouse, l'éducation des enfants et trop souvent leurs désordres, les vicissitudes politiques, les lois et les mœurs du pays, et tant d'autres influences que l'on subit d'une manière plus ou moins directe, tout concourt à faire de la liberté personnelle un mot pour ainsi dire vide de sens.

VI.

Les peuples qu'on dit les plus libres sont entourés de tant de prescriptions et de lois, qu'on pourrait à

peine exprimer en quoi consiste la liberté qui les distingue des peuples réputés esclaves. En est-il qui soient libres de contributions, libres des vexations de la police, libres de toutes ces lois plus ou moins rationnelles et justes qui règlent les professions agricoles, industrielles, commerciales, littéraires même et scientifiques? Où est, nous le demandons, cette prétendue liberté? Quels sont les avantages qu'elle peut offrir, et dont ne jouissent pas les peuples soumis au despotisme? Comparez un Français avec un Prussien ou un Autrichien, mettez en parallèle les restrictions mises à la liberté de chacun par la politique de leur gouvernement respectif, et vous trouverez que cette différence est bien loin d'être ce qu'on veut la supposer.

Le Français se croit libre, parce qu'il nomme les députés qui font les lois et votent les impôts; il se croit libre, parce que tous les matins, à son lever, il trouve sur son bureau une feuille qui reproduit les longs discours de ses représentants, qui attaque avec fureur ou tourne en ridicule les actes ou les personnes de ceux qui le gouvernent.

Examinons de sang-froid ce qu'est au fond cette liberté si vantée. Le droit de nommer les représentants n'appartient pas, à proprement parler, à la nation française; il est le droit exclusif d'un petit nombre d'hommes qu'on peut bien regarder, sous ce rapport, comme les véritables successeurs des anciennes classes privilégiées. Ce pays compte plus de trente-trois millions d'habitants, et le nombre des

électeurs est à peine de deux cent mille : en sorte que sur cent soixante-cinq Français, un seul est investi de ce droit, tandis que cent soixante-quatre en sont privés. De ces deux cent mille électeurs, il en est un grand nombre qui n'usent pas de leurs droits, soit parce qu'ils ne peuvent pas, soit parce qu'ils ne veulent pas en user. Les colléges électoraux sont ainsi composés d'un si petit nombre d'hommes, qu'ils se trouvent comme perdus dans la masse de la nation. A quoi se réduit dès lors, pour elle, cette liberté d'élire ses représentants ?

Les partisans de la démocratie font ressortir avec les plus vives couleurs l'immense déception du système représentatif; ils s'en servent pour répandre le mécontentement et l'indignation au sein d'un peuple qui pourrait supporter parfois qu'on l'opprime, mais jamais qu'on le trompe. On comprend que nous ne sommes pas partisan du suffrage universel; nous sommes en effet persuadé qu'on ne pourrait, sans le plus grand danger, élargir en Europe l'arène où toutes les opinions, toutes les passions et tous les intérêts viennent combattre avec tant d'acharnement; il faut néanmoins reconnaître que les hommes qui se sont emparés du gouvernement de la société, après l'avoir ébranlée jusque dans ses dernières bases, ne se sont pas montrés conséquents avec leurs propres principes. S'ils regardaient comme impossible l'exercice de la souveraineté populaire, pourquoi l'ont-ils proclamée ? Comment se fait-il qu'ils ont admis en théorie ce qu'ils repoussent dans la pratique ? S'ils

ont anathématisé la puissance dictatoriale, pourquoi la relever aussitôt qu'ils ont pu l'exercer eux-mêmes? Si la loi ne peut procéder, à leurs yeux, de la volonté générale, comment ont-ils posé cette volonté comme source de tout pouvoir? Si quelques-uns d'entre eux, tout en avouant qu'il n'était ni possible ni juste que la loi fût l'expression de cette volonté, ont prétendu qu'elle devait au moins représenter la raison nationale, pourquoi se renferment-ils, pour consulter cette raison, dans un cercle si restreint et si arbitraire? De quel droit ont-ils exclu un si grand nombre de capacités, de ces capacités qu'ils portaient autrefois jusqu'aux nues, et parmi lesquelles ils avaient la modestie de se ranger eux-mêmes, puisque c'est à ce titre qu'ils ont revendiqué le droit de prendre part aux affaires publiques et de combattre les classes privilégiées? Contradiction révoltante! ils n'ont cessé de déclamer contre toutes les faveurs et tous les priviléges, ils ont frappé des foudres de leur éloquence toutes les inégalités politiques, ils ont condamné sans appel l'ancienne organisation sociale, comme injuste, comme contraire aux droits les plus sacrés, comme dégradante pour la nature humaine, comme tenant debout ces funestes barrières qui empêchaient les diverses classes de la société d'entrer en fusion et de former ce grand tout qu'on devait appeler le peuple; puis, quand leurs vœux ont été remplis, ils ont renié tous leurs principes d'égalité, ils n'ont eu que du mépris pour cette souveraineté populaire, objet de leurs adulations et

de leurs hommages, ils ont rétabli les distinctions les plus odieuses et les priviléges les plus criants ! Mais pensez-vous, nous répondront-ils peut-être, qu'il fût possible de tenir une autre conduite ? Pensez-vous que le suffrage universel fût réalisable dans notre pays ? Pouvions-nous appliquer nos théories dans toute leur étendue, sans déchaîner sur la terre les plus terribles fléaux ? Non certes ; mais alors avouez au moins que vous êtes inconséquents avec vous-mêmes, avouez que vos déclamations étaient des instruments de ruine, bien loin d'être un enseignement capable d'édifier ; reconnaissez que lorsque les peuples vous reprochent en face de les avoir trompés, vous sommant de remplir vos promesses, et que les tribuns placés à leur tête vous jettent le nom d'apostats et vous menacent de vous faire subir le sort que vous avez vous-mêmes fait subir à vos devanciers, vous ne pouvez rien répondre, rien qui ne mette à nu ou votre insigne mauvaise foi, ou vos misérables inconséquences.

C'est là une des causes les plus profondes de cette inquiétude qui travaille les sociétés modernes. Les principes vont toujours au delà des faits ; chaque fois qu'on compare les uns avec les autres, il en ressort une contradiction éclatante. Tel est le fruit de l'exagération et de l'erreur.

VII.

La liberté politique, pour être digne de ce nom, doit toujours supposer que l'exercice des droits accordés par la loi est dirigé par la raison, comme elle suppose qu'il n'existe ni violence physique, ni coaction morale; elle n'admet d'entraves que celles imposées à l'homme par l'obligation de faire un bon usage de ses facultés, de conformer tous ses actes à la justice et d'avoir toujours pour but le bien de ses semblables. Le droit électoral ne manque pas d'être revêtu de toutes ces conditions dans les livres qui traitent des théories électorales; mais en est-il de même dans la réalité? Ne parlons pas des pays où les lois sont réduites au silence, où la voix de la force est seule entendue, où l'on méconnaît sans distinction les dispositions fondamentales du code aussi bien que les plus secondaires. Dans une telle situation politique, il n'existe pas de droit électoral; ce n'est là qu'un mot, une dérision amère, un outrage sanglant jeté au peuple par l'impudeur des factions; c'est un instrument dont elles se servent pour réaliser leurs funestes projets, pour établir la plus odieuse des tyrannies, la tyrannie qui s'exerce au nom de la loi. Ne parlons que de la coaction morale, de cette coaction qui a sa source dans les menaces et les promesses du pouvoir ou de ceux qui peuvent espérer d'y parvenir. C'est là un mal commun à tous les pays, inhérent à

la faiblesse humaine ; il consiste dans toutes ces manœuvres qui ont pour but de découvrir, ou plutôt d'exploiter la volonté du peuple. Qui oserait dire, en effet, qu'elle sort pure et vraie des urnes électorales ? Que se passe-t-il après chaque élection ? Les partis se renvoient le reproche de l'avoir faussée par leurs intrigues et leurs violences ; tous s'accordent à la représenter comme nulle, si l'on en excepte celui qui vient de triompher.

Le plus grand nombre des électeurs ne possèdent pas les connaissances nécessaires pour remplir une telle fonction. Il s'agit, après tout, de choisir un législateur, et s'il est peu d'hommes capables de l'être, il n'en est pas beaucoup capables de les choisir. Les uns se laissent halluciner par le don de la parole ; ils supposent, fort gratuitement, que celui qui le possède doit être, par là même, un habile législateur. Les autres sont éblouis par la science qui brille dans un écrivain ; ils s'imaginent, avec aussi peu de fondement, que des connaissances spéciales supposent une science universelle et que la théorie ne se distingue pas de la pratique. Il en est qui s'attachent exclusivement à la probité personnelle, sans songer qu'elle peut trop bien s'allier avec une aveugle confiance, hors d'état d'échapper aux piéges de la mauvaise foi, sans songer en outre qu'un tel caractère n'exclut pas la faiblesse et la pusillanimité, toujours prêtes à regarder comme une sage temporisation ce qui n'est qu'une coupable condescendance ou même une lâche complicité. Il en est enfin qui prennent

pour un titre incontestable à leurs suffrages les longs services d'un homme vieilli dans la carrière des honneurs, sans se douter que l'art de faire des lois ne s'apprend pas dans l'étroite sphère d'une profession, même honorable, et qu'il est beaucoup d'hommes qui, après avoir passé la plus grande partie de leur vie dans des fonctions peut-être très-utiles au bien public, n'en sont pas mieux en état de prendre part à des travaux législatifs. Comment voulez-vous que, dans un tel labyrinthe, on choisisse, avec tact et discernement, celui dont les talents et le caractère devraient tellement dépasser les pensées et les sentiments des hommes chargés de le distinguer dans la foule des concurrents, et de l'investir de sa puissance ?

Mais c'est pour cela, nous dira-t-on, qu'existe la presse périodique; c'est à elle qu'il appartient d'éclairer l'opinion; c'est pour cela qu'elle discute les mérites et les talents des candidats; et si l'on ne peut pas espérer qu'elle ne commettra jamais d'erreur, on aura du moins de grandes probabilités en faveur des hommes de son choix. Rien de plus aisé que de réduire à néant une telle réponse. Conformément aux théories modernes, et d'après le cours même de la nature, il existe, dans la presse comme dans le parlement, deux camps opposés, celui du ministère et celui de l'opposition. Dans toutes les questions, quels qu'en soient le caractère et l'importance, on connaît toujours d'avance l'opinion des deux partis. Selon les ministériels, le ministère est impeccable; selon les

opposants, le ministère est dans l'impossibilité de rien faire d'utile et de bon. Quand il s'agit même de ses déterminations futures, toujours, dans le sentiment de l'opposition, une faute est inévitable; il ne reste que la question de savoir si elle sera plus ou moins funeste, plus ou moins contraire à la raison. Quand vient le moment d'une élection, voulez-vous savoir quels seront, aux yeux de la presse ministérielle, les hommes les plus instruits, les plus sages, les plus désintéressés et les plus purs, les hommes les plus capables, en un mot, de travailler au bonheur du pays? voyez quels sont ceux qui voteront selon toutes les probabilités en faveur du ministère : ceux-là sont les seuls dignes de vos suffrages, vous pouvez vous épargner la peine de lire les dissertations des journaux ministériels. Voulez-vous savoir, au contraire, quels sont les Aristides, les Catons, les Cicérons que l'opposition vous présentera? regardez quels sont ceux qui se trouvent engagés dans ses rangs, ou qui, par leurs antécédents, doivent naturellement y trouver leur place; sachant cela, vous n'avez pas besoin de vous livrer à de nouvelles recherches.

Il faudrait n'avoir jamais vu ces choses-là pour ignorer que l'on ment sans pudeur, que l'on calomnie sans ménagement, que l'on flatte avec bassesse. Il faudrait n'avoir pour toute idée que les misérables banalités qui se lisent dans certains livres, pour ignorer que le moyen le plus sûr de faire une élection mauvaise, c'est de donner de l'importance,

ou même un crédit quelconque à ce que peuvent écrire des plumes intéressées.

Généralement parlant, ceux qui prennent la plus grande part aux élections, ce sont les fonctionnaires, ou des hommes qui veulent le devenir : ce qui fait que ce ne sont pas les hommes les plus vertueux ou les plus instruits qui composent toujours la représentation nationale, mais bien les hommes les plus décidés à soutenir le ministère dans le système qu'il lui plaît d'adopter, et dont la réalisation repose en grande partie sur les candidats eux-mêmes et se trouve couverte de leur responsabilité. Il est vrai que l'influence du gouvernement est toujours balancée et quelque fois vaincue par celle des partis qui désirent, à leur tour, s'emparer du pouvoir; mais bien loin de détruire la corruption, ces manœuvres ne font que l'augmenter. En Angleterre, par exemple, cette corruption s'est élevée maintenant à des proportions effrayantes; le gouvernement n'a plus, dans ce pays, une action aussi forte qu'il la possède ordinairement chez les nations non soumises au système représentatif.

L'ignorance et le mauvais vouloir contribuent également à fausser dans sa base le droit électoral. La liberté politique, dont il est l'expression, pèse beaucoup moins qu'on ne le pense dans la balance d'une raison éclairée. Les questions qui se rattachent à cet important sujet devraient appeler plus souvent, et d'une manière plus sérieuse, l'attention des penseurs. Quand il s'agit de lois électorales, on vit je ne sais sur quelle routine, et la routine est toujours funeste.

VIII.

Les représentants une fois nommés, quand vient pour eux le moment de mettre en œuvre les pouvoirs dont on les a revêtus, il se présente alors d'autres inconvénients qui font perdre beaucoup de sa valeur au droit électoral. S'il doit être autre chose qu'un mot dépourvu de sens, il faut que les députés représentent ou la pure raison, ou la volonté nationale; il faut que leurs actes soient la fidèle expression des pensées réelles de leurs commettants, ou bien une sincère interprétation de ce qu'elles devraient être, à ne consulter que la justice et l'intérêt commun. Posons pour base le célèbre paradoxe de Rousseau, que la loi est le produit de la volonté générale, ou bien adoptons le principe de ceux qui la regardent comme l'expression de la raison publique; nous trouverons toujours que le droit électoral, déjà vicié dans son origine, reçoit dans son exercice de nouvelles et plus profondes atteintes.

Les lois faites par les représentants de la nation, ne peuvent être l'expression de sa volonté, et cela pour deux raisons bien simples : la première, parce que cette volonté n'existe même pas la plupart du temps; et la seconde, parce que, si elle existe, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de la constater. Le plus grand nombre des lois échappent à l'intelligence du public par leur objet même : il ne

saurait y avoir de volonté, si la connaissance ne la précède.

Il est tout aussi difficile que les lois soient l'expression de la raison publique, de cette raison qui prend sa source dans les notions premières de la justice et dans une connaissance approfondie de l'intérêt public. Nous ignorons le sort que les siècles à venir réservent aux formes politiques sous lesquelles vivent actuellement un grand nombre de nations civilisées ; mais nous croyons fermement que l'expérience, plus sage que la théorie, amènera de grandes réformes sur la manière de consulter la volonté des peuples et de connaître le vœu de la raison générale. Les systèmes d'élection maintenant en vigueur présentent le grave inconvénient d'aiguillonner sans cesse les vieilles ambitions, et d'en créer sans cesse de nouvelles ; ils tiennent dans une perpétuelle agitation la vie des peuples, et les exposent à chaque instant à devenir les victimes d'intérêts particuliers ou de passions personnelles qui n'ont rien de commun avec le bien public. Ces systèmes, reposant sur des bases trop aisément faussées par les passions, sont sujets à la mobilité la plus dangereuse, incompatible avec le repos et le bien-être d'un pays ; ils sont tellement élastiques, qu'ils peuvent avec une égale facilité servir d'instrument aux idées subver ives des tribuns, ou revêtir d'un caractère légal et populaire les plus injustes caprices des tyrans. Avec de tels systèmes, l'anarchie subsiste sous la protection des lois, et la tyrannie se fait de ces mêmes lois une arme fatale.

Quoi qu'il en soit, apprécions les choses à leur juste valeur, et ne leur attribuons pas un mérite qu'elles ne sauraient avoir. Tout en nous résignant aux dangers et aux inconvénients qu'entraînent toujours avec elles les institutions humaines, tâchons de les améliorer autant qu'il est possible, et n'oublions pas que le temps est un auxiliaire indispensable pour tous les ouvrages qui sortent de la main de l'homme, et que sans le concours de son action, on ne saurait rien édifier de fort et de durable. Et toutefois, cette même prudence qui nous fait un devoir de ne rien changer ou innover qu'avec une grande circonspection, nous prescrit également de ne pas nous laisser aveugler par les objets qui nous entourent, ni enthousiasmer par de belles apparences, mais bien de descendre au fond des choses pour en connaître la nature réelle et les intimes rapports.

IX.

Les bornes dans lesquelles nous devons nous renfermer nous obligent à nous en tenir aux considérations qui précèdent, en passant même sous silence la fameuse question du vote des impôts. Et de peur qu'on ne s'imagine que nous faisons bon marché d'un droit aussi précieux, nous nous empressons de déclarer que, loin de nous en former une telle idée, nous sommes persuadé que ce droit, parfaitement défini dans son principe et régularisé dans son exercice, est

l'une des plus sérieuses garanties de la prospérité des peuples et le frein le plus salutaire à la cupidité, à la prodigalité, aux dilapidations des mauvais gouvernements. Lors même que nous n'aurions pas d'autres raisons à l'appui de ce sentiment, il nous suffirait de voir avec quel soin nos aïeux, malgré leur calme et leur prévoyance, ont toujours conservé ce droit comme le palladium des libertés publiques et la sauvegarde la plus assurée de la propriété. Dans les vieilles lois de la Catalogne, de l'Aragon, du royaume de Valence et de celui de Castille ; disons mieux, dans les lois de toutes les parties de l'Europe, on trouve toujours consigné d'une manière plus ou moins explicite le droit de voter les impôts. Nous osons même affirmer que l'un des traits distinctifs de la civilisation européenne, c'est qu'elle montre dès son berceau une noble tendance à prémunir les biens des particuliers contre les envahissements du pouvoir public, à garantir, sous une forme ou sous une autre, l'intervention des citoyens dans les mesures qui touchaient à la propriété.

Cette considération est du plus grand poids ; elle montre, en effet, que le droit de la nation à voter les impôts est un principe bien antérieur à notre époque, qu'il ne tire nullement son origine des théories révolutionnaires, et qu'il forme l'un des éléments constitutifs des sociétés modernes. C'est ce qui prouve combien on doit y regarder de près avant de s'attaquer à ce principe, quoiqu'il arrive souvent que dans la pratique il donne lieu, par la manière dont il

est appliqué, aux plus graves désordres, à des abus qui trop souvent en détruisent les avantages.

Il est bien évident que les systèmes électoraux actuellement en vigueur, que nos habitudes constitutionnelles et parlementaires, détruisent en grande partie les heureux résultats que les peuples pourraient se promettre de ce principe ; il est même impossible qu'ils en retirent un bien quelconque, tant qu'on ne s'éloignera pas des lois qu'on a suivies jusqu'à ce jour. Les questions de finances et d'intérêt public devraient occuper avant tout les assemblées délibérantes; et ce sont celles qu'on néglige le plus. S'agit-il d'une question politique, la salle des délibérations est encombrée, la lutte est ardente et passionnée, les orateurs sont inscrits en grand nombre, ils font parade d'érudition et rivalisent d'éloquence. Mais s'agit-il de discuter le budget, la discussion est froide, incolore et languissante, les commissions présentent leurs rapports pour satisfaire à l'usage, et si parfois les orateurs prennent feu, ce n'est que lorsque les chiffres discutés touchent par quelque point aux intérêts ou bien aux passions politiques.

Quelles sont les causes de cette froideur et de cette indifférence sur un sujet néanmoins si important ? Il n'est pas difficile de les signaler : c'est d'abord la complète ignorance où l'on est généralement par rapport à de telles discussions; c'est, en second lieu, le peu d'intérêt que prennent au bien public ceux qui ont mission de le procurer. Parmi les hommes qui briguent avec tant d'ardeur les suffrages de leurs

concitoyens, quels sont ceux qui possèdent des connaissances approfondies, pratiques, consciencieuses, touchant cette grande question des finances? Une science qui demande des notions si positives, des données si exactes à la fois et si variées, ne saurait être en faveur auprès de ces hommes d'Etat improvisés, que notre heureux temps produit en si grand nombre. Pour faire un chef politique, un ministre de la justice, un ambassadeur, de quoi peut servir une telle science? Il suffit pour cela de savoir se tracer, ou mieux encore, de savoir accepter un programme dicté par les circonstances, et que l'on suit avec désinvolture et résolution; il suffit de savoir prononcer à la tribune un discours bon ou mauvais, mais qui n'ait d'autre but que d'attaquer ou de défendre un ministre. Quant aux questions arides qui se rattachent au budget, elles sont repoussées comme parfaitement inutiles, si ce n'est toutefois lorsqu'il s'agit de toucher de gros émoluments. Que si un homme se trouve tellement en évidence par la position qu'il occupe dans le pays, qu'il ne puisse garder un silence absolu dans les discussions de ce genre sans perdre de son importance ou de sa réputation, il lui suffit de consacrer quelques instants à la lecture d'un ouvrage d'économie politique, en s'attachant de préférence aux chapitres qui traitent de la production et de l'emploi des richesses, ou bien encore à celui dont le sujet se rapporte immédiatement à la discussion du lendemain; et voilà que cet homme politique est par là même en état de se lancer, au grand ébahissement des audi-

teurs, dans une improvisation merveilleuse, ou d'écrire avec une rapidité non moins étonnante le magnifique préambule d'un rapport. Dans le cas où l'heureuse notabilité dont il s'agit sera chargée de former un ministère, elle rencontrera toujours au premier abord les quatre individus qui doivent servir de satellites à cet astre; puis on aura toujours le temps de chercher parmi les anciens employés, ou bien parmi les agioteurs et les joueurs de bourse, quelque bonne médiocrité qui se prêtera docilement à toutes les volontés de ses collègues, et qui, toute fière de régner dans son département et d'expédier les affaires avec l'ingénieuse habileté de la routine, ne sortira jamais de son calme habituel, à moins qu'il ne s'agisse toutefois d'imaginer des moyens pour parer à des nécessités urgentes; moyens qui, sous des formes diverses et des noms différents, reviennent tous à cette vieille méthode commune à tous les dilapidateurs des deniers publics ou des fortunes privées : sacrifier l'avenir au présent, hypothéquer pour de légères sommes des revenus cent fois plus grands.

C'est une chose curieuse, de voir avec quelle facilité une province nomme pour son représentant quelqu'un qui n'aura jamais foulé le sol dont il devra désormais protéger les intérêts; mais c'est une chose triste et trop souvent lamentable, de voir livrer aux mains d'un misérable aventurier les biens de tant de familles, avec pleine liberté de les frapper des impôts les plus accablants par la seule émission d'un vote.

Nous avons plus d'une fois pensé qu'un bon moyen

pour mettre en évidence les défauts de la loi électorale en vigueur, ce serait d'avoir recours, s'il était possible, à l'épreuve suivante. Les Cortès une fois réunies, il faudrait diviser les corps législatifs en autant de sections qu'il y a de provinces représentées; puis, faisant l'application de ce principe, que pour bien administrer un patrimoine, il est nécessaire de le connaître et de savoir en quoi consistent ses charges et ses revenus, on devrait obliger chaque député à mettre par écrit, dans l'espace de vingt-quatre heures, tout ce qu'il sait du pays qu'il va représenter, donnant d'abord une idée générale de sa configuration, ensuite des détails précis sur ses richesses agricoles, industrielles ou commerciales, sur les contributions directes ou indirectes dont il supporte le poids, sur les bases d'après lesquelles la répartition en est faite, sur les maux dont la population a le plus à souffrir, sur les réformes locales qu'on pourrait introduire; on devrait encore signaler dans ce document l'état des routes, des canaux et des autres voies de communication ou de culture, l'état de l'instruction et de l'éducation, celui des établissements de bienfaisance, les embarras qui pèsent sur ces précieux établissements et les moyens les plus efficaces pour leur venir en aide, les systèmes d'après lesquels ils sont organisés et les fonds dont ils subsistent; en un mot, on devrait soumettre le député à un examen qui le mît en demeure de montrer s'il possède ou s'il ne possède pas les connaissances nécessaires pour voter, sinon avec une certitude absolue, du moins avec quel-

que intelligence, touchant les intérêts qui lui sont confiés. Un tel document, signé par l'auteur, devrait être livré à la publicité et soumis à la censure des intéressés en cause. Assurément, le résultat serait divertissant, et montrerait chez la plupart des députés une ignorance qui ne serait pas sans fruit pour le pays.

Les peuples auraient tout à gagner à être gouvernés avec moins de science et plus de bon sens, par des hommes pratiques et non par d'ingénieuses théories. Que de projets qui passent pour inattaquables dans une assemblée de législateurs, seraient regardés par un homme simple et droit comme de solennelles absurdités ! Que de mesures, pleines en apparence de savoir et de discernement, ne sont plus que des rêves impossibles dès qu'on essaie de les mettre à exécution ! A quels moyens a-t-on eu recours jusqu'ici pour empêcher que les corps législatifs ne se composent de ces hommes qui possèdent l'étrange faculté de parler sans préparation sur toute espèce de matières, et dont l'ignorance est d'autant plus dangereuse qu'elle se déguise sous les oripeaux d'un vain savoir ? Observez les résultats que donnent nos lois électorales, et vous en conclurez aisément le vice du système qui les produit.

L'Espagne compte déjà dix-sept ans de gouvernement représentatif; quel fruit en a-t-elle recueilli? Depuis 1834, c'est-à-dire pendant les neuf années où ce gouvernement n'a pas subi d'interruption, les Cortès ont présenté l'image d'une arène où les passions politiques ont lutté sans trêve, ni repos; mais

l'instruction publique, l'éducation, les établissements de bienfaisance, l'administration civile, les finances de l'Etat, les lois organiques, tout est à constituer, tout est encore enseveli dans les ombres du chaos. Que verrons-nous à l'avenir? Seronsnous témoins des mêmes récriminations, de la même défiance entre les hommes, du même antagonisme entre les partis, des mêmes perfidies et des mêmes agitations qui travaillent depuis si longtemps à la ruine du peuple espagnol ? Voudrions-nous dissiper nous-mêmes les brillantes illusions que tant d'âmes inexpérimentées et candides aiment à se former ? Faudra-t-il arracher à leurs rêves ces heureuses intelligences qui ne savent ni prévoir le mal à venir, ni se rappeler le passé, tant est vive et puissante l'impulsion qu'elles ont vers le bien ?

Nous croyons néanmoins que c'est rendre service aux nations aussi bien qu'aux individus, que de leur faire connaître leur véritable situation. On ne porte pas remède au mal dont on ignore l'existence ; on ne se prémunit pas contre des dangers inconnus. Celui qui écrit pour le public doit toujours dire la vérité, quelque pénible qu'il soit de l'entendre ; et s'il ne peut la dire, qu'il se condamne au silence, plutôt que de consentir à tromper les peuples.

DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE.

L'un des plus importants objets qui puissent occuper les hommes d'Etat et tous ceux qui, ayant quelque influence directe ou indirecte sur la marche de la société, prennent à cœur le bien de leurs semblables, c'est assurément l'instruction primaire. Si cette instruction est bien dirigée, si la religion et la morale y président, les hommes en sortiront plus instruits et moins vicieux. La plupart d'entre eux, en effet, ne se forment pas dans l'étude des sciences, ne sont pas appelés à suivre une carrière littéraire : vivant dans une condition modeste, ils peuvent à peine conserver pendant le reste de leurs jours le peu qu'ils ont appris dans leur bas âge ; ils n'ont jamais une occasion d'ajouter à la somme de leurs lumières, à moins que ce ne soit par les leçons de l'expérience.

Il est plus difficile qu'on ne le croirait à première vue, d'avoir des instituteurs capables de bien remplir leur mission. Quelqu'un qui n'aura pas examiné les choses de près, se persuadera sans peine que, montrer à lire et à écrire, donner les premières notions de la religion et de la morale, enseigner les éléments de l'arithmétique et autres choses de ce genre, ne peuvent présenter aucune difficulté, que

ce sont là des fonctions à la portée de tout le monde, et que pour avoir par conséquent des maîtres parfaits, il suffit de se donner des soins communs et ordinaires. L'expérience de chaque jour nous fait voir cependant que, loin d'en être ainsi, les difficultés se multiplient à chaque pas, et que les écoles ne répondent nullement aux légitimes espérances des gens de bien.

L'instruction d'un enfant exige plus de travail, de discernement et de tact que n'en possèdent généralement ceux qui se destinent à cette carrière. N'étant pas eux-mêmes formés dans des écoles spéciales, avant de prendre sur eux le soin de former les autres, ils vont la plupart du temps à l'aventure, suivant chacun la méthode qui lui convient, c'est-à-dire celle qui s'adapte le mieux à ses idées et à son caractère. Il en résulte que bon nombre d'écoles ne sont autre chose que des lieux de réunion où les enfants crient, pleurent, lisent, écrivent, où l'on fait tout, excepté s'instruire.

Lors même qu'un maître n'aurait à s'occuper que d'un enfant, il aurait besoin d'un discernement et d'une intelligence peu ordinaires pour faire progresser son élève sans aucune perte de temps. Que ne devra pas être dès lors celui qui compte un grand nombre d'enfants, plus d'une centaine quelquefois dans son école? Avec quels soins, quelle méthode, quel tact et quelle patience ne devra-t-il pas conduire sa classe, s'il veut faire avancer à la fois les plus heureuses intelligences et les esprits les plus bornés,

les caractères paisibles et dociles, et ceux qui sont emportés et opiniâtres, les enfants naturellement laborieux et ceux qui ne semblent avoir que des instincts de dissipation et de paresse.

Une des choses, à notre avis, qu'un instituteur primaire ne doit jamais oublier, c'est que l'enfance se distingue principalement par deux qualités, et que, suivant la manière dont elle est traitée sous ce double rapport, son éducation est avantageuse ou stérile, bonne ou mauvaise. Ces deux qualités sont : 1° la facilité de recevoir toutes sortes d'impressions ; 2° la difficulté de comprendre beaucoup de choses à la fois. L'enfant peut être comparé à une table rase recouverte d'une couche de cire extrêmement molle, et qu'il suffit de toucher de la manière même la plus légère pour qu'elle porte l'empreinte de ce contact. On peut également comparer un enfant à un vase dont l'ouverture est très-étroite et qui, si l'on veut le remplir tout d'un coup, laisse échapper la plus grande partie de la liqueur et n'en reçoit à peine que quelques gouttes, tandis qu'en procédant avec une sage lenteur on eût pu le remplir sans déperdition et sans effort.

Si les maîtres avaient sans cesse présentes à leurs yeux ces deux qualités de l'enfance, ils obtiendraient à coup sûr de meilleurs résultats sur l'esprit et le cœur de leurs élèves. La facilité qu'ont ces derniers de recevoir toutes sortes d'impressions rend indispensable, avant tout, la plus scrupuleuse attention dans l'enseignement des doctrines et des faits qui regar-

dent la religion et la morale. L'expérience de chaque jour nous apprend que l'homme garde pendant toute la vie les impressions reçues dans sa première enfance ; et s'il nous était possible de suivre le fil mystérieux de la plupart des existences, nous verrions avec étonnement le vice ou la vertu, le crime ou l'héroïsme qui les signalent, remonter par un admirable enchaînement et se lier comme par un dernier anneau aux exemples, aux leçons de l'école, ou même bien souvent du foyer domestique. *Quo semel est imbuta recens servabit odorem testa diù,* avait dit le poète, et cette image, plus frappante encore de vérité que de grâce, devrait sans cesse nous rappeler avec quel soin et quelle sollicitude il faut éloigner de ce vase précieux toute liqueur empoisonnée ou corrompue, puisqu'il garderait à jamais la fatale odeur dont il se serait d'abord imprégné.

Il est nécessaire que les maîtres qui président à la première éducation, non-seulement professent des principes religieux et moraux, mais les mettent encore en pratique : c'est dire qu'il faut chercher pour de tels emplois des hommes de mœurs irréprochables, afin que les enfants ne soient jamais exposés à recevoir des impressions funestes. Celui qui n'est pas attaché de cœur aux croyances religieuses pourra bien simuler une sorte de religiosité, par intérêt propre, par égard pour autrui, peut-être même quelquefois par un désir sincère que les autres, et les enfants surtout, ne s'éloignent pas d'une foi qu'il a perdue ; mais comme la vérité est l'état normal de

l'homme, comme une fiction soutenue n'est pas chose possible, il n'arrive que trop souvent aux acteurs de ce genre d'oublier le rôle qu'ils jouent, de parler et d'agir conformément à leur triste doctrine. L'enfant, dont les yeux sont incessamment fixés sur ses supérieurs, recueille avec avidité toutes leurs paroles, lors même qu'il ne semble nullement les écouter, observe avec la plus grande attention tous les actes des personnes qui ont sur lui quelque autorité, éprouve une inclination naturelle et pour ainsi dire irrésistible à répéter ce qu'il entend, à imiter ce qu'il voit : d'où il résulte qu'il considère comme de peu d'importance les choses qui sont ainsi traitées par ses maîtres, et d'autant plus qu'il les respecte davantage, comme aussi il vénère profondément ce qui est l'objet de leur vénération. Un mot, un geste que le maître laissera échapper dans l'enseignement de la doctrine chrétienne ou dans la pratique d'un devoir religieux suffira, bien souvent, pour faire germer dans ces jeunes âmes une pensée mauvaise, qui deviendra plus tard, par la seule impulsion des choses, le doute de l'esprit et l'impiété manifeste de la vie. C'est en vain que s'efforce de veiller sur lui-même celui qui doit feindre incessamment la croyance à des vérités qu'il repousse, le respect et l'amour pour des choses qu'il méprise; en vain, pour couvrir le vide de sa conscience, il montrera parfois un zèle, un enthousiasme qu'il est loin d'éprouver, c'est dans l'exagération même de ses paroles et de ses actes que les élèves doués de quelque pénétration saisiront un

indice de son état réel; et supposé même qu'il pût échapper à cet œil observateur, il aura très-certainement un moment d'oubli qui frappera d'autant plus, que le contraste sera plus vif et plus saillant.

Pour ces raisons, il serait à désirer que la première éducation ne fût pas uniquement confiée à des hommes qui n'ont d'autre objet, en la donnant, que de pourvoir à leur subsistance. L'intérêt propre, en effet, peut bien montrer une grande sagacité pour tout ce qui concerne le bien-être de l'individu; il peut même, pour un certain temps, lui communiquer une activité peu ordinaire, une sorte de zèle apparent; mais il se relâche dès que les biens matériels qu'il a pour objet cessent d'être en péril; difficilement il pourra se rendre capable de poursuivre un plan assez étendu, si la réalisation de ce plan exige quelque pénible sacrifice. Or, de tels sacrifices sont assurément exigés par les soins de la première éducation, puisqu'il n'est pas de devoir qui demande plus d'efforts, de patience et d'assiduité, si l'on en excepte peut-être les soins à donner aux malades. En France et en d'autres pays on a reconnu cette vérité, et c'est pour cela qu'on y favorise le développement de ces congrégations religieuses qui ont pour objet l'éducation et l'instruction des enfants pauvres. C'est la classe qui a le plus besoin d'un tel secours; car, dénuée qu'elle est des moyens propres à stimuler l'intérêt des maîtres, il faut bien qu'elle ait recours à des écoles qui n'imposent pas des conditions que les familles aisées peuvent seules remplir.

On a généralement reconnu que, pour tenir les hôpitaux dans un état convenable, il est nécessaire de les confier à quelqu'une de ces congrégations religieuses qui sont comme la personnification de la charité; on a reconnu que le salaire était un moyen insuffisant pour inspirer au cœur de l'homme le courage d'embrasser, avec persévérance, un genre de vie plein de dégoûts et de fatigues; on a reconnu, enfin, que l'abnégation indispensable à ce genre de vie ne saurait être inspirée par des considérations purement temporelles, et qu'elle ne peut naître que des motifs surnaturels et divins que la religion fait régner, avec un pouvoir si merveilleux, sur tous les sentiments de la nature. L'instruction primaire est, à coup sûr, une mission dont les peines et les dégoûts peuvent la faire comparer à celle-là, et c'est pour cela que le catholicisme, si fécond en institutions charitables, ne pouvait manquer d'en fonder plusieurs qui se dévouassent à l'éducation et à l'instruction des enfants de la classe pauvre.

Dans l'état actuel de la société, il est d'autant plus nécessaire d'avoir recours à ce grand moyen, qu'on ne saurait se procurer autrement un nombre suffisant de maîtres réunissant, au degré voulu, les qualités propres de leur état, une conduite irréprochable et des sentiments chrétiens suffisamment éclairés. Telle est néanmoins la perturbation des idées, telle la corruption des mœurs, telle enfin la dissipation naturelle à la jeunesse, qu'on est sans cesse exposé à confier la mission sacrée d'éclairer l'esprit et de for-

mer le cœur des enfants, à des hommes qui auront quelquefois levé le drapeau du scepticisme et de l'incrédulité, ou bien donné le scandale d'une vie perverse et dissolue. Ce malheur n'arrive pas quand le sujet appartient à une congrégation religieuse. Soumis qu'il est à une règle invariable, à la volonté de ses supérieurs, surveillé par les regards de ses propres confrères, il se voit dans la nécessité d'avoir une conduite régulière, lors même qu'il n'y serait pas entraîné par l'inspiration de la conscience. L'enfant s'accoutume dès lors, dans l'âge le plus tendre, à considérer l'office du maître comme un devoir inséparable de la religion ; il apprend en même temps et ce qu'il doit savoir pour la carrière à laquelle il se destine, et les obligations que lui impose l'avenir éternel de son âme : de telle sorte qu'il ne s'écarte jamais des heureuses habitudes contractées à cette époque de la vie, ou qu'il y revient d'une manière plus facile et plus sûre, si l'âge des passions les lui fait oublier.

Un autre caractère que nous avons remarqué chez les enfants, c'est la difficulté d'apprendre beaucoup de choses à la fois ; d'où résulte la nécessité de suivre, dans l'enseignement, une méthode extrêmement simple, puisqu'on ne saurait mettre assez de soins à écarter les obstacles sans nombre où va toujours se heurter une intelligence qui fait les premiers pas dans la carrière.

Il nous semble qu'en général on s'applique beaucoup trop à développer la mémoire des enfants, et

qu'on ne s'occupe pas assez de former leur jugement et leur intelligence. On les accoutume à réciter d'un trait un grand nombre de pages, on leur fait consacrer pour cela de longues heures au travail; on excite leur émulation par tous les moyens possibles, par la crainte du châtiment comme par l'espoir des récompenses, afin qu'ils ne se trompent pas même d'une syllabe dans la leçon à réciter, et leur intelligence est laissée, en attendant, dans l'inaction et la torpeur la plus dangereuse.

Combien ne voyez-vous pas d'enfants qui vous réciteront le Catéchisme d'un bout à l'autre, et qui ne sauront pas même en expliquer une seule ligne? Pour vous convaincre de cela, adressez-leur les mêmes questions dans un ordre différent de celui du livre, ou bien en vous servant d'expressions différentes, les obligeant de la sorte à changer eux-mêmes les mots qu'ils ont coutume de répéter, et vous verrez qu'ils feront à votre question une réponse entièrement disparate, prise au hasard dans une partie quelconque de leur Catéchisme, montrant ainsi à découvert qu'ils récitent purement par routine, et que si l'on a rempli leur mémoire de mots, on n'a certes pas orné leur entendement de notions et d'idées.

S'imagine-t-on, par hasard, que les enfants de huit ou neuf ans ne sont pas en état de se former des idées exactes et claires sur un grand nombre d'objets, si l'on a l'attention de les leur présenter avec l'ordre et la simplicité convenables? Pendant qu'on

leur fait apprendre la lettre du Catéchisme, ne pourrait-on pas leur retracer, en peu de mots et dans un petit nombre de leçons, l'histoire de la religion elle-même, en les obligeant à la raconter, à leur tour, avec des termes différents de ceux qu'aurait employés leur maître? Qu'on ne nous dise pas que la chose est impossible; n'entendons-nous pas, à chaque instant, les enfants les plus jeunes rapporter des traits qui leur sont personnels ou qui regardent leurs compagnons, leur famille, leur pays? N'avons-nous pas souvent remarqué l'étonnante précision, parfois même la singulière vivacité avec laquelle ils racontent des histoires imaginaires, telles que les apparitions des morts ou des esprits, les aventures de voyageurs ou de guerriers qui n'ont de réalité que dans leur imagination enfantine? Pourquoi ne pourrait-on, dès lors, leur apprendre l'admirable enchaînement des faits qui se rapportent à l'histoire de la religion sur la terre, la création de l'univers, la chute de l'homme, le déluge, la vocation d'Abraham, l'histoire de Moïse, les prodiges qui signalèrent la sortie d'Egypte, le voyage du peuple de Dieu dans le désert, son entrée dans la Terre-Promise, les principaux événements survenus dans la suite des âges? Ne pourrait-on faire observer aux enfants l'origine de ce peuple, sa destination, les moyens admirables dont Dieu s'est servi pour le conduire à sa fin, le but que Dieu se proposait dans la vocation du premier patriarche, ce que le peuple d'Israël figurait dans sa religion, ses lois et ses usages, le rapport intime de

toutes ces choses avec la venue du Sauveur, le passage de la loi antique à la loi nouvelle, la fondation de l'Eglise catholique, dans le sein de laquelle nous avons le bonheur de vivre; en un mot, tout ce qui se rapporte au dogme aussi bien qu'à la morale de notre auguste et sainte religion? Toutes ces choses, l'enfant les apprend bien par cœur, mais il les récite sans comprendre ce qu'il dit, et par conséquent sans les connaître. Pour qu'on pût affirmer qu'il les a réellement apprises, il faudrait qu'il fût en état d'en rapporter une partie quelconque, sans avoir besoin d'employer les expressions qu'il a trouvées dans son livre, mais en se servant des mots qui se présentent à son esprit, comme il le fait en redisant des traits qu'il a ouï raconter ou dont il a été lui-même témoin.

Un semblable travail rendrait plus fécond et plus durable le fruit des leçons reçues, l'oubli ne viendrait pas si facilement détruire le résultat des efforts du maître et de l'élève. Ce que l'on comprend bien ne s'efface pas aisément de la mémoire; ce que l'on ne sait que par des mots à peu près dénués de sens, ne peut être longtemps rappelé; et lors même qu'on en garderait le souvenir, à quoi peut servir d'avoir la tête pleine de mots quand elle est vide d'idées?

Ce que nous disons de l'enseignement du catéchisme et des premiers éléments de l'histoire de la religion, doit s'appliquer à tous les genres d'instruction qu'on peut donner à l'enfance. L'exercice de l'intelligence ne saurait être séparé de celui de la

mémoire, lors même qu'il s'agit du calcul, de l'écriture et de la lecture, de toutes les autres notions, en un mot, que l'on transmet aux enfants.

Mais il ne faut jamais oublier en cela ce que nous avons dit plus haut, touchant la difficulté que les enfants éprouvent à s'occuper à la fois d'une foule d'objets différents. Il y a nécessité de leur présenter les choses avec ordre et par parties, de manière à aider en même temps l'intelligence et la mémoire. On ne doit pas s'imaginer que la simplicité nécessaire pour cela soit incompatible avec l'exactitude des idées transmises ; bien au contraire, de cette exactitude même naissent tout naturellement la clarté et la simplicité. Plus est exacte l'idée qui répond à un objet, plus est exacte la parole qui rend une idée, et plus est grande la clarté de l'une et de l'autre. La confusion entraîne avec elle l'obscurité; ce qui est mal défini n'est jamais présenté d'une manière bien claire.

Comprendre non-seulement les choses, mais la raison même des choses, est ordinairement regardé comme au-dessus de la portée des enfants ; c'est ce qui fait qu'on ne leur enseigne jamais la raison de ce qu'ils pratiquent ou de ce qu'ils apprennent : funeste habitude qui ne provient que trop souvent, il faut l'avouer, de l'ignorance des maîtres. Quel inconvénient y aurait-il, par exemple, quand on enseigne aux enfants les règles du calcul, à leur faire comprendre par des observations simples et nettes la raison des règles qu'ils appliquent ? Le premier résultat d'une pareille incurie, c'est le dégoût qui doit nécessairement accom-

pagner un travail pour ainsi dire mécanique, et où l'intelligence n'a aucune part; le second, c'est l'oubli qui vient bientôt effacer ce qu'on avait eu tant de peine à apprendre. Et pour nous en tenir à l'exemple cité, nous n'ignorons pas qu'on ne cesse de répéter que rien ne s'oublie plus aisément que l'arithmétique. Il n'est pas rare, en effet, de voir des jeunes gens qui avaient fait de grands progrès dans cette partie, et qui néanmoins ont tout oublié, jusqu'aux quatre règles fondamentales. Pourquoi cela? parce qu'on s'est contenté de leur enseigner le mécanisme de la numération, sans leur faire remarquer les raisons de cet admirable mécanisme; on les a dressés comme des instruments pour additionner, soustraire, multiplier et diviser, sans leur expliquer la marche de ces opérations, les rapports de la méthode avec le but. D'où il résulte qu'un enfant n'ayant pas une mémoire suffisante pour retenir ces règles dans tous leurs détails, s'étonne et se déconcerte en voyant qu'il a si facilement oublié ce qu'il avait appris à l'école.

Il n'est pas exact de dire que l'arithmétique soit si facilement oubliée, quand du moins on l'a bien comprise; les principes de cette science sont au contraire si clairs, les conséquences qu'on en tire si évidentes et si bien enchaînées, que du moment où l'on a fixé son attention sur ces différents objets, en ayant soin d'éclairer la pratique par la théorie, et la théorie par la pratique, les règles principales se gravent profondément dans la mémoire, et s'il arrive parfois qu'on les oublie, il suffit d'une courte réflexion pour

en réveiller le souvenir et pouvoir en faire les applications convenables.

Nous voulons éclaircir cette vérité par des exemples extrêmement simples. Qu'on propose à un enfant de faire une addition ou une soustraction dont les nombres ne soient pas composés d'un même nombre de chiffres ; si l'on n'a pas le soin d'écrire ces nombres dans leur ordre naturel, cet enfant se trompera bien souvent en plaçant sur la même colonne des chiffres d'un ordre différent. D'où vient cette erreur? elle vient en grande partie de la confusion qui règne dans ses idées, ou pour mieux dire, de ce qu'il ne possède aucune idée sur la valeur respective de chaque chiffre, et par conséquent sur la raison qui fait qu'on doit placer sur la même colonne le premier chiffre de droite de chaque nombre proposé. D'où il suit encore que si vous lui proposez deux nombres, l'un de deux, l'autre de trois chiffres, en plaçant les dizaines de l'un sous les centaines de l'autre, et commençant ainsi par la gauche au lieu de commencer par la droite, l'enfant ne remarquera pas cette erreur, ou s'il arrive qu'il y fasse attention par suite de l'habitude contractée, il ne saura point vous donner raison de la différence qui en résulte et se contentera peut-être de vous dire que ce n'est pas ainsi qu'on l'enseigne à l'école.

Nous savons tous par expérience la confusion que faisait naître dans notre esprit, dans les premières années de nos études, la multiplication ou la division des nombres complexes. Quel est celui d'entre nous qui pouvait se faire une idée juste du résultat d'une

opération où l'on avait à multiplier des toises, des pieds et des pouces par douros, réaux et maravédis ? La combinaison de quantités aussi disparates entre elles laissait notre esprit plongé dans la plus étrange confusion, de sorte que si l'on apprenait machinalement la règle, on ne manquait pas de l'oublier presque aussitôt qu'on avait cessé d'en faire usage. Cela n'aurait pas lieu, si l'on avait le soin de donner aux jeunes élèves une idée bien précise des nombres complexes et de la raison pour laquelle ils peuvent se combiner entre eux dans les différentes opérations dont l'usage est si fréquent dans la vie. L'expérience nous fait découvrir plus tard la raison de toutes ces règles, on acquiert à force d'usage les notions dont on a besoin, pour éviter au moins les erreurs les plus grossières. Et cependant on ne laisse pas d'en commettre encore d'assez graves, et, dans tous les cas, reste toujours l'inconvénient de passer un certain nombre d'années dans cette dangereuse ignorance; tandis qu'avec une bonne méthode, les enfants pourraient, au sortir même de l'école, résoudre sans aucune difficulté tous les problèmes qui se présentent.

Quelle confusion ne créent pas également, dans l'esprit de la jeunesse, les règles concernant les fractions? Il n'est pas rare d'entendre des hommes faits déclarer ingénument qu'ils n'ont jamais compris ces règles, qu'ils n'ont jamais pu en garder le souvenir; ils sont dès lors obligés de recourir aux lumières d'un ami, toutes les fois qu'il se présente un cas où l'application des fractions est nécessaire.

L'intelligence de cette partie de l'arithmétique est-elle cependant aussi difficile qu'on veut bien la représenter? Assurément non; rendez-vous compte de la nature des fractions, fixez dès le premier abord la signification réelle de ces deux mots, numérateur et dénominateur; établissez bien les principes d'après lesquels la fraction change de valeur par le changement introduit dans l'un de ses deux termes, et vous n'aurez plus dès lors aucune intelligence, quelque médiocre qu'elle soit, qui ne comprenne sans effort toutes les opérations qu'on peut faire sur les fractions.

Ces exemples suffisent pour démontrer que le secret d'épargner aux enfants beaucoup de temps et de fatigues, n'est nullement de leur faire voir beaucoup de choses à la fois et d'entasser beaucoup de règles en peu de jours, pour qu'ils soient obligés d'y revenir cent fois sans jamais les comprendre. Si l'on travaillait un peu plus à développer leur intelligence et beaucoup moins à surcharger leur mémoire, sans toutefois la négliger, on obtiendrait, croyons-nous, des résultats plus avantageux et plus solides. Une intelligence qui se développe par degrés donne toujours des fruits meilleurs et plus abandants, non-seulement parce qu'elle met mieux à profit le court espace de la vie, mais encore et surtout parce que le développement simultané des facultés intellectuelles et des forces physiques, met l'esprit en état de régner sur les passions, et ne permet pas que l'âme demeure comme ensevelie dans le tombeau de la matière.

Il est vrai que pour l'esprit aussi bien que pour le

corps, on doit redouter une précocité excessive, et que dans l'éducation de la jeunesse, il ne faut jamais perdre de vue cette grande vérité, que le temps n'épargne rien de ce qui n'a pas eu son concours; mais cette maxime si sage et si vraie ne s'oppose nullement au développement graduel, le seul que nous voulons conseiller. Ce que nous désirons uniquement, c'est qu'on fasse disparaître des écoles ces méthodes machinales et routinières, d'après lesquelles on traite un enfant comme un être passif, sans égard à ses facultés intellectuelles, sans profit pour son avenir et pour la société. Nous voulons que les établissements d'instruction primaire, en transmettant à l'enfance les notions convenables à cet âge, soient en même temps comme une pépinière d'idées plus élevées, plus utiles, d'un ordre supérieur; ce qui ne veut pas dire que les maîtres les enseignent formellement à leurs disciples, mais qu'ils préparent ces jeunes intelligences à les recevoir un jour d'une main plus habile, d'un esprit plus éclairé, comme l'on voit une tendre fleur ouvrir doucement sa corolle quand elle est touchée par les rayons du soleil.

Il est peu d'objets qui exigent de la part des gouvernements une attention aussi grande que l'instruction publique. Il faut avant tout mettre en œuvre tous les moyens pour procurer de bons maîtres; mais cela ne suffit point, il faut encore que, tout en assurant leur existence, on les empêche de tomber dans une incurie qui rendrait inutiles pour la société leurs talents et leurs aptitudes. La carrière de l'enseigne-

ment est si pénible, entourée d'une considération si médiocre, si peu fructueuse pour l'avenir, que ceux qui l'ont embrassée ne sont que trop portés à dégénérer de leur primitive ardeur, s'ils ne sont constamment tenus en haleine par l'œil vigilant de l'autorité ou des commissions qui la représentent. Pour cela, on ne doit pas se contenter des visites ordinaires et de pure solennité : le maître doit en craindre d'autres où l'on s'enquiert avec soin de l'état de son école, où l'on recueille les preuves les plus légères de son plus ou moins de zèle, de ses efforts pour faire avancer les élèves, ou de sa négligence dans l'accomplissement des devoirs qui lui sont confiés.

En Espagne, nous ne manquons ni de lois, ni d'institutions pour tous les objets nécessaires ; le malheur est que les premières ne sont pas observées, et que les secondes, demeurant inactives, sont plongées dans une sorte de torpeur, privées de tout résultat pratique, jusqu'à ce que leur inutilité les fasse tomber en désuétude, et de la désuétude dans l'oubli le plus complet. Chose déplorable ! tandis que l'instruction primaire reçoit chez tant d'autres nations des développements si rapides, elle est à peu près abandonnée parmi nous, le nombre des écoles est bien au-dessous de nos besoins, et ces écoles elles-mêmes sont loin d'atteindre le degré de perfection que l'exemple des autres pays eût dû leur assigner. Ce n'est pas que nous manquions de moyens pour obtenir ce que l'on obtient ailleurs, mais par un fatal concours de circonstances, par suite de cette indo-

lence qu'on peut appeler héréditaire parmi nous, nous n'avons fait aucun effort pour améliorer nos méthodes, pour nous informer au moins de ce qui se pratique chez nos voisins; et c'est ainsi que nous avons négligé les nombreuses ressources dont nous pouvions disposer; c'est ainsi que les fonds et les institutions les plus propres à seconder le bonheur de notre pays sont demeurés stériles.

A l'heure qu'il est néanmoins, il s'est manifesté parmi nous, on ne saurait le nier, un heureux mouvement qui pousse les esprits vers un avenir plus vivant et moins sombre. Quoi qu'il en soit des causes qui ont produit ce mouvement, il est certain qu'il existe, et dès lors il n'y a qu'une seule chose à faire, c'est de le tourner au profit de l'instruction, de la morale et du bien-être de tous. Si le gouvernement pousse avec ardeur à l'extension des écoles primaires aussi bien qu'à leur amélioration, il rencontrera de nombreuses et fortes sympathies dans un pays où l'on est de plus en plus convaincu que s'il faut, d'une part, échapper à l'agitation révolutionnaire pour entrer dans la voie du véritable progrès, il n'est pas moins nécessaire, d'autre part, de donner satisfaction à l'esprit de l'époque en nous élevant au niveau des autres nations. C'est du reste le devoir que nous imposent et notre prospérité au dedans et notre dignité au dehors; nous ne pouvons sans cela reprendre le rang qui nous appartient dans le congrès des peuples.

En appelant de tous nos vœux les progrès intellectuels, nous avons hâte d'ajouter qu'ils doivent

entrer dans une intime alliance avec la morale et la religion. C'est l'unique moyen d'éviter les conséquences désastreuses que subissent aujourd'hui ces peuples où le progrès des lumières a été suivi de celui de l'immoralité, où, dans les statistiques de la corruption et du crime, le nombre des hommes instruits est bien supérieur à celui des hommes qui n'ont reçu d'instruction d'aucune sorte. Funeste intelligence que celle qui s'allie toujours à la perversité du cœur! Nous aimons mille fois plus l'ignorance avec la vertu, que l'instruction avec le vice.

ÉTUDES PHRÉNOLOGIQUES.

(Deuxième Article.)

C'est une vieille maladie de l'esprit humain, de vouloir connaître d'après certains signes extérieurs les dispositions intellectuelles et morales. Et cela ne doit nullement étonner, car la curiosité étant une de nos inclinations les plus vives, il est naturel qu'on recherche avec une ardeur opiniâtre quels sont les trésors qui se cachent sous la grossière enveloppe de notre corps. Aristote, Aulu-Gelle, Cicéron et d'autres écrivains de l'antiquité, nous parlent des physionomistes et des astrologues de leur temps; et le malheureux Socrate, pour qui les devins semblent avoir professé une haine spéciale, se vit traité de niais par un certain Zopyre, qui crut avoir trouvé des preuves positives de cette incapacité dans la grosseur démesurée du cou du philosophe.

Cet adage si connu : *Mentir sur la foi des étoiles, c'est mentir sans danger,* fut sans doute ce qui donna à tant d'hommes l'idée de chercher dans les astres la base de leurs prédictions, en posant tout simplement en principe je ne sais quelle relation entre les corps célestes et nos inclinations naturelles. C'est pour com-

battre cette erreur, qui pouvait si facilement conduire au fatalisme, que fut établie cette profonde maxime : *Le Sage doit dominer les astres.* Les Livres saints avaient opposé une barrière encore plus puissante à de semblables superstitions ; ils condamnaient de la manière la plus explicite et la plus irrévocable toutes ces pratiques impies, qui avaient pour but de pronostiquer d'après les astres des événements uniquement soumis à la libre volonté de l'homme.

Les historiens anciens et modernes attestent également l'incroyable persistance de l'esprit humain à chercher des expédients, pour pronostiquer d'avance les actes les plus libres de notre volonté. Mais ils nous montrent assez souvent, il faut le reconnaître, la réalité des choses et la suite des événements donnant un démenti formel aux vaines prédictions de l'erreur, aux dangereux calculs de la mauvaise foi. Dans les ténèbres mêmes de la gentilité, on avait déjà vu ces arts funestes tomber dans un grand discrédit ; et dans la ville de Rome, au témoignage d'un illustre écrivain, deux augures ne pouvaient se regarder sans rire. « Que d'aruspices j'ai rencontrés dans ma vie! disait agréablement le satirique Plaute ; s'ils me promettaient le bonheur, leur prédiction était bien lente à se réaliser ; s'ils me prédisaient l'infortune, l'effet ne venait que trop tôt réaliser ou même dépasser leur parole. »

> He heu quam ego habui hariolos aruspices,
> Qui si quid boni promittunt, pro spisso evenit,
> Id quod mali promittunt, præsentiarum est.

Tous ces faits néanmoins, dont il serait aisé de multiplier les exemples, ont pour effet de montrer l'étrange inclination du cœur humain à chercher par des moyens extraordinaires la raison des choses qui lui sont inconnues. De là aussi l'extrême importance d'éclairer par des idées nettes et précises les différents objets qui peuvent donner lieu, sous un rapport quelconque, à des pronostics plus ou moins plausibles. Nous voyons encore, de nos jours, combien le vulgaire se laisse aisément halluciner, quand on sait revêtir de quelque habileté l'illusion ou l'artifice; il n'est pas rare de voir certaines personnes s'engager dans des voies extravagantes et ténébreuses pour arriver à la connaissance des choses que l'homme ne peut découvrir par ses propres forces.

Ce que nous avons dit à la fin de notre dernier article fait assez comprendre que nous ne regardons pas comme dénuées de fondement et de résultat, les investigations qu'on peut faire sur le crâne dans ses rapports avec la grandeur du cerveau et même avec les facultés de l'âme. Dans des matières aussi délicates cependant, il ne faut jamais perdre de vue combien il est aisé de dépasser les bornes et de franchir les limites de la science, pour se perdre dans le domaine de la fantaisie. C'est pour cela que nous avons indiqué la racine du mal; il nous sera plus facile ainsi d'en trouver le remède.

Après avoir présenté nos difficultés sur le rapport qu'on a cru pouvoir établir entre la grandeur des différentes parties du cerveau et les diverses facultés

de l'âme, il ne nous reste plus rien à dire sur ce sujet en particulier; car les objections que nous avons faites sur les fonctions intellectuelles peuvent s'appliquer sans restriction à nos puissances morales. Ce qui a été dit pour ou contre l'un de ces objets, a la même force et la même portée quand on l'entend de l'autre.

Et cependant comme cette question peut être examinée sous divers points de vue, comme en outre ce qui se rattache à nos facultés morales est du plus haut intérêt et de la dernière importance, il sera bon d'étudier la phrénologie sous ce rapport spécial. En faisant disparaître des équivoques dangereuses, nous aurons sauvegardé les grands principes, sans lesquels il n'existe pas de morale ni pour l'individu ni pour la société. Ailleurs nous avons essayé de fermer la porte au matérialisme; nous voulons maintenant opposer au fatalisme des observations non moins évidentes.

Ecoutons d'abord le docteur Cubi : « Les facultés impulsives ou affectives sont des instincts aveugles, qui nous ébranlent et nous poussent vers un certain objet. Leur attribution n'est pas de percevoir les choses extérieures ou d'en connaître les relations, mais uniquement de produire une tendance, une propension vers un acte déterminé et de créer en nous une émotion ou une affection qui correspond au résultat de ce même acte. La paternité, par exemple, produit une propension à se trouver dans la compagnie des enfants et forme dans le cœur le

sentiment qui porte à les aimer; sentiment qui est comme le corrélatif de cette propension. » (*Manuel de phrénologie*, pag. 25.)

La conscience, en effet, de ce qui se passe au fond de notre âme, nous fait connaître que nous éprouvons réellement certains mouvements intérieurs, dont nous ne pouvons nous rendre raison et dont nous ne savons autre chose, si ce n'est qu'ils nous poussent à rechercher un objet ou bien à le fuir, avant même que nous ayons eu le temps d'y penser. Qui ne s'est trouvé tout à coup en présence d'une personne aimée, d'un père, d'un fils, d'un frère, d'un ami, et n'a spontanément ouvert les bras pour les serrer sur son cœur? Qui ne sait le charme instantané qu'exerce sur un jeune cœur une passion décevante? Quel est celui qui, se voyant attaqué, ne s'est mis aussitôt en état de défense ou n'a cherché précipitamment son salut dans la fuite? Que si nous voulions parler des appétits purement matériels et qui n'ont pour objet que la conservation de l'espèce ou de l'individu, nous y verrions d'une manière plus palpable encore, si c'est possible, l'existence de ces sortes d'instincts. Sans avoir besoin de réflexion, la faim nous pousse vers l'aliment qui est à notre portée; la soif nous fait tendre instinctivement la main vers la coupe où brille la liqueur qui peut l'apaiser.

Nous avouons donc sans peine l'existence de ces *facultés impulsives* ou *affectives*, de ces *instincts aveugles*, ou comme on voudra les appeler; nul ne songera, sans doute, à repousser une vérité que cha-

cun reconnaît par son expérience de tous les moments. Ne dit-on pas, chaque jour, que les passions sont aveugles, que les appétits corporels doivent être gouvernés par la raison, si nous ne voulons pas qu'ils nous assimilent à la brute? Ces expressions et autres du même genre sont fréquemment dans la bouche des hommes même les plus ignorants.

Mais nous ne pouvons être de l'avis de l'auteur dans ce qu'il dit à la suite du passage cité; il nous semble qu'il s'exprime là d'une manière très-inexacte ou qu'il commet une bien grave erreur. « Les facultés impulsives, dit-il, sont les unes animales et les autres *religioso-morales*. Les facultés animales ne se proposent qu'une satisfaction purement égoïste ou individuelle et momentanée. Les facultés religioso-morales se proposent une satisfaction qui s'étend au bien des autres et au temps à venir. Les premières ont leur siége dans la partie inférieure de la tête, à partir de la ligne formée par les tempes, et les autres résident dans la partie supérieure. Les organes limitrophes participent plus ou moins de la nature animale et de la nature morale, selon leur position respective. Entre les impulsions animales et les religioso-morales, c'est-à-dire entre le désir d'agir exclusivement pour soi et dans un instant donné, et le désir d'agir principalement pour les autres, en se proposant l'avenir, il existe dans l'homme une lutte permanente. S'il est dominé par les premiers instincts, l'homme est entièrement égoïste, il ne travaille plus que pour ses intérêts personnels et selon ses vues in-

dividuelles. S'il est, au contraire, subjugué par les sentiments moraux, il s'oublie en quelque sorte lui-même pour se consacrer au bonheur de ses semblables. Dans l'un et l'autre cas, il agit mal et subit inévitablement la peine de ses excès. Les deux genres de facultés doivent être simultanément appliqués, en donnant toutefois la prépondérance à la partie morale, dirigée par une connaissance réelle de son but, connaissance qu'elle acquiert par sa force de perception et de réflexion. C'est dans ce cas seulement que la religion, la morale et la vertu peuvent exister; hors de là il n'y a que faiblesse, vice ou crime. »

Comme les idées renfermées dans ce passage sont en grand nombre, il sera bon de les examiner séparément. En premier lieu, il semble peu convenable, pour ne pas dire autre chose, de ranger les facultés *religioso-morales* parmi les *instincts aveugles;* au moins fallait-il accompagner cette classification d'une explication qui pût la rendre acceptable. Si l'on eût dit, par exemple, que notre âme possède naturellement des sentiments qu'on peut appeler religieux et moraux, d'après la nature de leur objet, peut-être eût-on rendu d'une manière convenable ce qui sans doute est la pensée du docteur Cubi; l'expression eût été plus appropriée à son objet et surtout à la capacité du commun des lecteurs; ils n'auraient pu confondre de la sorte des choses appartenant à des ordres si distincts. Un malheureux se présente tout à coup à nos regards en nous tendant une main suppliante, notre cœur se sent aussitôt ému, et dès lors, ou bien

nous cherchons le moyen de lui venir en aide, ou bien nous nous hâtons d'éloigner son aspect pour échapper au sentiment douloureux qu'il a fait naître. Dans cette impression que nous avons reçue, il est deux choses qu'il faut savoir distinguer : d'abord la première sensation qui nous fait partager en quelque sorte une souffrance étrangère, sensation qu'il est impossible d'éviter; on ne doit chercher là ni religion ni morale proprement dites, c'est une sensation comme toutes celles qu'on peut éprouver et dont le plus ou moins de vivacité dépend de l'organisation individuelle et de tant d'autres circonstances connues ou inconnues. Avec cette douloureuse impression qui naît de la vue du malheur, notre cœur éprouve aussi le désir de le secourir; en le secourant, nous nous sentons allégés, le cœur se dilate avec bonheur, et les larmes de la joie montent involontairement à nos yeux et soulagent délicieusement la nature. C'est là une autre inclination qu'on peut cette fois appeler morale et religieuse, puisqu'elle nous pousse à remplir un devoir que la morale et la religion nous prescrivent ; et toutefois, elle ne sera réellement digne de ce nom que lorsqu'elle agira selon les lumières de la raison et sous l'impulsion libre de la volonté. Nous sommes persuadé que telle est la pensée de l'auteur, et, dans ce cas, loin d'avoir attaqué sa doctrine, nous n'avons fait que l'expliquer.

Personne n'a jamais nié l'existence de ces sentiments naturels qui inclinent l'homme au bien; on ne saurait douter, non plus, que l'ineffable bonté du

Créateur ne nous les ait donnés pour nous servir d'impulsion et de guide dans le chemin de la vertu, ou pour nous y reconduire lorsque nous avons eu le malheur de l'abandonner. Un riche vit plongé dans le luxe, la dissipation et les plaisirs, consumant dans le désordre une fortune qui pourrait devenir la consolation et l'appui d'un grand nombre de familles; cet homme orgueilleux et superbe, entouré du faux éclat de sa grandeur, rencontre sur sa voie un pauvre couvert de haillons, amaigri par la faim, et qui fait parvenir jusqu'à son oreille un cri douloureux et plaintif; la figure du riche s'altère et manifeste au dehors le pénible sentiment qui s'est élevé dans son cœur. Est-ce que nous voudrions nier ce sentiment irrésistible, instantané? Bien au contraire, nous disons que c'est la voix de la nature elle-même qui lui dit, au nom du Créateur dont elle est l'expression sublime : Fais ton devoir, ou bien résigne-toi à la souffrance.

Le docteur Cubi établit une profonde différence entre les facultés animales et celles qu'il nomme religioso-morales, et cette différence consiste en ce que les unes ne veulent qu'une satisfaction égoïste, individuelle et momentanée, tandis qu'il faut aux autres une satisfaction qui s'étende au bien général et à l'avenir. Si nous ne sommes pas dans l'erreur, cette même distinction nous laisse entrevoir que les dernières facultés ne sont pas plutôt entrées en exercice, dans ce qu'elles ont même d'instinctif, que la raison et la volonté joignent leur action à ces premiers mou-

vements. S'il n'en était pas de la sorte, comment pourrait-on concevoir, en effet, qu'elles eussent pour but le bien des autres et le temps à venir, puisqu'elles rentrent par là d'une manière plus ou moins prochaine dans l'ordre de la morale et de la religion ? Ce que nous disons à cet égard est si vrai, que la doctrine de l'auteur, comprise d'une autre manière, aurait nécessairement pour conséquence d'admettre dans les brutes les instincts religieux et moraux. La raison de cette conséquence est en ce que les brutes sont elles-mêmes douées de certains instincts qui s'étendent au bien des autres et au temps à venir : si ce double caractère suffisait donc à distinguer les facultés religieuses et morales, force serait de les reconnaître chez les brutes. La mère qui donne son lait à ses petits cherche assurément le bien des autres, et l'oiseau qui forme son nid a pour objet l'avenir et non le présent.

Il suit de là qu'on ne saurait admettre ni religion ni morale proprement dites dans ce qu'on appelle instincts, du moment où l'on considère ces instincts en dehors de tout acte de la raison et de la volonté. Que si l'on veut leur donner ce nom, il faut, pour ne pas confondre les idées, les regarder uniquement comme une sorte d'aiguillon et de secours naturel que le Créateur nous donne pour accomplir le bien.

Malgré les explications et les restrictions dont nous croyons devoir entourer une telle doctrine, elle est encore loin de nous paraître irréprochable ; nous ne pouvons accorder que les instincts religieux et mo-

raux soient suffisamment caractérisés, quand on dit qu'ils ont pour objet le bien des autres et le temps à venir. Pourquoi n'accorderait-on ce titre de religieux et de moraux qu'aux instincts qui présentent cette double circonstance? N'en est-il pas d'autres qui n'ont pour but ni le bien de nos semblables, ni le temps à venir, et dont l'objet néanmoins est entièrement conforme à la morale et à la religion, jusqu'au point même quelquefois d'être un devoir rigoureux imposé par l'une et par l'autre? L'instinct qui nous fait éviter un péril imminent n'a-t-il pas pour objet un acte qui nous serait également commandé par la raison, si le temps de la réflexion nous était donné? Et cependant, il n'est question là, que nous sachions, ni du bien des autres, ni d'un temps à venir. L'inclination naturelle qui nous pousse à manger est, sous ce rapport, entièrement semblable à l'instinct de la conservation : c'est un devoir aussi rigoureux à coup sûr aux yeux de la morale et de la religion, de s'éloigner d'un édifice qui menace ruine ou de prendre les aliments nécessaires à la vie, que de donner l'aumône à l'homme le plus indigent.

Si l'on veut observer les choses de près, on verra qu'il n'est dans l'homme aucun instinct ni sentiment qui ne puisse servir au bien comme au mal, suivant l'usage qu'on en fait; au lieu donc d'appeler quelques-uns de ces instincts, religieux et moraux à l'exclusion des autres, nous parlerons d'une manière plus exacte, en disant qu'ils sont indifférents par eux-mêmes, et que les actes qu'ils produisent sont bons ou mauvais,

suivant qu'ils sont conformes ou contraires à la raison, c'est-à-dire, à la loi éternelle. Quel sentiment est plus moral, à première vue, que celui de la compassion? et cependant, écouter ses inspirations en certains cas, pourrait être une infraction aux lois établies, un attentat contre la société. Que dirions-nous d'un juge qui déclarerait innocents les plus grands criminels, par la raison qu'il a pitié d'eux et qu'il ne peut se résoudre à leur appliquer le châtiment de leurs crimes? L'impétuosité du caractère peut conduire l'homme aux crimes les plus affreux, comme au plus noble héroïsme, suivant les circonstances dans lesquelles il agit. Le soldat qui, fidèle à son devoir, attaque avec audace les ennemis de son pays et brave tous les dangers, accomplit un acte vertueux et magnanime. Le même soldat se précipitant l'épée à la main sur un de ses compagnons par lequel il se croit offensé, commet un acte de fureur qui mérite d'être puni par les lois divines et humaines. Le sentiment de la paternité ou amour des enfants peut également être vertueux ou coupable suivant la conduite qu'il inspire. S'il conduit à la bonne éducation physique et morale des enfants, il est digne de louanges; mais s'il les laisse dans un funeste abandon, s'il permet de la sorte que se développent en eux des inclinations perverses, qu'ils végètent dans l'ignorance et la corruption, il n'est digne alors que de mépris et de blâme.

Nous croyons pouvoir conclure de là avec toute justice, qu'il existe au moins une grande inexactitude

dans la classification posée par le docteur Cubi, et qu'en particulier sa dénomination d'instincts religieux et moraux est tout à fait impropre. Si l'on admet l'intelligence et le libre arbitre, il faudra regarder comme moral tout ce qui est conforme à la loi éternelle, comme immoral tout ce qui lui est opposé. Voilà, en deux mots, ce qu'on peut dire sur cette matière; tout le reste est pure divagation, et se trouve également repoussé par les principes de la saine philosophie et par les simples lumières du sens commun. Sans intelligence, toute morale est impossible, et ce qui est moral dès lors ne peut se rencontrer dans les brutes; quand l'homme agit sans connaissance, il n'agit pas comme homme, et ses actes dès lors ne peuvent être considérés comme moraux. Toutes les inclinations sont bonnes et par conséquent morales, si nous en usons bien, si nous ne permettons pas qu'elles nous poussent à des actes contraires à la loi éternelle, si nous les faisons servir à l'accomplissement de nos devoirs; toutes les inclinations sont mauvaises et par là même immorales, lorsque, abandonnées à elles-mêmes, comme un cheval sans frein, elles nous entraînent à l'oubli de nos obligations, à l'infraction de toutes les lois.

On ne voit jamais mieux l'inexactitude d'une définition fondamentale, que par le développement des conséquences qu'elle renferme et par l'application de ces mêmes conséquences. On découvre alors, par une sorte d'expérimentation, le vide ou l'erreur qui ne nous avait pas d'abord frappé. C'est ce qui se

passe par rapport aux instruments défectueux : ils peuvent séduire par leur beauté, mais on découvre leurs défauts aussitôt qu'on veut en faire usage. On peut remarquer quelque chose de semblable dans la définition de Cubi : au premier abord elle paraît spécieuse, sa forme a je ne sais quoi de philosophique et de séduisant; mais quand on l'examine de plus près, on reconnaît que le fond est bien peu en rapport avec la surface. C'est ce que nous allons prouver.

En expliquant la lutte des inclinations que l'homme sent au dedans de lui-même, l'auteur nous dit que cette lutte existe entre les instincts animaux et les facultés religioso-morales, c'est-à-dire, entre le désir d'agir pour soi-même et pour le moment actuel, et le désir d'agir pour le bien des autres et pour le temps à venir. Un exemple douloureux et malheureusement trop fréquent dans le monde, suffira pour faire ressortir ce qu'il y a de faux dans une telle doctrine. Un homme tient un pistolet chargé à la main, prêt à décharger sur lui-même cette arme meurtrière; mais l'instinct de sa propre conservation, en dehors même de toute pensée de la vie future, le détourne de son funeste dessein : évidemment il n'envisage alors que son bien propre et le moment actuel. Est-ce que, par hasard, les inspirations de son instinct sont alors immorales? N'accomplirait-il pas un acte mauvais s'il cessait d'avoir en vue son bien propre et le moment présent ?

« Si l'homme, poursuit l'auteur, est exclusive-

ment dominé par les instincts animaux, il devient entièrement égoïste et n'agit que pour son intérêt personnel; s'il est au contraire subjugué par les inclinations morales, il s'oublie dès lors lui-même et n'agit que pour le bien d'autrui. Dans l'un et l'autre cas, il agit mal et ne peut échapper au châtiment qu'il mérite. » Telle est la conséquence inadmissible et choquante à laquelle il est conduit par sa fausse définition. On a toujours cru jusqu'à ce moment que la prépondérance absolue de la partie morale rendait l'homme bon et même parfait; c'est le contraire qu'il fallait dire, comme on vient de le voir, cette même prépondérance rend l'homme mauvais et digne de châtiment. L'auteur voudrait-il dire que l'homme devient mauvais en agissant bien? Cela n'est pas possible; mais comme il avait déjà posé en principe que les instincts religieux et moraux étaient ceux qui ont pour but le bien d'autrui et le temps à venir, et comme il est évident d'ailleurs qu'on peut tomber dans le mal en suivant cette voie, il est évident que la moralité des actes étant ainsi définie, l'homme deviendrait immoral à force d'être moral, s'il est permis de le dire, puisqu'il a des devoirs rigoureux à remplir à l'égard de lui-même et par rapport au temps présent. Conséquence évidemment absurde, à moins qu'on ne poussât l'indulgence jusqu'à appliquer à cette doctrine ce que le pape Innocent XII disait de l'immortel Fénelon, après avoir condamné son œuvre, que le *pieux archevêque* n'avait péché que par excès d'amour de Dieu.

Les actions qui supposent la plus grande abnégation de soi-même brillent sans doute du plus vif éclat et figurent au premier rang, quand il s'agit d'apprécier la moralité des actions humaines; mais ce n'est pas une raison pour bouleverser les idées reçues, au point de ne regarder comme morales que les actions qui ont pour but le bien des autres et le temps à venir. Il est vrai que nous devons aimer nos semblables, mais il ne l'est pas moins que nous ne devons pas nous oublier nous-mêmes. La loi de Dieu, en nous prescrivant d'aimer notre prochain, nous prescrit de l'aimer comme nous-mêmes : *sicut te-ipsum*.

Nous ne croyons pas non plus qu'on puisse soutenir sans restriction ce qu'avance le docteur Cubi, à savoir : que l'homme agit mal quand il n'agit que pour le bien des autres. Un tel principe irait aisément jusqu'à la condamnation de ces vies héroïques, qui sont entièrement consacrées au service et au soulagement de l'humanité. Qui oserait néanmoins aller jusque-là? Qui ne prononce avec respect le nom de ces hommes sublimes qui, le cœur fixé au ciel, se regardaient comme des victimes dévouées au bonheur de leurs frères ? L'acte solennel qui sert de fondement à la religion chrétienne, le mystère même de notre Rédemption, n'est-il pas un acte de dévouement absolu, de complète abnégation de soi-même, pour le salut et le bonheur du genre humain ?

Il suit de là que la fausse définition donnée par l'auteur le conduit, contre son intention sans doute,

tantôt à n'appliquer l'idée de moralité qu'aux actions dont le but est le bien des autres et le temps à venir, tantôt à condamner ces existences admirables qui se dévouent au bien de l'humanité. Mais, nous dira-t-on, ces hommes au dévouement héroïque travaillaient aussi pour eux-mêmes, puisqu'ils avaient devant les yeux l'espérance d'un bonheur infini dans le séjour des saints. Cette réponse ne détruit nullement les difficultés qui s'élèvent contre la doctrine de l'auteur ; quand il parle en effet des instincts qui se rapportent uniquement au bien propre, il désigne les instincts égoïstes et matériels qui n'ont pour but que les biens présents ; dans son opinion, dès lors, les hommes qui n'ont jamais satisfait ces instincts, qui les ont toujours combattus, qui sont morts à toutes les choses de la terre, pour ne vivre que selon la foi, ont par là même commis le mal en laissant prévaloir dans leur vie les inclinations morales. C'est ici une erreur extrêmement grave ; elle n'irait à rien moins qu'à détruire l'esprit de la perfection, elle s'élève directement contre l'Evangile, dont les préceptes n'embrassent, il est vrai, que les devoirs nécessaires pour obtenir l'éternelle félicité, mais dont les conseils nous poussent dans la voie de la perfection, laquelle consiste dans le renoncement et l'abnégation, *à se renoncer soi-même pour embrasser la croix et suivre Jésus-Christ*. Qui n'a présents devant les yeux les nombreux passages de l'Evangile où cette magnifique doctrine nous est si clairement exposée? Qui ne sait que la vie des apôtres et celle de tous les saints fut

une imitation fidèle des exemples du divin Maître, de celui qui voulut pratiquer avant d'enseigner ?

D'après le docteur Cubi, soit que les instincts animaux, soit que les inclinations morales dominent exclusivement dans l'homme, il agit mal dans l'un et l'autre cas et ne peut échapper au juste châtiment de ses actes. De quel châtiment entendez-vous parler, dans le cas où ce sont les inclinations morales qui dominent? Faites-vous allusion par hasard à l'épuisement des forces physiques, aux infirmités du corps? mais dans ce cas, c'est la vie morale qui surabonde, c'est la vie corporelle qui s'affaiblit, et la victime qui se dévoue ne saurait regarder cette transformation comme un malheur. Si vous voyiez une sœur de la charité, dont la figure pâle et amaigrie atteste les nombreuses nuits passées au chevet d'un malade, oseriez-vous, je vous le demande, vous arrêter à l'idée d'un châtiment imposé par le Créateur à cette héroïne de la religion, à cet ange terrestre? Non, ce n'est pas de châtiment qu'il s'agirait dans votre pensée, mais bien des plus magnifiques récompenses; vous ne sauriez, en présence d'un tel dévouement, retenir l'expression de votre admiration et de votre enthousiasme. Que si l'on objectait que la nature opprimée et contrariée dans ses penchants, réclame ses droits et se venge contre l'être imprudent qui ose attenter à l'harmonie de ses lois, nous répondrions qu'il ne peut y avoir de faute, ni par conséquent de punition, quand l'harmonie de la nature est immolée à une harmonie bien supérieure et qui

est à celle-là ce que l'esprit est au corps, ce que le ciel est à la terre.

Si l'on veut bien ne pas se laisser éblouir, on verra que l'harmonie générale de la création se maintient même à l'aide de ces désordres apparents qui, subordonnés aux plans du Créateur, contribuent à la grandeur et à la beauté de l'ensemble. Les plantes meurent et servent en mourant à la vie des animaux; parmi les animaux, la destruction des uns sert à la conservation des autres; et l'homme se voit forcé de sacrifier à son usage la vie des animaux comme celle des plantes. Y a-t-il là défaut d'harmonie, désordre réel, châtiment mérité? non; quand un être par sa nature doit être sacrifié pour un autre, il ne fait que remplir les vues du Créateur; quand donc les instincts animaux sont comprimés et comme étouffés en faveur des inclinations morales, il n'y a ni désordre, ni faute, ni châtiment; mais bien au contraire une abnégation admirable, une sublime immolation, un bien réel d'une nature supérieure et presque divine, puisque Dieu seul peut inspirer une telle conduite à des êtres privilégiés et qu'il veut distinguer du reste des hommes.

Cela est tellement vrai, tellement conforme à la saine raison, aux plus intimes sentiments du cœur humain, que la seule vue d'un semblable phénomène nous frappe instantanément d'admiration et d'enthousiasme, et que la pensée d'y trouver un sujet de blâme et de condamnation nous paraîtrait une sorte de profanation et de sacrilége.

Chez tous les peuples de la terre on a reconnu cette vérité, puisqu'il n'en est aucun où l'on n'ait entouré d'un respect religieux l'austérité de la vie, la pratique des vertus les plus contraires aux inclinations de la nature. Parcourez les pages de l'histoire, recueillez les leçons de l'expérience, prêtez l'oreille à la voix secrète du cœur, et toutes ces autorités proclameront à la fois que l'homme moral est celui qui domine les instincts de la matière, qui subjugue son propre corps et le réduit en servitude; que l'homme parfait, l'homme par excellence est celui qui règne tellement sur la partie matérielle de son être, qu'il s'oublie complètement lui-même, pour s'immoler en l'honneur de Dieu et pour le bien de ses semblables.

Mais alors, comment seront remplis, nous dira-t-on peut-être, les devoirs de l'homme envers lui-même? Comment? La réponse est bien simple. Elles sont nombreuses dans l'histoire ces vies consacrées à Dieu et à l'homme, et qui cependant n'ont pas été moins longues que celles du reste des mortels. L'ardeur de la charité ne méconnaît pas les lois de la prudence; le secret de prolonger sa vie et de la conserver saine et vigoureuse ne fut jamais dans la satisfaction des instincts sensuels.

On peut, il est vrai, citer des cas où l'homme, sous l'inspiration d'une vertu surhumaine, altère sa santé, abrége son existence; mais qu'on veuille bien se souvenir qu'il n'est ni profession, ni occupation d'aucune sorte dont on ne puisse affirmer la même chose. L'homme qu'entraîne une grande pensée ne s'aper-

çoit pas toujours qu'il se nuit à lui-même. Mais qu'il est heureux, le préjudice qu'on porte à son corps quand il tourne au profit de l'âme, à la gloire de la vertu ! qu'il est beau d'abréger une vie mortelle, pour entrer plus vite en possession de l'immortalité ! L'homme que le feu de la charité consuma rapidement pour le bonheur de ses frères, la religion le place sur ses autels, la société lui érige des monuments et lui dresse des statues.

Et cependant, malgré l'inexactitude de ses définitions, le docteur Cubi rend hommage à la sublimité de notre doctrine. S'il appelle animaux les instincts qui ont pour objet le bien propre et le moment présent, s'il appelle morales les inclinations qui se rapportent au bien des autres et au temps à venir, il est vrai qu'il commet une inexactitude, qu'il tombe même dans l'erreur ; mais quelle en est la cause, si ce n'est le caractère de grandeur et de moralité dont l'abnégation est empreinte ?

Nous aimons à penser que l'auteur n'aura pas d'objections à faire contre nos affirmations ; nous croyons même que nos principes sont les siens ; car ce n'est pas lui qui voudrait professer une doctrine capable de briser le noble essor de l'intelligence et d'étouffer les plus généreux sentiments du cœur humain.

Nous aurons à revenir une dernière fois sur cette importante question de la Phrénologie.

ET APRES?

I.

Les événements se précipitent, le dénoûment n'est plus éloigné ; la main mystérieuse a-t-elle écrit l'arrêt fatal sur les murailles du palais? Pendant que les vainqueurs entonnent déjà l'hymne du triomphe et que les peuples font entendre un cri d'enthousiasme et de joie, jetons un coup d'œil sur l'avenir, posons-nous cette question : Et après? Car enfin, après avoir détruit, il est nécessaire de bâtir; après avoir écarté les obstacles et déblayé le terrain, il faut élever un édifice solide, régulier, conforme au but qu'on s'est proposé, de telle sorte que la nation ne soit pas, au bout de quelques jours, dans la triste nécessité de démolir encore. De telles démolitions deviennent extrêmement dispendieuses; une nation ne saurait subsister au milieu de ces cruelles alternatives; l'administration se disloque et se bouleverse d'une manière lamentable, le trésor est dilapidé, la discipline militaire se relâche, le peuple s'accoutume aux insurrections, l'autorité s'avilit, les ambitions se démasquent; et avec le temps... Ah! les frontières et les rivages de l'Espagne

ont entendu le douloureux adieu de tant d'Espagnols frappés par la proscription !... Dans la marche des révolutions, l'homme qui sait observer et penser, découvre l'enchaînement des effets et des causes; l'homme religieux y voit une série non interrompue de châtiments terribles. Serons-nous arrivés à la dernière épreuve? Dieu ne nous a pas révélé le secret de ses desseins.

II.

Un voyageur qui depuis longtemps s'est éloigné du toit paisible de ses aïeux, et dont la vie n'a été qu'un long tissu de vicissitudes et de malheurs, défend à peine son existence contre les périls sans nombre qui l'ont assailli sur terre et sur mer; puis, quand à force de courage et de ténacité, d'énergie physique et morale, il a triomphé de tous les ennemis et de tous les dangers, échappant enfin à la plus horrible tempête, il se trouve jeté sur une plage abandonnée ; là, après avoir recueilli, par d'héroïques efforts, quelques débris de son ancienne fortune, il se recueille en lui-même, médite sur son sort, en parcourt d'un œil attentif les étonnantes péripéties, revient avec une sorte de plaisir mélancolique sur les années écoulées, et finit par se dire à lui-même : Et maintenant?

Que de changements, quelles catastrophes depuis la mort de Ferdinand VII! Monarchie pure, Statut royal, Constitution de 1814, Constitution de 1837, deux régences, systèmes opposés, ministères sans

nombre... On a démoli tout ce qui était ancien ; où sont les créations nouvelles ? A-t-on amélioré l'administration du royaume ou celle des colonies ? Nos finances sont-elles en meilleur état ? L'instruction publique a-t-elle fait un seul progrès ? Pourrions-nous vivre encore dans une telle petitesse de pensées, dans une telle faiblesse d'action ? Il est un grand peuple qui n'attend qu'un mot pour se lever et faire des prodiges, pour remonter à la hauteur de ses vieilles destinées ; mais ce mot, nulle voix ne le prononce, et ce peuple erre à l'aventure, sans guide et sans objet. Qui se lèvera pour lui parler et le conduire ?

III.

Le trône existe encore ; comment s'est-il conservé ?

Parfois les ouragans se déchaînent, renversent les vieilles forêts, la pluie tombe à torrents, les ruisseaux se changent en fleuves et les fleuves en mers ; le pays est au loin couvert par les eaux, les vieux châteaux s'écroulent, toutes les richesses du laboureur sont entraînées par le courant, comme le frêle esquif que le pêcheur aurait oublié d'attacher à la rive ; et l'on voit se balancer au-dessus des flots un berceau fragile, et dans ce berceau dort un enfant aussi tranquille que s'il reposait sur les bras de sa mère. C'est ainsi qu'en parcourant les tourmentes de la révolution espagnole, nous nous sommes représenté la jeune Isabelle ; les vents et les flots ont à l'envi respecté sa faiblesse.

Poésie !... Oh ! poésie, soit ! Mais dans cette poésie se cache un fait historique et social de la plus haute importance ; dans cette poésie est renfermé le phénomène qui révèle à nos yeux l'un des grands principes capables de régénérer l'Espagne ; dans cette poésie est exprimé l'un des sentiments les plus forts qui vivent au cœur de la nation espagnole ; dans cette poésie se trouve le mot de l'énigme : là brille aussi l'étoile qui doit monter à notre horizon. Qui la perdra de vue, poussera la patrie dans la voie des abîmes ; qui la prendra pour guide, nous sauvera.

Nous l'avions dit, et l'on n'avait pas voulu l'entendre. C'était bien, du reste, ce que nous avions prévu ; nous n'ignorions pas que dans le tumulte des passions, quand elles ne demandent qu'à satisfaire leur rage, quand les partis se disputent l'arène avec acharnement, il est difficile qu'on puisse écouter et même entendre la voix de la raison et de l'impartialité. N'importe ; c'était un devoir de rendre hommage à la vérité ; nos paroles méconnues avaient un sûr garant qui devait les justifier, c'était le temps. Pour rencontrer juste et prévoir l'avenir, il n'est pas toujours nécessaire d'être prophète. Basez vos convictions sur des principes éternels, et que votre langue traduise fidèlement vos pensées : c'est là un talisman bien simple, mais infaillible.

IV.

Aux tribuns des temps passés, à ces champions de la liberté populaire, se montra tout à coup une vision formidable. Ils sortaient en fuyant d'une sombre retraite. Haletants, hors d'eux-mêmes, ils criaient : Nous l'avons vu ! nous l'avons vu ! Or voici ce qu'ils nous ont raconté. L'homme qu'ils avaient revêtu du pouvoir suprême, celui qu'ils avaient fiancé avec la liberté, ils venaient de le voir achevant à peine de mettre à mort cette épouse infortunée. Entouré des membres palpitants de sa victime, déchirant les derniers feuillets d'un pacte sacré, il portait au front, comme un sombre et mobile diadème, une nuée de génies malfaisants, échappés à la région des ténèbres. Inquiet, agité, tourmenté par des pensées terribles, il était là contemplant d'un œil avide et dévorant le dais royal à l'ombre duquel reposait la tendre innocence. Les tristes témoins de cette scène d'horreur se souviennent qu'ils sont Espagnols ; ils frémissent en voyant le spectre hideux les inviter d'un signe mortel à se faire ses complices ; un frisson glacé parcourt tous leurs membres ; ils poussent un cri, et ce cri quel est-il ? — Que Dieu sauve la liberté ? que Dieu sauve la Constitution ?.... Non... — Que Dieu sauve la patrie ! que Dieu sauve la reine !

Naguère vous parliez comme des hommes de parti, vous avez maintenant parlé comme des Espagnols ;

la nation a entendu votre parole, elle ne demande pas qui l'a prononcée. — Entendez-vous? a-t-elle dit, on nous vend à l'étranger; la Reine est en péril, courons ! Que Dieu sauve la patrie ! que Dieu sauve la Reine ! — Le lion de Baylen a secoué sa crinière; et le souffle d'un ciel pur ne dissipe pas avec plus de promptitude les dernières traces de l'orage.

Quel spectacle pour les cœurs généreux ! Quelle leçon pour les hommes politiques !

V.

Nous avons vu beaucoup de soulèvements; mais qui pourrait dire : J'en ai vu un autre semblable à celui-ci ? Qui vit jamais, mêlés et confondus de telle sorte, l'homme des champs et l'homme des cités, le paisible habitant des campagnes et celui qui fait sa demeure sur les montagnes les plus sauvages et les plus élevées? Pareil enthousiasme ne s'était vu que dans la lutte immortelle des Espagnols contre le grand capitaine du siècle. Comme alors, on criait encore : Notre indépendance est menacée, notre Roi nous est ravi ! — Comme alors on nous disait : Nous ravagerons vos champs, nous détruirons vos foyers. — Qu'importe ! répétait la nation espagnole; notre foyer est dans notre cœur, notre patrie sera partout où nous pourrons vivre avec indépendance ! — On nous disait encore : Nous livrerons vos biens aux flammes, nous raserons votre capitale. — Et le génie de l'Espagne a

répondu : Allumez vos mèches; qu'attendez-vous ?... Que Dieu sauve la patrie, que Dieu sauve la Reine !

VI.

Tous savent maintenant ce qu'ils ne veulent pas, bien peu savent ce qu'ils veulent ; pas de désaccord sur le premier point, beaucoup sur le second. Au fond de tous les esprits droits et sincères s'agite néanmoins un vague désir, qui, sous mille formes différentes, sous des couleurs opposées, ne se propose qu'un seul objet, la satisfaction d'un besoin national, que tout le monde éprouve et que nul ne s'explique : le besoin d'être gouvernés.

Savez-vous ce que signifie la situation actuelle? Vous vous bercez d'étranges illusions si vous croyez qu'il existe quelque enthousiasme pour telle ou telle personne, ou même une simple prédilection pour un système quelconque; la situation actuelle, cette agitation puissante qui tend à renverser tout ce qui est debout, n'est que l'expression de ce malaise immense qui travaille la nation ; c'est la condamnation de tous les essais qu'on a faits jusqu'à ce jour. Vous qu'on appelle hommes de gouvernement, c'est à vous qu'il appartenait d'enseigner à la nation le chemin qu'elle avait à suivre ; et c'est la nation qui a dû vous l'enseigner. Eh quoi ! oseriez-vous le nier, pouvez-vous même le révoquer en doute? Faut-il vous en donner une preuve irrévocable? Vous aviez jusqu'ici

adopté des noms exclusifs, vous vous en étiez parés comme d'un titre de noblesse; et la nation vient de s'expliquer : Je ne veux pas des noms propres, a-t-elle dit; je n'en veux d'autre que celui d'Espagnols. Le plus ample qu'on eût fait entendre jusqu'à ce moment, était celui de *libéraux*. Comparez et jugez.

Mais c'est nous, oserez-vous dire peut-être, qui avons levé ce drapeau de réconciliation, et la nation, en l'adoptant avec enthousiasme, n'a fait que suivre l'impulsion qu'elle avait reçue.—Non, ce n'est pas là la vérité. Avant que vous eussiez arboré ce drapeau, ce mot magique de réconciliation était écrit dans tous les cœurs, comptait un soldat dans chaque esprit d'élite; il soufflait au sein des masses, les rendant plus dociles et plus souples, semblable à la brise embaumée qui calme peu à peu les flots soulevés par la tempête. Dans une révolution toute récente, dont peut-être on n'a pas apprécié la portée, on a dû surtout observer cet admirable phénomène. Le sang avait coulé par torrents, les ennemis étaient en vue, les intrigues dirigées contre le mouvement étaient plus évidentes que la lumière; tout en apparence devait contribuer à exaspérer les esprits, à surexciter les passions, à créer une situation pleine de soupçons, de craintes et de haines : eh bien, on prononça les mots seuls de nationalité espagnole, de réconciliation et d'union; qu'arriva-t-il après cela? Comparez le mois de novembre 1842 au mois de novembre 1841.

VII.

Ne nous faisons cependant pas illusion sur ce mot, *réconciliation ;* il exprime sans doute un beau sentiment, une pensée profonde, mais il ne renferme pas un système gouvernemental; celui qui l'adopterait pour bannière politique, en soutenant qu'il suffit de proclamer l'union fraternelle pour faire une œuvre de salut, celui-là serait convaincu de mauvaise foi, ou ne ferait que s'égarer dans la poétique région des songes.

L'exclusivisme est abhorré, on déteste les partis à cause de leur perversité, ou bien on les méprise à cause de leur impuissance ; les noms dont ils s'efforçaient de se parer pour se donner le droit de dénigrer leurs adversaires, sont maintenant hors d'usage et traités comme une enseigne déchirée par le temps, plus que cela, souillée de boue et de sang. Ceci ne veut pas dire qu'il n'existe encore des opinions différentes et des intérêts opposés; on ne manquera pas de les voir descendre dans l'arène, aussitôt qu'ils auront pu se débarrasser de leur ennemi commun. De là l'urgente nécessité de songer à l'avenir et de ne pas confier l'œuvre de la réconciliation à des sentiments qui, tout généreux qu'ils puissent être, ne laissent pas de s'allanguir et de disparaître aussitôt que disparaissent les circonstances dont ils étaient nés. Il faut créer un système qui donne des garanties

et une protection efficace à tout ce qui est bon, à tout ce qui est légitime; il faut profiter des premiers moments, car l'occasion passe avec la rapidité de l'éclair. Les hommes politiques ne doivent pas s'en fier à ces réconciliations de théâtre qui s'accomplissent entre les applaudissements enthousiastes de la multitude, les libations d'un banquet, ou les sons harmonieux d'une fête. On a vu quelquefois des armées ennemies se trouver en présence, et quelques soldats se détacher des rangs opposés, s'avancer les uns vers les autres, se saluer, se serrer la main, s'embrasser, manger, boire, danser ensemble, dans l'accord le plus parfait; savez-vous ce que valaient toutes ces démonstrations de cordialité? Un moment après, chacun va reprendre son poste; le *Qui vive?* retentit sur toute la ligne, le feu commence, les courages s'enflamment, la bataille devient générale; et ces mêmes hommes qui s'embrassaient il n'y a qu'un instant, se renvoient maintenant le plomb mortel, se frappent réciproquement avec l'épée. Fiez-vous aux apparences.

VIII.

Il ne faut pas perdre de vue qu'en ce moment, — et nous ne parlons pas de la nation, nous parlons seulement des partis, — il existe une coalition, ce qu'il ne faut pas confondre avec la fusion. Les partis coalisés ont bien des comptes à régler ensemble, ce

qui n'est pas la même chose que de tenir ces comptes pour soldés.

Mais ne voyez-vous pas, nous dira-t-on, quelle activité la coalition a déployée? Vous semble-t-il que le travail accompli soit de peu d'importance? Assurément non; mais ne voyez-vous pas, de votre côté, quel était l'objet qu'on se proposait? Ne voyez-vous pas quel est ce genre de travail sur lequel vous basez vos espérances? Celui-là serait bien aveugle ou bien insensé, qui croirait voir s'élever un magnifique édifice par les efforts des soldats de l'artillerie et du génie uniquement occupés à construire des machines de guerre.

IX.

Si vous voulez comprendre à fond une situation politique, examinez quel est, également au fond, l'état des opinions et des esprits; creusez plus profondément encore, et voyez quels sont les intérêts qui se trouvent en jeu et quelle est leur position respective; calculez les ressources dont disposent les deux camps opposés, et jugez d'après les données que vous aurez ainsi recueillies. Tout le reste n'est que belles paroles dont le temps fait justice par des faits trop réels et trop incontestables. Cela est bien triste, bien décourageant; mais la réalité l'est tant elle-même! Du reste, si vous apercevez un homme courir sans attention sur un chemin couvert de fleurs,

n'est-ce pas un devoir de lui montrer l'abîme qui va bientôt s'ouvrir à ses pieds. Autrefois les victimes étaient aussi couronnées de fleurs, quand on les menait au sacrifice.

X.

Il est en Espagne un homme qui, pendant tout le cours de la révolution, a joué un rôle étonnant. Toujours aux Cortès, toujours dans les cercles politiques, toujours dans les rangs ou à la tête des partis les plus tumultueux. Des ministères innombrables se sont succédé, on a livré pour les remplacer les plus rudes batailles, tantôt dans le Parlement et tantôt dans la rue. Une place au ministère était le rêve de toutes les ambitions ; bien des occasions favorables se sont offertes à cet homme pour occuper le siége envié, et plus d'une fois ce siége aurait pu être celui de la présidence. En dépit de tout, cet homme a refusé d'être ministre. Etait-ce pour ne pas abandonner la position de tribun ? Non ; car il a su se résigner à perdre sa popularité, à s'éclipser pour un temps, faisant seulement entendre sa voix à de rares intervalles et comme pour empêcher que la position de ses rivaux ne vînt à prescrire. Etait-ce qu'il dédaignât les postes élevés et qu'il ne voulût rien recevoir du Trésor ? Non ; il a longtemps occupé un poste où l'éclat de la dignité ne l'emportait certes pas sur le chiffre des émoluments.

On a dit que cet homme était doué d'un grand talent. Il est possible qu'il en soit ainsi, et nous ne voulons pas le lui disputer; mais si nous voulons bien reconnaître ce talent, ce n'est pas à cause de ses discours parlementaires dans lesquels, en les jugeant même de la manière la plus favorable, nous ne pouvons reconnaître aucune supériorité par rapport à tant d'autres; ce n'est pas non plus à cause de ses négociations, nous ne sachons pas que jusqu'à ce jour il en ait conduit aucune à bonne fin, qui mérite d'être consignée dans les fastes de la diplomatie; ce n'est pas non plus à cause de sa réputation et de cette espèce de renommée qui l'entoure, nous savons qu'en pareille matière, et surtout dans ces derniers temps, les exemples n'ont pas manqué de réputations usurpées et factices. Ce talent, nous ne pouvons donc guère le reconnaître que dans le refus constant d'être ministre. Quand on est ministre il faut gouverner; or, gouverner est souvent chose difficile, et le discrédit est imminent. Voici probablement quelle a été la pensée dominante du Señor Olozaga : il se sera dit à lui-même : Tu jouis de la réputation d'un homme d'Etat; le meilleur moyen de la conserver, c'est de ne pas la mettre à l'épreuve. Se pénétrer de la véritable situation des choses, la connaître à fond et sans illusion aucune, est le caractère distinctif du talent; or cette qualité, Olozaga l'a réellement montrée en se tenant obstinément éloigné de tout ministère. Une telle conduite est-elle également un signe de désintéressement et de loyauté? C'est là une autre question.

S'effacer est chose ordinairement très-facile ; mais il ne l'est pas autant à coup sûr d'arriver à propos. Olozaga ne manque pas de tact à cet égard : en certaines circonstances, son apparition sur la scène a tenu de la divination et du prodige. Nous connaissons tous l'histoire des années écoulées, et lorsque en dernier lieu cet homme a fait entendre le cri si connu : Que Dieu sauve la patrie ! que Dieu sauve la Reine ! Espartero et ses amis ont dû comprendre ce que cela signifiait.

Dans les jours de crise on disait qu'Olozaga était l'homme de la situation, et son nom accompagnait toujours celui de Lopez ; on aimerait à connaître les détails des négociations entre les chefs des deux partis. Quoi qu'il en soit, c'est toujours une chose assez curieuse qu'un ministère Lopez-Caballero ait eu Olozaga pour son plus zelé défenseur. Ne serait-il pas possible que dans les entrevues avec Espartero, on fût tombé d'accord sur le peu de durée du ministère et sur la valeur de son programme, qui ne devait être qu'une planche pour traverser une situation difficile ?

Les principaux partisans des différents chefs du congrès s'étaient partagé les rôles d'une manière assez habile, de manière à ne se séparer d'aucun parti et à s'accommoder de toutes les situations ; ils avaient seulement pour principe, comme Olozaga lui-même, d'être toujours du côté de l'opposition, jamais du côté du ministère. Cette conduite encore une fois peut être assez habile et surtout fort commode ; mais les hommes de tous les partis devraient enfin savoir à

quoi s'en tenir. Il surviendra de nouvelles complications, contre lesquelles il faudra être en garde. Vous qui n'avez en vue qu'une ambassade honorable et lucrative, gouvernez ou laissez gouverner; critiquer les choses est trop facile, messieurs les ambassadeurs; exécuter ne l'est pas tout à fait autant; et nous ne voudrions pas voir s'acclimater en Espagne la théorie de Talleyrand : serviteur fidèle, mais en se réservant le droit de changer de maître.

XI.

On parle beaucoup du despotisme, de la tyrannie d'Espartero, on représente sous les couleurs les plus vives l'oppression qui pesait sur le peuple; on parle d'infractions faites à la Constitution, d'attaques dirigées contre la liberté de la presse, de plans ambitieux, de projets cachés, de vente des colonies, de sacrifice des industries nationales. Quand viendra le jour de l'histoire, quand l'histoire, dans son impartialité calme et sereine, voudra caractériser l'époque de la Régence, elle ne trouvera pas dans la physionomie d'Espartero ces traits hideux, mais grandioses, qui distinguent ordinairement ces hommes de fortune qu'on appelle despotes et tyrans. Le caractère dominant de la Régence n'est pas la tyrannie, mais bien l'impuissance gouvernementale. Rien d'audacieux, rien de fier; cette réputation de valeur dont Espartero jouissait comme soldat, il l'a bien mal justifiée comme homme de gouvernement.

C'est à cette impuissance gouvernementale qu'Espartero devra sa chute; et le péril imminent où il se trouve d'aller demander un asile à quelque pays étranger, il doit l'attribuer uniquement aux hommes dont il s'était entouré dans sa fortune. Il existe des conseillers parfaits pour aider un homme à monter au pouvoir, car pour cela il suffit d'intriguer; mais l'objet de ces intrigues une fois obtenu, il s'agit de gouverner, chose assurément bien différente.

L'esprit de coterie porte en lui-même cette impuissance de gouverner, et cette impuissance, à son tour, fomente l'esprit de coterie. Celui qui ne gouverne pas, ne possède ni ne peut posséder l'appui de la nation; l'instinct de sa conservation lui fait, dès lors, chercher ailleurs cet appui qui lui manque. De là les coteries qui ne sont autre chose que des compagnies d'assurance mutuelle; la formule du contrat est celle-ci : Appuyez-moi et je vous laisserai faire. Pacte bien simple, mais bien dangereux.

On dit qu'en Espagne tout doit être anormal; et certes rien ne pouvait l'être plus que la Régence unique. A notre avis, cette période de notre histoire est vraiment originale, du moins le type n'en est pas connu. Un général qui, par un concours de circonstances extraordinairement heureuses, se place à la tête d'une grande nation, dispose de moyens assez puissants pour envoyer sur une terre étrangère la femme auguste qui gouvernait le royaume, veuve du Roi et mère de la Reine; un général qui inaugure son gouvernement en disant aux Cortès qu'il veut

gouverner avec elles et seulement avec elles, qui se résigne ensuite à des humiliations sans cesse répétées, jusqu'à s'entendre dire enfin, de la manière la plus claire et la plus directe : Allez-vous-en, nous ne voulons plus de vous; un général qui, malgré cela, continue à gouverner sous divers palliatifs, comme un homme qui prolonge les heures de son agonie, et qui enfin, au moment critique, quand a sonné l'heure de l'insurrection, frappe les coups d'Etat les plus étonnants, se résigne à tout, même à ne pas lever des contributions : tout cela est incompréhensible, paraît même une invention absurde; et tout cela cependant a existé. Je ne sais quel journal ministériel a parlé d'un *gouvernement à cheval;* il aurait mieux fait de dire, un *gouvernement au lit.*

XII.

Il y a dix ans que tous nos gouvernements se meurent du même mal : l'impuissance. Tous sont tombés sous des mesures tyranniques : et, dans le fond, on ne pouvait les appeler que faibles. Il est vrai qu'ils tyrannisaient en petit, qu'ils opprimaient à leur façon, que parfois ils allaient jusqu'à faire un effort quelque peu alarmant; mais tout cela était factice. Ils se sentaient mourir de langueur, il n'était donc pas étonnant qu'ils montrassent quelqu'indignation contre ceux qui commençaient déjà le chant funèbre, et les poussaient vers la tombe avec un air de sarcasme et

de mépris. Ainsi tomberont encore à l'avenir tous les gouvernements qui suivront cette même ligne de conduite. Si, au lieu de se mettre à la tête de la nation, ils se font seulement chefs de partis; si, au lieu d'accepter des dénominations vagues et restreintes, ils ne s'abritent pas sous les noms sacrés de la justice et de la loi; si, au lieu de fomenter des ambitions personnelles, en flattant servilement le premier qui leur offre un appui, ils ne tracent pas d'une main ferme un cercle dont personne ne puisse sortir, dont ils ne sortent pas eux-mêmes; si, au lieu de compter sur des actes personnels propres à leur mériter l'approbation et l'applaudissement de la nation, ils ne comptent que sur la décision et la fidélité de tel ou tel général, sur le nom redouté de telle ou telle forteresse, sur les discours de tel ou tel orateur, ils tomberont comme leurs devanciers, ils tomberont sous le poids de leur propre faiblesse et du mépris public.

XIII.

Quelques-uns s'imaginent que le moyen de prévenir les soulèvements et de se perpétuer au pouvoir, c'est de flatter le peuple avec des paroles humbles et caressantes, qui sont moins des ordres que des suppliques. C'est là une grave erreur : les peuples ne veulent pas être opprimés sans doute, mais ils ne peuvent souffrir non plus un gouvernement à genoux. Les humi-

liations et les platitudes leur font craindre la trahison et la perfidie; et quand cette crainte n'existe pas, ils jugent, avec raison, que celui-là est indigne de commander qui n'a pas le sentiment de sa dignité propre.

Renfermons-nous dans les limites de la loi, diront quelques-uns peut-être; avec la loi, nous serons forts; nous ne pouvons manquer de tomber sans elle. — C'est là une vérité, mais une vérité susceptible d'une interprétation mesquine, misérable, qui, loin d'amener le salut, doit causer la ruine. C'est sans doute de la loi fondamentale que vous voulez parler; eh bien, nous avons vu tomber des gouvernements qui professaient un respect absolu pour elle. — Mais peut-être en avaient-ils violé l'esprit. — Quel est cet esprit? Le respect des majorités? Christine est tombée pour avoir voulu se conformer trop fidèlement aux majorités parlementaires; Espartero, au contraire, a été renversé pour les avoir méconnues. A quoi se réduisent dès lors les majorités? Savez-vous quel est le gouvernement qui les aura pour lui, non factices, ni apparentes, ni prêtes à se dissoudre au premier coup, mais sincères et fortes? Ce sera celui qui s'appuiera sur des principes et des intérêts vraiment nationaux; qui saura régler l'administration, tirer nos finances du chaos, rétablir l'ordre, consolider le pouvoir, et fermer ainsi pour toujours l'abîme des révolutions. Tant que les destinées de la nation seront à la merci d'un petit nombre d'hommes qui, distribués dans les capitales des provinces, peuvent

aisément se mettre d'accord pour exciter des insurrections nouvelles; tant que la masse de la nation sera regardée avec dédain, traitée en ilote, privée de la part d'action qu'elle devrait avoir dans ses propres affaires, et cela, pendant qu'on ne cesse de répéter les mots de liberté et d'égalité; tant qu'on n'admettra pas, comme un élément de gouvernement, des opinions raisonnables et des intérêts légitimes, frappés jusqu'ici d'une condamnation sans appel, par la seule raison que cette politique était nécessaire pour le maintien de l'exclusivisme; tant qu'on suivra, disons-nous, cette déplorable ligne de conduite, les pouvoirs tomberont; ils tomberont sous le coup de la réprobation nationale, ou simplement parce que la volonté nationale se sera retirée d'eux. Dans le premier cas, le soulèvement sera fort de sa force intrinsèque; dans le second, il le sera par l'absence de tout adversaire. Dans l'une et l'autre hypothèse, le gouvernement devra tomber.

XIV.

On parle beaucoup de la *Constitution vérité;* si ces mots ont quelque sens, ils signifient sans doute l'accomplissement parfait de tout ce qui est prescrit dans la Constitution. Mais comme on distingue maintenant, n'importe avec quelle justice, entre la lettre et l'esprit de la loi fondamentale, entre le texte et l'application; comme, en outre, on a dit qu'on pouvait

perdre le pays sans sortir de la Constitution ; comme, enfin, on a posé en principe que les majorités peuvent être factices, si l'on ne porte remède à ce mal, il sera plus difficile de se tracer un chemin entre les abîmes, que de deviner les énigmes du Sphinx.

Si vous vous écartez de la lettre de la loi, on vous dira que vous la violez ; si vous vous en tenez strictement à la lettre, on vous reprochera de la fausser dans son application ; comment sera-t-il possible de gouverner ? Développons ces idées, en les commentant surtout par les derniers événements.

Supposons que dans les dernières élections le ministère eût obtenu l'avantage, et qu'une majorité complaisante l'eût absous du bombardement, de l'emploi des douze millions, et des autres mesures arbitraires ; que cette même majorité eût fini par déclarer solennellement que le cabinet méritait la confiance des Cortès et que les hommes dont il était composé étaient les véritables sauveurs de la patrie ; le chef de l'Etat, en se conformant au vœu des corps législatifs et conservant toujours les mêmes ministres, n'aurait fait que suivre la marche parlementaire, aurait observé la loi des majorités et respecté rigoureusement la Constitution. Supposons, en outre, que pendant ces félicitations réciproques des ministres et des députés, des hommes au cœur ardent se fussent présentés à la Catalogne en poussant le cri d'alarme, en groupant autour d'eux un nouveau parti, des bandes intrépides : vous semble-t-il qu'ils n'auraient pas rencontré des sympathies, en dépit des majorités

et de toutes les formes parlementaires? Pour nous, nous croyons fermement qu'ils auraient eu dans ce cas les mêmes sympathies qu'aujourd'hui; et notre sentiment sera partagé par tous ceux qui connaissent l'opinion du pays. Que signifie tout cela? Une chose bien simple. Cela signifie qu'au-dessus des majorités, au-dessus des pratiques parlementaires, au-dessus de la Constitution, il y a l'implacable évidence des faits.

Faisons la contre-épreuve. Supposons qu'un Parlement corrompu et un ministère dont il serait l'appui, dominés l'un et l'autre par des passions ignobles et vendus à l'or de l'étranger, se fussent proposé de sacrifier nos colonies à l'ambition de l'Angleterre; supposons qu'Espartero reculant devant une telle ignominie, eût dissous les Cortès, et que, par un concours de fatales circonstances, l'intrigue eût prévalu et ramené sur les bancs de l'assemblée les mêmes hommes avec les mêmes dispositions; si dans une telle extrémité, Espartero, las de temporisations et de détours, avait de nouveau dissous les Cortès et fait disperser par une compagnie de grenadiers les députés récalcitrants, s'il eût élevé la voix pour dire au pays : On veut me forcer à trahir, à vendre aux étrangers l'indépendance de la nation; les traîtres abusant de la Constitution s'en faisaient une barrière; je n'ai eu d'autre moyen pour sauver la patrie que de passer par-dessus les termes de la loi; croyez-vous que le pays se fût levé pour punir un tel acte de dictature? Evidemment non, et pourquoi? Pour la

même raison que nous avons naguère indiquée, parce que, au-dessus des lois écrites et des formes les plus régulières, il y a les instincts du pays et les principes de l'éternelle justice.

Que serait alors devenue la légalité? Nous l'ignorons; il y a longtemps que la légalité est l'objet de nos recherches, nous n'en trouvons les traces nulle part, il est à présumer qu'elle aura pris le chemin suivi par Astrée. Dans un temps comme le nôtre, on est émerveillé vraiment d'entendre parler de légalité. Il y a longtemps que la situation est extraordinaire; et sous mille formes différentes, tantôt pour un motif et tantôt pour un autre, les questions sont toujours résolues par des mesures exceptionnelles. L'exception est devenue la règle; et il n'est pas probable que nous sortions de cet état aussi promptement qu'on pourrait le désirer.

Nous admirons vraiment la candide confiance de certains hommes, qui regardent comme possible un dénoûment pacifique et légal. Ce serait un coup de fortune non moins heureux qu'inattendu, si l'avenir nous réservait une semblable chance. Il y a déjà neuf ans que l'Espagne est en révolution; or, les révolutions, pour changer l'organisation d'un pays, commencent toujours par sortir du terrain de la loi, et aucune, que nous sachions, n'a fini par y rentrer. Voilà ce que dit l'histoire. Voulez-vous avoir une idée de l'avenir, jetez un coup d'œil sur le sol volcanisé de la patrie; puis songez que l'auguste orpheline, assise sur le trône, n'a pas encore treize ans.

L'AVENIR

DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES EN ESPAGNE.

(Premier Article.)

L'origine, la nature et le but des communautés religieuses ont été, de notre part, l'objet d'une étude approfondie dans l'ouvrage qui a pour titre : *Le Protestantisme comparé au Catholicisme dans leurs rapports avec la civilisation européenne.* Là nous avons démontré, au flambeau de l'histoire et de la philosophie, que les protestants et les incrédules, en condamnant ces saintes institutions, méconnaissaient la religion, la société et l'homme. Nous avons également indiqué, dans le même ouvrage, notre opinion sur l'erreur de ceux qui regardent comme à jamais détruit ce qui doit avoir encore un long avenir. Mais comme nous n'avons alors parlé que d'une manière générale, comme le caractère même de notre œuvre exigeait des investigations historiques, et non précisément des pronostics et des conjectures, nous avons encore à étudier la question sous ce rapport, en l'appliquant spécialement à notre Espagne. Suivant le jugement que chacun porte sur le sort réservé aux œuvres de

la révolution, on embrasse une opinion différente sur l'avenir des communautés religieuses. Ceux qui espèrent ou craignent une restauration plus ou moins complète, regardent comme une conséquence de cet événement le rétablissement des communautés religieuses; ceux au contraire qui, dans un sentiment aussi d'espérance ou de crainte, comptent que la révolution ne pourra jamais être attaquée dans ses résultats, qu'il n'est pas possible de revenir sur ce qu'elle a fait, jugent par là même qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de ressusciter ce qui a été frappé de mort avec tant de retentissement et d'éclat.

Nous ne partageons la pensée ni des uns ni des autres. A notre avis, sans doute, les communautés religieuses doivent de nouveau, sous une forme ou sous une autre, germer sur le sol espagnol; et ce fait qui se produit dans tous les pays, dans ceux-là même qui sont les plus remués par les tempêtes révolutionnaires, se réalisera dans la catholique Espagne avec plus d'extension, de force et de rapidité que chez les nations étrangères, aussitôt qu'aura pris fin le règne de la force, et qu'un gouvernement stable et solide aura commencé. Et, quand nous parlons de gouvernement, nous faisons abstraction de sa forme: nous voulons uniquement parler d'une situation régulière, qui présente quelque garantie d'ordre, et qui ne permette pas que la liberté individuelle soit confisquée, comme elle l'a été jusqu'ici, tantôt par les fureurs d'une plèbe salariée, tantôt par le despotisme des

gouvernements, par cette oppression et cette tyrannie qu'on décore hypocritement du nom de loi et de liberté.

En supposant même que les destructions accomplies par la révolution se trouvent sanctionnées, et que l'avenir consolide ses œuvres; en supposant que le gouvernement régulier dont nous parlons, naisse des formes politiques et des pouvoirs nouveaux créés par elles, nous pensons encore que les communautés religieuses se relèveront, sans dessein arrêté de la part du gouvernement, sans qu'il leur accorde même une protection quelconque; bien plus, en dépit de la défiance qu'elles lui inspireront, des obstacles qu'il leur suscitera, en dépit même, s'il le faut, d'une résistance ouverte : toutes choses qu'on peut bien supposer, avec les inclinations et les instincts qu'il devra recevoir de la mère même qui lui aura donné le jour. Un gouvernement né de la révolution contracte toujours quelque chose des maladies et des goûts révolutionnaires.

Quelle sera la forme des communautés religieuses qui reviendront en Espagne? Il serait difficile de le dire, si, par cette forme, on entend le nom et le caractère de ces communautés, et les derniers détails de leur règle; mais si l'on prend ce mot dans un sens plus élevé, si l'on se borne à considérer l'objet qu'elles se proposeront, pour en déduire leur caractère distinctif, il est plus facile alors de répondre à la question proposée, et d'émettre certaines conjectures qui ne soient pas dénuées de fondement.

Il faut se souvenir ici de ce que nous avons amplement exposé et démontré dans l'ouvrage mentionné plus haut, à savoir : que les communautés religieuses sont un produit spontané de la religion elle-même, qu'elles sont toutes identiques dans leur essence, quoique dans leur forme elles présentent des différences suivant les circonstances du temps et des lieux, et surtout suivant l'objet particulier auquel elles s'appliquent. Nous avons également prouvé, d'après les renseignements de l'histoire, que ces mêmes communautés avaient toujours revêtu la forme la plus convenable pour satisfaire aux grandes nécessités de la religion et de la société. A la lumière de ces pensées, nous pouvons jeter un regard sur l'avenir.

En premier lieu, il est certain que les ordres religieux renaîtront partout où vivra la religion elle-même ; or, comme ce serait une immense folie de songer à l'extirper de l'Espagne, il nous est bien permis d'affirmer que, la cause une fois posée, elle devra produire son effet naturel, dans un temps plus ou moins rapproché.

Deux grandes nécessités se font sentir dans la société actuelle : la nécessité d'une retraite pour les hommes fatigués du monde, et celle de donner un frein aux passions populaires. La soif des plaisirs qui devore notre siècle amène bien plus promptement qu'autrefois la fatigue, l'ennui, la satiété, le dégoût ; l'esprit tombe dans l'abattement et la prostration, après s'être fatigué à la poursuite de vains fantômes ; et, pour comble de désespoir, il est entièrement

desséché et comme ravagé par une littérature qui, à ses influences immorales, à ses instincts immondes, joint un défaut qu'on ne lui reproche pas et qui cependant doit être rangé parmi ses défauts les plus hideux: c'est de n'avoir pas d'entrailles. Elle amoindrit le bien, elle exagère le mal, elle feint avec impudence tout ce que ne lui présente pas la réalité; et quand celle-ci la dément avec des faits positifs et palpables, elle s'efforce de les présenter sous le jour le plus défavorable, le plus repoussant, le plus sombre et le plus propre à briser le courage de l'homme. Une tête de vingt-cinq ans blanchit sous sa fatale influence; et ses cheveux blancs ne marquent ni la prudence anticipée, ni le jugement mûri du jeune homme; ils naissent de la défiance et des soupçons, d'un profond mépris pour les autres hommes, d'un amer dégoût de la vie, qui n'offre plus désormais qu'un monde sans illusions, de poignants souvenirs, une complète obscurité sans un rayon de lumière, des douleurs sans consolations, des maux sans remède, un avenir sans espoir. Inutile de se jeter dans de nouveaux plaisirs pour arriver à distraire la pensée, à soulager le cœur du poids affreux qui l'écrase; tous les ressorts généreux sont brisés, l'âme est comme une masse inerte; il ne faudrait pas moins qu'une nouvelle vie pour la soulever et la remuer. L'ivresse de la volupté, les excès qui minent la raison en même temps que la conscience, peuvent bien procurer au coupable un moment de trêve et de torpeur; il est alors comme un homme ivre, dont la pensée s'éclipse un instant

dans les vapeurs du vin, mais qui se retrouve à son réveil en présence de la réalité, face à face avec sa dégradation et son infortune.

Le monde dit à cet infortuné : Suicide-toi ; la religion lui crie : Eloigne-toi d'un monde qui t'abandonne, va pleurer tes égarements dans le calme de la solitude : là, tu trouveras le chemin du ciel, et le bonheur anticipé que tu goûteras te dédommagera des austérités de la terre. Le monde impie et cruel se rit de ses propres victimes, les abandonne à toute l'horreur de leur sort, après qu'elles ont tout sacrifié pour lui, bonheur, dignité, fortune. Puisque tu n'es plus dit-il au malheureux, en état de prendre part à mes orgies, voici la mer prête à te recevoir dans son sein, et qui me délivrera du bruit importun de tes plaintes ; voici la pointe élevée d'une montagne, ou bien le sommet d'une haute tour, tu peux, de là, te dérober à tes angoisses ; ou bien : Ta main peut saisir à ton gré le vase rempli d'une liqueur mortelle, le poignard à la lame acérée, l'arme à feu plus expéditive encore ; et si tu sens ton cœur défaillir, si tu ne peux envisager la mort sous des formes aussi terribles, couche-toi sur des coussins élégants et moelleux, revêts tes habits de fête, respire d'agréables parfums, lis les pages brillantes d'un livre au style velouté, en attendant que la vapeur du charbon vienne fermer pour jamais tes yeux appesantis. Dans les rapides moments de ton suprême délire, efforce-toi de murmurer encore un nom chéri, et berce-toi de la douce espérance que demain, au lever de l'aurore, les cent

bouches de la presse publieront ta mort tragique et demanderont une larme pour tes restes inanimés.

La religion a d'autres sentiments, tient un autre langage sur nos douleurs et nos misères ; elle ne laisse jamais le malheureux sans espérance. Le vice et l'erreur, le crime et le mensonge peuvent toujours être effacés par son pouvoir, tant que le coupable est encore sur la terre. Lever les yeux au ciel et dire à Dieu, dans un sentiment de repentir sincère : J'ai péché ! c'en est assez pour que les iniquités les plus grandes soient pardonnées. La prostration du cœur, l'avilissement de l'esprit, les plus funestes habitudes, les plaies les moins faciles à guérir, tout cède à l'efficacité des remèdes confiés par Jésus-Christ à son Eglise. Celui qui se repent peut, il est vrai, se sauver partout ; mais si, par un acte héroïque, il s'éloigne du monde et s'enfonce dans l'obscurité du cloître pour attendre là, dans la pratique de la pénitence et de la vertu, le moment où s'ouvrira pour lui la dernière demeure, son cœur est allégé, il a déposé l'accablant fardeau sous lequel il succombait ; un nouveau souffle de vie le ranime et le relève, le ciel pour lui brille d'un plus vif éclat, et cette existence qui semblait épuisée s'élance dans une nouvelle carrière que la religion ouvre à ses yeux et lui donne la force de parcourir.

Cette ressource vaut un peu mieux, on l'avouera peut-être, que celle du suicide ; le malheureux s'épargne de la sorte un crime à lui-même, à sa famille un déshonneur, une perte à la société ; et quand bien

même le cloître n'offrirait pas d'autres avantages, en vérité il ne saurait être indifférent pour une âme compatissante. Dans tous les temps, cette retraite fut nécessaire pour les cœurs blessés et qui dans leurs afflictions se sentent tout à coup pénétrés d'une inspiration consolante et sublime. Telle est maintenant même la situation des esprits, tel est le développement simultané de toutes les facultés de l'âme, tel le vide que sentent les cœurs généreux, que si d'ici à quelque temps on apprend qu'une maison de retraite s'est élevée dans quelque désert, et que cette maison est habitée par la mortification et la prière, elle deviendra l'objet des visites empressées de cette ardente jeunesse qui cherche un aliment à ses passions de feu, et beaucoup laisseront les bruyants plaisirs de Rome pour le silence et les austérités de Bethléem.

En Espagne, plus qu'en toute autre partie du monde, on voit s'opérer de ces transformations étonnantes, que le monde ne comprend pas et que la religion seule peut expliquer; ce sol classique de la piété et de la foi n'a pu être entièrement dépouillé, par les révolutions, de la divine semence. Cette semence a été seulement ensevelie sous les décombres; mais elle se conserve là dans sa force et sa fécondité, pour donner des fruits plus abondants, le jour où le soleil viendra l'échauffer de ses rayons. Qu'on ne s'imagine pas néanmoins que ceci soit particulier à notre nation, le même phénomène se produit chez les nations étrangères. Dans cette mer orageuse que traversent les générations présentes, bien des yeux, las

de chercher une plage où se trouve le calme et le bonheur, se sont retournés vers la religion avec un sentiment d'amour et d'espérance. On a sondé le cœur humain depuis qu'on s'est éloigné de la religion, on l'a retourné dans tous les sens, on a voulu pénétrer jusqu'au fond, et tous ceux qui se sont le plus avancés dans ces voies mystérieuses du cœur ont entendu retentir une voix plaintive qui demandait un Dieu. Le génie du mal le sait bien et n'a pas oublié par là même de prendre ses précautions. — Il ne faut traiter qu'avec réserve toutes ces idées de communautés et de monastères..... Cette jeunesse ardente, fatiguée d'elle-même et du monde, s'y jetterait avec empressement pour y chercher des impressions religieuses. — C'est ce que disait à celui qui écrit ces lignes un étranger d'un mérite éminent et d'une position respectable; et celui qui écoutait ces paroles en prit acte comme d'un loyal aveu, comme de l'expression d'une pensée qui renfermait tout un système.

Quoi qu'en disent les ennemis de la religion, les sentiments chrétiens demeurent profondément gravés dans le cœur des Espagnols; à chaque instant nous entendons rappeler encore, avec un enthousiasme mêlé de regrets, les visites faites à des monastères de chartreux ou de trappistes; on sent de plus en plus, depuis qu'on en est privé, le bonheur dont on jouit dans ces paisibles et sublimes retraites. Le chant des religieux, les sonores échos de ces longs corridors, ordinairement plongés dans le silence, le sourd mur-

mure des bois d'alentour, le son grave et perçant de la cloche solitaire, le vénérable aspect d'un vieillard blanchi dans les travaux de la pénitence, le visage angélique du jeune homme dans la ferveur de son noviciat, le front serein de l'homme à la fois mûri par la sagesse et par l'âge, tous ces signes divers d'un cœur ardent subjugué par la grâce, et d'une conscience exempte de souillure et de remords, tous ces objets sont restés gravés dans notre mémoire ; et plus d'une fois l'indignation s'allume dans les cœurs généreux en pensant que ces saintes demeures aient pu être ravagées par les poignards et les torches de l'impiété.

Des maisons consacrées par une entière séparation du monde, par une profonde austérité, où pourraient se réunir des hommes appelés à ressusciter la vie des anciens moines, éveilleraient à coup sûr, dans notre nation, les plus vives sympathies. Elles n'auraient aucun besoin de l'appui des gouvernements, il leur suffirait amplement de la piété des fidèles. Et l'on verra tout cela se réaliser aussitôt que le pouvoir lèvera une défense qui s'oppose d'une manière si directe à la liberté que tout homme doit avoir de se consacrer au genre de vie jugé par lui le plus convenable pour la gloire de Dieu et la sanctification de son âme. Si le gouvernement n'a pas le droit d'empêcher que plusieurs individus se réunissent pour une entreprise industrielle ou commerciale, si l'on donne aux citoyens l'entière liberté de fixer leur résidence où bon leur semble, si l'on n'a jamais pensé

à leur défendre de bâtir leurs maisons dans un endroit habité ou dans une solitude, pourvu que leurs démarches ne nuisent pas à leurs semblables, si l'on permet enfin à plusieurs familles de se réunir comme elles le jugent à propos, à la seule condition que leur réunion ne porte atteinte ni à la morale ni aux intérêts publics ou privés; de quel droit empêcherait-on quelques hommes de se réunir dans la retraite pour prier et s'exercer aux œuvres de la religion et de la pénitence? Du moment que ces hommes respectent la propriété des autres, que vous importe qu'ils vivent de l'aumône ou du travail de leurs mains? Il faut en vérité que l'irréligion ait étrangement bouleversé les idées, implanté dans les esprits des préjugés et des préventions singulièrement injustes, pour qu'il soit nécessaire d'insister sur des vérités aussi simples, aussi claires, aussi évidentes.

Que la cupidité se plaise dans de riches patrimoines, qu'elle ait recours à tous les moyens possibles pour les acquérir ou les conserver, cela se comprend à merveille; qu'un gouvernement entraîné par le tourbillon révolutionnaire, aveuglé par la frénésie de l'impiété, se jette dans des mesures iniques et serve d'instrument à des passions ignobles, on peut également le comprendre; mais quand l'ivresse du premier moment est passée, quand un gouvernement régulier est établi, qu'on veuille s'obstiner encore dans un système de suspicion et de défiance condamné par les mœurs de tous les pays catholiques et même des pays protestants; que sous le nom de

liberté on opprimât toujours les consciences, on refoulât les croyances de la nation, ce serait là une aberration incompréhensible, un despotisme insensé, une persécution sans motif et sans prétexte, une insulte gratuite faite à la religion des Espagnols, un parti pris de prolonger une situation violente et par conséquent éphémère.

La voix des enfants de saint Ignace et de saint Dominique retentit dans les cathédrales de la France, pour la gloire de la religion, pour le bonheur des chrétiens et des incrédules eux-mêmes. Quand les Pères de Ravignan et Lacordaire doivent occuper la chaire sacrée, les multitudes se précipitent et les plus vastes basiliques peuvent à peine les contenir. Dans cette même capitale où les ordres religieux furent si longtemps et si violemment attaqués, au grand scandale du monde, où furent lancés contre eux les décrets de proscription, c'est là justement que les membres de ces sociétés proscrites triomphent aujourd'hui, par la seule force de l'éloquence, enchaînent les intelligences et les cœurs par la puissance de leur raisonnement et le feu brûlant de leur charité. Les hommes les plus éminents accourent pour les entendre, se mêlant à cette jeunesse ardente et passionnée, mais que pousse le besoin impérieux de combler le vide laissé dans son esprit par l'irréligion de ses pères. Tous vont recueillir et admirer des paroles qui, avec la vie de ceux qui les prononcent, sont la plus éloquente protestation contre les fatales calomnies, contre les injustices sanglantes dont la

philosophie se rendit coupable, alors que ravageant le monde, elle ne laissait après elle que le scepticisme et le désespoir. C'est en vain que les voltairiens poussent des cris d'alarme, c'est en vain qu'ils élèvent la voix pour s'opposer au triomphe de la vérité; l'esprit de Dieu a soufflé sur la terre, et la face de la terre sera renouvelée. L'esprit du mal ne peut rien contre la force du Tout-Puissant. La France a déjà vu d'illustres conversions, elle en voit encore chaque jour, et le cloître enlève au monde de grandes renommées. Le Dieu des miséricordes n'a pas oublié que la patrie de Voltaire est en même temps le royaume de saint Louis.

Au sein de l'Angleterre elle-même, chez cette nation inféodée au protestantisme, où règne encore en dominateur le schisme de Henri VIII, on voit renaître également les communautés religieuses. Les jésuites sont à Londres, ces jésuites dont le nom seul exaltait autrefois la fureur du gouvernement anglais et devenait un signal de persécution. D'autres ordres se relèvent à la fois dans ce même pays; de nombreux couvents de femmes y répandent l'édification par la pratique de toutes les vertus, la vraie lumière par les leçons données à l'enfance, une intarissable consolation par les soins prodigués aux malheureux.

Pourquoi ne verrions-nous pas les mêmes faits s'accomplir parmi nous, dans cette Espagne qui fut la patrie de saint Dominique de Guzman, de saint Ignace de Loyola, de sainte Thérèse de Jésus, et de tant d'autres fondateurs d'ordres? Pourquoi le peuple

catholique par excellence serait-il privé des avantages religieux qui sont accordés aux peuples protestants? Quel intérêt peut-on avoir à maintenir cet abîme profond qui nous sépare de nos ancêtres, cette spoliation qui outrage nos croyances, qui souille nos plus beaux souvenirs et qui a pour effet de nous représenter aux yeux du monde comme une nation qui rougit de sa foi, répudie ses traditions et ne semble plus être cette même nation qui se fit un nom immortel par son invincible attachement aux dogmes, aux pratiques, aux institutions de l'Eglise catholique?

Et cependant on sait bien que ce n'est pas là ce que veut la véritable nation espagnole. Non, tels ne sont pas les sentiments et les désirs de l'immense majorité des Espagnols; non, ce n'est pas notre peuple qui incendia les couvents et massacra les religieux; ce n'est pas lui qui s'est fait complice de semblables horreurs. Le peuple les a vues avec une douleur profonde, sans pouvoir les empêcher; car malheureusement l'histoire et l'expérience nous enseignent que, dans les temps d'agitation et de trouble, ce n'est pas la volonté des peuples qui prévaut, mais celle des factions les plus immorales, de ces turbulentes minorités qui se composent toujours de ce que la société renferme de plus abject et de plus dangereux.

La révolution elle-même, par la suite naturelle des événements, est venue jeter sur les faits accomplis une vive lumière : elle a démenti les calomnies, mis à nu les intentions criminelles, dévoilé le secret de tant de

déclamations sur les biens immenses du clergé, sur le relâchement des mœurs introduit chez les moines ; elle a de sa propre main arraché le masque aux hommes qui s'étaient le plus distingués par leur fureur de destruction. Où sont les biens des communautés religieuses ? Quel profit en a retiré la nation espagnole? Quelle diminution en est résultée dans nos impôts? Quelle est la branche de nos richesses nationales que ces trésors nous ont vivifiée ? Quels besoins ont été satisfaits, quelles dettes éteintes, quelles infortunes soulagées, avec ces nouvelles ressources? La nation le voit maintenant ; la réalité se présente à ses yeux d'une manière si poignante, qu'il n'est pas possible, lors même qu'on le voudrait, d'en détourner son attention. Après tant de promesses qui lui avaient été faites, après tant d'espérances qu'on avait tâché de lui inspirer, à la fin toutes ses craintes se sont réalisées; elle sait une chose, une seule chose, c'est que les biens ecclésiastiques n'existent plus, que de grandes fortunes se sont improvisées et que les religieux sont réduits à l'aumône.

Et qu'on le remarque bien, la nation n'a pas été trompée. Ce qu'elle éprouve maintenant, elle l'avait prévu; elle n'avait été que trop bien instruite par l'expérience du passé pour ne pas entrevoir l'avenir.

Mais depuis que la révolution, perdant ses allures audacieuses et les dehors trompeurs d'un pouvoir trop redouté, s'est montrée dans toute sa misère, a découvert à tous les yeux les plaies hideuses qu'elle renfermait dans son sein ; depuis que la nation, in-

dignée, a vu tout ce qui se cachait d'ambition dévorante, de basse cupidité, de passions viles et rampantes sous le nom pompeux de liberté, d'égalité, de régénération sociale; depuis qu'elle a vu l'orgueil le plus effréné, la vanité la plus méprisable, la plus révoltante impudeur se pavaner dans les hautes régions du pouvoir, se faire une gloire de leurs bassesses et de leurs méfaits, exiger les hommages des contemporains, imposer à la postérité le devoir de faire leur apothéose; quand une nation éminemment judicieuse et sage, passionnée pour la vérité et la vertu, s'est enfin aperçue de l'apothéose que le crime et le mensonge se décernaient à eux-mêmes, le désappointement le plus cruel a saisi tous les cœurs, une révolution était accomplie dans toutes les intelligences. Les sentiments qu'on avait refoulés au cœur de la nation se sont manifestés avec plus d'éclat et de force; elle n'a pu contenir l'indignation et la douleur accumulées dans son sein, elle a reporté ses souvenirs et ses espérances vers une religion, objet de tant de persécutions et de sacriléges; elle a versé des larmes de sang sur tant d'institutions renversées par une main impie.

Ces désappointements ne seront pas stériles, ces rudes expériences produiront leurs fruits. Nous avons déjà vu se produire des événements que la révolution n'avait certes pas prévus; d'autres se produiront encore qui achèveront l'œuvre de notre salut; après dix ans de souffrances, ce grand peuple a peut-être le droit de dire à son tour : Assez.

Nous n'allons pas nous bercer de douces illusions, de vaines espérances; nous n'ignorons ni la véritable situation des choses, ni les obstacles qui s'élèvent contre le bien, ni les appuis nombreux sur lesquels le mal peut compter; nous savons bien qu'une révolution ne saurait occuper aussi longtemps un pays, sans y laisser des traces profondes et des ruines irréparables; mais nous aimons à nourrir dans notre âme la consolante pensée que le jour de la justice doit enfin luire sur nos têtes, que l'œuvre d'iniquité sera tôt ou tard battue en brèche avec cette droiture d'intention, cette noblesse de sentiments, cette force et cette intrépidité qui conviennent à de véritables Espagnols. Or, quand ce jour sera venu, nous verrons triompher la cause du bon sens et celle de la religion, car cette réaction glorieuse sera secondée, embrassée avec enthousiasme, avec un irrésistible élan, par l'immense majorité de la nation; elle n'en peut plus, déjà, de ces hideuses scènes où le scandale le dispute à peine au mensonge.

Quand la religion aura remporté la victoire, ou du moins brisé les chaînes qui pèsent de toutes parts sur elle, qui paralysent son action et brisent ses influences, quand nos relations avec le Père commun des fidèles seront rétablies, quand les églises ne verseront plus de larmes sur l'absence de leurs pasteurs, quand il sera permis à la foi et à la charité de reprendre le cours interrompu de leurs œuvres divines, alors renaîtront d'une manière ou d'une autre les communautés religieuses. Les cités et les déserts ver-

ront se rétablir leurs maisons de prière; les hommes se réuniront encore pour réaliser dans la vie commune les plus sublimes conseils de l'Evangile : ils pourront, dans le concert de toutes les vertus, élever au ciel un cœur ardent et pur; ils pourront prier pour le bonheur et la conversion de ceux qui se montrèrent leurs plus implacables ennemis.

L'AVENIR

DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES EN ESPAGNE.

(Deuxième Article.)

Vu le caractère de notre siècle entièrement plongé dans le positivisme et les intérêts matériels, nous présenterons une observation sur le genre d'occupation que pourraient embrasser les nouveaux solitaires, autant pour leur propre avantage que pour celui du public. Nous ne croyons pas que les habits de pénitence, les toiles grossières et autres travaux manuels simples et sans valeur, qui faisaient l'occupation des moines de l'Orient, pussent convenir à notre époque, si ce n'est tout au plus comme un poétique souvenir des Pères du désert. Le travail des mains ne doit pas seulement avoir pour but d'éloigner le religieux du vice de l'oisiveté, de le distraire des pensées dangereuses et des funestes entretiens ; il faut encore autant que possible que le travail du corps, comme celui de l'esprit, soit réellement utile, qu'il ait des résultats positifs, qu'il compense du moins par ces mêmes résultats les forces et le temps qu'il absorbe.

Nous laissons donc aux utopistes l'idée de consacrer

les moines à des travaux manuels qui n'appartiennent qu'aux anciens temps. Vu, d'autre part, le développement extraordinaire de l'industrie, l'extension et la perfection des machines de tout genre, nous ne regarderions pas non plus comme chose possible d'imiter dans les couvents ces moines ingénieux que Palladius nous représente comme les plus habiles artistes de leur temps. On sait que l'organisation sociale chez les anciens ne ressemble en rien à la nôtre ; ce qui pouvait être alors très-utile à la société, très-avantageux même aux habitants de ces pieuses retraites, ne serait plus aujourd'hui qu'une pieuse distraction, un travail sans utilité, sans espoir de récompense, à moins qu'on ne voulût l'établir sur une vaste échelle, et qu'on ne lui donnât une extension qui compromettrait aussitôt le calme religieux du cloître et la dignité des cénobites aux yeux des autres hommes.

Il nous paraîtrait donc que le temps laissé aux religieux par les pratiques de leur règle, la lecture des livres Saints et des études en rapport avec leur vocation, ne pourrait être employé d'une manière plus agréable, plus utile, et en même temps plus honorable et plus digne, qu'à la culture de ces sciences naturelles qui n'exigent ni des instruments trop coûteux, ni des rapports trop fréquents avec le monde, et qui s'accordent si bien avec la paix des champs et le recueillement de la solitude. L'agriculture, l'horticulture, la silviculture, la chimie dans ses applications à ces mêmes sciences, la botanique dans la partie

qui convient au climat et aux autres circonstances locales, la géologie elle-même dans les éléments que lui fournirait le pays, pourraient remplir avec autant d'agrément que d'utilité les intervalles laissés libres entre les exercices de la piété et les études religieuses. De telles occupations, tout en favorisant le progrès des sciences, concilieraient aux moines ce genre de considération et d'estime qui, joint à la vénération qu'inspire toujours une vie pure et sainte, arrache au cœur de l'homme le sentiment le plus rapproché de l'adoration ; ce sentiment où s'unissent et se combinent la reconnaissance pour des bienfaits reçus, le respect dû à une profonde science, l'aveu d'une incontestable supériorité, l'admiration pour des vertus héroïques.

L'Angleterre est sans contredit l'un des pays du monde où l'agriculture a fait le plus de progrès; et cependant les religieux bénédictins établis dans ce pays sont parvenus à se signaler par des progrès encore plus remarquables. Non contents de se vouer à l'œuvre de l'enseignement, ces religieux travaillent avec autant d'habileté que de patience à des perfectionnements matériels; ils ont compris l'esprit de leur époque, et savent combien il est important de montrer par des faits palpables, que la religion épouse la cause du progrès sous tous les rapports et dans tous les genres. Semblable à son divin fondateur, pendant qu'elle s'achemine vers le ciel, elle sait aussi *faire le bien en passant* sur la terre.

Les hommes de notre temps, si désireux des pro-

grès de la science, n'ont pas assez compris de quel puissant secours pouvaient leur être, en certaines matières, les ordres religieux. Ce qui s'était passé dans les siècles barbares, à l'époque de la renaissance, et même dans des temps plus rapprochés de nous, eût dû leur servir de leçon. On sait qu'un enchaînement non interrompu d'observations est le plus sûr moyen pour faire progresser les sciences naturelles, et qu'on peut également appliquer à ces sciences le principe de la division du travail. A quel degré d'exactitude, à quelle finesse de vues, ne peut pas porter ses expériences, un homme qui s'en occupe pendant l'espace d'un demi siècle, sans autre distraction que le murmure des vents et des bois, sans autre spectacle qui détourne son attention que le spectacle des champs et des cieux? Quelle n'est pas la force d'un homme à qui le travail est imposé par la nécessité de fuir l'ennui, par l'obligation d'éviter les pensées dangereuses, par le devoir rigoureux d'obéir à la règle de son ordre? Puis, quand les années ont affaibli son intelligence, quand ses yeux perçoivent mal les objets extérieurs, quand sa main tremblante ne peut plus tenir les instruments, à l'aide desquels il interrogeait la nature, cet homme ne descendra pas tout entier dans le tombeau : longtemps avant qu'il soit parvenu au terme de sa vie et de ses études, de nombreux disciples se seront formés à ses côtés; ils seront en possession de ses manuscrits et de ses conseils, ils auront recueilli de sa bouche tout un trésor d'observations faites pendant une longue vie, ils auront pris

part à ses opérations, fait sous ses yeux de nombreuses expériences, hérité de toutes ses relations avec les savants de l'époque; ils seront par conséquent en état de remplacer avantageusement leur maître. L'esprit de conservation et de perpétuité qui distingue les corporations religieuses se communiquera par-là même à la science; et les sciences naturelles ne font de progrès que par un travail sans interruption, par une sorte de tradition permanente; car le progrès consiste principalement dans la possibilité d'ajouter les observations que chaque jour amène aux travaux accomplis dans le passé.

On objectera peut-être à ce que nous venons de dire, que ce même esprit traditionnel et conservateur qui distingue ces sortes de corporations est fait pour nuire, et non pour servir, aux progrès des sciences naturelles; on sera tenté d'alléguer, pour fortifier l'objection, l'exemple de ce qui s'est passé dans les derniers temps. Il y avait longtemps que certaines opinions étaient exclues des écoles de philosophie, tandis qu'elles étaient encore soutenues dans les cloîtres; personne plus dans le monde ne se souvenait des doctrines d'Aristote, et néanmoins elles servaient encore de texte aux leçons de certains ordres religieux, on y suivait les auteurs les plus imbus de ces doctrines. Cette objection ne laisse pas que d'avoir une certaine gravité; mais elle s'évanouit si l'on veut bien remarquer que dans les sciences d'observation, le danger de demeurer stationnaire n'est pas aussi grand que dans les autres : tant qu'elles ne perdent pas

leur nature, elles continuent à se développer chaque jour, en profitant des nouvelles lumières que les expériences successives ne cessent de leur fournir.

Si l'on répond à cela que les sciences d'observation sont justement celles qui avaient souffert le plus de retard dans les siècles passés, nous dirons que ce retard n'avait lieu que là où l'observation n'existait pas encore. La physique, en effet, n'était étudiée que d'après une méthode purement spéculative, les faits n'étaient cités que comme des exemples à l'appui d'une doctrine faite *à priori*. Il n'est pas nécessaire de connaître à fond les systèmes anciens sur cette matière, pour savoir qu'ils étaient fondés sur une série de principes et de déductions d'un ordre purement métaphysique. Avec un tel mode d'enseignement, il est évident que les esprits n'étaient nullement portés à l'observation de la nature. Qu'on ajoute à cela l'oubli des études mathématiques, et l'on comprendra qu'il fut presque impossible de faire un pas en avant, puisque les mathématiques jouent un si grand rôle dans l'ordre de la nature. Mais il faut convenir aussi que les études, telles qu'on les entreprendrait à l'avenir, seraient basées sur l'observation, et que, n'ayant aucun rapport avec les anciennes méthodes, elles se mettraient immédiatement au niveau des derniers progrès de la science. L'observation étant une fois posée comme premier élément des études scientifiques, il ne serait plus possible de sortir de cette voie. La science pourrait être plus ou moins cultivée, suivant que les observations se feraient avec plus ou

moins de persévérance et de logique; mais il ne serait plus possible de revenir à la théorie pure, aux vieilles hypothèses de la spéculation, quand la science toute entière aurait été transportée dans le domaine des faits.

Ce serait, en outre, étrangement méconnaître l'histoire des sciences exactes et naturelles, de prétendre que les communautés religieuses n'ont pas contribué d'une manière puissante à leurs véritables progrès. Il y aurait de la mauvaise foi à soutenir encore, que l'esprit conservateur dont elles sont animées les attache obstinément aux opinions anciennes, et les rend hostiles aux progrès réalisés par les savants du siècle.

La première impulsion que les sciences exactes et naturelles ont reçue en Europe, leur vient précisément d'un moine qui, réunissant les connaissances des Arabes à celles qu'il put retrouver encore dans les pays chrétiens, ouvrit dans le dixième siècle, dans ce siècle trop justement appelé siècle d'ignorance, des chaires des mathématiques, de géographie et d'astronomie. Nos lecteurs peuvent aisément comprendre que nous parlons du fameux Gilbert, plus tard devenu Pape sous le nom de Sylvestre II. Cet habile religieux construisit de sa propre main deux sphères, pour rendre sensibles aux yeux de ses élèves les vérités astronomiques. L'une représentait les pôles, les solstices, les équinoxes et tous les signes du zodiaque; elle faisait toucher du doigt les divers phénomènes du mouvement diurne et du mouvement annuel du

soleil, les points de son lever et de son coucher, son passage à travers les constellations célestes. L'autre représentait les étoiles dans leurs positions réciproques, de telle sorte qu'on avait sous les yeux une image du firmament. Le travail était si ingénieux, si bien disposé pour l'enseignement de la science, qu'un auteur contemporain nous rapporte que l'explication d'un seul signe suffisait aux personnes les moins versées dans l'astronomie, pour comprendre l'ensemble, sans le secours des explications du maître.

Il écrivit encore une œuvre sur la géométrie, et cette œuvre, malgré les progrès accomplis pendant l'espace de huit siècles, ne laisse pas que d'offrir un véritable intérêt. Tous ces détails nous sont donnés par l'allemand Hock, dans l'ouvrage qu'il vient de publier et qui porte pour titre : *Histoire du pape Sylvestre II et de son siècle.* On y voit que si cet homme illustre ne fut pas exempt de fautes, il fut néanmoins la lumière de son époque, et l'un de ces puissants génies qui poussent l'humanité dans la voie du progrès.

Dans le treizième siècle, on rencontre un autre moine qui se fait une si grande renommée dans les sciences naturelles, que l'opinion va jusqu'à lui attribuer des inventions merveilleuses. Nous voulons parler d'Albert le Grand. Sans doute peu de personnes croiront aujourd'hui à l'existence de cette fameuse tête de métal qui répondait à toute espèce de questions; on ne croira pas non plus que ce moine ait changé l'hiver en été, un jour qu'il avait à sa table

Guillaume de Hollande, roi des Romains; mais ces fables prouvent au moins la réputation à laquelle était parvenu cet homme extraordinaire, et la supériorité qu'il avait sur tous ses contemporains.

Dans ce même siècle, brillait en Angleterre le célèbre franciscain Roger Bacon, qui jeta un si grand éclat dans les sciences naturelles, qu'il fut accusé de magie; accusation du reste dont il fut complètement lavé. Il fit faire les plus grands progrès aux mathématiques, à l'astronomie, à l'optique, à la chimie; ses contemporains ne crurent pouvoir mieux exprimer les sentiments qu'il leur inspirait, qu'en le surnommant le *Docteur admirable*. Les découvertes faites par cet homme étonnant semblaient impossibles à cette époque reculée. Il suffira de dire que Bacon proposait déjà au pape Clément IV la réforme du calendrier, et que, sans connaître les lunettes, les télescopes et les microscopes tels que nous les possédons aujourd'hui, il prépara la voie à toutes les découvertes, par ses travaux sur la réfraction de la lumière, sur les miroirs sphériques, sur la grandeur apparente des objets, et sur une foule d'autres questions du même genre. Dans un temps où la méthode d'observations était entièrement négligée, il soutint qu'elle était d'une nécessité absolue, si l'on voulait faire avancer la science. Il préludait de la sorte aux créations qui, trois siècles plus tard, devaient illustrer son compatriote et son homonyme, Bacon de Vérulam.

Il nous serait aisé d'augmenter la liste de ces

hommes célèbres, qui surent allier la sainteté du cloître aux plus glorieux succès dans les sciences exactes et naturelles; mais nous nous contenterons de citer encore le fameux Cavalieri qui prépara les voies à la découverte du calcul infinitésimal. Notre intention n'est nullement d'amoindrir la gloire de Newton et Leibnitz; mais il ne faudrait pas s'étonner que les travaux des savants Jésuites italiens eussent inspiré de loin la sublime pensée, monument éternel élevé à la gloire de l'esprit humain, qui ouvrit à la science des mondes inconnus.

Les premiers commentaires des œuvres de Newton, de ces œuvres que les professeurs de la science ne pouvaient même aborder, sont sortis, on le sait, des cellules de deux pères minimes, aussi grands par leur savoir que par leur modestie, le Sueur et Jacquier; ils firent si bien que le *Commentaire sur les principes de Newton* et le *Traité sur le calcul intégral*, œuvres communes des deux savants religieux, ne laissèrent jamais soupçonner ce qui revenait à l'un et à l'autre dans la gloire de ces grands travaux. Ils commentèrent Newton, en confondant leurs efforts de telle sorte que nul n'a pu dire quel est celui des deux à qui le principal mérite devait en être rapporté.

Ces glorieux souvenirs suffiront, sans doute, à montrer combien nous avons eu raison de regarder la culture des sciences naturelles comme entièrement appropriée à l'état religieux, et de laisser de côté les occupations d'un autre genre, conformes, il est vrai, aux traditions de la vie monastique, mais qui n'ont

pas un plus parfait rapport avec la gravité de ce saint état. Dans les siècles barbares, nous dira-t-on, les moines s'occupaient à conserver et à reproduire les manuscrits les plus précieux ; plus tard ils contribuèrent d'une manière non moins efficace à la renaissance et aux progrès des lettres ; et quand vint enfin le temps de la critique et de la synthèse, quand on entreprit de mettre dans un ordre lucide et parfait les matériaux entassés par une érudition indigeste, les moines se signalèrent au premier rang dans ce nouveau genre de labeur, ils montrèrent que l'étendue de leur savoir ne nuisait ni à la profondeur ni à l'exactitude de leur jugement. Pourquoi ne pourraient-ils reprendre le cours de leurs travaux ? Pourquoi les moines du dix-neuvième siècle ne pourraient-ils se consacrer comme leurs illustres prédécesseurs au perfectionnement de l'histoire ecclésiastique et profane? Pourquoi ne s'occuperaient-ils pas à fouiller les anciennes archives, où se trouvent ensevelis tant de documents précieux, où gît, s'il est permis de le dire, la vie politique et domestique des générations passées, vie que les historiens ont si profondément négligée jusqu'à ce jour, uniquement occupés qu'ils étaient à conserver des noms de Princes et de Rois, à peindre de sanglantes batailles et autres choses du même genre qui ne peuvent nous rien enseigner sur la vie intime des peuples, sur cette vie dont nous aimons tant à lire les détails, à l'étude de laquelle nous sommes appelés par l'esprit investigateur et philosophique de notre siècle ?

Ces réflexions, si vraies en elles-mêmes, demeureront toutefois sans application du moins au commencement, puisqu'il s'agit ici de corps religieux nouvellement établis, et que par-là même ils ne pourraient avoir les archives et les bibliothèques dont les anciens monastères étaient abondamment pourvus. Sans un tel secours, il est impossible de faire un pas dans les voies de la science, et ce serait par conséquent commettre un étrange anachronisme, que de vouloir les consacrer d'abord à ce genre de travaux. Si l'on dit à cela que les moines pourraient se procurer dans les pays voisins les archives et les bibliothèques dont ils seraient dépourvus, nous répondrons en premier lieu, que la chose n'est pas toujours facile; en second lieu, qu'en supposant même la facilité de se procurer quelques ressources, elles n'iraient jamais jusqu'à pouvoir servir de base à des travaux d'une certaine étendue; et, en dernier lieu, que pour se procurer ces divers objets les moines seraient obligés d'abandonner fréquemment leur solitude, de passer un temps considérable dans des maisons particulières, soit dans les villes, soit dans les campagnes, ce qui ne manquerait pas d'entraîner la dissipation de l'esprit, le relâchement de la discipline, ce qui ferait descendre en même temps le religieux de la hauteur divine à laquelle il doit se maintenir par rapport au reste des hommes.

Il est important, il est nécessaire que les ordres religieux qui seront nouvellement établis, s'imposent le rigoureux devoir du renoncement et de la solitude,

qu'ils donnent au monde l'exemple des plus pures vertus et qu'ils lui rappellent par leur conduite les modèles des temps primitifs. L'incrédulité s'est efforcée par tous les moyens imaginables de flétrir ces saintes institutions, et l'artifice qui lui a le mieux réussi, c'est de prétendre qu'elles avaient dégénéré, que les règles de leurs fondateurs étaient entièrement méconnues; on exagérait d'une part la sévérité de la règle et de l'autre le relâchement des mœurs, pour mieux les accabler sous le poids de ce contraste. C'est pour cela, et parce que les ennemis de la religion auraient les yeux avidement fixés sur les nouveaux monastères, dans l'espoir d'y surprendre quelques traces de mondanité, que les religieux devront sans cesse avoir présente à leur esprit cette parole de l'Apôtre : *Abstenez-vous de toute apparence de mal.*

Il ne suffit pas que les actions soient irréprochables; il faudra marcher avec tant de circonspection et de prudence, que la malice même la plus raffinée ne puisse rencontrer un seul point accessible à ses traits empoisonnés. Aucune dispute de juridiction ni de rivalité d'aucune sorte avec le clergé séculier, beaucoup moins encore avec le clergé paroissial; aucune prétention qui pût, même de loin, faire soupçonner des vues intéressées ou les vaines complaisances de l'amour-propre; rien qui puisse flatter la vanité; rien pour flatter les sens et affaiblir l'austérité de la vie; rien, enfin, qui puisse entraîner de trop fréquents rapports avec l'extérieur, trop de familiarité avec les hommes du siècle. Quand les séculiers auront franchi

le seuil du monastère, que ce soit pour y voir des exemples capables d'édifier la piété, de fortifier la foi, de confondre l'irréligion et de la forcer à s'écrier comme les magiciens d'Egypte : *Le doigt de Dieu est là!*

Les occupations que nous avons indiquées plus haut, n'ont rien qui puisse nuire à ce but, pas plus que le travail manuel ne nuisait au respect dont on entourait les moines des anciens temps. L'étude des sciences naturelles, et les expériences qui doivent les accompagner remplaceraient ce travail manuel, d'une manière conforme à l'esprit de l'époque et plus utile à l'humanité. Si les hommes amenés dans ces pieuses demeures par la religion ou par la curiosité, surprenaient un religieux tenant une fleur à la main, la décomposant, l'analysant au flambeau de la science; un autre disséquant un insecte pour en enrichir une collection bien choisie; un autre au sommet ou sur le penchant d'une montagne, creusant le sol pour en étudier les différentes couches; un autre au milieu d'un bois épais, observant avec attention les lois d'après lesquelles les arbres croissent ou tombent; est-ce que la vie religieuse y perdrait quelque chose de son prestige et de sa dignité? Bien plutôt, la vue de ces hommes séparés du monde, qui profitent des moments que leur laissent la prière, les exercices de pénitence et l'étude des choses sacrées, pour s'appliquer à l'observation de la nature, dans le but d'adorer le Créateur dans ses œuvres, et de découvrir des vérités utiles à leurs semblables, serait faite assurément pour rehausser la grandeur et la sublimité de

l'institut, et contribuerait puissamment à détruire ce préjugé, que la religion est ennemie des sciences. Le mondain aurait vu la science et la religion se donner la main et se prêter un mutuel secours, s'inspirer un mutuel élan dans le silence de la solitude.

Il y a dans la contemplation de la nature quelque chose qui élève l'âme à de sublimes pensées, et qui porte au cœur un sentiment religieux. La main du Créateur est si visiblement empreinte dans toutes ces œuvres, on y voit resplendir avec tant d'éclat sa sagesse et sa puissance, qu'on ne saurait arrêter ses yeux sur ce magnifique spectacle, sans entendre le cantique divin que la terre et le ciel se renvoient à la louange du Créateur. L'orgueil de l'impiété pourrait seul rendre nos sens inaccessibles au langage harmonieux de la nature. Quels magnifiques passages l'Ecriture sainte ne nous offre-t-elle pas sur les beautés de la nature, sur les merveilles de la création? Qui ne se rappelle le sublime langage que l'Esprit divin prêtait au Prophète-Roi, quand il le conduisait comme par la main, à travers les prodiges opérés par Celui qui posa la terre sur d'inébranlables fondements, qui donna des bornes à la mer, qui déroula dans les espaces le riche pavillon des cieux? Elle serait donc bien digne de trouver une place dans la vie des religieux, cette étude des sciences naturelles dont l'objet est si grand et si propre à nourrir leur foi. Souvent, après avoir adoré Dieu dans le silence de l'oraison, ils continueraient à l'adorer dans le travail de l'étude; des larmes de reconnaissance et

d'amour couleraient de leurs yeux, quand ils se retrouveraient en présence de la même sagesse et de la même bonté.

Ajoutons à cela que ce genre d'occupations, à la fois spéculatives et pratiques, offrirait le double avantage d'occuper en même temps l'esprit et le corps ; l'oisiveté ne pourrait se glisser de la sorte sous les apparences du travail. Un homme peut passer de longues heures devant son bureau, avec un livre ouvert sous les yeux, tandis que son esprit s'abandonne à des distractions sans nombre. L'enfant qui doit, à certaines heures, réciter une leçon apprise ou rendre compte d'un devoir imposé, montrera toujours le plus ou moins de négligence dont il aura pu se rendre coupable ; mais il n'en est pas de même de celui qui n'est plus soumis à de semblables obligations et qui dans son cabinet n'a d'autre témoin que sa conscience. Le travail manuel n'est pas non plus exempt d'inconvénients graves et nombreux ; et quoique en disent les admirateurs outrés de l'antiquité, nous ne pensons pas qu'il fût utile de le rétablir sans restriction. Nous avons dit plus haut notre pensée toute entière sur ce sujet ; pour ce qui concerne l'édification spirituelle de ceux qui sont consacrés à ce genre de travail, nous ferons seulement observer que le plus grand nombre des hommes ne pouvant être appliqués à des travaux ingénieux où la pensée trouve sa satisfaction et son exercice, il serait nécessaire de les occuper à des choses purement mécaniques, d'où il résulterait que leur esprit resterait plongé dans l'oisiveté, pendant que

leurs mains accompliraient leur tâche. Ne serait-ce pas une chose plus belle, plus noble, plus propre à relever l'état religieux et l'honneur de la religion elle-même, de rencontrer un cénobite s'occupant à résoudre les difficiles problèmes des sciences exactes ou naturelles, à poursuivre l'application de ces belles théories, que de le voir travailler à polir l'osier, ou bien à tresser des cilices?

L'AVENIR

DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES EN ESPAGNE.

(Troisième Article.)

La vie religieuse faisant son occupation de la prière et de la pénitence, loin du monde et de la société, offre un asile nécessaire à l'innocence, au repentir, au malheur, et nous devons, sous ce rapport, appeler de tous nos vœux l'heure de son rétablissement en Espagne. Ce n'est pas là néanmoins l'unique point de vue sous lequel nous voulons la présenter; nous voyons en elle quelque chose de plus que sa vertu sublime et sa sublime poésie : dans notre pensée, elle se lie d'une manière intime à l'avenir même de la société.

La civilisation moderne étant fondée sur la liberté de tous les hommes, elle qui maintenant attaque l'esclavage dans les colonies après l'avoir détruit en Europe, doit nécessairement parer aux dangers qu'entraîne avec lui cet immense bienfait; il faut qu'elle se résigne à donner satisfaction aux besoins qui résultent des nouvelles conditions sociales. Les anciens reconnaissaient l'esclavage comme un élément indispensable

pour la société; prévoyant la difficulté de gouverner un grand nombre d'hommes, qui tous jouiraient de la liberté civile, ils eurent recours au plus simple de tous les expédients: ils privèrent de cette liberté le plus grand nombre des hommes; et ceux qui s'en étaient réservé le droit, s'arrogèrent aussi celui d'exploiter à leur profit les sueurs de ces malheureux. Le christianisme n'attaqua pas directement l'esclavage, ne nia pas les droits acquis; il se contenta de jeter un regard de compassion et de bonté sur un état si contraire à la dignité humaine et qui présente tant d'obstacles au développement intellectuel et moral de celui qui le subit. Il résulta de là, que l'esclavage disparaissait à mesure que le christianisme s'étendait et s'établissait sur la terre; et dans ces derniers temps encore, nous voyons que cette religion d'amour et de véritable fraternité tend à relever tous les hommes de cette condition dégradante, nous avons entendu le Père commun des fidèles élever énergiquement la voix contre ceux qui se livrent à la traite des nègres.

La classe des prolétaires a succédé dans nos sociétés à celle des esclaves. Il y a cependant entre eux cette différence, que ceux-ci recevaient de leurs maîtres la nourriture, le vêtement et toutes les autres choses nécessaires, tant dans l'état de santé que dans celui de maladie, tandis que les premiers sont obligés de se procurer tout cela par leur propre travail ou de le demander à la charité publique. Le maître qui possédait plusieurs centaines d'esclaves formant une partie considérable de ses biens, devait par intérêt propre avoir

soin de leur conservation, comme il avait soin de ses troupeaux. La société était donc exempte de cette charge qui reposait exclusivement sur l'intérêt privé des propriétaires; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que les maux dont cette population esclave était la cause pour les sociétés antiques, se retrouvent encore à l'occasion du paupérisme dans les sociétés actuelles. On sait à quelles extrémités Athènes et Rome se trouvèrent plus d'une fois réduites par une plèbe séditieuse et affamée qui réclamait sa part dans le trésor public.

Affranchie de l'esclavage, la classe des prolétaires s'est vue forcée de lutter contre les difficultés de sa situation en même temps qu'elle en goûtait les avantages. Les riches n'ont pas un intérêt immédiat et personnel à pourvoir à la subsistance d'un nombre déterminé d'individus; il leur suffit que dans telles circonstances données, ils ne manquent pas de bras pour leurs services. D'où il arrive que le pauvre abandonné à ses propres ressources qui consistent uniquement dans son travail, est victime de la misère quand le travail vient à lui manquer. Considéré sous un point de vue purement économique, un tel état de choses ne peut qu'entraîner les plus graves inconvénients; car il suppose des moyens de subsistance surabondants pour subvenir en toute occasion aux nécessités des pauvres. Le travail doit être sans interruption et de plus suffisamment rétribué pour le soutien de l'ouvrier et de sa famille : deux conditions sujettes à des éventualités sans nombre, et que nous voyons manquer à chaque instant, laissant dans la

plus affreuse misère ceux dont l'existence dépend de leur accomplissement simultané.

Mais la religion chrétienne qui donna naissance à l'organisation actuelle, dans ce qu'elle a d'avantageux pour l'humanité, ne considère pas les choses sous un aspect purement matériel. A ses yeux l'homme est autre chose qu'une machine propre au travail, la société n'est pas une simple combinaison de revenus et de dépenses. L'homme est un être créé à l'image de Dieu, destiné à une félicité sans fin dans un autre monde; tous les enfants d'Adam sont frères, non-seulement parce qu'ils viennent de la même souche, mais encore et surtout parce qu'ils ont le même Créateur, le même Rédempteur, la même fin dernière. De ces principes naît un ensemble d'obligations qui saisissent l'individu aussi bien que la société : il ne doit pas permettre que ses frères souffrent la faim, la soif, la nudité ; il doit autant qu'il est en son pouvoir les secourir dans leurs nécessités. L'aumône est une obligation véritable ; il est vrai qu'elle n'est pas sanctionnée par les tribunaux de la terre ; mais on ne peut ignorer que l'omission de ce devoir sera l'un des principaux chefs d'accusation au tribunal du juge suprême. Les obligations de la société ne sont ni moins graves ni moins rigoureuses. Le sort des malheureux ne peut être abandonné au hasard de la circulation des richesses. Le législateur doit tenir compte des éventualités extraordinaires qui peuvent amener des calamités publiques, il doit aviser aux moyens de les détourner ou de les atténuer. Quant aux maux

ordinaires qui sont comme le patrimoine de l'humanité, le législateur doit établir un système de secours intermittent ou durable, qui s'appliquent aux maladies non moins qu'aux misères du pauvre.

La liberté n'entraîne pas de la sorte, comme un mal inhérent à son existence, l'abandon des malheureux à leurs propres ressources : l'intérêt du maître à conserver son esclave se trouve ainsi magnifiquement remplacé par les généreuses inspirations de la charité chrétienne.

Le malaise qui règne actuellement dans la société, en dépit de l'immense développement des richesses et de tant d'autres progrès accomplis, provient de ce que la civilisation a dévié des principes qui lui donnèrent naissance et qui firent sa grandeur. L'élément religieux a toujours été nécessaire à l'existence de la société ; mais dans l'Europe moderne cette nécessité se fait sentir d'une manière toute spéciale : notre société n'étant pas basée sur la force, ayant au contraire une tendance invincible à l'exclure de son sein, a besoin par cela même d'une plus grande influence morale pour la gouverner et la diriger, et cette influence ne peut exister en dehors de la religion. L'indifférence et l'incrédulité ont troublé les intelligences, le principe utilitaire a fait germer l'égoïsme dans les cœurs, et voilà qu'une société destinée à présenter au monde la sublime alliance de la stabilité, du bien être et de la splendeur, se sent rongée dans ses entrailles par des infirmités qui la menacent du dernier malheur. L'arbre avait poussé vigoureux et

magnifique, il déployait dans les airs ses nombreux rameaux chargés de fleurs et de fruits ; « la terre qui l'a nourri, ont dit quelques insensés, fut bonne sans doute pour les premières années de sa végétation, il en faut maintenant une autre, transplantons cet arbre dans la terre que nous avons préparée ; c'est à notre génie qu'il appartient d'achever l'œuvre de la nature. »

Avec ces étranges pensées et ces préoccupations orgueilleuses, il n'est pas étonnant qu'on n'ait pas vu l'utilité des vénérables institutions qui nous avaient été léguées par nos pères. Tout ce qui ne rentrait pas dans le cadre mesquinement régulier des conceptions philosophiques, a été condamné, repoussé avec un suprême dédain, comme les vaines superfétations d'un autre âge. Ces philosophes qui réprouvent ainsi ce qu'ils ne veulent pas comprendre, et qui s'efforcent de jeter l'univers entier dans le moule de leur étroite intelligence, ressemblent en vérité à un pauvre jardinier qui, fier de la régularité de ses plantations et de ses dessins, plein d'orgueil à l'aspect des quelques toises carrées qu'il a cultivées de ses mains, blasphémerait contre le grand Dessinateur du monde, parce qu'il a répandu ses trésors avec une sublime prodigalité et dans un désordre admirable, plaines immenses, montagnes s'élevant jusqu'aux cieux, fleuves féconds, torrents impétueux, cascades retentissantes.

L'incrédulité ne s'est jamais montrée plus aveugle et plus haineuse qu'à l'endroit des ordres religieux. Elle n'a pas vu, ou plutôt elle n'a pas voulu voir,

que ces grandes institutions ont toujours répondu à de grandes nécessités, non-seulement religieuses, mais encore politiques et sociales; que même à notre époque on ne devrait pas priver la société d'un élément capable de guérir ou de diminuer au moins quelques-uns des maux qui la travaillent. Mais le monde par bonheur, en dépit de ses distractions et de ses vanités, se montre plus sage que certains philosophes qui prétendent le diriger : malgré toutes les déclamations, toutes les intrigues, toutes les violences mêmes dirigées contre les institutions religieuses, le monde les accueille avec empressement, quand il veut posséder un moyen efficace pour instruire, moraliser ou consoler. Dans les pays les plus civilisés, dans ceux-là même où les préjugés antireligieux ont poussé de plus profondes racines, nous voyons les pauvres appeler à eux, avec autant de confiance que d'amour, ces Frères de la Doctrine chrétienne, dont la vie toute entière est consacrée à transmettre à leurs enfants les éléments d'une instruction uniquement fondée sur la foi de l'Eglise; nous voyons les infirmes bénir encore la religion qui leur envoie, comme des anges tutélaires, ces Sœurs de la Charité, qui ne cessent de leur prodiguer tous les soins et toutes les consolations sur leur lit de douleur.

Vous allez répétant à chaque instant, que l'or est l'agent universel, un talisman capable d'opérer les plus grands prodiges; eh bien, ouvrez vos trésors, répandez l'or à pleines mains, et formez, si vous le pouvez, une Sœur de la Charité ! Non, la douceur,

la patience, l'inépuisable bonté, l'abnégation et le dévouement qui distinguent ces femmes admirables, ne peuvent naître d'un motif purement humain ; ces grandes choses ont leur source dans l'esprit de Dieu et dans le feu de la charité. L'expérience est d'accord avec la raison pour proclamer cette vérité. C'est en vain que les ennemis de la religion se sont efforcés de nous persuader, que ces sublimes sentiments pouvaient se trouver dans des hommes qui ne pensent pas à Dieu, qui n'espèrent pas une vie future. Nous comprenons qu'un individu dominé par une forte passion, ou bien soulevé par le noble élan d'une générosité naturelle, expose quelquefois son intérêt ou sa vie même, pour voler au secours de ses semblables ; mais si l'on observe les choses de près, au fond d'un tel dévouement on découvre ou l'amour de la gloire, ou l'aveuglement d'une exaltation soudaine, si l'on n'y trouve même un égoïsme secret ; de telle sorte, que cette abnégation qui frappe au premier abord, s'évanouit bientôt devant un examen sérieux des motifs qui l'animent.

Supposons néanmoins que certains individus puissent parvenir à ce dévouement nécessaire, qu'ils soient capables de s'offrir en holocauste au bien de l'humanité, sans songer à la gloire qui peut leur en revenir, sans avoir aucune passion pour mobile ; ce phénomène pourra-t-il se généraliser? Ne frappe-t-il pas précisément par ce qu'il a de singulier et d'étrange? L'heureuse disposition de ces âmes à se dévouer pour leurs semblables, la prendrait-on par ha-

sard pour le type de l'humanité, croirait-on même pouvoir la rencontrer dans un petit nombre d'hommes? Quelle grande institution voudrait-on asseoir sur des bases aussi étroites? De pareils traits de dévouement sont toujours, qu'on ne l'oublie pas, l'effet d'un moment d'enthousiasme, et l'enthousiasme est chose rapide et passagère, qui ne saurait donner par conséquent que des résultats passagers. Le cœur humain est trop faible et surtout trop inconstant, pour puiser en lui-même la force de fournir une longue carrière de douleurs, de mortifications, d'humiliations de tout genre, sans espoir de recevoir jamais la plus légère récompense; quand cette récompense n'est pas sur la terre, il faut qu'elle brille à ses yeux dans un monde meilleur.

Considérons un instant la destinée d'une Sœur de la Charité. A la fleur de ses années, au printemps de la vie, quand tout l'éclat de la jeunesse se reflète sur sa figure et dans ses yeux, quand le monde la berce de ses plus douces illusions, de ses plus flatteuses espérances, c'est alors qu'elle s'arrache aux bras de ses parents, qu'elle dit un dernier adieu à sa tendre mère; puis la voilà qui s'enfuit loin du toit paternel, des amis de son enfance, du ciel qui l'a vue naître, du pays où se rattachent tous les souvenirs de sa vie; elle va dans des contrées lointaines, dans la société de personnes inconnues, dans une pauvre demeure où règnent la pénitence et l'austérité. Privée de toutes les douceurs et de toutes les commodités de l'existence, entourée de privations et de sacrifices, seule

avec son cœur et son Dieu, elle se souvient parfois avec une douloureuse émotion, ou même avec des larmes brûlantes, de la souffrance et de l'amour de cette tendre mère qui pleure elle aussi, avec des larmes intarissables, la perte d'une fille dont elle est à jamais séparée. A quelles angoisses ne doit pas être livré ce cœur de jeune fille, avant de s'immoler sans retour, au moment d'accomplir le redoutable sacrifice? Si cette victime préparée pour le ciel porte encore un regard sur la terre, elle ne trouve rien autour d'elle qui puisse adoucir l'amertume de ses pensées; si elle porte les yeux sur l'avenir, quel sort réserve-t-il à sa longue existence? Raisonnons toujours selon le sens humain : Au sortir de cette triste demeure, la jeune vierge ira s'ensevelir dans un hôpital pour tout le reste de sa vie. Pour elle, aucune espérance de délassement; veillant sans cesse auprès de l'infirme et du moribond, elle boira lentement la coupe d'amertume; les plaies saignantes de l'humanité seront son unique spectacle, et son activité s'épuisera dans les services les plus pénibles et les plus repoussants pour la nature. A l'horreur de tous les maux, et souvent au danger de la contagion, se joindront quelquefois les grossièretés ou les injures des malades eux-mêmes, l'ingratitude de ceux auxquels elle prodigue tant de secours, aux dépens de son bonheur et de sa vie. Des jours sans repos, des nuits à peine entrecoupées par un sommeil avare, les mêmes occupations, les mêmes devoirs se succédant sans interruption et sans relâche; des journées, des

années toujours semblables entre elles, mêmes privations, mêmes ennuis, mêmes services, mêmes dangers, toujours la présence des objets les plus tristes, toujours l'oreille fatiguée par les gémissements et les plaintes, toujours les frémissements de l'agonie et le sombre aspect de la mort; tel est l'avenir de cette jeune fille, telle son unique espérance, jusqu'au jour qui la verra descendre elle-même dans le tombeau. Réunissez maintenant toute votre philosophie, faites appel aux plus nobles sentiments du cœur humain, et voyez si vous pouvez offrir une consolation quelconque à cette victime pure, qui du fond de sa retraite embrasse d'un regard son avenir et son passé. Non, il n'y a pas de forces dans la nature pour soutenir une résolution aussi sublime; il n'est pas de cœur, tout grand et généreux qu'il soit, qui ne se sente défaillir devant une telle perspective. La religion seule est capable d'inspirer un tel héroïsme; Dieu seul peut accomplir ce miracle permanent.

Si l'humanité souffrante a besoin d'être secourue par des soins aussi pieux, avec tant de sollicitude et d'amour, ce n'est qu'à la charité chrétienne qu'on peut la confier. Il y aurait désormais trop de candeur à s'en reposer sur la philanthropie; on sait bien qu'elle n'est au fond que l'égoïste calcul du travail et du salaire. Le malheureux, le vieillard, l'infirme, au sein de la pauvreté, peuvent-ils appeler le secours par l'attrait de la récompense? Et si le secours devient une affaire administrative, l'administration la plus sévère pourra-t-elle adoucir les manières et le langage

de ceux qui seront chargés de le donner? Si, à force de vigilance et de rigueur, on obtient la ponctualité, jamais, non, jamais on n'obtiendra la tendresse et l'amour.

La charité chrétienne elle-même, quand elle agit isolément sur les cœurs, est loin de produire les mêmes effets que lorsque son action est soumise à la discipline d'un ordre religieux. Dans ce dernier cas, ce n'est plus un individu qui agit, c'est une institution tout entière; et l'institution est une personne sublime, un être moral qui ne meurt pas, qui ne s'altère pas, qui n'éprouve pas les vicissitudes dont les âmes les plus vertueuses sont assaillies; c'est un être supérieur à toutes les passions, à tous les désirs, à toutes les vues de la faible humanité, il passe à travers toutes les douleurs de la terre, sans jamais en être atteint, sans autre loi que celle de la charité, sans autre espérance que celle du ciel, sans autre objet que Dieu même. Cet esprit qui vit dans l'institution, se communique toujours dans une certaine mesure à chacun de ses membres, et voilà pourquoi nous les voyons agir d'une manière si extraordinaire et qui déconcerte toutes les combinaisons de la sagesse humaine. Le tableau que nous venons de tracer n'est pas une fiction poétique, c'est une réalité palpable et subsistante, qui se trouve au milieu de nous, que nous pouvons considérer à chaque instant, et dont les heureuses influences se répandent sans cesse sur l'indigence et l'infirmité. C'est là un grave sujet de réflexion pour ces hommes qui condamnent, sans

les entendre, tous les ordres religieux ; qu'ils voient s'il n'y a rien dans leur antipathie qui doive nous causer un douloureux étonnement, alors même que l'on voudrait juger les choses en dehors de toute conviction religieuse, au seul point de vue de la philosophie et de l'humanité.

On nous dira peut-être que nous avons, à dessein, présenté le tableau d'un institut bienfaisant et sublime, contre lequel nul ne pourrait s'élever sans abdiquer tout sentiment de compassion et d'amour pour ses semblables. Mais qu'on veuille bien observer que notre but a seulement été de sauvegarder les principes combattus, de démontrer jusqu'à l'évidence que la religion élève l'homme à un degré de perfection et d'utilité, que ses efforts ne sauraient jamais atteindre, que toutes ses vertus multiplient leur puissance, épurent, agrandissent leur action, au sein d'une institution religieuse; notre but a été, par conséquent, de montrer la souveraine imprévoyance, la cruauté, le crime de ceux qui condamnent tous les ordres religieux, qui font effort pour les empêcher de renaître, et qui ne se demandent pas s'il existe un autre moyen de remédier aux maux dont les sociétés modernes sont dévorées. Il importe de ne pas perdre de vue que les malades et les infirmes ne sont pas les seuls véritables nécessiteux ; il y a cette multitude de pauvres que les revers de l'industrie jettent parfois sur les rues de nos cités, et qui sont réduits à demander un morceau de pain pour leur nombreuse famille ; il y a toute cette classe d'ouvriers sans instruction,

sans éducation, sans connaissance de leurs devoirs, et qui ne connaissent de freins à leurs instincts pervers que la vindicte publique; il y a ce nombre, toujours si considérable, de femmes qui commencent l'apprentissage du vice dans les établissements industriels, et qui finissent par se plonger dans les désordres les plus affreux; il y a cette enfance dont personne ne s'occupe, qui n'entend que des obscénités et des blasphèmes, ne voit que des scènes de scandale et d'immoralité, qui erre sans cesse sur nos places publiques, abandonnée à elle-même, croissant tous les jours en âge et en perversité, préludant ainsi à une vie corrompue et trop souvent criminelle. Voilà les grandes maladies sociales; il est urgent de s'en occuper; toute négligence et tout retard constituent un danger de plus pour la société actuelle. La perturbation des idées, la corruption des mœurs, l'affaiblissement des croyances religieuses ont rendu la situation extrêmement critique. Les grands devoirs qu'on accomplissait autrefois d'une manière plus ou moins parfaite, sont aujourd'hui complètement abandonnés. Qu'on ose dire maintenant qu'il n'est pas à propos de permettre, de protéger le rétablissement des ordres religieux, de ces ordres qui sont autant de remèdes appliqués à chacune de nos maladies. Tout les réclame parmi nous, la religion, l'humanité, la politique, l'ordre social, l'avenir de la nation, la prospérité matérielle des peuples.

N'oublions pas qu'en Espagne il n'est pas d'autre moyen efficace d'agir sur le corps entier de la nation,

que la religion catholique; n'oublions pas que cette religion ne demande que l'indépendance et la liberté, pour remédier au malheur et satisfaire aux nécessités de chaque époque. Quand l'invasion des barbares rendit nécessaires de grandes associations, qui eussent pour but de conserver les restes précieux de la civilisation antique, de préparer et de fomenter le développement des sociétés modernes, on vit s'élever sur tous les points de l'Europe d'innombrables monastères qui conservèrent le dépôt sacré des sciences et des arts. A l'époque des grandes luttes contre les musulmans, lorsqu'un si grand nombre de chrétiens tombèrent au pouvoir de ces nouveaux barbares, l'Eglise vit naître dans son sein les ordres destinés à la rédemption des captifs, et dont chaque membre consacrait sa vie à cette œuvre si éminemment chrétienne, prenait même parfois les chaînes des esclaves pour leur rendre une patrie et la liberté. Quand un nouveau monde eut été découvert, quand on eut besoin de colonies civilisatrices pour modérer la fureur de la conquête, pour éclairer des peuples assis dans les ténèbres de l'erreur, et les élever peu à peu au niveau des races européennes, ce furent encore des ordres religieux qui, une croix à la main, vinrent prêcher la fraternité sur une terre où l'on ne connaissait que l'horreur des combats et la honte de l'esclavage. Laissons donc au catholicisme une entière liberté; laissons le drapeau de la rédemption se lever partout où la charité voudra l'arborer; et nous verrons les nécessités et les périls qui travaillent le corps

social disparaître graduellement, autant du moins que le permet la triste condition de l'humanité. Ce que nous pouvons uniquement obtenir d'une religion divine, n'allons pas le demander aux misérables pensées de l'esprit humain.

DE L'ACTUALITE.

I.

Comment avons-nous pu descendre à ce degré de désordre et d'abattement? Pourquoi n'avons-nous pas de gouvernement, se demande-t-on quelquefois. Comment ne sommes-nous pas tombés dans un état encore pire? Comment avons-nous pu conserver une ombre même de gouvernement? Voilà ce qu'il fallait plutôt se demander dans les circonstances actuelles. Minorité, guerre de succession, révolution : chacun de ces maux suffit pour bouleverser une société ; que ne devions-nous pas attendre de leur réunion.

La seule minorité de Charles II suffit pour agiter et troubler les derniers temps de la maison d'Autriche; la guerre de la succession toute seule inonda la Péninsule de sang, avant d'asseoir sur le trône la dynastie des Bourbons. Faut-il donc s'étonner des maux sans nombre que nous avons soufferts ? La Providence a permis que les trois plus puissants éléments d'agitation et de ruine se soient combinés contre nous dans une action commune.

Sous une minorité le trône est réellement vacant ;

on n'aperçoit à son ombre qu'un berceau royal. Les fonctions de la royauté sont confiées à des mains étrangères, et cependant la force du pouvoir monarchique est essentiellement liée à la personne même du monarque. Le monarque est inamovible, la régence ne l'est pas; le monarque agit en son propre nom, et la régence au nom d'un autre. L'autorité est faible parce qu'elle est transmise, parce qu'elle ne sort pas immédiatement de sa source; l'ambition ne connaît pas de bornes, parce que le pouvoir suprême est lui-même sujet aux éventualités des changements; toutes les espérances sont dès lors autorisées et toutes les usurpations regardées comme possibles. Durant cette fatale période la nation subit tous les inconvénients et tous les dangers d'une monarchie élective. La loi qu'on vient de faire en France pour rendre la régence héréditaire, toute funeste qu'elle est par l'effet des circonstances, renferme une pensée de profonde politique.

Une guerre de succession suppose que le droit est mis en doute, elle remet la décision au sort des armes. Tant que dure le sanglant procès il y a trône contre trône, par conséquent plus d'unité; la monarchie est privée de son caractère essentiel; son existence est comme suspendue jusqu'à la décision de la lutte.

La révolution attaque le principe même du gouvernement, puisqu'elle tend par sa nature à changer les formes politiques et l'organisation sociale. Elle est l'ennemi-né du pouvoir, elle n'a d'autre objet que

de l'affaiblir, pour arriver à le renverser de fond en comble. Elle relâche incessamment tous les liens sociaux, parce que ce sont là autant d'obstacles à ses desseins. Le pouvoir est le but de toutes ses haines, d'abord parce qu'il est pouvoir, et en second lieu, parce qu'il est le centre et le nœud de toute organisation sociale.

Dans ces dernières années la révolution eût été impuissante, comme elle le fut aux époques antérieures, si elle n'avait eu pour auxiliaires une guerre de succession et une minorité. Toutes les fois qu'elle se fût engagée dans une lutte corps à corps avec le trône, elle aurait succombé, par la raison que le trône est national et que la révolution ne l'est pas.

Quand la révolution a su connaître ses véritables intérêts et la faiblesse de ses propres ressources, elle a cherché le moyen de se placer sous la protection même du trône. Il lui fallait un bouclier, et sur ce bouclier elle a gravé le blason de la monarchie.

II.

Nous nous sommes quelquefois demandé si un monarque révolutionnaire nous eût été plus funeste qu'une révolution monarchique. Tout bien considéré nous avons préféré celle-ci, puisqu'enfin nous devons désirer que le mal ne fasse jamais alliance avec la force. Un monarque révolutionnaire qui se serait jeté, avec les modifications imposées par les idées de

notre époque, dans les voies de Henri VIII et de l'empereur Joseph, nous aurait peut-être perdus sans retour. Souvenons-nous de certaines périodes des règnes de Charles III et de Charles IV. Le désordre des révolutions détruit et renverse, mais il n'élève rien, ni bien ni mal ; il traîne après lui son ennemi le plus terrible : un incurable discrédit ; tandis que l'action ordonnée, régulière, ferme, que déploie la monarchie, renverse et bâtit en même temps. Malheur au peuple, quand les ruines et les constructions sont également dirigées par le génie du mal !

Et désormais que peut-il arriver ? Les circonstances ne sont plus les mêmes ; si, par un événement qui se trouve dans l'ordre des choses possibles, le trône était soumis à de funestes influences, son action serait nuisible, il est vrai, mais elle ne serait pas omnipotente. Il y a déjà longtemps que les bons principes ont appris à se passer de tout autre secours que de celui de leur force intrinsèque. C'est cette force que l'on voit agir en ce moment, et nul pouvoir sur la terre n'est capable de l'enchaîner, bien moins encore de la détruire. Sans doute, il faut que les défenseurs des bons principes sachent aujourd'hui se montrer : l'Espagne est comme une grande armée qui campe au milieu du désordre ; chaque soldat prend sa position du mieux qu'il peut, et ne se fait même aucun scrupule, au besoin, de prendre celle d'un autre ; ne prenons rien à personne, veillons seulement autour de l'arche sainte.

III.

La guerre de succession est finie, la minorité approche de son terme, la révolution est à bout de voie; celle-ci n'a que trop obtenu son objet, autant du moins qu'il était possible. Qui peut maintenant nous empêcher de fonder un gouvernement? Voilà ce que nous disons aujourd'hui, ce que nous ne cesserons de répéter à l'avenir.

Comment savez-vous, nous dira-t-on peut-être, que la révolution est à bout de voie? Nous le savons, parce que nous ne voyons plus rien debout de ce qu'elle voulait renverser, si nous en exceptons ce qui de sa nature est indestructible. Nous sommes assis au milieu des ruines, et c'est ce qui nous garantit de toute illusion.

Après ce qui a été fait, tout ce qui se fera désormais ne méritera pas le nom de révolution. Ce sera, tout au plus, comme un dernier effort pour empêcher qu'on ne sorte des ruines, qu'on ne déblaie le terrain, qu'on ne relève l'édifice. Certains actes, certains projets exigent, pour s'accomplir, des monceaux de poussière; il faut qu'on puisse à souhait obscurcir les airs et changer le jour en une nuit profonde.

Au sein d'une vaste plaine, entrecoupée de riantes collines, il existait jadis un sublime monument qui élevait jusqu'aux nues et sa coupole splendide et ses

gigantesques tours. La beauté du pays, la fertilité des compagnes, l'éclat du ciel, la grandeur des horizons, semblaient dire que là, rien ne pouvait manquer à l'homme. Et cependant le temps, qui détruit tout, avait peu à peu démantelé l'édifice, ébranlé ses toits, miné ses murailles, corrodé ses fondements. Là, un énorme pan de mur qui menace de se détacher de l'ensemble des constructions; là, une voûte immense dont les appuis se sont écroulés par lambeaux; des arcades isolées, des colonnes sans entablement, de vastes brèches ouvertes de toutes parts, les anciennes avenues obstruées par les décombres : partout l'image de la confusion et du désordre, partout l'aspect de la désolation et des ruines. L'homme n'habite plus une semblable demeure, et toutefois elle n'est pas déserte. Les renards, les hyènes, les chacals, les tigres, tous les genres de reptiles et de bêtes fauves y ont établi leur domicile, glissent, rampent, se précipitent à travers les larges fentes que le temps a pratiquées; les hiboux et les vautours ont construit leurs nids au sommet des tours qui subsistent encore.

Un voyageur se promenait à pas lents autour de ces ruines, et contemplait ce triste tableau dans le sentiment de la douleur la plus profonde. Le tigre faisait entendre ses terribles rugissements, là où l'on n'entendait autrefois que les aboiements du chien fidèle; là où retentissait le chant suave et mélodieux des oiseaux renfermés dans leur élégante prison, l'oreille était attristée par le cri sinistre du hibou, son aspect repoussant avait remplacé les formes gracieuses et les

brillantes couleurs des habitants ailés de ces lieux; les ouvertures qui encadraient jadis la figure bienveillante d'une ménagère empressée, ou le front pur d'une jeune vierge, laissaient maintenant apercevoir la tête hideuse de l'hyène ou du tigre; ces mêmes vergers où jouaient autrefois l'enfance et la jeunesse, n'étaient sillonnés que par d'horribles serpents qui montraient à travers les arbustes et les plantes sauvages leur langue sanglante et leurs yeux enflammés.

Par respect pour les anciens possesseurs de cette demeure, se dit alors le voyageur, il faut que ce spectacle disparaisse, que ces ruines soient effacées, que l'antique manoir revive dans toute sa splendeur! Et l'on rapporte que le cri de sa généreuse douleur s'étant fait entendre au milieu des ruines, les bêtes fauves, les reptiles hideux, les oiseaux nocturnes qui en faisaient leur habitation furent glacés d'épouvante; ils poussèrent à la fois une clameur confuse composée de toutes leurs voix discordantes; et ce mélange de rugissements, de sifflements, de glapissements et de tant d'autres cris inexprimables et innomés, faisait un ensemble fantastique, qui portait au fond du cœur la confusion et l'effroi.

IV.

Un signe que les révolutions approchent de leur fin, c'est quand les tribuns se font courtisans et quand les agitateurs se posent en hommes d'État.

Si vous entendez la révolution invoquer la légalité, soyez persuadé que ses ennemis sont hors de combat, et qu'il ne s'agit plus maintenant pour elle que de se partager le butin avec quelque sécurité. Alors vient le mot consacré, *les faits accomplis;* alors il ne faut plus, comme on dit encore, que *consolider la situation.* En temps de révolution, on doit savoir oublier ou ne plus comprendre le Dictionnaire de l'Académie.

On a beaucoup crié contre un certain nombre d'hommes plus ou moins âgés, qui ont eu le tort de se montrer les opiniâtres défenseurs des lois qu'ils avaient faites, et de la situation qu'ils avaient créée.— Comment, disaient leurs adversaires, vous, les fougueux tribuns d'une autre époque; vous, les implacables ennemis du pouvoir monarchique; vous, auteurs de la révolution, pères de la Constitution de l'an XII; vous, les incorruptibles adversaires de toutes les Camarilla, les hommes du peuple, les éternels protecteurs de ses droits; vous avez pu vous prostituer au caprice d'un pouvoir nouveau, qui n'a pour lui ni l'éclat du génie, ni le reflet d'un grand nom, ni la grandeur des souvenirs historiques, ni les espérances de l'avenir! Quoi! vous préférez un regard approbateur, un sourire même de ce pouvoir, à la grande voix du peuple, aux vœux du Parlement, à l'unanime cri de la presse périodique! Quoi! vous avez pu changer de principes, repousser vos anciennes croyances, sacrifier même vos illusions, partager votre propre cœur! Quel changement inattendu! Naguère les réunions patriotiques, maintenant les

salons de la diplomatie; naguère le dédain pour toutes les distinctions aristocratiques, maintenant une soif insatiable de titres et d'honneurs; naguère, en passant devant les palais des rois, vous n'aviez pour ces édifices de la tyrannie qu'un regard de mépris ou de menace, maintenant vous peuplez toutes les antichambres de la royauté, vous portez toutes les livrées des cours, vous avez place dans les carrosses blasonnés qui éclaboussaient votre fière indigence; naguère vous vous faisiez un devoir de cette pauvreté, vous tranchiez du Spartiate, une seule pensée fermentait dans vos nobles poitrines, un seul mobile animait vos actions, c'était la prospérité, c'était la liberté, la liberté surtout de votre malheureuse et bien-aimée patrie! Maintenant, chose cruelle à dire, vous avez accepté de gros traitements en récompense de vos services, vous avez d'un seul coup dissipé le prestige de votre passé, vous avez commis la plus horrible des profanations, en substituant l'ignominie de l'or à la gloire des plus saints enthousiasmes !...— Voilà ce que disaient aux hommes du pouvoir ceux qui se sont faits leurs adversaires, et dont quelques-uns ont été leurs auxiliaires et leurs amis. Les conséquences ne sont pas difficiles à tirer, un tel langage n'a pas besoin de commentaire; et nous ne savons vraiment si ce que nous allons dire peut être de quelque utilité.

Dans le temps où se fondait la Constitution de 1812, où l'homme inaugurait sur notre sol l'école révolutionnaire et voltairienne, plusieurs écrivains se levèrent pour défendre la religion et la monarchie; cha-

cun combattait à sa manière, avec plus ou moins d'éclat, selon les événements et les circonstances, mais toujours avec une grande puissance de doctrine et de raisonnement. A part l'exaltation des esprits, bien naturelle du reste au premier moment de la lutte, si l'on fait attention surtout aux insolentes provocations des amis de la nouveauté ; à part encore les manœuvres et les vengeances des partis, ce que disaient les plus remarquables champions de l'état social, peut à peu près se résumer en ces termes : Peuple espagnol, ces hommes qui te parlent sans cesse de liberté, qui te promettent sans cesse de ramener l'âge d'or, ces hommes te trompent. Leurs théories sont celles dont la France a fait l'essai ; regarde ce qu'elles ont produit chez elle, et tu verras ce qu'elles produiront chez toi. Ils veulent renverser une divinité, pour se mettre simplement à sa place ; l'encens que tu seras forcé de brûler devant eux blessera les généreuses répugnances de ton orgueil national, les victimes qu'il faudra leur immoler coûteront cher à tes affections comme à ta prospérité. Leur ambition et leur cupidité se couvrent des fausses apparences d'une liberté mensongère et d'une ruineuse économie. Ne prête pas l'oreille à leurs discours, le temps punirait ton imprudence par une interminable série d'humiliations et de malheurs. C'est ainsi que parlaient ces écrivains ; ne dit-on pas aujourd'hui la même chose ? Le langage de la presse à cette époque, la presse le tient encore de nos jours. Les hommes sont toujours les mêmes, leurs noms seuls changent

avec les temps ; c'était la prévoyance qui parlait alors, aujourd'hui c'est l'expérience... Quels terribles désenchantements les révolutions traînent après elles ! Hommes qui étudiez l'histoire de ces temps malheureux, ne vous fiez pas aux livres qui furent trop souvent écrits par les auteurs ou les complices du mal ; considérez les faits, et pas autre chose que les faits ; voyez ce qui existait, voyez ce qui existe ; souvenez-vous de ce qu'étaient les révolutionnaires avant la révolution, regardez ce qu'ils sont maintenant qu'elle est accomplie : les honneurs ont succédé à l'obscurité, la richesse a remplacé l'indigence : voilà le mot de l'énigme !

V.

« Toutes les réputations sont ternies, s'exclament certains hommes, il est impossible de gouverner ; la capacité la mieux constatée, la probité la plus incorruptible ne servent plus de rien ; après quelques instants de respect ou de silence, elles tombent dans le discrédit. Les révolutions sont comme des monstres qui détruisent tout ; et quand elles n'ont plus rien à dévorer, elles s'en prennent aux réputations. » Nous ne nous sommes jamais fait l'avocat de la révolution, nous n'avons jamais prétendu qu'il fût aisé de gouverner ; mais nous ne voulons pas qu'on reproche à la révolution des crimes dont elle n'est pas coupable ; elle en a commis assez qu'on ne saurait révoquer en doute : ne la calomnions pas. Notre opinion sur ce

point pourra sembler étrange; ce n'est pas une raison pour la regarder comme dénuée de fondement. La révolution par elle-même ne détruit pas les réputations, elle les met seulement à l'épreuve, ce qui est bien différent. A notre avis, l'opinion publique, bien loin d'être injuste et sévère, s'est montrée jusqu'à ce jour d'une indulgence excessive. Il est des capacités qui ne peuvent conserver leur renom éclatant qu'à la condition de se tenir dans un nuage mystérieux : sont-elles exposées à la lumière, le prestige disparaît. A qui la faute ? Il est des vertus hypocrites, il est des probités qui ne servent de rien à l'heure de la tentation; l'appât brille, le péril menace, la probité succombe. A qui la faute, encore une fois ? Les révolutions secouent, ébranlent la société; le mal déploie son plan d'attaque, le bien est dans la nécessité de se défendre; les partis se dessinent, des situations difficiles se présentent, la lutte est bientôt engagée; c'est le moment de montrer la trempe de l'épée, l'habileté de la plume, le tact gouvernemental, la prévoyance politique, la force du caractère, l'énergie de la volonté, la noblesse des sentiments, les qualités de l'honnête homme; les intelligences et les cœurs sont alors mis à nu. A qui la faute, s'il en est peu qui se tirent avec honneur de la terrible épreuve ?

Quels sont les hommes éminents, ou même distingués, à qui l'opinion publique ne finisse par rendre justice? Il en est peu qui réunissent toutes les qualités de l'homme supérieur, chacun a les siennes; et sur ce point, le public n'est pas aussi injuste qu'on

voudrait le supposer. Il ne fait autre chose que discerner les talents, les classer, rendre à chacun selon son mérite, lui refuser un hommage injustement réclamé. Nous sortons à peine de la guerre civile, nous sommes encore plongés dans les troubles politiques; qu'on parcoure maintenant la liste des hommes qui se sont signalés par leurs talents, leur caractère, leur probité, par leurs qualités même bonnes ou mauvaises, n'importe le drapeau qu'ils ont suivi; et l'on verra que l'opinion est à peu près fixée sur leur mérite. On peut différer sur certains points; mais si l'on se trompe, c'est ordinairement à l'avantage de ceux qu'on veut apprécier. Quand le soleil se montre, tous peuvent aisément le voir, sans en excepter ceux pour qui sa lumière est importune.

Mais vous savez bien ce que l'on aime à se dire : ce ne sont pas les contemporains qui vous rendent justice, c'est la postérité. Il y a du vrai dans cette parole; mais en temps de révolution, la postérité ne tarde pas à venir; les années sont des siècles, les générations vivent plusieurs vies; avant donc que les notabilités descendent au tombeau, elles ont pu recueillir le jugement de l'histoire. Qu'est devenue l'apothéose de ce fameux député des Constituantes de Cadix? Ce député vit encore; mais le jugement de l'histoire est arrivé pour lui. On conteste plusieurs qualités à Matinez de la Rosa; mais qui met en question son honneur et son éloquence parlementaire? Qui conteste à Galiano son impétuosité, à Isturiz son énergie, à Lopez son extrême facilité, à Toreno sa

pénétration et sa souplesse? Qui méconnaît les talents de Cordova et de Zumalacaregui?

Toutes les caricatures du monde ne peuvent détruire un fait; tous les articles de fonds possibles ne suffisent pas pour le remplacer. Qu'auraient pu les caricatures contre Napoléon, en présence de l'ordre rétabli, de l'administration organisée, des drapeaux enlevés à l'ennemi? Que pouvaient les articles d'un journal ministériel pour relever le prestige d'Espartero? On lui décernait les titres d'illustre, d'invincible, de patriote; on vantait son désintéressement et sa modestie, et de tous ces éloges chacun approuvait ce qu'il croyait juste; mais jamais on n'osa le nommer grand homme, homme de génie. Lui-même a pris soin de nous dire, dans un manifeste récent, qu'il ne méritait pas ce titre, qu'il ne poussait pas jusque-là son ambition; tant il est difficile de s'élever contre les faits!

S'il était de notoriété publique que vous avez dilapidé les finances de l'Etat, de quoi vous servirait que deux ou trois écrivains salariés vous proclamassent à l'envi un homme d'honneur, de désintéressement et de probité? Le dégoût seul ferait justice de semblables éloges.

On tourne tout en ridicule, on fait de tout un objet de raillerie chez un homme souvent très-respectable, cela est vrai; mais sa réputation en est-elle aussi affectée qu'on pourrait le croire? Quand un homme politique a prouvé par des faits la réalité de son mérite et la grandeur de ses talents, que lui im-

porte qu'un folliculaire sans aveu lui reproche les défauts de sa figure, les déviations de sa taille, son port disgracieux et vulgaire, et jusqu'à la tournure antique de ses vêtements? On voit dans le monde tant de jambes parfaitement droites, tant de corps bien faits, tant de figures élégantes qui sont le partage des plus parfaites nullités. Talleyrand était boiteux, et la diplomatie européenne rampait à ses pieds.

Si l'on parvient quelquefois, à des époques d'agitation et de désordre, à laisser dans l'inaction des hommes capables de sauver un pays, c'est le pays seul qui souffre de leur retraite; mais leur réputation n'en est point ébranlée. Quand on examine la conduite d'un général malheureux, on doit faire attention au nombre et à la nature des troupes qu'il commandait, à la situation dans laquelle il s'est trouvé. Quand un vaisseau fait naufrage, ce n'est pas toujours l'inhabileté du pilote qu'il faut en accuser.

Nous voyons s'ouvrir maintenant une ère nouvelle; certains hommes vont être mis à l'épreuve : il pourrait bien se faire qu'il y eût grande consommation de réputations acquises.

VI.

Les armées de la résistance viennent d'entrer en triomphe à Madrid; quelle sera la situation de la capitale? Les généraux qui se sont signalés en octobre s'y trouvent mêlés et confondus avec les tribuns

de 1840. Bientôt seront en mouvement tous les éléments politiques qui travaillent la Péninsule; si l'on ne forme au plus vite un gouvernement énergique et fort, la discorde ne tardera pas à éclater, et l'anarchie après la discorde. Mais comment former un gouvernement de cette nature? Il faudrait d'abord un centre; et de centre, il n'en existe pas d'autre que l'auguste Orpheline assise sur le trône de nos rois, malheureuse enfant sans cesse ballottée par la force des armes, qui dans son palais de la Granja s'est vue assaillie par les mains grossières de quelques sergents et jetée entre celles de la révolution; fille infortunée et reine sans puissance, qu'un de ses généraux arrache violemment aux bras de sa mère, qui entend les décharges de la mousqueterie dans les escaliers et les salons de son palais, et qui, lorsque retentissent les cris de victoire de ses libérateurs, ignore ce que c'est, tremble, pleure et demande si c'est bien réellement le cri de : *Vive la Reine!* qu'elle entend..... Hommes de la situation, réfléchissez sur tous ces faits, voyez ce qu'ils vous disent; et si vous êtes réellement des hommes d'Etat, montrez-le d'un seul coup.

Il faut un gouvernement fort, nous ne cesserons de le répéter; sans un tel gouvernement, nous aurons l'arbitraire au lieu d'un ordre régulier, la licence sous le nom de liberté. Il ne nous suffit pas d'avoir des réconciliations faites par l'enthousiasme, les embrassements les plus chaleureux ne servent de rien : ni les individus ni les peuples ne vivent de scènes de théâtre. Les symptômes que nous avons sous les yeux

nous montrent la gravité du mal; c'est en vain qu'on chercherait à le voiler.

L'orgueil et les intérêts de l'Angleterre ont été vivement blessés; l'ambition et la vanité de la France sont surexcitées; les prétendants à la main de la Reine déploieront leurs intrigues; tous les partis, craignant d'éprouver quelque perte dans le contrat, incidenteront sur chaque clause : celui qui possède ne voudra rien laisser échapper, celui qui ne possède pas encore s'efforcera d'acquérir; vous aurez sur les bras la question de la majorité, celle de la reconnaissance du gouvernement par les puissances du Nord, et les affaires de Rome; il existe une désorganisation gouvernementale, un morcellement administratif qui légitiment les plus vives craintes, et par-dessus tout cela on voit s'élever, comme un fantôme effrayant, cette question financière qui, pour comble de malheur, vient d'échapper encore aux mains de Mendizabal.

On ne nous reprochera pas, sans doute, d'amoindrir les obstacles que doit rencontrer un bon gouvernement, ni de les représenter sous un jour trop favorable; les hommes de la situation ne pourront nous accuser de leur avoir enlevé toute excuse pour les erreurs qu'il leur arrivera sans doute de commettre; mais il est bon aussi qu'ils connaissent les éléments de bien dont ils peuvent disposer et les obligations qu'ils ont à remplir, s'ils veulent sauver le pays et la Reine.

Ils ont sous la main un grand peuple qui tient à la

monarchie par le fond des entrailles, à la religion par toutes ses aspirations et tout son passé; un peuple qui aime passionnément l'ordre et la justice, qui a soif de calme et de stabilité, qui repousse les folles théories et méprise les charlatans; un peuple enfin dont l'éducation est faite par une longue et douloureuse expérience. Ils ont à gouverner un pays inépuisable en ressources, à exploiter des richesses inconnues, à réaliser des trésors demeurés stériles, à comprendre une position topographique qui respire la grandeur et l'indépendance, à diriger un caractère noble et fier qui ne demande qu'à la faire respecter. Que manque-t-il donc à cette grande nation espagnole ? Une chose bien simple et cependant bien difficile à trouver : il lui manque des hommes qui, placés à la tête de cette nation, ne cherchent leur force et leur appui que dans les éléments du bien, ne gardent ni considérations ni ménagements pour les éléments du mal; des hommes qui ne s'inspirent que des grandes idées nationales, qui se fassent gloire d'en être les protecteurs et les instruments, et qui travaillent ainsi pour le bonheur et la gloire de l'immense majorité des Espagnols. Depuis trop longtemps déjà, notre peuple attend un gouvernement qui l'appelle à lui, pour réduire au néant les coteries et les factions qui le tourmentent, le dépouillent et l'insultent.

Voyez ce qui est arrivé, conjecturez dès lors ce qui arrivera. C'est vous qui vous êtes écriés : Le pays et la Reine sont en péril ! Et le peuple espagnol, se levant

comme un seul homme, vous a dit : Où sont les ennemis du pays et de la Reine ? Vous les avez désignés, et l'instant d'après ils n'existaient plus.

Le peuple espagnol, ce peuple qui ne sait que combattre et triompher, se retirera maintenant avec cette noble confiance si naturelle aux âmes grandes et courageuses; après avoir dispersé d'un souffle vos ennemis et les siens, il vous laissera faire. Bien déloyaux et bien ingrats seriez-vous si vous le trompiez à votre tour.

La nation n'ignore pas que la situation est exceptionnelle, que la légalité ne saurait régner parmi les mouvements de l'insurrection, qu'elle ne peut même la réclamer dans toute sa rigueur au moment critique de la victoire, quand une Reine encore mineure est demeurée sans régence, sans ministère, nommé du moins selon les formes de la loi : c'est pour cela qu'on ne vous demandera point si vous en avez strictement observé toutes les prescriptions, mais bien si vous avez ou non sauvé le pays. Sauvez-le et ne craignez rien : un pays qui a supporté tant d'états de siége, tant de mesures de salut public, tant de voiles jetés sur l'image de la loi, se laissera bien certainement sauver par vous, sans se préoccuper des questions de légalité, de cette légalité depuis si longtemps disparue, que chacun invoque et que nul ne respecte. Les révolutions commencent par sortir du domaine de la loi, pas une ne finit sur ce domaine ; on demande d'abord des garanties légales, et l'on finit toujours par un pouvoir discrétionnaire. Qu'importe

qu'il soit exercé par des Juntes ou par des soldats, par des Conventions ou par des dictateurs? Si dans ce grand nombre d'hommes revêtus d'un pouvoir discrétionnaire, il s'en rencontrait un qui s'en servît pour sauver la patrie, il monterait à coup sûr, non à la roche Tarpéienne, mais au Capitole.

VII.

Si l'on ne veut pas un gouvernement fort, si l'on fait qu'il ne puisse s'établir, sous prétexte de combattre la tyrannie, nous aurons une suite interminable de tyrans. Nous l'avons dit en effet, et nous le répétons : ce ne sont pas les gouvernements forts, mais bien les gouvernements faibles qui deviennent oppresseurs. Celui qui est fort marche à la clarté du jour, il n'a pas besoin de recourir à des machinations ténébreuses; les moyens violents lui sont inutiles, par la raison toute simple qu'il est assez fort pour assurer le règne des lois; il n'est ni soupçonneux, ni persécuteur, parce qu'il peut dédaigner ses ennemis, assuré qu'il est de les écraser aussitôt qu'ils oseront lever la tête. C'est là ce que nous enseignent la raison, l'expérience et l'histoire; c'est ce que ne doivent jamais perdre de vue les hommes sincèrement dévoués à leur patrie. Notre besoin le plus urgent, le plus irrésistible, c'est donc un gouvernement fort. Sans un tel gouvernement, pas d'espoir de salut; nous aurons toujours à souffrir la plus hideuse et la

plus stérile de toutes les tyrannies, la tyrannie des coteries et des factions; sans un tel gouvernement, nous ne sortirons pas des états de siége, des mesures exceptionnelles, des moyens violents; ce mal devient irremédiable, parce qu'il a sa source non dans les hommes, mais dans les choses. Placez à la tête de l'Etat des hommes sans énergie, quelle que puisse être d'ailleurs la pureté de leurs intentions, ou bien ils seront renversés par l'intrigue, ou bien ils abdiqueront leurs propres sentiments et se feront oppresseurs par nécessité.

VIII.

Hâtons-nous de quitter le terrain de la politique, ce terrain soulevé par les volcans; tant que le cratère des révolutions ne sera pas fermé, le sol tremblera sous vos pieds et menacera sans cesse de vous engloutir. On s'obstine à parler de Constitutions, de lois organiques, de gouvernement, d'opposition, de théories politiques, et jamais on ne songe à la bonne administration du pays, au règlement des finances, à l'instruction publique; on s'occupe toujours de l'instrument, jamais de l'emploi qu'on en doit faire. On oublie que les formes politiques ne sont qu'un moyen, on veut les considérer comme la fin qu'un peuple doit se proposer. Disons mieux, cette fin, on ne se la propose qu'en apparence, car au fond et dans la réalité même des choses, ce qui se remue,

ce qui s'agite, ce qui travaille et bouleverse notre pays, nul ne peut désormais le révoquer en doute, c'est l'ambition et la cupidité ; et le plus souvent, pour ne pas dire toujours, la cupidité beaucoup plus que l'ambition.

Un homme qui possédait des fonds immenses, ne sachant à quoi les employer, imagina de se lancer dans l'industrie. D'abord il acquit à grands frais une grande machine qui, dans sa pensée, était bien la plus admirable qu'on pût concevoir. Force motrice d'une merveilleuse puissance, combinaison de ressorts aussi propres à satisfaire les yeux que l'esprit, rapports admirables entre la confection de l'instrument et le but pour lequel il devait fonctionner, tout se trouvait réuni pour charmer le nouvel industriel, tout concourait à lui persuader que ses capitaux étaient avantageusement placés, rien ne pouvait lui faire regretter d'avoir vidé ses trésors. Entouré d'amis qui le félicitaient de sa magnifique acquisition, ivre de joie et d'orgueil, il s'applaudissait déjà du succès de ses plans, et ne songeait plus qu'à trouver un homme qui, par son intelligence et sa probité, fût digne d'être mis à la tête des travaux. Voilà l'écueil contre lequel vinrent se briser toutes ses spéculations. Des directeurs, il s'en présentait en grand nombre, mais pas un de bon. On déblayait le terrain, on faisait d'autres nivellements, on changeait les ouvriers, on faisait continuellement des réformes nouvelles ; la machine ne fonctionnait pas. Les directeurs renonçaient à leur œuvre, le maître les renvoyait ; la ma-

chine ne fonctionnait pas. Celui-ci luttait en vain contre un obstacle, celui-là se laissait effrayer par un autre ; aucun n'oubliait de dire que l'envie ne pouvait pardonner à l'invention nouvelle, et que, par mille moyens ténébreux et perfides, elle en enrayait le mouvement pour qu'elle demeurât stérile. Six années s'étaient écoulées, et le pauvre industriel n'avait encore vu aucun profit, occupé qu'il était à régulariser la marche de son usine; des frais incalculables, des soucis sans cesse renaissants, une ruine imminente, tel était l'unique fruit de ses efforts. Il s'en ouvrit un jour à l'un de ses amis, et celui-ci, touché d'une semblable situation, et voyant la trame infernale dont le malheureux capitaliste était la victime, lui dit : « Si la machine fonctionnait avec régularité, les objets fabriqués s'écouleraient d'une manière également régulière; il serait aisé d'avoir, sinon le chiffre exact, du moins le taux approximatif des dépenses, on pourrait déterminer le salaire du directeur et celui des ouvriers. En ce moment, tout est arbitraire. Qui peut savoir ce que coûtera une amélioration à faire dans la machine? comment déjouer les manœuvres qui ont pour but de la détruire, ou de paralyser au moins l'action des ouvriers ? Qui prend soin de s'assurer que les hommes qui se donnent pour directeurs ou pour mécaniciens, possèdent les connaissances requises pour un semblable travail ? Tous se présentent sous les dehors les plus séduisants, et, ce qu'il y a de plus triste, tous arrivent à leur but, c'est-à-dire à toucher

leur salaire. Etablissez une règle bien simple : nul ne percevra un maravédis jusqu'à ce que la machine fonctionne; et le lendemain, ou bien la machine fonctionnera en effet, ou bien vous en aurez fini avec les directeurs et les machinistes. » On dit que le conseil fut suivi; il était temps, le malheureux capitaliste avait peu de chose à faire pour achever sa ruine.

Dans un sujet aussi délicat que celui dont nous parlons, on ne doit se fier ni aux apparences ni aux raisons, pour séduisantes qu'elles puissent être; souvenons-nous de cette parole de Cervantes : Il y a de tout dans le monde; mais la faim pousse parfois les esprits à des choses qui ne sont pas de ce monde.

Quand les révolutions touchent à la période de leur caducité, ce qu'on nommait *passions politiques* devient tout simplement *passions personnelles.*

ÉTUDES PHRÉNOLOGIQUES.

(Troisième et dernier Article.)

Nous avons dit, dans notre dernier article, que la phrénologie, prise dans un certain sens, pouvait conduire au fatalisme; nous voulons maintenant développer notre pensée et justifier notre assertion.

Selon le principe posé par les phrénologistes, l'homme est doué de différentes inclinations, propensions ou instincts, comme on voudra les nommer; et à chacune de ces facultés correspond un organe cérébral qui, par sa grandeur et ses autres conditions, détermine leur exercice et leur énergie. Quand ils établissent la diversité des inclinations dans l'homme, les phrénologistes n'avancent rien qui ne soit reconnu par toutes les écoles de philosophie et par le genre humain tout entier. Entendez le père de famille le plus ignorant et le plus simple, il vous dit en parlant de ses enfants : Celui-ci est d'un caractère impétueux, et pour un rien il s'irrite et s'emporte; celui-là est opiniâtre, et nous ne savons comment le détourner des idées qu'il a conçues; cet autre est plein de docilité, d'un naturel doux et flexible, il se laisse guider

comme l'on veut. Les uns se plaignent d'avoir des enfants étourdis et légers; les autres se félicitent de ce que les leurs sont calmes et paisibles; il en est qui sont saisis de tristesse et de frayeur en voyant percer, dans un âge encore tendre, le germe des vices les plus honteux, de ces vices qui n'ont que trop souvent pour résultat d'entraîner l'homme à sa perte, et même de faire rejaillir le déshonneur sur sa famille; il en est, au contraire, qui voient poindre avec bonheur dans le cœur d'un enfant le germe des plus nobles qualités et des plus grandes vertus.

Il n'y a donc là rien à réfuter, et les phrénologistes n'ont pas besoin de prouver ce premier principe. Il est incontestable que les hommes portent, en naissant, des inclinations diverses et qui ont la plus grande influence sur le cours de leur vie. C'est à l'instruction et à l'éducation surtout, quand elles ont la religion pour fondement, à corriger le mal dans la jeunesse, à fomenter et développer le bien. Nous sommes tous d'accord sur ce point, et le sens commun est notre première base. Ce n'est pas là une découverte dont on puisse faire honneur à la phrénologie : une telle prétention de sa part serait le comble du ridicule.

Maintenant, qu'à ces différentes inclinations correspondent des organes différents, qu'il existe un certain rapport entre ces inclinations et ces organes, qu'on se persuade pouvoir établir quelque conjecture à cet égard, c'est ce qui n'intéresse nullement la religion et la morale; il en est de ces opinions comme

de celles qui cherchent la différence des inclinations et des caractères dans la différence des tempéraments, attribuant à l'un la tristesse et la mélancolie, à l'autre l'enjouement et la vivacité, à celui-ci l'emportement et la colère, à celui-là le calme et la douceur. De semblables questions sont du ressort de la philosophie; chacun peut embrasser le sentiment qui lui convient, sans craindre de porter atteinte aux principes moraux et religieux. Mais du moment où la phrénologie prétend nous expliquer les phénomènes de l'ordre religieux et moral, en nous les représentant comme les simples résultats de l'organisation physique, quand elle veut nous rendre raison de la vie entière de l'homme par la combinaison des différentes parties de son cerveau, la phrénologie, dès lors, heurte de front le sens humain, l'expérience et l'histoire, en même temps que la morale et la religion; elle sape tous les fondements de la société, détruit la dignité de l'homme, et mérite par là même d'être repoussée par tous ceux qui conservent au fond de leur cœur le sentiment de la noblesse de leur nature, de la sublimité de leur origine, de la grandeur de leur destinée.

Les hommes qui se laissent dominer par une idée, s'exposent à rendre inutile ce qu'elle renferme de salutaire et de vrai; leurs exagérations n'ont ordinairement pour résultat que de la rendre inadmissible. Ils tracent d'abord leur système, et tous les phénomènes doivent forcément y rentrer. C'est ainsi, suivant la belle comparaison d'un poète, qu'un tyran

fameux de l'antiquité appliquait indistinctement tous les hommes au même lit de douleur.

Que le docteur Cubi nous pardonne si nous lui disons avec franchise qu'il est tombé dans ce travers, Peut-être eussions-nous gardé le silence à cet égard, si les principes qui servent de fondement à la société n'en recevaient aucune atteinte. Comment pourrait-on souffrir, par exemple, qu'en voulant expliquer les résultats d'une forte inclination, les effets de l'organisation même, on en vienne au point d'affirmer que *la peine de mort prononcée contre certains actes de violence, est une chose immorale en même temps qu'injuste?* Nous savons tout ce qui a été dit sur l'abolition de la peine de mort, nous n'ignorons pas les efforts qu'on a tentés et que l'on tente encore pour adoucir les pénalités de la loi; nous reconnaissons combien il serait important d'adopter des mesures efficaces pour que les prisonniers et les galériens ne restassent pas exposés à se démoraliser chaque jour davantage, pour que les peines infligées par la loi pussent tourner à l'amélioration de ceux qui les subissent, et devenir une salutaire leçon pour tous; mais de là à déclarer *injuste, immoral, évidemment contraire à la volonté manifeste du suprême Législateur, l'usage de punir de mort, ou même de priver de leur liberté ceux qui se sont rendus coupables de violences,* il y a une distance incommensurable, et qu'on ne saurait franchir sans se mettre en opposition ouverte avec les bases de la morale, avec toutes les législations connues, sans

en excepter celle des Hébreux, avec la Bible elle-même enfin, que le docteur Cubi invoque néanmoins de temps à autre, à l'appui de ses idées.

L'auteur nous dira peut-être qu'il parle seulement du cas où la *destructivité* devient une faculté faussée et pervertie. Tout cela est bien; mais nous lui ferons cette simple demande : Entendez-vous parler d'un homme sain de jugement, ou d'un homme qui n'a plus l'usage de sa raison ? Dans le premier cas, vous n'effleurez pas même la difficulté; dans le second, vous êtes d'accord avec toutes les législations du monde, puisque aucune n'envoie au supplice les hommes privés de raison. Il est vrai que l'auteur parle, en commençant, de la *destructivité* malade et pervertie, et qu'on pourrait dès lors entendre ses paroles d'un état d'exaltation cérébrale qui constitue la folie, ou qui n'en est guère éloigné; mais, bientôt entraîné par sa pensée dominante, il s'exprime d'une manière générale et sans restriction, ajoutant même aux paroles que nous avons citées, qu'*il a parcouru des prisons, des cachots, des pénitenciers chez toutes les nations du monde civilisé, et qu'à peine s'il a trouvé, sur cent condamnés, un seul dont le crime ne fût pas imputable à la société elle-même, par suite de sa désorganisation gouvernementale et de son bouleversement moral.* Tous ceux qui s'intéressent au bonheur de la société, et par conséquent au progrès de la religion et de la morale, déplorent, sans nul doute, l'état d'abandon où sont laissés la plupart des établissements

propres à les favoriser; mais qu'y a-t-il de commun entre un sentiment si louable et l'imprudence qui délivre si facilement l'individu de toute responsabilité dans le crime, pour en charger entièrement la société? Comment faire accorder une pareille doctrine avec le libre arbitre de l'homme et les garanties de la sécurité publique? S'il en était ainsi, le criminel pourrait marcher au supplice le front levé, en disant à la société qui le frappe : Je suis innocent du crime qu'on m'impute; le seul coupable, c'est toi. Je ne suis, au fond, qu'une malheureuse victime sur laquelle ta cruauté raffinée fait retomber ton propre crime.

Le docteur Cubi est tellement convaincu de la culpabilité de la société dans des actes regardés jusqu'à ce jour comme individuels, il la rend responsable du mal qui se commet, à tel point que, dans son opinion, il dépendrait d'elle de l'empêcher entièrement. « Les millions, dit-il, qu'on dépense inutilement à élever des monuments qui devraient être sans objet depuis les découvertes phrénologiques, suffiraient et au delà pour créer des institutions de correction et d'éducation, dont l'entretien ne coûterait rien au trésor public et dont l'infaillible résultat serait d'effacer pour toujours jusqu'au nom même du crime. » Quoi! les découvertes phrénologiques pourraient aller jusque-là? Comment l'auteur a-t-il pu oublier que *le cœur de l'homme est enclin au mal depuis son adolescence*? A-t-il pu méconnaître à ce point les inclinations de la nature humaine? En lisant de semblables

choses, nous nous rappelons involontairement les paroles qu'un grand poète met dans la bouche d'un vieillard : « O fille d'Epicharis, craignons l'exagération qui détruit le bon sens; demandons à Minerve de nous donner la raison qui doit former en nous cette modération, sœur de la vérité, et sans laquelle tout n'est que mensonge. »

S'il y avait quelque chose de vrai dans la phrénologie, ce serait la multiplicité d'organes qu'elle admet dans le cerveau et qui répondent, d'après elle, aux diverses facultés ou propensions de l'âme; elle peut espérer de la sorte asseoir quelque conjecture plausible sur les dispositions intellectuelles et morales accordées par la nature à chaque individu. Il est évident que tout cela peut conduire à perfectionner les méthodes d'instruction et d'éducation, en fixant davantage l'attention des maîtres sur les inclinations spéciales de chacun de leurs élèves; mais on ne verrait pas disparaître pour cela l'ignorance et les mauvais penchants, on n'aurait pas détruit le mal dans la nature humaine, les germes du vice et du crime subsisteraient toujours; on pourra les affaiblir, mais jamais les effacer, tant que l'homme vivra sur la terre.

Qu'on donne à la culture intellectuelle, à l'éducation morale et religieuse tous les développements qu'on pourra, ce n'est pas nous qui nous plaindrons de ces efforts; mais n'oublions pas que les plus salutaires leçons rencontreront toujours des obstacles contre lesquels il leur faudra lutter, qu'elles auront

toujours à compter avec le libre arbitre, cette noble faculté qui fait la grandeur de l'homme, mais dont l'homme abuse si souvent.

Si le libre arbitre est attaqué d'une manière directe ou indirecte, si l'on exagère l'influence des organes cérébraux au point d'admettre des propensions invincibles, la morale est renversée, la société est en péril, la dignité de l'homme est foulée aux pieds. Qu'importe qu'on dise que dans un tel cas l'individu est atteint d'une sorte de démence; car si l'on étend cette infirmité au delà des limites marquées par la raison et le sens commun, on tombe par là même dans le fatalisme organique, quel que soit le nom qu'on veuille lui donner. Dans un tel système, les assassins de profession ne sont plus qu'une espèce particulière de fous, chez lesquels agit et domine l'organe de la *destructivité;* les usuriers et les voleurs de grands chemins sont atteints de la folie qui procède de l'organe de *l'acquisivité;* il en sera de même, en changeant les noms, des impudiques, des ivrognes et de tous les hommes adonnés aux vices les plus honteux. On ira de la sorte excusant tous les crimes, renversant toutes les lois pénales et transformant les hommes en autant de machines, qui ne pourront fonctionner mal que par le dérangement d'un de leurs rouages. S'agit-il de punir une machine qui se détraque? il ne peut être question que de la réparer.

Le fatalisme découle de toutes parts des systèmes phrénologiques; et nous le ferons remarquer au docteur Cubi avec d'autant plus de confiance, qu'il n'a

pas lui-même remarqué, c'est notre pensée du moins, le venin renfermé dans sa doctrine. Quand il croit donc établir des principes favorables à la religion, il lui porte, sans le vouloir, une dangereuse atteinte.

L'auteur fait ressortir le bien que la phrénologie aurait fait à la religion, en nous montrant dans l'homme une tendance naturelle à l'adoration, une sorte de faculté religieuse; il aura sans doute oublié qu'un grand docteur de l'Eglise, le grand Tertullien, il y a déjà plus de seize siècles, cherchant à rendre l'ineffable harmonie qui existe entre la religion et l'âme humaine, disait de celle-ci : qu'elle était *naturellement chrétienne.* Pouvait-il également ignorer que, longtemps auparavant, Cicéron, Platon et tous les philosophes de l'antiquité avaient reconnu dans l'homme un sentiment inné, qui le pousse à l'adoration de l'Etre suprême ? A travers les égarements de la superstition et les usages grossiers de l'idolâtrie, qui ne découvre une idée vraie, mais défigurée et corrompue, de la religion naturelle ? Si c'est là ce que la phrénologie prétend nous enseigner, elle ne nous a certes rien appris de nouveau. Que peut ajouter à la réalité du fait, dans ses rapports religieux et moraux, la théorie qui a pour objet de nous montrer, dans telle ou telle partie du cerveau, des organes qui correspondent à ces facultés déjà reconnues dans l'homme, de connaître et d'adorer le Créateur ?

Le phrénologiste établit différents degrés dans cette vénération, où, comme il la définit, dans cette propension religioso-morale, qui fait agir l'homme avec

soumission, déférence et respect à l'égard de ses semblables, avec un amour mêlé de crainte à l'égard de son Auteur. De la grandeur de l'organe cérébral qui répond à cette inclination, il fait dépendre le degré de son développement et de son énergie ; il la nomme dévotion ou piété, quand elle se manifeste avec une activité puissante. Personne n'ignore les équivoques et les erreurs que peut entraîner une explication de ce genre. D'après une telle explication en effet, la vénération de l'homme à l'égard de Dieu et son respect à l'égard de ses semblables, dépendent également d'un organe physique; leurs différents degrés de force et de grandeur ne tiennent plus dès lors qu'à la grandeur même et aux autres conditions de cet organe.

La conscience elle-même devient une sorte de fonction organique, le remords n'est plus le fruit amer des mauvaises actions, mais l'exercice d'une faculté corporelle; l'auteur en vient même à dire que rien n'est plus erroné que de se représenter invariablement tous les coupables comme punis par le remords de leur crime. Jusqu'ici, l'on avait cru que le remords était le ver rongeur qui déchire le cœur des plus grands criminels, la funèbre apparition qui les poursuit le jour et la nuit sans leur laisser ni repos ni trêve ; et désormais il faudra dire que les hommes privés en tout ou en partie d'un certain organe, peuvent se livrer aux actes les plus affreux, sans avoir à redouter aucun tourment intérieur après les avoir commis. Qui peut vous assurer qu'il y a des hommes exempts

de remords après avoir accompli une action mauvaise? Seraient-ce les grands criminels eux-mêmes? Mais vous ont-ils ouvert leur cœur? Ignorez-vous, par hasard, que tous ceux qui ont changé de vie, sans en excepter un seul, ont avoué d'un commun accord qu'ils avaient enfin recouvré leur tranquillité, qu'ils sentaient au fond de leur cœur une joie ineffable, qu'ils avaient trouvé dans leur retour un bonheur inconnu?

Si telle était, du reste, l'influence des organes, comme il n'est pas possible de supposer qu'ils subissent dans un instant une transformation à peu près complète, comment expliquer les changements, quelquefois lents sans doute, mais souvent instantanés, que nous voyons s'opérer, soit en bien, soit en mal? Comment se fait-il que l'homme qui hier encore était religieux, est devenu maintenant incrédule, et que, de la pratique de la piété, il ait passé pour ainsi dire sans transition aux plus grands excès de l'irreligion et de l'impiété? Combien n'en voit-on pas au contraire chaque jour qui, après avoir croupi longtemps dans le libertinage et l'incrédulité, changent tout-à-coup de sentiments et de conduite, embrassent avec amour les devoirs religieux, pleurent leurs égarements et consentent à les expier par une vie tout entière de pénitence et de méditation, à l'ombre des autels et dans la solitude du cloître? Osera-t-on bien nous expliquer de semblables phénomènes, en portant un doigt ridiculement investigateur sur telle ou telle partie du crâne?

« L'amour du merveilleux, dit encore le docteur

Cubi, est comme la réalisation et par conséquent la ferme croyance de ce qui est nouveau, sublime, surnaturel, mystérieux, extraordinaire, incompréhensible; cette même faculté met l'homme en rapport avec ce que son intelligence ne saurait comprendre, réalise ainsi les mystères que Dieu n'a pas voulu révéler à sa raison et qui cependant existent; elle fait que l'homme croit des vérités qu'il ne peut prouver, ou dont il ne peut comprendre les preuves. » Voilà donc que la foi possède aussi son organe! Mais que signifient ces mots : *réaliser les mystères que Dieu n'a pas voulu révéler à la raison?* Comment se fait-il qu'un homme croie aujourd'hui et qu'il ne croie plus demain, qu'il ait actuellement une foi vive, ardente, en un mystère dont il faisait naguère un objet de raillerie? « Il y a dans l'homme, répond notre auteur, et par là même dans la société, une tendance naturelle à déployer certaines facultés à des époques déterminées; c'est ce qui explique les guerres politiques et religieuses, les périodes de scepticisme et celles d'exaltation fanatique, les triomphes du véritable esprit religieux, les succès et les revers d'une même personne, les progrès et la décadence d'une même institution. » On le voit, tout s'explique par l'état des organes; nous l'avons dit et nous le répétons, la phrénologie tend à devenir en réalité le lit de Procuste.

Il serait curieux de rechercher la différence qui doit exister entre les crânes de nos jours et ceux du moyen âge, puisque notre époque est marquée par

le règne du scepticisme, et que celle-là le fut par le triomphe de la foi. A coup sûr, l'état des organes étant d'une si grande importance, même en matière de religion, ceux de la piété et de l'amour du merveilleux doivent avoir subi une diminution étrange; s'ils étaient alors de la grosseur d'une noix, ils doivent être tout au plus maintenant de la grosseur d'une amande.

L'auteur, parlant de *l'individualité*, c'est-à-dire de cette faculté intellectuelle qui perçoit, dans les objets, la qualité par laquelle ils se distinguent les uns des autres, en assignant à chacun une manière d'être particulière, unique, séparée, individuelle; l'auteur, disons-nous, explique l'origine des visions d'une manière vraiment alarmante, non-seulement pour les catholiques, mais encore pour tous ceux qui croient à la vérité de la Bible. Après avoir observé comment « les idées abstraites passent à l'état concret, comment naissent en nous des images qui ne s'écartent pas de la vraisemblance et qui correspondent à un avenir réalisable; après avoir dit que la vertu, la beauté, l'espérance, sont des sentiments abstraits, des instincts aveugles auxquels les facultés intellectuelles, inspirées par la grandeur de ces objets, communiquent les rayons d'une existence individuelle, matérielle et positive : c'est ainsi, continue-t-il, que s'explique le fait réel et véritable des visions que certains hommes ont eues et que nous pouvons avoir encore. »

Laissons de côté cette inqualifiable proposition qui

place la vertu, la beauté, l'espérance parmi les instincts aveugles; arrêtons-nous seulement à la manière étrange dont on prétend expliquer les visions. Elles ne seraient plus, à ce qu'il semble, qu'un simple effet des organes, puisque des observations qui roulent uniquement sur ces derniers suffiraient à nous expliquer *le fait réel et véritable* des visions qui ont déjà existé ou qui peuvent exister encore. Nous pourrions bien admettre qu'on disputât sur le plus ou le moins d'authenticité qu'offrent les visions, en particulier, de telle ou telle personne vertueuse, et qu'on attribuât à une imagination exaltée ce qui paraîtrait l'effet de la révélation divine. De semblables questions appartiennent au domaine de la critique, et l'Eglise elle-même nous apprend par son exemple à ne pas nous laisser aller imprudemment à une crédulité excessive. Mais prétendre expliquer, par de purs raisonnements phrénologiques, tous les genres de visions, les ranger toutes sans exception au nombre des fonctions cérébrales, c'est ce qu'on ne saurait ni se permettre, ni tolérer, ne serait-ce que par respect pour la Bible, qui nous rapporte en plusieurs endroits, avec des termes si précis et si clairs, des prodiges de cette nature. Quoi! les visions des apôtres, des prophètes et des anciens patriarches devraient donc s'expliquer par l'exercice d'un organe cérébral? Quiconque aurait cet organe, comme Isaïe, Jérémie, Ezéchiel ou Daniel, aurait donc les mêmes visions que ces prophètes? Pour savoir si un homme sera favorisé d'apparitions merveilleuses, il ne s'agira donc plus que d'examiner

sa tête, pour voir à quel point est développé l'organe du merveilleux divin? Tout ce que les Livres saints nous racontent de semblables merveilles, ne devra plus être considéré que comme le récit d'autant d'illusions produites par les organes, et qui n'avaient d'autre réalité que celle qu'on peut attribuer aux phénomènes naturels observés dans l'homme? Nous ne saurions nous persuader que telle soit en effet la pensée de l'auteur; il n'eût pas protesté si souvent de son amour pour la religion, il ne se fût pas efforcé de la montrer étroitement unie aux doctrines phrénologiques. Mais ce n'est pas une raison pour nous de garder le silence sur les funestes résultats de sa théorie, à moins qu'on n'y mette les restrictions nécessaires; ce n'est pas la première fois qu'avec de bonnes intentions, on confondrait pitoyablement toutes les idées, on ébranlerait les croyances, on introduirait les plus dangereuses erreurs.

Nous ne blâmons pas les études qui ont pour objet de montrer que la religion est, d'une certaine manière, naturelle à l'homme; nous aimons au contraire qu'on mette en relief les admirables harmonies qui règnent entre le monde de la nature et celui de la grâce; des œuvres immortelles ont été écrites sous ce point de vue, et chaque jour encore, chez toutes les nations du monde, on en voit paraître de nouvelles; mais gardons-nous bien de faire de la religion le simple résultat des sensations naturelles, un de ces *instincts aveugles* nés de la disposition plus ou moins favorable de tel ou tel organe. Qu'on re-

connaisse, à la bonne heure, l'heureux naturel de certaines âmes privilégiées qui, par leur candeur touchante et leurs nobles inclinations, paraissent destinées d'une manière particulière à recevoir les faveurs du ciel. Ce n'est pas nous qui combattrons ces vérités. Nous n'ignorons pas que le Créateur, dans ses profonds desseins, prévient de ses faveurs spéciales une nature qu'il doit inonder des rayons de sa grâce; nous ne disons pas, par exemple, que l'âme de sainte Thérèse n'ait été naturellement plus belle, enrichie de dons plus précieux que celle de George Sand. Nous n'avons en un mot aucun désir de donner des limites à la puissance du Créateur; mais, sans lutter contre l'évidence des faits naturels, quels qu'ils puissent être, nous ne pouvons souffrir que la religion et la morale soient changées en phénomènes physiques, et qu'elles soient ainsi renversées par la base.

Il ne faut pas surtout qu'en exagérant le pouvoir des organes, on soit conduit à la négation du libre arbitre, puisque c'est là, encore une fois, détruire par les fondements toute religion, toute morale, toute loi, toute société. Aussi tremblons-nous pour ces objets sacrés quand, après ce que nous avons relevé plus haut, nous voyons le docteur Cubi ajouter sans détour : « La démence, le vice, le péché, les impiétés de toute sorte, tout cela est produit par l'action d'un organe que l'intelligence ni la volonté *ne peuvent* contenir, soit par faiblesse, soit par ignorance, soit par l'infirmité de l'organe lui-même. »

Nous résumerons en peu de mots tout ce qui a été dit jusqu'ici. En premier lieu, la spiritualité de l'âme, dogme religieux, théorème philosophique, demeure à couvert de toute attaque. Ce grand principe n'a rien à redouter de la multiplicité des organes que la phrénologie prétend découvrir dans le cerveau. L'expérience nous montre qu'il existe de vrais rapports entre le cerveau et certaines fonctions de l'âme; maintenant, que cet organe soit un ou multiple, cela n'intéresse en rien la nature même de l'âme et le caractère de ses opérations. Qu'on ne perde jamais de vue ces idées; qu'on distingue bien entre l'organe et l'être qui s'en sert, entre le corps et l'esprit. C'est ainsi qu'en ouvrant la voie au raisonnement et à l'observation, on évite de porter atteinte à la religion et à la psychologie.

Il est nécessaire, en second lieu, de toucher avec le plus grand respect à la question si délicate du libre arbitre. Qu'on établisse la différence des inclinations, qu'on les classifie comme on l'entendra, qu'on attribue cette différence à celle des organes ou des tempéraments, ou bien à telle autre cause qui plaira le plus à l'imagination; tout cela importe peu, on a toujours disputé sur de semblables objets; et si la phrénologie peut ajouter la lumière de ses observations aux clartés des anciennes philosophies, elle acquiert des droits à notre reconnaissance. Qu'on rappelle à la société le devoir de donner à ses membres une instruction réelle, une éducation morale et religieuse; qu'on insiste sur la nécessité d'avoir égard aux différents de-

grés d'intelligence, à la diversité des caractères et des dispositions ; qu'on ajoute, si l'on veut, que la phrénologie peut fournir à cet égard les renseignements les plus utiles; qu'on reproche aux gouvernements avec une noble indépendance, avec une généreuse liberté, l'abandon où la plupart d'entre eux laissent l'instruction et l'éducation des peuples, le développement que prennent par leur incurie les inclinations les plus perverses, à cela nous n'avons rien à dire; mais qu'on n'aille pas du moins, par un zèle excessif, jusqu'à détruire le remords dans l'âme du coupable, qu'on se garde bien de nous représenter ce dernier comme soumis à une nécessité organique, qu'on ne dise pas qu'il n'a pu résister à ses penchants, qu'on ne s'expose pas à multiplier les cas de démence et de folie, au point de fournir à tous les criminels le facile moyen de se rejeter sur le défaut de liberté ou sur l'impuissance de la raison.

On peut également établir, si l'on veut, qu'entre les races humaines il existe de profondes différences dues à la différence des temps, des climats et des autres causes semblables; on est encore libre d'affirmer que les germes du vice ou les semences de la vertu se développent plus facilement dans les unes que dans les autres; nous n'entreprendrons pas de nier que ce qui se passe dans les individus, soit dans une nation, soit même dans une seule famille, ne puisse être observé dans les différentes races. C'est à l'observation de constater ce qu'il peut y avoir de vrai dans tout cela. Mais qu'on ne condamne pas à

une irrémédiable ignorance, à un éternel abrutissement, une branche quelconque de cette grande famille humaine, qui procède toute de la même souche, quelles que soient les différences qu'elle présente à tel moment de sa durée. La lumière de la raison, la gloire du libre arbitre sont un patrimoine commun à l'humanité; Dieu communiqua ses facultés à l'homme quand il l'anima du souffle de la vie. L'homme peut bien, suivant les temps et les pays, tomber dans une dégradation plus ou moins profonde; mais il conserve toujours cette noble qualité d'homme. Quand l'heure marquée par la Providence aura sonné pour lui, il lèvera le front vers le ciel, n'en doutez pas; et moi aussi, dira-t-il avec une généreuse fierté, je fus créé par Dieu et pour jouir de Dieu; ma destinée sur la terre n'est qu'un voyage d'une bien courte durée, et ma fin, c'est Dieu même, dans les splendeurs de l'immortalité !

Nous disons cela pour répondre plus particulièrement à ce que le docteur Cubi a rapporté de certains missionnaires : d'après lui, ces prédicateurs de l'Evangile auraient prétendu, en parlant de certains peuples dont nous ne nous rappelons pas le nom, qu'il était impossible d'en faire des chrétiens, avant d'en avoir fait des hommes civilisés. Pour nous, nous croyons au contraire que c'est l'ordre inverse qu'il faudrait établir, et que le moyen le plus sûr d'introduire la civilisation chez un peuple, c'est d'y faire pénétrer le christianisme. Que si l'on s'élève contre cette assertion, nous nous en reposerons pour la

venger, sur l'histoire et la philosophie. Quant aux missionnaires auxquels on attribue ce propos, nous demanderons seulement s'ils étaient catholiques ou s'ils appartenaient à quelque secte séparée. Dans ce dernier cas, nous n'avons rien à répondre, puisque chez les dissidents il existe autant d'opinions que d'individus ; si les missionnaires étaient catholiques, nous exigerions les preuves du fait, et jusqu'à ce qu'on les eût produites, nous refuserions d'y ajouter foi. L'auteur n'aura pas certainement entendu ce propos de la bouche même des missionnaires, il aura été induit en erreur par un faux rapport ; et lors même qu'il serait arrivé par hasard qu'un ou plusieurs missionnaires catholiques eussent exprimé cette idée, que faudrait-il en conclure ? jamais les catholiques n'ont dit que tel missionnaire en particulier fût infaillible.

Quand Jésus-Christ envoya ses Apôtres dans le monde, il ne les chargea pas de voir si les peuples seraient civilisés ou non, il leur enjoignit encore moins d'examiner la forme de leur tête, pour s'assurer si les organes de la religion seraient plus ou moins développés ; il leur dit tout simplement : Allez par tout l'univers, enseignez toutes les nations, prêchez l'Evangile à toute créature, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Il n'y a là ni exception ni distinction ; et l'Eglise catholique n'a jamais oublié cette simple mais sublime doctrine. Quand l'avarice et la cruauté ont prétendu que les nègres et les Indiens étaient d'une race inférieure et

destinée à servir les autres ; « Non, non, s'est écriée l'Eglise, cela n'est pas conforme à la vérité, c'est un calcul infâme ; tous les hommes sont égaux devant Dieu, tous sont frères en Jésus-Christ, c'est pour tous qu'il a versé son sang sur le Calvaire ; les malheureux qui vivent dans les ténèbres et dans les ombres de la mort n'en sont que plus dignes de sollicitude et de pitié, c'est pour eux que la charité chrétienne doit redoubler de zèle et d'efforts, pour les élever à la lumière de la foi, et par là même au sentiment de leur dignité. » Que le docteur Cubi ne le perde pas de vue, ce sont là les seuls principes qui conviennent aux âmes généreuses ; ceux qui, poussés par l'avarice ou par d'autres passions, s'efforcent de continuer le honteux trafic des nègres ou l'avilissement de quelque autre race, sont intéressés, il est vrai, à soutenir le contraire ; mais il n'en est pas ainsi des véritables chrétiens, des hommes réellement dévoués à l'humanité.

L'idée de Dieu et les éternels principes de la morale sont de tous les temps et de tous les climats ; partout où il y a des hommes, doivent aussi pénétrer ces grandes vérités, puisque là est aussi parvenu le souffle du Créateur et le reflet, au moins éloigné, de ce divin flambeau qui doit partout resplendir sur son image. Que peuvent contre cette vérité quelques tristes exemples de dégradation et d'abrutissement ? Qu'importent ces quelques hordes sauvages qui semblent être tombées du rang de l'homme à celui de la brute ? En d'autres temps et en d'autres pays, il

y eut aussi des hommes qui s'en allaient l'esprit enveloppé de ténèbres et le cœur plongé dans la boue; le ciel eut pitié d'eux, il les illumina d'un rayon de ses ineffables splendeurs, et du milieu du chaos, on vit sortir tout à coup un monde resplendissant d'ordre, d'harmonie et de beauté. Non, jamais il n'est permis de dire : Ces hommes sont incapables d'embrasser la religion chrétienne, ils ne peuvent recevoir les idées sublimes qu'elle renferme. N'oublions pas que la sublimité de la religion se trouve unie à la simplicité la plus touchante; grande avec les grands, elle sait au besoin se faire petite avec les petits. Celui qui disait : Laissez venir à moi les petits enfants, se plaît à descendre vers les plus humbles intelligences, il sait parler un langage facilement compris des pauvres et des ignorants. Ne vous occupez pas de savoir si telle partie du crâne humain est plus ou moins développée et sera capable de recevoir telles ou telles impressions; souvenez-vous que le Tout-Puissant a dit encore que, des pierres même il susciterait des enfants d'Abraham. Ne répétez pas cette vieille parole : L'aliment est trop fort, ces hommes ne pourront le digérer; Dieu saura bien faire que le pain des adultes devienne le lait des enfants.

EXISTENCE DE DIEU.

Nous avons déjà démontré dans une autre circonstance, combien il était absurde de supposer que l'arrangement d'un système planétaire, et à plus forte raison de l'univers entier, fut l'effet du hasard. Le calcul le plus rigoureux nous a prouvé, non-seulement l'impossibilité d'un mouvement régulier, dans une semblable hypothèse, mais l'impossibilité même d'un arrangement instantané. Il est cependant à remarquer que notre argument supposait toujours l'existence des corps célestes et leur formation antérieure, soit par l'agrégation fortuite des atomes, soit par telle autre cause qu'on voudrait imaginer. Aussi, tout absurde qu'était l'hypothèse d'un arrangement produit par le hasard, elle le paraîtra bien davantage encore si nous refusons d'admettre une existence que nous voulions bien, pour le moment, accorder aux athées, mais qui ne laissait pas que d'être entièrement arbitraire. Quelle raison avons-nous en effet de supposer, par exemple, que les particules de matière formant le corps appelé Saturne, se soient réunies en une seule masse ? Sont-elles agglomérées de toute éternité, ou cette réunion n'est-elle que temporelle ? Quels motifs, quels raisonnements, pour

appuyer l'une ou l'autre de ces deux hypothèses ? Aura-t-on recours à la nécessité ? La chose est donc ainsi, parce qu'elle est ainsi. C'est là tout simplement affirmer, de la manière la plus gratuite, un fait qui ne présente aucune raison d'être. Effrayés sans doute par cette réflexion, les défenseurs du hasard ont prétendu que le monde avait passé par une infinité de transformations successives. Mais, d'une manière ou d'une autre, ils étaient forcés d'admettre le chaos primitif et de supposer que les atomes obéissaient à un mouvement aveugle, nécessaire, éternel, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré la situation qui leur convien, et créé par là même cette merveilleuse harmonie qui règne actuellement sur la matière.

Si, dans l'hypothèse de l'existence préalable du corps, la probabilité de la combinaison actuelle n'existait pas, s'il était au contraire infiniment probable qu'elle ne se réalisât point, que deviendra la possibilité même de cette combinaison, quand on ne suppose pas que l'existence des corps qui devaient être combinés entre eux ! Le nombre des objets à combiner, ou des combinaisons nécessaires, s'accroît alors dans une proportion infinie, et rend d'autant plus évidente et palpable l'absurdité des hypothèses que sont obligés de dévorer les ennemis de l'existence de Dieu.

Nos lecteurs ne peuvent avoir oublié le degré d'évidence où nous avons porté la démonstration par l'absurde, quand il s'est agi de combiner seulement douze corps. Qu'en sera-t-il maintenant, si nous décomposons ces corps en leurs parties élémentaires, et si

nous rapprochons de cela le nombre de combinaisons auxquelles peut donner lieu l'incompréhensible divisibilité de la matière ; divisibilité que la raison nous montre pouvoir être poussée si loin, que certains esprits l'ont regardée comme infinie ?

Prenons la terre, par exemple : les opérations cosmographiques les plus exactes nous la représentent comme un sphéroïde, dont le grand diamètre, celui de l'équateur, est de 15254598 vares, et le petit diamètre, celui qui va d'un pôle à l'autre, de 15209063 vares. D'où il résulte, en faisant le calcul, que le volume de la terre est de 1853116042049079468459 vares cubes, qui évalués en pieds donnent 50034133 145045145648393 pieds cubes.

Supposons que la terre eût à se former par petites masses, d'un pied cube de volume, l'imagination se perd en voulant chercher un ordre, un plan, dans un pareil nombre de corps abandonnés au hasard. Mais que deviendrait cette évaluation s'il fallait encore diviser ces corps, les ramener à des quantités extrêmement petites, et puis multiplier les quantités effrayantes qui en résulteraient, par celles des cubes successivement obtenues ?

Et cependant, après avoir réalisé de semblables multiplications, nous n'aurions encore rien fait ; car nous n'aurions pas même entamé les considérations physiques qui démontrent la divisibilité pour le moins indéfinie de la matière. Un grain de musc remplit de son odeur un espace très-considérable pendant un temps très-prolongé ; tout l'espace est donc rempli

des molécules de ce corps, puisque nos organes en sont affectés, quelle que soit la place que nous occupions. Et malgré cela, le grain de musc n'aura pas éprouvé de diminution sensible, tant est prodigieuse la divisibilité des parties qui le constituent. Supposez que le globe terrestre est soumis à une division semblable, les chiffres pourraient-ils exprimer le nombre des parties auxquelles cette division donnerait lieu? Jetez maintenant toutes ces particules à l'immensité du chaos, mettez-les en mouvement dans ce ténébreux espace, sans autre guide que le hasard, oserez-vous espérer encore un ordre quelconque, une combinaison donnée?

Allez plus loin; appliquez à l'univers une hypothèse qui n'embrasse que les particules de la terre, et votre esprit reculera épouvanté devant ces nouveaux calculs. La masse du soleil seul est 1329630 fois plus grande que celle de la terre; ajoutez à cela la masse de toutes les planètes, de toutes les comètes, avec leurs satellites, de toutes les étoiles fixes et de tant d'autres corps que nous ne connaissons pas et que la science découvre chaque jour; à cela qu'on ajoute encore les parcelles de lumière répandues dans tout l'univers et de tant d'autres fluides qui circulent dans l'immensité de l'espace; qu'on se représente tous ces éléments dans un état de décomposition absolue, mêlés, confondus et s'agitant au hasard dans les insondables profondeurs du chaos. Qui oserait attendre l'ordre du désordre même, et du désordre élevé à une puissance infinie? L'esprit reste

écrasé sous le poids de semblables pensées ; l'intelligence humaine se trouble et se confond en présence d'une perturbation et d'un désordre qu'aucune langue ne saurait exprimer.

Les athées nous objecteront qu'il existait au sein du chaos une loi nécessaire, d'après laquelle les corps s'élevaient à une combinaison harmonique, et que par là même, l'ordre devait, en réalité, jaillir du sein du désordre. La matière, ajouteront-ils, est en effet soumise à des lois constantes et invariables, comme l'expérience ne cesse de nous le démontrer ; entraînée dès-lors par le mouvement, elle aura rencontré la combinaison voulue, de laquelle devait résulter la beauté de l'ordre et la puissance de l'harmonie. Mais nous leur demanderons en premier lieu quel est celui par qui ces lois ont été fondées. Sans Dieu, sans intelligence préexistante, il faudra bien avouer que ces lois sont un effet de la nécessité ; c'est toujours, on le voit, affirmer gratuitement ce qui est en question et poser sans fondement un fait d'une suprême importance. Plus ces lois sont puissantes, et de nature à produire l'ordre et l'harmonie, plus elles proclament l'intelligence infinie de celui qui les a fondées.

Toutes les observations faites jusqu'ici sur la matière ont eu pour résultat de constater sa complète indifférence à l'égard du repos et du mouvement. Conformément à des lois qu'on peut désigner sous différents noms, mais dont on ne saurait méconnaître l'existence, elle perd dans son mouvement la direction qu'elle avait reçue, sa rapidité augmente

ou diminue, suivant qu'elle est poussée par de nouvelles forces, ou entravée par de nouveaux obstacles. Quand on attribue donc à sa nature intime des lois éminemment géométriques, on tombe dans la plus étrange absurdité. Mais accordons, si l'on veut, aux athées, que ces lois soient antérieures à l'ordre actuel de l'univers; supposons que les atomes, en s'agitant dans l'immensité de l'espace, aient été soumis à cette nécessité aveugle, cause première d'un ordre aussi merveilleux; pourrait-on concevoir, même avec cela, la formation de l'univers. Newton qui connaissait à coup sûr les lois du monde physique beaucoup plus que tous les athées, reconnaît ingénument, que si elles peuvent suffire à expliquer le mouvement de l'univers une fois organisé, elles ne suffisent nullement à nous expliquer sa formation. On sait avec quel sentiment d'humilité profonde, l'illustre mathématicien reconnaissait le doigt du Tout-Puissant dans toutes ces merveilles que son génie contemplait de si près. Il ne put jamais considérer le mouvement des astres comme un effet du hasard; il traçait les lois auxquelles ils étaient soumis, en s'abstenant d'en signaler la cause; ou plutôt, sans s'engager dans des questions métaphysiques sur la nature de cette cause, laissant de côté la question de savoir ce qu'étaient en elles-mêmes les causes secondaires, il reconnaissait et proclamait, qu'il était nécessaire de remonter enfin à une intelligence primitive infinie, à un pouvoir sans limites, c'est-à-dire, à Dieu!

Une des lois que l'on considère comme fondamentale dans l'ordre de l'univers, c'est la loi d'attraction ou de gravitation. On sait qu'elle agit en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances; c'est ainsi qu'on explique les mouvements des corps célestes, et les fameuses lois de Kleper ne sont que l'application et la conséquence du principe universel. En admettant ce principe, tel que l'établissent les physiciens, comme vrai, et sans descendre aux questions de détail qui de tout temps ont divisé les écoles, il est aisé de voir que si le monde avait été plongé dans le chaos, jamais il n'en fût sorti par la seule force de la gravitation. Pour que cette force ait son application et produise ses résultats, à savoir l'ordre et l'harmonie, il faut d'abord supposer l'existence de cette même harmonie et de ce même ordre dans les masses et les distances de tous les corps. En dehors de ces conditions, loin de concevoir un monde où reluit la sagesse et la beauté, on ne peut imaginer qu'un mélange informe et monstrueux. Qui nous dit que des masses compactes eussent jamais dû se former? Comment pouvons-nous croire que des centres déterminés se fussent établis, autour desquels auraient commencé des révolutions plus ou moins régulières, pour aboutir enfin à la magnificence des systèmes planétaires? Qui donc a placé le soleil ou les éléments dont il est composé, comme centre et foyer du mouvement des atomes qui composent les autres planètes. Avant que la force centripète et la force centrifuge se fussent combinées pour produire le mouvement elliptique,

pourquoi les corps ne se précipitèrent-ils pas au centre d'attraction, ou bien n'échappèrent-ils pas par la tangente, pour aller se perdre dans les espaces incommensurables? Une loi ne saurait exister si les termes de la proportion qui la formule n'existaient pas d'avance; il faut dès-lors supposer, dans le système de l'univers, des masses et des distances parfaitement déterminées. Si ces conditions viennent à manquer, bien loin d'être un élément d'harmonie, la loi ne sera qu'une force aveugle et propre seulement à rendre le désordre plus profond et plus complet. Attraction dans tous les sens, centre de toutes parts, c'est-à-dire pas de centre, et dès-lors partout désordre et confusion.

En supposant que l'attraction universelle ait précédé l'ordre actuel du monde et la formation même des grands corps dont il est composé, des obstacles invincibles s'opposaient à son action ordonnatrice. Outre cette force d'attraction en effet, il en existe une autre manifestée par l'expérience et qu'on a nommée, par analogie, attraction moléculaire, plus communément désignée sous le nom d'affinité. Comme la première agit à de grandes distances, la seconde ne produit ses effets qu'à des distances insensibles et quand les corps sont mis en contact. Tous les atomes qui composent la machine du monde étant donc une fois répandus et mêlés dans l'immensité de l'espace, il est évident que dans ce mouvement confus et désordonné, leur force d'attraction moléculaire aurait pu se développer dans tous les sens. Or,

qui pourrait calculer les modifications et les bouleversements que ces forces diverses auraient apportés à la grande force d'attraction universelle ? Les masses étant déjà formées au contraire, il n'est pas possible que les lois de l'affinité déconcertent celles de la gravitation, puisque leur action étant bornée à des distances extrêmement petites, elles sont, pour ainsi dire, enchaînées et inertes. Mais cette combinaison n'existant point encore, et les atomes étant supposés à l'état de complète dissolution, de telle sorte que le monde ne fût plus qu'une masse informe où s'agitaient dans tous les sens des fluides de nature opposée, il en serait nécessairement résulté un nombre infini d'étranges combinaisons qui auraient détruit et renversé les effets de la gravitation universelle.

Nous comprendrons aisément la possibilité de ces combinaisons, dans une telle lutte des éléments, si nous faisons attention que la loi d'affinité est sujette par elle-même aux plus fréquentes altérations. L'expérience a démontré que pour en déterminer les résultats avec quelque exactitude, il fallait tenir compte de sept circonstances différentes, rien de moins : 1° Quelle est la quantité relative des corps mis en contact ; 2° si ces corps sont simples ou composés ; 3° quelle est leur force de cohésion ; 4° à quel degré de chaleur ils sont exposés ; 5° quelles sont la quantité et la qualité du fluide électrique qu'ils contiennent ; 6° quel est leur poids spécifique ; 7° quelle est la pression à laquelle ils sont soumis. Les corps étant donc lancés dans le chaos et n'ayant que le hasard

pour guide, il est évident que ces différentes circonstances auraient changé à tout moment, et que de là serait résulté une confusion à laquelle on ne saurait arrêter sa pensée.

On éprouve un sentiment de surprise et de douleur, pour ne rien dire de plus, en voyant des hommes se jeter dans de telles aberrations, pour éluder la force des preuves qui établissent l'existence de Dieu; il semblerait impossible que l'homme use ainsi de sa raison, ce noble privilége de sa nature, ce trait distinctif de sa grandeur, pour s'efforcer de chasser du monde qu'il habite la suprême raison qui l'a créé. Avez-vous donc tellement pris en dégoût l'intelligence, pour que vous ne puissiez même en supporter le nom quand il s'agit de l'ordre de l'univers? Et cependant vous vous enorgueillissez de la vôtre, vous en faites parade à chaque instant, vous ne cessez de vanter sa puissance, et votre fierté s'exalte jusqu'à la fureur quand on prétend lui disputer quelqu'un de ses titres. Et vous refusez d'admettre une intelligence dont la vôtre ne soit que le rayonnement et qui ait présidé à cet ordre merveilleux du monde, à cette sublime harmonie qui frappe si profondément votre esprit par sa grandeur et sa puissance?

S'il n'existait pas d'autres raisons pour nous convaincre que la nature de l'homme a subi primitivement une profonde atteinte, qu'elle est tombée de sa dignité première, que son intelligence est obscurcie et sa volonté viciée, il nous suffirait, pour être convaincu de cette triste vérité, de voir les inconce-

vables aberrations où notre esprit se laisse entraîner. On écrit l'histoire des nations, on nous peint sous les couleurs les plus vives leurs révolutions et leurs guerres, et là nous voyons assurément la misère et la perversité de l'homme; mais nulle part ce tableau n'est aussi sombre que dans l'histoire de l'esprit humain, c'est-à-dire, dans l'histoire des sciences. Cette sphère sublime où devrait régner, ce semble, et régner sans opposition la plus pure sagesse, où les passions ne devraient jamais avoir accès, dont elles ne devraient pas même approcher, de peur d'en troubler la sérénité par leur souffle impur, cette sphère élevée et presque divine, est celle cependant où se montrent sous leur aspect le plus repoussant la folie de l'esprit humain, son orgueil aveugle et son incroyable présomption; l'homme se montre là dans toute sa faiblesse, là sont cruellement brisées ces heureuses illusions qui nous représentaient les sages de la terre comme une société d'esprits angéliques. Mais jamais, non, jamais comme dans le dernier siècle, on ne vit le génie du mal insulter avec impudence aux plus simples lumières du sens commun, à la raison même de l'humanité; jamais on ne le vit se couvrir des livrées de la science avec une habileté si perfide, avec de si funestes desseins; jamais on ne déploya tant d'esprit, de souplesse et d'efforts, pour systématiser l'irréligion et dresser le piédestal de l'athéisme. *La nature, les forces supérieures, les lois éternelles, la successive transformation des êtres,* et cent autres mots semblables, furent tour à tour

adoptés comme la solution du grand problème. Ces mots ne signifiaient rien, cela est incontestable ; mais ils avaient pour effet d'envelopper les idées dans une obscurité profonde ; ils avaient un air mystérieux et d'autant plus dangereux pour un lecteur sans instruction et sans défiance : il ne pouvait ainsi remarquer l'absurdité des hypothèses sur lesquelles on appuyait des systèmes impies ; il croyait voir une explication scientifique là où ne se trouvait que l'expression de l'ignorance la plus honteuse, ou celle de la plus insigne mauvaise foi. Les mathématiques et les sciences naturelles avaient fait un grand pas ; on expliquait un grand nombre de phénomènes d'une manière sinon entièrement satisfaisante, du moins assez plausible, et tout cela était employé pour halluciner les ignorants et pour les amener à croire que la première cause des êtres ne s'élevait pas au-dessus de la matière. Philosophes insensés, hommes ingrats ! le progrès que vous aviez fait dans la connaissance des créatures ne devait-il pas élever vos pensées et vos sentiments vers le Créateur !

DE L'ANGLETERRE.

Les réflexions que nous voulons communiquer à nos lecteurs sont le fruit d'un rapide voyage que nous venons de faire en Angleterre. Nous dirons peu de choses de l'impression que cause aux voyageurs la vue du merveilleux développement où sont parvenues les richesses de ce peuple. On dirait, en effet, qu'il a reçu un pouvoir particulier sur les éléments et qu'il possède au plus haut degré le secret d'appliquer la matière à tous les usages de la vie. L'aspect de la Tamise couverte de vaisseaux, sillonnée par la vapeur, est un de ces tableaux que l'imagination peut à peine se représenter. Les docks de sainte Catherine, ceux de la ville de Londres et ceux de l'Inde, joints à l'œuvre immense du Tunnel, manifestent à tous les regards la puissance étonnante de la Reine des mers. En parcourant ce Tunnel, en avançant dans cette voie souterraine éclairée par la lumière indécise du gaz, en voyant à côté de soi cette autre galerie encore incomplète, plongée dans l'obscurité et sous laquelle résonnent incessamment les gouttes d'eau qui filtrent à travers ces voûtes et tombent en abondance, en observant la forme irrégulière des arceaux, dont l'irrégularité

même atteste l'effort surhumain qu'il a fallu faire pour résister aux invasions du fleuve, en entendant le bruit des machines qui, placées aux deux extrémités de la galerie, puisent sans relâche l'eau qui s'est infiltrée, à la vue de cette humidité qui suinte de toutes parts dans la galerie qui se trouve illuminée, à l'aspect même de cette lumière débile et vacillante dans des lieux qui semblaient condamnés à des ténèbres éternelles, on éprouve au dedans de soi une impression tellement profonde que, difficilement, on pourrait en éprouver une semblable en présence d'un monument qui s'élève à la clarté du soleil ; on sent avec une force inouïe ce que peut le génie de l'homme quand il a pour le soutenir les ressources de l'art et le secret de la persévérance.

Au premier coup d'œil qu'on jette sur Londres, surtout quand on arrive de Paris, on voit l'énorme différence qu'il y a entre ces deux villes. On peut dire qu'elles ne se ressemblent en rien. Paris, cité riante, pleine de bruit et de lumière, enivrée de plaisir, fait parade de ses richesses et de ses splendeurs, elle s'efforce constamment de parler aux yeux, de flatter l'imagination et le goût ! Londres au contraire, est sombre et mélancolique, comme si cette ville respirait quelque chose du génie d'Young et de Byron ; on dirait que, fière de ses progrès et sûre de ses forces, elle dédaigne d'attirer sur elle l'attention et l'admiration des étrangers. Cette différence n'est pas due seulement à celle des caractères et des positions, elle est aussi le résultat de l'esprit démocrati-

que qui règne chez l'un de ces deux peuples et de l'organisation aristocratique de l'autre. Un journal anglais voulant peindre dernièrement le peuple de Paris, l'appelait un peuple de boutiquiers.

Qu'on ne s'imagine pas néanmoins que les Anglais négligent la beauté des édifices, l'ordre et la propreté des rues; bien au contraire, sous ce rapport Londres l'emporte sur Paris. La capitale de l'Angleterre est assurément bien loin de ce qu'elle était dans la première moitié du dernier siècle, quand Montesquieu disait en parlant de cette ville : « Rien n'est plus repoussant que l'aspect des rues de Londres; elles sont sales et mal pavées, à tel point qu'il est impossible d'y aller en voiture. » Aujourd'hui, les piétons s'y promènent sur de larges trottoirs, et l'espace réservé aux voitures est aussi large que bien entretenu. Les maisons de Londres sont basses, d'une forme parfaitement régulière, mais d'un aspect tout à fait monotone; elles ne peuvent paraître belles qu'aux yeux de celui qui se contente de la régularité. Mais cette uniformité, cette régularité même, avec des murs d'une couleur sombre et triste, ne sauraient flatter le goût des hommes du Midi accoutumés qu'ils sont à des maisons élevées, avec des façades peintes, ou dont la pierre du moins, blanche et polie, réfléchit abondamment la lumière. Les appartements intérieurs sont généralement peu étendus dans le Nord, ce qu'il faut attribuer à la rigueur du climat. Mais si les appartements sont petits et en petit nombre, ils sont en revanche parfai-

tement distribués et disposés de la manière la plus commode et la plus agréable ; on voit bien que les Anglais s'entendent à merveille à tout ce qui regarde les commodités de la vie.

Ceci, du reste, est pour eux une sorte de nécessité, vivant comme ils le font dans l'intérieur de leurs demeures ; une famille qui vit dans l'isolement doit tout naturellement chercher les moyens de diminuer l'ennui d'un tel état et d'augmenter la somme de son bien-être. Cet isolement où se renferment les familles anglaises, frappe tout d'abord, en considérant l'aspect même des édifices ; un grand nombre de maisons sont entourées de grilles de fer, et quand, dans ces maisons, ne se trouvent pas de magasins, les portes en sont toujours fermées. De telle sorte que, pour nous, accoutumés à d'autres mœurs, comme à un autre climat, c'est une chose assez curieuse de voir ces rues immenses, en ligne droite et dont on aperçoit à peine l'extrémité, garnies d'une double barrière de fer et les portes fermées, comme si l'on était au milieu de la nuit. La passion pour les jardins est poussée à l'extrême ; on voit des rues entières où chaque maison a son jardin, placé, non derrière l'édifice, mais devant, de manière que si le ciel était plus beau, ce serait assurément une chose bien agréable de pouvoir ainsi se promener entre deux longues files de jardin. Beaucoup de places ne sont pas également autre chose qu'un jardin fort étendu, et toujours, comme on le pense bien, entouré d'une grille de fer. Comment se fait-il que,

dans un pays qu'on nous représente sans cesse comme la terre classique de la liberté et de l'égalité, ou se heurte de toutes parts aux symboles de l'esclavage et de l'inégalité des conditions ? En voyant le goût extrême des Anglais pour les beautés naturelles, et le soin qu'ils mettent à les cultiver, on dirait qu'ils s'efforcent d'imiter la nature qui leur échappe toujours ou ne se montre que sous un aspect triste et désolé. Les peuples du Midi n'ont pas à déployer tant de soins et d'efforts, la nature leur prodigue d'elle-même et les fleurs et les fruits.

Laissant de côté l'aspect matériel de l'Angleterre, je passe à son aspect moral et religieux, à ce dernier surtout, comme étant celui qui captiva le plus mon attention. Tous les rapports sur ce pays s'accordent à nous dire que le catholicisme y fait les plus étonnants progrès ; chacun, suivant ses opinions et ses croyances, tâche de nous expliquer ce phénomène ; mais le fait, nul ne le conteste. Il ne faut donc pas regarder ce qu'on lit dans les journaux à cet égard comme l'effet de l'exagération naturelle à l'esprit de parti ; c'est la réalité même qui, d'une part, fait tressaillir les catholiques d'espérance et de bonheur, et, de l'autre, arrache aux protestants un cri d'alarme et d'effroi.

Dans le moment actuel, ce qu'il y a de plus faible en Angleterre concernant la religion, c'est l'église anglicane, ou église établie. Il est vrai qu'elle dispose de richesses immenses, qu'elle est liguée avec l'aristocratie, qu'elle fait corps avec l'édifice politique, et que par conséquent elle a tous les genres de force et

l'appui des institutions les plus florissantes ; mais, en revanche, elle a perdu toute force morale, elle n'a plus aucun ascendant sur l'esprit du peuple, et, sans gagner un pouce de terrain, sous quelque rapport que ce soit, elle se voit incessamment battue en brèche, d'un côté par les catholiques, et de l'autre par les méthodistes, les quakers et les autres sectes sans nombre qui pullulent dans ce pays. Le caractère dominant de toutes ces sectes, c'est une sorte de radicalisme religieux ; elles ne font que tirer les conséquences des principes posés par l'église anglicane elle-même. Le droit qu'elle crut avoir de se séparer de Rome, les sectes l'invoquent à leur tour pour se séparer de Cantorbéry ; et, la Bible à la main, le dernier de leurs adeptes se regarde comme capable de décider toutes les questions religieuses, aussi bien que puissent le faire les évêques anglicans.

Qu'on ne s'imagine pas toutefois que le mal de l'église établie tienne uniquement aux attaques dont elle est l'objet, de la part de ses adversaires ; elle en porte le germe dans son propre sein, elle est frappée de mort parce qu'elle manque de foi.

Au milieu des sectes innombrables qui fourmillent pour ainsi dire dans ce pays, on ne peut nier qu'il n'existe encore un sentiment religieux : le peuple sent la nécessité d'une religion ; mais il ne peut la trouver dans une église qui n'a pas foi dans ses propres doctrines, qui se trouve impuissante à manifester par une œuvre quelconque un élément de vie. C'est pour cela qu'il penche vers le catholicisme ou

qu'il dévore la Bible avec une insatiable ardeur, espérant y trouver ce que son cœur demande. De là un fractionnement indéfini. .

Pour se faire une idée de ces sentiments religieux qui, malgré les étranges aberrations dont ils sont la cause, révèlent néanmoins aux yeux de l'observateur un heureux germe que la providence développera sans doute un jour, il suffit de se rappeler le spectacle étonnant que le Dimanche présente en Angleterre. On sait avec quelle rigueur il est observé dans ce pays, rigueur qui forme un contraste parfait avec la licence étalée sous ce rapport dans la capitale de la France, et malheureusement dans d'autres villes qui sont loin d'être Paris. Mais ce n'est pas précisément là le tableau que je me propose de tracer ; je ne veux en reproduire qu'une circonstance particulière dont j'ai moi-même été le témoin. Dans les lieux publics les plus fréquentés, on remarque des individus qui, s'adressant à la foule, commencent à disserter sur un point de religion, expliquent quelques passages de la Bible ; on s'arrête, on se groupe, et voilà qu'un auditoire nombreux est bientôt formé. Pendant mon séjour à Londres, dans le seul parc du régent, j'ai compté le dimanche jusqu'à dix prédicateurs en plein vent qui, placés sous les arbres, attiraient par leurs discours l'attention de la multitude. Dans le nombre de ces prédicateurs, je vis un dimanche une femme dont le langage et l'extérieur annonçaient une Quakeresse ; elle discutait avec beaucoup de gravité devant un grand nombre d'hommes et

de femmes qui lui posaient des questions et lui présentaient leurs difficultés. Le même jour je remarquai un prédicateur, probablement méthodiste, il fixa mon attention d'une manière toute particulière. Il s'était placé contre un arbre très-touffu, son visage était tourné vers le soleil qui se couchait en ce moment; il avait assez de gravité dans la physionomie, de force et d'éclat dans la voix, son débit ne manquait ni d'expression ni de naturel; il dissertait, une Bible à la main, sur différents points de controverse religieuse. Cet homme me sembla, si l'on peut en juger à première vue, réunir certaines qualités d'un bon orateur.

En voyant ces scènes extravagantes, je me disais à moi-même que le sentiment religieux doit être bien vif et bien profond chez un peuple où elles peuvent se passer sans être couvertes par les sifflets et les railleries des auditeurs. Je voyais encore là une preuve palpable de la folie commise par le protestantisme en remettant la Bible aux mains de tous, avec le droit pour chacun, de l'interpréter selon ses idées et ses caprices. J'avais vu le prédicateur de l'église anglicane assis au pupitre de son temple, conserver encore quelques traits de la prédication catholique; mais en apercevant alors un prédicateur dissident, en frac, sur une promenade publique, sans aucun signe religieux qui le distinguât de ses auditeurs, je devais reconnaître là une conséquence inévitable du principe posé par le protestantisme, qui ne cesse toutefois de condamner les dissidents. Mais à côté de cette

réflexion, il s'en présentait constamment une autre, c'est que ce peuple, en perdant la foi, n'a pas perdu le sentiment de la religion ; sentiment vague, stérile, impuissant, tant qu'il n'est pas animé par le véritable principe de la vie, mais qui ne laisse pas que de présenter une base d'actions au catholicisme, dans ce magnifique avenir que tout semble lui présager au milieu d'une nation qui, depuis trois siècles, est ensevelie dans les ténèbres et les ombres de la mort.

Les chapelles possédées par les catholiques sont déjà bien nombreuses ; mais obligés qu'ils sont de fournir à tout par leurs propres ressources, on comprend que leurs temples sont loin d'égaler encore le nombre et la grandeur de ceux qui sont tenus par l'église anglicane. Il est vrai que la magnificence et la beauté du culte catholique présentent un contraste non moins instructif que frappant avec la sécheresse et la froideur inaugurées par la Réforme. C'est là qu'on sent d'une manière bien vive tout ce qu'il y a de vérité dans le dogme catholique touchant le culte des images. Les yeux cherchent en vain dans les temples protestants quelqu'une de ces expressions sublimes que l'art sait donner à la religion, et qui nous rappellent avec tant d'éloquence les exemples les plus touchants et les vérités les plus sublimes. De quel motif raisonnable a-t-on pu couvrir la fureur de ces hommes qui dépouillèrent les temples de ces saintes images, de ces tableaux merveilleux, qui avaient pour effet de consacrer le génie de l'artiste et de fortifier l'âme du chrétien ? Elle fut bien mal inspirée,

cette religion qui ne sut que ravir à l'imagination ses rêves les plus purs, au cœur ses consolations les plus douces, après avoir répandu sur l'entendement les plus épaisses ténèbres!

Les protestants nous accusent d'idolâtrie à cause du culte que nous rendons aux images et aux saints, feignant ainsi d'ignorer que les plus petits enfants, chez les catholiques, savent très-bien que ce culte s'adresse principalement à Dieu; qu'en honorant les saints, c'est Dieu que nous voulons honorer en eux, et que lorsque nous implorons leur secours, nous les considérons seulement comme nos intercesseurs auprès de la divinité, sans jamais leur accorder, même de loin, aucun des attributs qui la distinguent. Quant au culte des saintes images, il était également aisé de voir dans quel sens nous le comprenons, et d'y reconnaître une application dans l'ordre surnaturel de ce qui se pratique naturellement chez tous les peuples de la terre. Quel est le peuple, en effet, qui n'a élevé des statues et des monuments à la gloire de ces grands hommes. Qui ne tient à posséder un souvenir quelconque, ou mieux encore le portrait d'une personne qu'il aime ou qu'il vénère? Comment les chrétiens ne pourraient-ils, eux aussi, conserver des tableaux et des statues qui leur retracent les héros de la religion, ou bien les restes précieux qui rappellent leur passage dans la vie? Pourquoi ne pourrions-nous pas vénérer ces images et ces reliques, comme des souvenirs palpables des merveilles opérées par la grâce? Pourquoi ces objets sacrés ne recevraient-ils pas de notre part

un culte qui se rapporte ultérieurement à Dieu, à Dieu l'auteur de tout bien, le principe et la fin de cette gloire à laquelle les saints se sont élevés? La haine professée par le protestantisme contre de tels sentiments est d'autant plus incompréhensible, qu'on rencontre maintenant dans ses temples, des saints d'un autre genre. L'église de saint Paul, par exemple, et l'abbaye de Westminster, sont remplies de monuments élevés en l'honneur des hommes illustres de la Grande-Bretagne. Généraux, hommes d'état, écrivains, artistes, tous ceux en un mot qui se sont placés au dessus du commun des mortels, ont là leur piédestal et leur apothéose. Et dans ce même temple il n'y aurait pas de place pour des monuments érigés à la gloire de Dieu, en l'honneur de ces pacifiques héros qui se distinguèrent, ici-bas, par la sublimité de leurs vertus, et qui triomphent maintenant dans les splendeurs immortelles? Comment n'a-t-on pas remarqué la contradiction où l'on tombait en refusant aux héros de la religion, aux plus grands bienfaiteurs de l'humanité, ce que l'on accorde à Shakspeare, à Newton, à Nelson, à Pitt.

Aussitôt que le catholicisme aura pu déployer dans ce pays les pompes de son culte, avec quelques-unes des ressources qui lui ont manqué jusqu'à ce jour, le contraste qu'il présentera avec le protestantisme deviendra de plus en plus frappant, et la divine Providence saura bien en faire jaillir des fruits plus abondants de bénédiction et d'amour. Indépendamment des églises diverses que les catholiques pos-

sèdent déjà dans la ville de Londres, ils en construisent une en ce moment qui sera de beaucoup la plus considérable. Comme elle était en voie de construction, il ne m'a pas été permis d'en voir l'intérieur; mais s'il faut en juger par le dehors, elle peut aspirer à devenir une véritable cathédrale.

Puisque j'ai prononcé le mot de cathédrale, je veux expliquer un peu le sens que doit naturellement porter à notre esprit le mot corrélatif *évêque;* je saisirai cette occasion pour adresser une courte réponse à ces esprits méticuleux qui se sont effrayés de voir en Angleterre quelques évêques qui prenaient le titre de vicaires apostoliques. On s'est plaint amèrement, par la voie de la presse, d'une telle dénomination; on a manifesté la crainte qu'elle ne dût amoindrir l'autorité des évêques au profit du pouvoir du souverain Pontife. Mais si les hommes qui publient de telles récriminations n'étaient pas aveuglés par les rancunes dont ils sont animés contre la cour de Rome, il leur eût été facile de voir, que cette dénomination même est une preuve de plus de la sagesse du saint Siége, et qu'elle devait avoir pour effet la conservation de la discipline et de la foi dans ce pays, et leur développement pour un avenir plus ou moins rapproché. On sait à quels périls étaient exposés en Angleterre les derniers débris du catholicisme. Attaques incessantes de la part des protestants qui tenaient à leur disposition tous les moyens de nuire à l'antique foi, persécutions systématiques de la part du gouvernement, privation de tous les honneurs et de tous les

emplois, impossibilité de se faire instruire dans leur propre pays, à moins d'abjurer la foi de leurs pères, absence à peu près complète des moyens nécessaires pour pourvoir à la subsistance des ministres de leur religion, ainsi qu'aux nécessités de leur culte; tout, en un mot, conspirait en Angleterre pour achever d'étouffer cette précieuse semence, qui devait cependant un jour produire des fruits si abondants de grâce et de salut. Ce jour, nous le voyons avec bonheur se lever sur cette île, qui fut jadis nommée l'île des Saints. Mais tant que dura cette situation précaire et dangereuse, qu'avait à demander cette église d'Angleterre plongée dans la tristesse et le deuil! Il est évident que ce qu'elle devait conserver dans son sein, au prix de tous les efforts et de tous les sacrifices, c'était ce principe sacré de vie, seul capable de la rendre invincible à toutes les attaques de ses ennemis. Or ce principe de vie, c'était l'unité de la foi, et le moyen le plus assuré de conserver cette unité était de se tenir dans l'union la plus étroite avec la Chaire Apostolique. L'église catholique d'Angleterre était une véritable mission chez les peuples infidèles, et ne pouvait être mise au rang des autres églises particulières de l'Europe. Si donc personne n'est étonné que dans de telles missions les évêques portent fréquemment le titre de vicaires apostoliques, pourquoi s'étonner qu'on leur ait donné ce nom dans l'église d'Angleterre?

Les cérémonies de cette église sont empreintes de beaucoup de modération et de gravité. On voit bien

qu'elle n'a pas perdu le souvenir de ses longues persécutions, qu'elle marche avec autant de prudence que de fermeté, ayant sans cesse devant les yeux le double but de procurer l'édification de ses enfants, et de ne fournir à ses ennemis aucun sujet de récrimination et de colère. Il existe dans cette église un usage qu'on ne verrait pas chez nous sans étonnement, on peut même ajouter sans une sorte de scandale. Les femmes prennent part aux chants du chœur; et dans une cérémonie à laquelle j'assistai moi-même, les chantres étaient deux femmes et un homme. Mais ce sont là des coutumes locales qui choqueraient beaucoup dans un pays, et qui semblent toutes naturelles dans un autre. J'aime mieux, sans doute, ce qui se pratique en Espagne, et toutefois je n'irai pas condamner en ce point ce que j'ai vu pratiquer en Angleterre.

Sous le rapport intellectuel, l'ascendant que prennent les catholiques est incontestable en ce moment, et paraît devoir être bientôt irrésistible. Leurs publications sont déjà très-nombreuses et ne cessent de battre en brèche l'édifice chancelant de l'Anglicanisme. Du reste, il se trouve en même temps attaqué par des hommes sortis de son propre sein, tels que les Puséistes; de telle sorte que l'Anglicanisme voit se déployer autour de lui une guerre formidable à laquelle il lui serait bien difficile de résister. Les Puséistes ont déjà fait au protestantisme des blessures profondes; et cela parce que, sans entrer encore dans l'Eglise catholique, malgré tous les faits scientifiques

qu'ils ont établis en sa faveur, ils ont écrit et parlé en dehors de toute influence étrangère et sous l'impulsion unique de la vérité des doctrines et de la réalité des faits. On sait assez généralement tout ce qu'il y a de favorable à la cause catholique dans les confessions diverses des professeurs d'Oxfort ; il serait cependant à désirer qu'on en choisît les passages les plus remarquables et qu'on les réunît en corps de volume, pour en faire une publication spéciale. Outre que cela contribuerait à donner une idée plus complète du Puséisme, on y verrait les points qui le séparent encore de l'Eglise catholique et les causes qui retardent une conversion impatiemment attendue, mais qui ne le sera pas en vain. L'idée que nous émettons, nous l'avons trouvée dans un journal catholique de Londres, qui, rendant compte de la dernière session de l'*Institut Catholique*, parle d'une motion faite dans ce sens par le révérend O'Néal, lequel faisait remarquer à l'appui de sa demande que, dans les écrits publiés par les professeurs d'Oxfort, se trouvaient des arguments extrêmement convaincants en faveur des principales vérités de la doctrine catholique.

Une autre cause contribuera puissamment aux progrès du catholicisme en Angleterre, c'est l'établissement dans ce pays de communautés religieuses de l'un et de l'autre sexe. Je n'eus pas le temps d'aller visiter un couvent de Bénédictins qui se trouve à 60 milles de Londres et qui, selon ce qu'on m'a dit, est dans un état très-florissant. Ils ont une maison d'éducation également prospère ; ils

se sont de plus occupés avec succès de perfectionner l'agriculture, à tel point que leurs propriétés pourraient au besoin servir de modèle. Les Jésuites sont également établis en Angleterre, ils exercent déjà dans ce pays une grande influence. De leur côté les couvents de femmes se multiplient dans la même proportion; leur but spécial est ordinairement une œuvre de bienfaisance. A Emmersmith, petit village aux environs de Londres, il existe un couvent qui a pour objet de recueillir les femmes repenties; il embrasse dans sa charité les catholiques et les protestantes, et parmi ces dernières il en est parfois qui rentrent dans le sein de l'Eglise romaine. La seule localité que je viens de nommer renferme quatre mille catholiques.

La haine des protestants contre le catholicisme semble elle-même avoir singulièrement diminué. Les incroyables calomnies dont les catholiques avaient été l'objet se sont dissipées avec le temps, et le nom de papistes n'excite plus aujourd'hui la même horreur qu'autrefois. Ce progrès de l'esprit public date déjà de quelques années; le fait suivant peut en être une preuve. Sur la base de la magnifique colonne élevée en mémoire du terrible incendie qui détruisit, en 1666, une grande partie de la ville de Londres, on avait gravé une inscription dans laquelle on attribuait l'embrasement à la malveillance des catholiques. On comprend combien un semblable souvenir était fait pour inspirer aux habitants de Londres une haine profonde pour les auteurs présumés de cet

horrible attentat. Ceux-là le savaient bien, qui avaient intérêt à nourrir cette haine par la calomnie, et c'est pour cela que cette inscription ayant été effacée sous le règne de Jacques II, fut promptement rétablie sous celui de Guillaume III. Les années s'écoulaient, et les catholiques devaient se résigner à cette atroce calomnie; mais la vérité s'est fait jour, et l'inscription n'existe plus à l'heure présente. Rougissant d'une telle imposture, le pouvoir la fit effacer en 1830.

Il n'est pas donné à l'homme de déchirer les voiles de l'avenir; mais s'il était vrai, comme quelques-uns le pensent, que le temps n'est plus éloigné où l'Angleterre rentrera dans le sein du catholicisme, cet événement marquerait une des époques les plus extraordinaires dans l'histoire de l'Eglise, non-seulement par son importance même, mais par les incalculables résultats qu'il aurait dans les régions les plus reculées de la terre. Le protestantisme anglican a laissé la religion dans un déplorable état en ce qui concerne le dogme; et c'est à cela qu'il faut attribuer cette anarchie intellectuelle dans laquelle nous la voyons maintenant plongée dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne, si l'on en excepte toutefois les pays qui sont demeurés attachés au catholicisme et les hommes qui, ouvrant les yeux à la vérité, abjurant des erreurs sucées avec le lait, sont rentrés dans le sein de l'Eglise-Mère. Il est vrai, qu'à proprement parler, le peuple anglais n'a pas été directement et immédiatement soumis à l'action de l'incrédulité moderne. L'Angleterre n'a pas eu son siècle de Voltaire,

et c'est là ce qui fait que sa situation religieuse est plutôt une anarchie de croyances, résultat naturel de la multitude des sectes, que le défaut même de sentiments religieux. Ces sentiments conservent au contraire, ainsi que nous l'avons déjà dit, assez de puissance et de vivacité ; vous trouverez des hommes qui, ne sachant pas à quoi s'en tenir sur un point essentiel de la doctrine chrétienne, sont néanmoins bien éloignés de cette disposition d'esprit que nous nommons impiété. C'est ici l'un des traits caractéristiques qui distinguent l'Angleterre de la France. En France, il n'est pas de milieu, pour ainsi dire, entre le catholicisme et l'incrédulité. Les dispositions contraires qu'on remarque chez les Anglais, leur serviraient admirablement, du jour où viendrait à se réaliser leur conversion au catholicisme. Sans aucun nouvel effort de leur part, ils se trouveraient dans une situation excellente pour une réorganisation intérieure et pour seconder au dehors la propagation de l'Evangile, propagation qui pourrait alors s'établir sur une échelle immense.

Pour bien comprendre la vérité de cette observation, il ne suffit pas de considérer la vaste étendue des pays qu'embrasse la domination de l'Angleterre, il faut surtout faire attention aux éléments dont elle dispose pour produire les plus grands effets, du moment où ces éléments divers, réunis sous l'action d'un même principe, seraient coordonnés et dirigés vers un même but. Elles sont innombrables, les sociétés de religion ou de bienfaisance qui se trouvent dans la

seule ville de Londres. Outre la fameuse société biblique et d'autres sociétés ayant à peu près le même objet, il en existe pour la propagation de l'Evangile dans les pays étrangers, pour la conversion des esclaves nègres, pour celle des Juifs, pour répandre les livres religieux parmi les pauvres, pour l'instruction des adultes, pour la suppression du vice, en particulier de l'ivrognerie, pour l'abolition de l'esclavage, et tant d'autres que nous pourrions nommer s'il était nécessaire. On consacre à ces différents objets des sommes immenses ; de telle sorte que si la grandeur des résultats répondait à celle des efforts, le bien qui en résulterait serait incalculable. Malheureusement la stérilité reconnue dont toutes les sectes séparées de l'Eglise sont frappées, ne permet pas que ces associations produisent un grand fruit pour l'humanité ; il suffirait d'en donner pour preuve, parmi tant d'autres qu'on pourrait en fournir, le peu de résultats des missions protestantes. Tout l'or dont elles disposent ne peut atteindre à la force merveilleuse exercée par la parole d'un seul de nos missionnaires, qui, sans autre arme qu'une croix, sans autre richesse que sa charité, annonce à des peuples barbares le nom de Jésus-Christ.

Nos missionnaires ne se présentent pas au milieu de leurs néophytes avec l'appareil de la force et du luxe, entourés de toutes les commodités de la vie, comme les ministres protestants ; mais ils portent, en revanche, un bien riche trésor d'abnégation, de mansuétude, de dévouement et de zèle pour gagner

des âmes à leur divin Maître. Ils ne regardent pas leur mission comme une position avantageuse à occuper ; ils la regardent comme un devoir sublime à remplir ; les peuples auxquels s'adresse leur ministère ne sont pas pour eux une mine à exploiter, mais bien un champ stérile à cultiver et fertiliser ; les malheureux plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie ne sont pas un troupeau humain sur lequel on doive exercer un orgueilleux empire, mais des âmes rachetées par le sang d'un Dieu, auxquelles il faut porter le bienfait de cette rédemption divine. Tout le monde peut connaître du reste, par les fréquentes relations insérées dans les feuilles publiques, le contraste frappant que les missions catholiques forment avec les missions protestantes. Pour ma part, j'ai eu le bonheur d'entendre sur ce point un témoin oculaire ; il avait parcouru la plus grande partie de l'Amérique, et par conséquent il avait tout observé par lui-même. Dans un mémoire plein d'intérêt qu'il a rapporté de ces pays lointains, et dont il m'a lu des fragments considérables, j'ai dû remarquer plusieurs fois ce même contraste, qu'il se plaisait également à faire ressortir dans ses conversations sur le même sujet. Il avait, disait-il, été révolté de la sécheresse extrême des ministres protestants, tandis que les catholiques lui avaient paru d'une douceur, à son avis, beaucoup trop grande. Les Pères d'une certaine mission poussaient trop loin, toujours dans sa pensée, leur tendre sollicitude pour les néophytes, et prenaient un soin excessif de pourvoir à toutes leurs nécessités, ne lais-

sant pas, de la sorte, à l'activité individuelle un aiguillon assez puissant. On voit à quel point de semblables reproches sont honorables pour ceux auxquels ils sont adressés ; heureux les hommes à qui l'on ne peut reprocher d'autre faute qu'un dévouement excessif au bien de leurs semblables ! Peut-être me sera-t-il possible un jour de vaincre la modestie de ce voyageur et d'obtenir de lui de pouvoir publier quelques morceaux de la relation qu'il m'a fait connaître. Ses paroles auraient d'autant plus de poids dans la question présente, qu'étant lui-même laïque, il ne pourrait être accusé de partialité.

Pour revenir à mon objet, qu'il me soit permis de former un vœu, celui de voir bientôt les éléments de bien qui se trouvent dans la Grande-Bretagne et qui sont actuellement en grande partie stériles, parfois même nuisibles à l'humanité, se coordonner et s'unir sous l'action vivifiante du catholicisme, et produire des fruits de salut qui pourraient aisément s'étendre d'un bout de l'univers à l'autre.

On me demandera peut-être quelle est mon opinion sur la probabilité d'un semblable retour, si je le regarde comme une heureuse illusion, propre uniquement à faire naître d'excellents désirs, ou s'il est pour moi l'objet d'une sérieuse espérance. Je n'aventurerai pas à cet égard des conjectures plus ou moins plausibles, qu'il est si facile d'établir sur un objet quelconque, mais qui ne sont au fond que des rêves de bonheur dont l'impitoyable réalité ne tarde pas à faire justice. Il faut cependant reconnaître que la

Providence semble nous laisser entrevoir d'admirables desseins sur les destinées du catholicisme en Europe, puisque nous voyons aujourd'hui des choses qui nous eussent semblé, il y a peu d'années, entièrement impossibles. Qui nous eût dit que peu de temps après la révolution française, révolution dans laquelle on est obligé de voir, en définitive, le terrible résultat d'une école de philosophie essentiellement irréligieuse, révolution dont l'influence s'était fait sentir dans toutes les nations civilisées et particulièrement en Angleterre, cette même Angleterre verrait s'opérer dans son sein une sorte de révolution morale en faveur du catholicisme ? D'où vient un mouvement si diamétralement opposé à celui qu'on pouvait attendre de toutes les causes connues ? Comment se fait-il, qu'en France même, après la révolution de 1830, quand les idées religieuses semblaient pour ainsi dire devoir être entraînées par la chute du principe politique qu'on regardait comme leur principal appui; comment se fait-il, disons-nous, que les idées religieuses, bien loin de succomber, aient acquis une plus grande influence sur toutes les classes de la société ? Il est donc nécessaire d'avouer qu'en ceci, comme en toutes choses, les voies de la Providence nous sont pleinement inconnues, et que Dieu se plaît à faire triompher son œuvre par des moyens tout opposés à ceux que les hommes eussent imaginés. Que d'événements sont venus renverser les projets arrêtés en 1815 et convaincre d'illusion les motifs qui les avaient inspirés ! Ce qu'on avait nommé la

Sainte-Alliance était aux yeux de plusieurs comme le Palladium de tout ce qu'il y avait de bon en Europe. Voyez cependant, des quatre grands monarques du continent qui l'avaient formée, l'un est tombé du trône dans l'exil avec toute sa postérité, et deux autres ont opprimé les catholiques, persécuté l'Eglise dans leurs domaines, et provoqué, à plusieurs reprises, les plaintes du Vicaire de Jésus-Christ. Eh bien, malgré tout cela, la religion remporte chaque jour de nouveaux triomphes, et ces triomphes sont d'autant plus éclatants qu'il est plus évident pour tous les yeux qu'ils ne sont nullement dus à la force de l'homme.

Et tandis que se manifeste, d'une part, une tendance de plus en plus prononcée vers le catholicisme, on voit de l'autre les sectes séparées tomber rapidement en dissolution, de telle sorte que chez la plupart il ne reste plus qu'un pur déisme. Ajoutez à cela qu'on sent fermenter dans leur sein ces nouvelles doctrines socialistes dont le but est d'établir la nécessité d'un ordre de choses entièrement distinct de celui qui a existé jusqu'à ce jour. Il y a plus encore, ces doctrines ont fondé quelques établissements d'éducation ; nous sommes donc menacés de voir ces dangereuses théories naguère reléguées dans quelques têtes ardentes, devenir maintenant le premier aliment de la jeunesse. Je crois devoir rappeler, à ce propos, que j'ai moi-même visité un établissement de cette nature situé à quelques milles de Londres, et que je vis là de mes propres yeux ce que d'une autre façon j'au-

rais eu bien de la peine à croire, concernant la funeste direction qu'on donne à l'intelligence de ces pauvres enfants. Peut-être un jour me sera-t-il possible d'entrer dans de plus grands détails sur cet important sujet ; en ce moment, cela m'écarterait trop de mon but.

Un des obstacles les plus grands au développement du catholicisme en Angleterre, c'est la puissance matérielle de l'église anglicane : possédant des propriétés immenses, elle doit tout naturellement être une barrière en quelque sorte invincible contre toutes les éventualités qui auraient pour effet de les lui ravir. Cette église est en outre, comme nous l'avons observé, étroitement unie avec l'aristocratie anglaise, qui trouve en elle un intrument docile, en même temps qu'un point d'appui pour maintenir le système de gouvernement qu'elle exploite si bien, depuis déjà plusieurs siècles. Il faut avouer que si cet ordre de choses ne devait disparaître de l'Angleterre que par les efforts de l'esprit démocratique, par le progrès des idées d'égalité, l'œuvre serait presque impossible, ou du moins offrirait là des difficultés qu'elle ne rencontre pas dans d'autres pays ; car en Angleterre, la distinction des classes est si profondément enracinée dans les mœurs, qu'elle est soutenue non-seulement par l'aristocratie, mais encore par le peuple lui-même. Pour nous qui sommes accoutumés à ne point distinguer le noble du plébéien, et qui voyons, confondues ensemble, les diverses classes de la société, sans autre différence que celle qui résulte

de l'inégalité des fortunes, et, par suite, du plus ou moins d'abondance dans les commodités de la vie, à peine pouvons-nous concevoir l'organisation sociale d'un pays qu'on n'a pas craint, cependant, de nous présenter quelquefois, comme un modèle de liberté et d'égalité. Là, si vous avez de l'or, si vous avez acquis, n'importe par quel moyen, des richesses considérables, on vous admettra dans les classes les plus élevées, l'aristocratie vous ouvrira ses rangs, bien que votre naissance soit parfaitement plébéienne; on vous délivrera même un titre de noblesse qui fera bientôt oublier l'obscurité de votre berceau. Mais, par là même, vous êtes dès lors obligé de vivre entièrement séparé de ceux qui ont eu le malheur de ne pouvoir s'élever aussi haut; gardez-vous de tout contact avec les classes inférieures, elles ternniraient le lustre de votre nouvelle position; et si vous entrepreniez de conserver quelques relations avec la classe d'où vous êtes sorti, vous seriez infailliblement répudié par celle où vous êtes entré. C'est là le secret de l'aristocratie anglaise : il consiste à faire incessamment emplette d'hommes nouveaux et de familles appartenant à d'autres classes, sans rien perdre de cet esprit exclusif dont elle est animée vis-à-vis la masse du peuple. Chez d'autres nations, la noblesse s'est rapprochée du peuple, jusqu'à se confondre presque avec lui; en Angleterre la noblesse n'est pas descendue de son rang, et quand elle a eu besoin de se fortifier par de nouvelles recrues, elle a pris dans le peuple les individus qui lui convenaient et les a

fait monter jusqu'à son propre niveau. C'est ainsi qu'elle a perpétué l'esprit de corps ; en présentant la noblesse comme la récompense des services les plus éminents, comme le but le plus élevé d'une carrière brillante, elle a évité en grande partie l'odieux qui s'attache naturellement aux distinctions de classe. Cet exemple a réagi sur les classes inférieures, un semblable esprit les a peu à peu animées, de telle sorte qu'il s'est formé comme une chaîne d'aristocraties graduées dont le premier anneau s'attache aux degrés mêmes du trône et dont le dernier va se perdre dans l'échoppe du mendiant. Plusieurs penseront peut-être que la bonne organisation du gouvernement préviendra les maux, au moins les plus considérables, qui peuvent résulter d'une telle division, et qu'une justice sagement administrée ne permettra pas que les inférieurs soient opprimés par les classes qui sont au-dessus d'eux; ce serait là une erreur ; la justice civile est si coûteuse en Angleterre, que l'impossibilité de suffire aux frais équivaut à un déni perpétuel de justice.

De tant d'éléments opposés, résulterait un état de choses dont il serait difficile de sortir, si dans l'arène où luttent tant d'intérêts ennemis, n'était intervenu un agent d'une puissance incontestable, irrésistible : *la faim*. Le mal est arrivé à son comble; tous les palliatifs sont inutiles ; et ce qu'il y a de plus triste à penser, c'est que le mal ne dépend pas de causes passagères, il tient à la nature même des institutions, et tant qu'elles subsisteront, il est irrémédiable. Les

deux causes permanentes de cette affreuse misère sont la quantité excessive des produits industriels et l'accumulation scandaleuse des richesses dans un petit nombre de mains; l'une et l'autre de ces deux causes sont intimement liées à l'organisation sociale et politique de l'Angleterre. Qu'on juge maintenant s'il est probable que le siècle s'achève sans que ce pays ait éprouvé de profonds changements. A l'heure qu'il est, l'aristocratie anglaise n'a pas seulement à lutter avec l'Irlande, elle doit encore lutter avec l'Angleterre. Sans doute son habileté est grande, sa prévoyance fort étendue, ses ressources sont immenses; mais il est une force dans les faits contre laquelle ne peuvent rien, ni l'habileté, ni la prévoyance, ni les plus vastes ressources. Un système de colonisation, organisé sur une grande échelle, semblerait un moyen favorable pour sortir de cette difficulté; mais il est à remarquer, que l'émigration a été très-considérable jusqu'à ce jour en Angleterre. Il est vrai qu'elle n'était pas régularisée d'après un système établi; il est permis de douter néanmoins, qu'elle devînt ce qu'elle devrait être, et qu'elle produisît surtout les résultats qu'on en espérerait, en la supposant fomentée et dirigée par l'administration publique. Dans de telles circonstances, l'intérêt individuel et la force de la nécessité, sont les deux mobiles les plus puissants, soit pour exciter, soit pour diriger le mouvement des populations; d'où il résulte que l'action directe du gouvernement n'obtient pas toujours en réalité les avantages qu'on avait consignés sur un projet.

L'attitude que prennent en Angleterre les classes ouvrières, devient chaque jour plus alarmante : ce ne sont plus là de simples réunions dans le but d'entendre des discours ou des harangues, ce sont d'énergiques pétitions couvertes d'innombrables signatures; de véritables émeutes ont éclaté dans ce pays, on a été obligé de recourir souvent à des voies de fait; or c'est là un chemin glissant, dont la pente est bien rapide, au bout duquel s'ouvre un abîme. Quoi qu'il en soit, si l'aristocratie se trouve en face de grands dangers, à coup sûr, elle n'abandonnera pas la partie sans déployer contre ses ennemis les immenses ressources dont elle dispose. La lutte serait épouvantable, une révolution en Angleterre aurai nécessairement des proportions gigantesques. L'aristocratie anglaise est en effet un géant qui, se sentant blessé à mort, éprouverait des convulsions qui feraient trembler le monde.

Tous ceux qui veulent le bien de l'humanité doivent désirer par conséquent que le drame se dénoue par des moyens pacifiques, et que l'histoire de la civilisation européenne ne soit pas souillée par une nouvelle tache de sang; elle serait peut-être cette fois trop large et trop ineffaçable. Les grandes populations industrielles de ce pays seraient formidables au jour de la lutte. On n'a pas encore oublié les scènes affreuses du dix-septième siècle, le dix-neuvième pourrait aisément les voir se renouveler. La politique de répulsion et de défiance suivie par le gouvernement anglais à l'égard de l'Irlande, n'est pas seulement

injuste, elle est encore imprudente, puisqu'elle a eu pour effet de rendre plus profond et plus populaire le mouvement provoqué dans cette importante fraction de la Grande-Bretagne. A coup sûr, le peuple anglais ne supporterait pas le dénuement et la faim aussi longtemps que le peuple d'Irlande ; et ceci aurait bien pu ouvrir les yeux à l'aristocratie d'Angleterre sur le caractère pacifique et résigné d'une religion si souvent calomniée par elle.

Chose étonnante! pendant que certains hommes, que leurs lumières et leur position sociale auraient dû rendre plus impartiaux et plus sages, poussaient au plus haut degré l'aveuglement de la haine, le catholicisme obtenait un hommage éclatant de la part du génie le plus terrible et le plus tourmenté que l'Angleterre ait produit, de la part de lord Byron. Ses paroles sont assez importantes, pour qu'il me soit permis de les rappeler après tout ce que je viens de dire sur la situation religieuse de l'Angleterre. Elles méritent de fixer l'attention de tous les hommes qui savent penser, à quelque pays, à quelque opinion qu'ils appartiennent. Ces paroles, les voici : « Je ne suis pas certes un ennemi de la religion ; au contraire, et la preuve, c'est que je fais élever ma fille dans le plus strict catholicisme, dans un couvent de la Romagne. Mon opinion est, que lorsqu'on a une religion, on ne l'a jamais assez forte ; j'incline chaque jour davantage vers les doctrines catholiques. » (*Mémoires de lord Byron*, tom. 5, pag. 172.).

Témoignage frappant qui vient s'ajouter à ceux

que les plus grands hommes ont rendus à la religion, dans toute la suite des siècles. A la vue de ces paroles de Byron, que pourront dire ces esprits étroits qui pensent que le catholicisme est le partage exclusif des fanatiques et des ignorants? Ces hommages accordés à la religion par les intelligences dont elle pouvait le moins les attendre, raniment le cœur du chrétien et le rassurent sur les éventualités de l'avenir. Dieu ne laissera pas son œuvre inachevée, il saura la conduire à sa fin par des voies que l'homme ne peut comprendre.

Paris, 10 août 1842.

DEVOIRS

DES RICHES ENVERS LES PAUVRES.

Dans le monde social comme dans le monde physique, tout est admirablement ordonné par la main de la Providence ; il y a cette différence néanmoins, que dans le monde physique, composé d'êtres privés de raison, et par conséquent de liberté, tout obéit à des lois invariables, tout est soumis à l'inflexible nécessité ; tandis que dans le monde social, où se déploie le libre arbitre de l'homme, rien ne s'oppose à l'exercice de cette faculté, c'est à elle de choisir le bien ou le mal, la vie ou la mort. L'univers n'étant point livré à la merci du hasard, mais se trouvant placé sous la direction de cette main toute-puissante, qui s'étend sans effort *d'un extrême à l'autre, et qui dispose tout avec force et suavité*, il est évident que la société doit être soumise à certaines lois établies par le Créateur, indépendantes de la raison et de la volonté de l'homme. Ces lois peuvent être violées sans doute, puisque en nous les imposant Dieu n'a pas voulu nous dépouiller de notre liberté, et qu'il nous a laissé le choix de notre route ; mais il s'est

réservé le droit de rétablir l'équilibre détruit par l'infraction de ces lois, ce qu'il fait en punissant cette infraction, que le coupable soit un individu, une classe, ou la société toute entière.

De la même manière que l'individu commence déjà dans cette vie à éprouver les funestes conséquences de sa mauvaise conduite, par la perte de sa santé, de son honneur ou de sa fortune, ou bien encore par les tortures morales auxquelles il est intérieurement livré; de même la société, en s'écartant de la voie que la sagesse infinie et l'inépuisable bonté du Créateur lui ont tracée, ne tarde pas à éprouver le châtiment de son crime : d'abord elle éprouve une vague inquiétude, puis des désordres plus ou moins funestes, plus ou moins prolongés; et, si elle s'obstine dans ses égarements, si elle ne se hâte de rentrer dans sa voie, la colère du ciel éclate bientôt contre elle, la coupe de la justice divine est versée sur les générations coupables, comme les torrents d'une lave enflammée.

Au nombre des lois imposées par le Créateur à la société, il en est une qu'on ne saurait ni méconnaître, ni obscurcir, ni contester, c'est celle qui impose aux classes élevées le devoir de travailler au bien des classes pauvres, par tous les moyens qui sont en leur pouvoir. Loi puisée dans la nature même, dictée par les lumières de la raison, formellement enseignée par le christianisme, épurée, sanctionnée, divinisée par cette religion sublime, qui fait consister *la loi et les prophètes à aimer Dieu par dessus*

toute chose, et le prochain comme nous-mêmes par amour pour Dieu. Loi formulée par un mot sublime que le monde, dans son aveuglement et son orgueil, dédaigne d'employer, et dont il cherche en vain à rendre le sens profond par les mots d'humanité et de philanthropie; car ce mot mystérieux embrasse les choses du ciel et de la terre, ne peut être renfermé dans les limites de la vie présente et s'étend jusque dans les régions de l'éternité, mot suave et doux quand on le prononce auprès d'un berceau, plein de consolation et d'espérance quand il retentit auprès d'un lit de mort, mot qui passe comme une brillante étincelle à travers les ténèbres du tombeau, qui unit les vivants avec les morts, la Jérusalem terrestre avec la cité du Dieu vivant, les générations actuelles avec celles qui les ont précédées et celles qui les suivront, mot divin qui tend à donner au genre humain tout entier un seul cœur, une seule âme, en le plongeant dans un océan de lumière et d'amour au sein du même Dieu; et ce mot est *Charité.*

Parcourez les pages de l'histoire, recueillez les leçons de l'expérience, vous verrez constamment que les classes qui ont acquis richesses, commodités, honneurs, influence et prérogatives dans une société, ont acquis tous ces avantages comme une récompense des services qu'elles avaient rendus; vous y verrez également qu'aussitôt qu'elles ont oublié la cause et le but de leur élévation, elles commencèrent à déchoir et ne tardèrent pas à disparaître.

Ici, comme en beaucoup d'autres points du monde

civilisé, la force et l'ascendant de l'élément populaire, quand il n'a plus été enchaîné par des bienfaits, et mieux encore par des vertus, s'est précipité contre toutes les hauteurs sociales, et parfois a passé sur elles un véritable niveau. C'est pour cela qu'on ne retrouve plus chez certains peuples, que quelques rares vestiges de l'ancienne aristocratie, plutôt semblables aux débris épars d'une vieille armure, objet de curiosité pour l'archéologue et le savant, que propres à revêtir les membres d'un soldat. Et cependant il existe encore une véritable aristocratie, qui ne date pas, il est vrai, d'une époque très-ancienne, et qui fonde sa supériorité sur des titres bien différents de ceux qu'invoquaient les anciennes aristocraties. On comprend bien que nous voulons parler de celle qui est née du commerce et de l'industrie, c'est-à-dire de l'aristocratie de l'or. Son blason est d'autant plus éclatant que ses capitaux sont plus considérables; ses parchemins, ce sont ses billets de banque; celle-là, au lieu de vous montrer une salle antique, toute recouverte d'armes et de drapeaux qui sont là comme les témoins de la valeur et des hauts faits des ancêtres; celle-là, disons-nous, vous montre avec complaisance, comme un titre irrécusable de noblesse et de distinction, la caisse de fer où se trouve renfermé son numéraire.

Mais il résulte de la nature même des choses, il résulte de l'organisation actuelle de la société, que l'existence de cette aristocratie financière est devenue comme une nécessité publique; c'est là un fait contre

lequel ne peuvent rien les soulèvements d'une classe quelconque, moins encore les déclamations des journaux et des rhéteurs. Appliquez les principes les plus injustes, procédez au nom des plus absurdes théories, essayez les systèmes les plus insensés, nivelez, en conséquence, la fortune de tous les citoyens, qu'ils aient tous une part égale dans les biens accumulés autrefois entre les mains des riches, faites régner l'égalité la plus absolue; eh bien, lors même que vous seriez parvenu à réaliser, par impossible, ce rêve criminel, à lui donner au moins une existence momentanée, le jour suivant, que dis-je, le moment après, cette égalité aurait complètement disparu; la prodigalité d'une part, l'avarice de l'autre, l'ignorance et la sagacité, l'incurie et le travail, le désordre et la prudence, le jeu tout seul et les plus abjectes passions auraient promptement rétabli le règne des distinctions et de l'inégalité. Toutes les mesures adoptées pour empêcher ce désordre ne pouvant remonter au cœur humain, qui en est la première source, seraient frappées de stérilité; les richesses auraient bientôt changé de mains, plusieurs des anciens riches tomberaient sans doute dans une extrême pauvreté, plusieurs remonteraient à leur ancien rang et le dépasseraient peut-être; mais dans tous les cas, abstraction faite des personnes, les choses en resteraient à peu près au point où elles en sont aujourd'hui, on verrait encore alors des pauvres et des riches.

Tout cela prouve une chose, c'est qu'il ne faut pas chercher le remède aux maux de la société dans cer-

taines doctrines qui l'ébranlent par ses fondements et qui ne proposent au fond, pour la guérir, d'autre moyen que de la détruire. Quelles que soient les théories d'après lesquelles les différentes écoles expliquent le droit de propriété, quelles que soient les modifications que les lois et les mœurs ont apportées à l'exercice de ce droit, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il existe, qu'il est inviolable et sacré, qu'il a été reconnu dans tous les temps et dans tous les pays, qu'il est fondé sur la loi naturelle, sanctionné par la loi divine, invariablement inscrit dans toutes les législations positives, impérieusement réclamé par les intérêts les plus chers de l'individu et de la société. Aussi, quand il s'agit de changements, de réformes, d'innovations de quelque nature que ce soit, faut-il toujours avoir les yeux fixés sur ce droit fondamental, se garder avec le plus grand soin d'y porter la moindre atteinte; car une fois qu'on a mis le pied sur l'inviolable limite qui le sépare de toute injustice, on se trouve placé sur une pente glissante et rapide, où nul ne saurait se promettre un point d'arrêt.

Mais l'importance elle-même du droit de propriété, je veux dire la grandeur du trône où siége la plus haute personnification de la justice, nous fait mieux comprendre et plus vivement sentir combien il est nécessaire qu'à côté de cette divinité sévère vienne s'asseoir une divinité plus douce, plus aimable, plus bienfaisante, la Charité. Dieu n'a pas donné l'existence au genre humain, n'a pas couvert la terre que

nous habitons de tant de richesses indispensables à la vie ou simplement utiles et agréables, pour qu'un petit nombre de ses enfants profite exclusivement de ces avantages, sans songer à faire la part de ceux que la Providence a dépouillés de ces biens. Ceux qui possèdent ont sans doute un droit de justice à conserver leurs propriétés; mais ils ont aussi un devoir non moins rigoureux à remplir, et c'est celui de venir au secours de leurs semblables.

La religion chrétienne avait devancé de plusieurs siècles la philosophie en ce qui concerne l'amour que nous devons à nos frères, et la proclamation de la fraternité universelle. Elle s'est toujours prononcée, elle se prononce actuellement, elle se prononcera jusqu'à la fin des siècles contre toute atteinte portée au droit sacré de la justice; mais en même temps elle inculque aux riches d'une manière non moins formelle et non moins permanente, l'obligation où ils sont de faire part de leurs biens aux pauvres par l'intermédiaire de la charité. Elle dit à ceux qui sont dans le malheur et dans l'indigence : Souffrez sans murmurer; elle dit à ceux qui vivent au sein des richesses : Donnez en proportion de vos biens. Si le riche n'obéit pas à cet ordre, la religion n'aigrira pas le pauvre contre lui et n'encouragera jamais l'usurpation et la vengeance; elle se retourne alors vers l'homme sans entrailles, lui rappelle que son juge est dans les cieux, qu'il est un Dieu vengeur, dont l'oreille est attentive aux désirs mêmes du pauvre, que le cri du malheureux, de l'indigent,

du malade, dénué de toute consolation et de tout secours, s'élève jusqu'au trône du Tout-Puissant, que le Tout-Puissant recueille avec un amour mêlé d'indignation les gémissements de l'infortune et se réserve de punir, dans une autre vie, les âmes sans pitié, si tant est qu'il ne leur fasse éprouver déjà, dans la vie présente, les terribles effets de son courroux, en déchaînant sur eux d'horribles catastrophes.

La lutte des classes pauvres et des classes riches n'est pas un fait particulier à notre époque, il est de tous les temps et de tous les pays; seulement elle éclate aujourd'hui d'une manière plus explicite, à cause de la liberté que l'on a d'élever la voix contre l'oppression et l'injustice, et de se plaindre hautement des torts que l'on souffre ou que l'on croit souffrir. Il existe une autre cause de tout cet éclat, et celle-là naît des principes mêmes qui se sont répandus de nos jours, et qui ont pour effet d'inculquer sans cesse aux hommes le sentiment de l'égalité; de telle sorte qu'ils ne sauraient plus rien tolérer de ce qui semble rappeler les anciennes distinctions sociales. De là vient que les pauvres ne peuvent consentir à voir chez les riches ni titres de naissance, ni prérogatives de position, ni priviléges acquis, ni mœurs particulières qui puissent empêcher le mélange des nobles et des plébéiens. Le pauvre ne voit entre le riche et lui d'autre différence que celle de l'or; quand il parcourt du regard les différents degrés qui forment la hiérarchie sociale, il ne saurait comprendre que cette hiérarchie ait un autre fondement

que celui de la fortune ; il vit dans la persuasion que si demain un coup du sort le mettait en possession d'une grande richesse, il passerait tout d'un coup, sans autres préparatifs, sans titres d'aucune espèce, de la classe la plus humble à la classe la plus élevée. Une telle opinion entretient inévitablement dans l'esprit des classes nécessiteuses un désir incessant d'acquérir de la fortune, avec une sorte d'envie contre celui qui la possède déjà ; et comme les sentiments du respect et de la soumission ont été profondément altérés dans le cœur des peuples, ils passent aisément de l'envie au mépris, à la rancune, à la haine.

Quand les classes élevées se trouvent soutenues dans leur position, par les idées mêmes de l'époque, par l'organisation sociale, par le système du gouvernement, elles peuvent pendant quelque temps peut-être, négliger leurs devoirs envers les classes inférieures, sans être pour cela menacées d'une ruine immédiate. Les nombreux points d'appui qu'elles ont peuvent suppléer, pendant un temps plus ou moins long, à la force intrinsèque dont elles sont dépouillées par leur coupable négligence ; mais si tous ces points d'appui viennent à leur manquer, quand les classes se trouvent en présence l'une de l'autre, sans médiateur pour les contenir, sans barrière qui les sépare, sans autre lien possible que celui de leurs intérêts respectifs, il faut bien qu'elles resserrent ces derniers nœuds, qu'elles fassent alliance entre elles, qu'elles raniment enfin l'esprit de fraternité à force de bienfaits réciproques.

Il est évident que l'impulsion doit venir surtout des classes riches, puisqu'elles ont en main les moyens nécessaires pour la donner; tandis que les classes pauvres, privées de ressources, uniquement occupées à se procurer l'aliment de chaque jour, ne peuvent guère songer à former des projets d'amélioration, moins encore à les exécuter. Il serait à désirer que dans les grandes villes, parmi les hommes intelligents et honorables qu'elles possèdent toujours en assez grand nombre, il s'en trouvât quelques-uns qui voulussent examiner avec soin le véritable état des choses, pour voir s'il n'existerait pas des moyens justes et pacifiques de soulager les misères publiques, et de prévenir par là même des ébranlements aussi funestes aux pauvres qu'aux riches.

A cela serait spécialement intéressé tout gouvernement qui tient à cœur de veiller au bonheur ou du moins à la tranquillité du peuple. Les lamentables déchirements que notre capitale a soufferts auraient pu, nous le croyons, être évités, si l'on avait bien voulu remonter à leur source; et cela nous était d'autant plus aisé, que parmi nous les classes pauvres, quoique ayant à souffrir, sans doute, certaines privations inséparables de leur position malheureuse, étaient loin toutefois d'être plongées dans cette affreuse misère qui pèse sur elles dans d'autres pays, et qui les place incessamment entre l'abrutissement de la faim et la fureur du désespoir. Jusqu'à ce jour, la Providence nous a épargné cette épouvantable alternative; et c'est pour cela qu'il importe par-dessus

tout de mettre à profit le temps où la vie des pauvres étant moins pénible et moins gênée, nous trouverons les esprits plus disposés à écouter les conseils de la prudence. Un gouvernement sage et prévoyant devrait toujours prendre l'initiative en pareille matière, en fondant lui-même des institutions et des établissements propres à conduire au but désiré; son devoir serait toujours au moins de fomenter et de protéger le dévouement des particuliers et les œuvres de bienfaisance que ce dévouement leur inspire. Il ne suffit pas, qui pourrait l'ignorer? de subjuguer les hommes par la force des armes; il faut encore et surtout exercer sur les esprits une heureuse influence, en éclairant l'entendement, en subjuguant les cœurs à force de bienfaits, en leur imposant la reconnaissance et l'amour beaucoup plus que la crainte et le respect.

Mais s'il est honorable pour des gouvernements de porter toute leur attention sur un objet aussi grave, de pourvoir par tous les moyens possibles à de semblables nécessités, il ne le serait pas moins pour les classes élevées, si profondément intéressées d'ailleurs dans les résultats, d'entrer avec autant d'ardeur que de générosité dans la voie qui leur serait ouverte, ou mieux encore d'entreprendre de leur propre mouvement, l'œuvre du salut commun. Si l'impulsion ne vient que du gouvernement, il est à craindre qu'elle ne participe aux inconvénients d'une chose qui se fait par ordre et sans liberté; il est à craindre dès lors, qu'une pensée très-salutaire en elle-même, ne soit

réalisée d'une manière incomplète, incertaine, et par conséquent passagère et stérile. En Espagne, le défaut de force et d'autorité dans le gouvernement est devenu chose si habituelle, les peuples en ont vu si souvent les preuves évidentes et palpables, qu'une loi, un décret, un ordre ne sont pas plus tôt lancés, qu'on s'occupe déjà des moyens de les méconnaître ou de les éluder. Les mots *réformes, améliorations* et autres du même genre, on en est venu désormais à ne les considérer que comme de vieilles formules, des protocoles obligés qui doivent orner le style officiel, et qui ne figurent dans les documents publics que par manière de décorum et de bienséance. On sait déjà si bien la marche que suivent parmi nous les affaires ayant pour but de provoquer une amélioration quelconque, que personne maintenant ne se laisse plus éblouir par de belles paroles ou de pompeuses promesses. Le décret d'amélioration étant une fois lancé, on sait d'avance et sans l'avoir lu, que dans un de ses articles il s'agit de la nomination d'une commission invariablement composée d'*hommes éclairés, judicieux, pratiques, entièrement dévoués au bien public ;* que dans un autre article, on recommande à ces mêmes hommes de se consacrer *avec zèle* à l'objet de leur mandat ; on sait encore que la commission se réunira, qu'elle commencera à recueillir des informations, des renseignements et toute sorte de notes plus ou moins propres à éclairer le but de ses recherches, que cette commission ira même quelquefois jusqu'à faire un mémoire pour donner

connaissance au gouvernement des démarches qu'elle aura faites ; mais on sait également et d'une manière non moins certaine, qu'il s'élèvera tôt ou tard une difficulté, légère ou non, peu importe, et que cette difficulté sera toujours suffisante pour rendre illusoires les meilleurs projets, pour renverser de fond en comble les plans les mieux conçus, pour paralyser les intentions les plus parfaites, pour rendre inutiles enfin tous les travaux préalables, toutes les études faites, les plus consciencieuses quelquefois et les plus pénibles.

Il serait donc à désirer que la classe riche parmi nous et principalement dans la ville de Barcelone, s'accoutumât à ne rien espérer d'autrui et comptât uniquement sur ses propres ressources, pour adopter et mettre en œuvre les mesures de prudence et d'humanité que son devoir lui dicte, et que sa situation lui conseille. Il est une vérité que nous avons déjà formulée dans d'autres circonstances et que nous voulons rappeler encore aujourd'hui : le devoir et l'intérêt des riches par rapport aux pauvres consistent *à les rendre meilleurs en leur faisant du bien.* On les rend meilleurs, en propageant parmi eux des principes de moralité, mais d'une moralité réelle, pratique, permanente, et celle-là ne saurait être puisée que dans les convictions religieuses. On leur fait du bien, en montrant à leur égard un esprit de désintéressement et de compassion, en s'imposant en leur faveur les sacrifices que la charité réclame et que la position permet, en obéissant, autant qu'on le peut,

à ces sentiments tendres et généreux qui naissent spontanément dans notre cœur à l'aspect de l'infortune. Faites en sorte que le pauvre en pensant à vous, se rappelle en même temps les secours dont il vous fut redevable dans ses maladies, les sacrifices que vous vous êtes imposés pour assurer l'éducation et l'avenir de ses enfants; rendez visible l'intérêt que vous portez au travailleur infirme, à l'orphelin sans appui, au vieillard désormais incapable de pourvoir à sa subsistance, et vous ne perdrez pas le fruit d'une telle conduite. Il est vrai qu'il y a des ingrats de par le monde; mais l'ingratitude n'est pas une loi de l'humanité.

L'ÉCOLE DE VOLTAIRE.

C'est là un de ces mots adoptés pour exprimer un ensemble de choses aussi difficile à comprendre qu'à définir, un composé monstrueux de pensées diverses et de principes incohérents touchant la littérature et la science, la morale et la religion, la politique et l'économie sociale, et qui fournirait par conséquent le sujet de plusieurs volumes, bien loin de pouvoir être convenablement développé dans un petit nombre de pages. Forcé que nous sommes donc à nous renfermer dans de bien étroites limites, nous nous bornerons à considérer la question purement littéraire; et comme cette question elle-même présente des points de vue trop importants et trop nombreux, auxquels il nous serait impossible d'accorder le développement et l'attention convenables, nous nous restreindrons encore et ne nous occuperons pour le moment que de la poésie. Or, quoique la poésie fût le côté le plus brillant de l'esprit de Voltaire, je serais en droit de refuser à son école le titre de poétique, par la raison qu'on ne saurait appeler ainsi une école dont toutes les tendances allaient à tarir dans leur source les inspirations de la poésie.

En substituant l'athéisme à la religion, l'intérêt

personnel aux mobiles divins de la morale, le hasard et le chaos au dogme de la création, au règne de l'intelligence, cette école effaçait d'un trait la grandeur et la beauté de l'univers, étouffait tous les nobles et généreux sentiments de l'âme humaine, jetait un voile impénétrable sur notre origine et notre destinée, et laissait l'homme perdu au sein de ce vaste univers, sans espoir de voir jamais se dissiper les ténèbres dont il est enveloppé. Le doute, ce doute affreux qui sans cesse errant sur les lèvres moqueuses du philosophe, comme le triple aiguillon dont est armée la langue de la vipère, suffisait seul à détruire toute poésie; car le doute, en poésie, c'est la mort. Sice prestige mystérieux, si cette auréole qui brille sur le front de l'homme comme un diadème éclatant dont la main d'un ange l'aurait couronné, ne doivent perdre ni leur pouvoir ni leur nature, si les poètes que le monde a possédés jusqu'à ce jour n'ont pas été le jouet d'une illusion étrange, c'est l'inspiration de la pensée, la richesse et le feu de l'imagination, l'enthousiasme du cœur, l'harmonie de la parole qui forment la véritable poésie.

Eh bien, quand toutes les convictions sont ébranlées par un scepticisme froid et railleur, quand les plus saintes croyances sont tournées en ridicule, les plus vénérables traditions foulées aux pieds, les liens les plus sacrés, ceux qui constituent l'Etat et la famille, affaiblis ou brisés; quand l'esprit est demeuré sans élan et sans lumière, sans foi dans le passé, sans consolation dans le présent, sans espérance dans

l'avenir, il n'est pas facile à l'homme de se faire un monde idéal, tout peuplé des brillantes créations de sa pensée, embaumé des parfums d'une âme tendre et délicate. Le chaos, tel que l'imagina cette école mensongère elle-même, ne porte pas en lui le germe d'une noble pensée, ni celui d'un généreux sentiment. Autrefois, lorsque ce mot vague de chaos était répété par les poètes, leur imagination pouvait encore y découvrir les reflets anticipés de l'être, les pressentiments d'un monde à venir, il y avait là je ne sais quoi de grand et de poétique, un accord qui pouvait se formuler et retentir sur la lyre; car ce mot était alors un ténébreux souvenir des traditions primitives, une image obscure, il est vrai, mais une image reconnaissable de la création; c'était le voile de la fable jeté sur la vérité. Le chaos des anciens était animé d'un principe vivifiant, soit que par un effet de la tradition universelle, soit que par suite de cet instinct naturel qui prédispose l'homme à toutes les grandes vérités, celui-ci ne puisse s'empêcher de voir l'action d'une intelligence partout où il rencontre le mouvement et la vie.

Mais le chaos de Voltaire est un chaos imaginé à froid, par un esprit sec et frondeur qui, après avoir passé tous les peuples en revue, avec leurs mœurs et leurs croyances, leur déclare d'un ton orgueilleux qu'ils sont tous des fous et des fanatiques. Les beautés de la nature qui furent pour les anciens la source de tant de beautés littéraires, n'étaient plus rien pour un matérialisme ergoteur dont l'unique mission sur

la terre est de courber le front de l'homme sous le poids de la dégradation la plus absolue, de plonger son esprit dans les ténèbres les plus épaisses, et de disséquer son cœur, comme un anatomiste dissèque les membranes d'un insecte. C'est pour cela qu'une telle école n'a jamais eu de poète, dans le vrai sens du mot, ni personne qui pût à certains égards mériter ce titre, si ce n'est son fondateur. Bien que nous déplorions, en effet, avec une profonde amertume les maux incalculables dont il a été l'auteur pour l'homme et la société, nous ne prétendons pas lui refuser le titre de poète, ni l'exclure du nombre de ceux qui l'ont réellement mérité. Qu'on place sur sa tête, nous le voulons bien, la palme de l'inspiration et de l'harmonie ; mais quand la postérité lui demandera compte de son talent et de sa renommée, elle ne pourra voir sans horreur que cette palme est souillée de boue et de sang, et jamais elle ne pourra le ranger parmi ces heureux génies que le ciel envoie de temps en temps à la terre pour soulager, par l'harmonie divine de leurs chants, les peines des malheureux mortels. Un jour viendra, et ce jour n'est pas loin, où le mérite réel de cet homme jugé par la saine raison, sera réduit à sa juste valeur : on ne verra plus en lui qu'un talent immense, à la vérité, mais superficiel et funeste.

Elevé dans les traditions classiques du siècle de Louis XIV, imbu des principes littéraires de Corneille et de Racine, disciple soumis de Boileau, il a su renfermer l'abondance de son esprit dans les règles du

goût le plus épuré, et donner à son style la grâce, l'élégance et souvent toute la beauté de ses modèles ; il s'empare des inspirations et de l'enthousiasme de ces mêmes croyances auxquelles il a juré une haine mortelle ; il donne de la sorte un éclatant démenti aux reproches de petitesse et de stérilité qu'il fait au christianisme. Mais il n'y avait qu'un homme du talent de Voltaire qui pût se maintenir dans une position aussi forcée ; et s'il est vrai, malgré cela, qu'une telle contradiction fut comme un ver rongeur qui piqua dans leur racine les plus beaux lauriers du célèbre écrivain, s'il est vrai de dire que son immense talent fut comme une mine mal exploitée, que pouvait-il en être de ceux qui, moins richement dotés par la nature, moins féconds en ressources, moins habiles à saisir l'occasion ou même à la faire naître, se sont néanmoins aventurés dans des conditions et sur un terrain aussi peu favorables ?

Aussi nul d'entre eux n'a vaincu la difficulté, leurs noms sont restés ensevelis dans la poussière ; ignorés pour la plupart de leurs contemporains eux-mêmes, quelle chance avaient-ils de parvenir à la postérité ? Le patriarche lui-même n'eut jamais obtenu les applaudissements et les triomphes qui lui furent décernés dans son extrême vieillesse, si la société dont il était le résultat et l'expression, n'avait été si profondément corrompue, en si parfaite harmonie avec ses idées et ses sentiments. Ici une réflexion se présente à notre esprit et fait ressortir l'inconséquence de ceux qui, pour juger un homme, l'isolent des circon-

stances au milieu desquelles il se trouve placé ; erreur grave, source de plusieurs autres erreurs et tout-à-fait semblable à celle d'un botaniste qui prétendrait caractériser et classer les plantes sans tenir compte du sol, du climat et de la culture : dans la succession des événements qui se poussent les uns les autres comme les flots d'une mer orageuse, quand un homme apparaît tout-à-coup et s'élève au-dessus de ses semblables, on ne manque pas de lui attribuer les événements les plus remarquables, on voit en lui la cause et l'auteur des transformations sociales ; et l'on ne songe pas que cet homme a lui-même sa raison d'être dans les faits contemporains, que la direction prise par son génie est en grande partie le résultat des influences morales qui l'entourent, comme le développement des forces physiques et celui des organes matériels dépendent essentiellement des aliments et de l'atmosphère.

A l'époque où Voltaire naquit, la littérature du dix-septième siècle entrait déjà dans la période de sa décadence. Cette école semblait avoir couronné des magnificences de Versailles le sommet du Parnasse, elle avait donné aux muses de la Grèce les manières raffinées de la cour de Louis XIV ; ne comprenant pas dans toute leur étendue les beautés poétiques du christianisme, elle avait tâché d'allier ensemble les divinités d'Hélicon avec l'austère poésie de la Bible ; et par conséquent, en dépit de son mérite réel et de sa gloire incontestable, cette école devait tomber, comme doit tomber toute forme littéraire ou poétique

dont le fond n'est pas dans les convictions sincères de l'esprit ou dans les sentiments véritables du cœur. Ajoutons à cela que, par suite des chocs violents subis par les idées religieuses et morales, depuis environ deux siècles, et par d'autres causes qu'il n'est pas nécessaire de signaler ici, mais qui avaient profondément agi sur la société française, celle-ci se trouvait alors dans un état de langueur et d'énervement qui se reflétait d'une manière frappante, pour tout homme qui sait observer, dans l'immoralité de la régence.

On ne comprendrait pas autrement qu'un homme tel que Voltaire eût pu se montrer à la société, et capter à la fin les applaudissements qui lui furent prodigués avec tant d'enthousiasme et de délire. Nous ne croyons pas nous tromper encore une fois en disant que Voltaire était l'expression vivante, la véritable personnification d'une grande partie de la société française : la France doutait, et Voltaire formulait et propageait le doute; la France était parvenue au plus haut degré de politesse et de culture, et Voltaire est un esprit éminemment poli et cultivé; la France, par la corruption de ses mœurs, par la faiblesse du pouvoir, le relâchement de tous les liens sociaux, la fermentation des idées les plus subversives et des sentiments les plus dangereux, était à la veille d'une dissolution sociale; et Voltaire était un mobile puissant de perturbation et de ruine. Si l'on voulait s'engager dans une étude approfondie des principaux traits qui distinguent cet homme, on

pourrait finir son portrait en le comparant à un brillant météore formé par les vapeurs incandescentes d'un pays qui va bientôt éclater sous l'explosion d'un volcan ; l'éclat sinistre de sa renommée présageait la révolution qui n'allait pas tarder à couvrir de boue et de sang la face de la France.

DES MAUX

CAUSÉS PAR L'OISIVETÉ.

S'il est un objet digne de fixer l'attention de l'homme et qui présente un vaste champ à des réflexions sérieuses et profondes, c'est l'homme lui-même. Un observateur intelligent y découvre à première vue un mélange incompréhensible de petitesse et de grandeur, un composé monstrueux d'éléments contraires qui ne cessent de lutter entre eux pour s'absorber et se détruire; puis, au dessous de ce chaos tumultueux, l'œil aperçoit une machine formée d'un nombre comme infini de roues diverses marchant dans un désordre à peu près absolu : cette machine si compliquée c'est le cœur de l'homme. Mystère profond, et qui le serait encore bien davantage, si la religion ne projetait à travers ces ombres redoutables et ces voiles sacrés, la lumière de son divin flambeau; c'est elle seule qui peut nous éclairer sur l'origine de tant de confusion et de désordre.

Par un effet de ce désordre effrayant, de cette désorganisation radicale de notre cœur, et qui réagissent plus ou moins sur toutes nos pensées et sur tous nos

actes, on nous voit, tantôt dominés par un mouvement impétueux et surabondant, nous précipiter en aveugles sur les objets de nos désirs, tantôt plongés dans la torpeur et le marasme, laisser tous les objets passer indifféremment sous nos yeux, sans éprouver un élan quelconque. Nous ressemblons à une montre détraquée, dont le mouvement se précipite ou se ralentit d'un moment à l'autre, pour s'arrêter bientôt entièrement. Excès de précipitation ou de lenteur, voilà les deux grandes causes de tous nos maux; voilà deux funestes principes sur lesquels notre esprit doit sans cesse fixer son attention, s'il veut éviter une suite intarissable de malheurs. La combinaison de ces deux mouvements, l'habile pondération des forces de l'âme pour obtenir les heureux résultats de l'équilibre et de l'ordre, serait un problème dont la solution réclamerait toute la puissance du plus grand génie, toutes les ressources d'une prudence consommée. Mes forces ne me permettent pas d'embrasser en même temps cette double matière; il faut que je me borne à considérer un seul de ces points, l'extrême lenteur ou l'oisiveté, pour bien mettre à découvert les maux qui en résultent.

Quel est donc l'état du paresseux? Croyez-vous par hasard que dans le fond de son âme il jouisse de ce calme et de ce bonheur qu'il recherche en fuyant toute peine, toute fatigue, l'ombre même du travail? Non, non; cette impatience avec laquelle il observe le cours trop lent des heures, cet empressement à chercher un moyen pour en tromper la durée, sont

un signe certain du malaise qu'il éprouve et du poids accablant qu'entraîne toujours avec elle une existence inutile. A ses yeux se présentent sans cesse, et ce temps plus précieux que les diamants, plus rapide, plus insaisissable qu'un léger fantôme, et ce talent qu'il avait reçu du ciel et qui devait produire de si heureux fruits; il est constamment partagé entre la généreuse impulsion qui l'excite au travail et l'engourdissement affreux qui tient ses mains immobiles, et dans cet interminable combat, il passe une vie pleine de dégoûts, agitée de remords, une vie dont la tristesse et l'ennui sont le partage inséparable.

D'où viendraient autrement ces projets sans nombre qui naissent et meurent sans résultat dans l'esprit du paresseux ? Que sont ces délais incessants, ce renvoi perpétuel d'un jour à l'autre, si ce n'est de vaines promesses uniquement propres à nous tromper nous-mêmes, de faux raisonnements pour étouffer les cris de la conscience, de cette voix mystérieuse que Dieu fait retentir au sein même de nos plus profondes léthargies ? Que signifie cette vague inquiétude que le paresseux porte toujours empreinte sur sa figure ? A quoi faut-il attribuer ces mouvements sans objet, ces paroles sans signification, ces actions sans but, si nous ne devons y voir autant de signes évidents de la lutte intérieure dont son cœur est le théâtre, de la violence qu'il est obligé de faire, sans repos ni trêve, à cette noble tendance vers le travail qui caractérise tout être vivant et raisonnable ? L'insensé, il cherche dans cette absence d'action, le calme et la

tranquillité; vaine espérance, cet état répugne à la nature même de notre cœur. Il est également contraire à notre destinée : notre âme, durant le cours de la vie présente, sent qu'elle est rejetée en dehors de sa sphère; elle ne saurait avoir de repos qu'elle n'y soit rentrée.

Cette pensée mérite de fixer notre attention; elle nous fait remonter à la source du mal. Lancée, pour ainsi dire, loin de son centre, par le contre-coup fatal d'une force ennemie, l'âme humaine est retenue, poussée même dans un sens contraire à ses sublimes tendances, ballotée par le souffle impétueux des passions les plus opposées, mais dont chacune concourt à l'éloigner de l'éternel objet de ses aspirations; elle le cherche néanmoins, sans s'expliquer à elle-même ce travail mystérieux du désir et de l'inquiétude. Ainsi brisée dans ses efforts languissants, jouet de mille puissances étrangères, lasse de chercher un objet capable de remplir le vide de son existence, l'âme du paresseux s'isole, se concentre et se trouve abandonnée à elle-même. Or, il faudrait bien peu connaître l'homme pour ne pas savoir qu'un tel isolement est une chose effrayante, une source intarissable de sombres pensées et de pénibles sentiments.

Sans doute, quand l'homme rentre en lui-même pour s'y livrer à de graves et solennelles réflexions, ou bien à l'étude sérieuse d'un sujet difficile et compliqué, ou même, si l'on veut, à des considérations philosophiques sur sa propre nature et sa destinée,

il se place alors dans une situation favorable à ses opérations intellectuelles et qui lui donne, en échange des bruits et des agitations de la terre, un calme profond, un bonheur inconnu du monde, un plaisir d'autant plus agréable et plus vrai, qu'il est plus pur et plus noble. Mais il faut avouer aussi qu'il n'est pas de séjour plus pénible à l'homme que l'homme même, quand il ne s'y retire que parce qu'il n'a plus où reposer son pied, quand il y cherche uniquement un asile pour s'y mettre à l'abri des traits enflammés du remords. C'est alors qu'il sent toute l'horreur de son vide, il en sonde alors toutes les profondeurs, et désespérant de pouvoir jamais le remplir, il retombe douloureusement sur lui-même et va quelquefois jusqu'à prendre en dégoût sa propre existence. Le paresseux n'ayant point, par le fait même de sa torpeur, ce fonds de réflexions consolantes qui nous permettent de considérer avec un œil calme et serein nos propres faiblesses, ne les voit plus qu'avec un sentiment de découragement et de désespoir, c'est-à-dire, avec un sentiment non moins humiliant que pénible pour l'homme.

Il est évident que l'homme souffre à se trouver, ne serait-ce qu'un instant, vis-à-vis de lui-même; et de là vient ce besoin perpétuel que nous éprouvons de nous répandre au dehors et de nous distraire. La cause de cette tendance peut bien nous échapper; mais, pour être latente, elle n'en agit pas avec moins d'efficacité sur l'orgueil inhérent à notre nature, sur cette fibre si délicate et si sensible qui frémit à la

moindre atteinte de l'humiliation, et qui nous fait ressentir une sorte de douleur convulsive, quand nous portons nos regards sur ce chaos intérieur de notre être, à la surface duquel on ne voit surnager que l'ignorance, la corruption et le néant.

Tels sont donc les premiers avantages de l'oisiveté; tel est l'étrange bonheur qu'elle procure à l'homme! Elle le met en guerre ouverte avec sa propre conscience, avec les plus nobles et les plus fortes inclinations de son cœur; elle l'isole et l'abandonne à lui-même comme à son plus terrible bourreau. Voilà bien au fond la source empoisonnée de tant d'ennuis amers, de tant de noirs chagrins et de tristesses accablantes qu'il a sans cesse à dévorer; voilà ce que lui coûtent en définitive ces longs jours passés dans un trompeur et funeste repos. Il succombe à la plus légère fatigue; la moindre incommodité l'aigrit; il recule devant de tels fardeaux et se croise les bras; et le moment d'après, il sent peser sur ses faibles épaules un poids écrasant. Trop heureux même, si ce poids qui l'écrase était la fin de ses maux; trop heureux si, par un effet naturel de son indolence, il n'enlevait tout frein à ses passions et ne se laissait entraîner par elles aux plus funestes excès.

Le Créateur a remis en nos mains les rênes de ce mouvement qui nous pousse à agir; mais c'était pour le modérer et le diriger, et non pour l'arrêter entièrement, pour immobiliser les puissances de notre être. L'entreprendre est une téméraire folie; c'est opposer une main faible et fragile à la marche impé-

tueuse d'un corps sollicité par des forces immenses; la main disparaît, et le corps poursuit sa marche. Cette témérité, cette folie sont à coup sûr l'une des causes des passions les plus violentes. Il importe de ne pas se faire illusion sur un point aussi fondamental : nous sommes nés pour comprendre, pour vouloir, pour être dans une action incessante; condamner l'esprit humain à l'état d'inertie, le dépouiller d'un des principaux caractères qui le distinguent de la matière, c'est chose impossible. L'esprit est un feu dévorant, il faut donner sans cesse un aliment à son activité, si nous ne voulons pas qu'il se retourne contre lui-même pour se dévorer. Quelques instants d'un calme apparent ne doivent pas nous séduire; bien des causes peuvent ralentir l'ardeur de ce feu, mais rien ne saurait l'éteindre; c'est quand il est caché sous la cendre, qu'il brûle avec plus d'énergie; qu'une main imprudente s'approche pour le remuer, il lance aussitôt des torrents de flamme.

Rien de tout cela ne vous était inconnu, et cependant vous avez dans votre imprudence nourri au fond de votre cœur, sous les trompeuses délices de votre oisiveté, une passion décevante, des penchants non moins funestes qu'impétueux. Du moment où cette perfide apathie s'est emparée de votre âme, on a vu s'évanouir les flatteuses espérances que donnait votre talent naissant, ce talent qui commençait à grandir avec tant de vigueur et de grâce; cette aimable candeur qui brillait en traits si doux sur votre figure a été flétrie; au lieu des nobles inclina-

tions d'un heureux naturel et des sages pensées que l'éducation y ajoutait, votre physionomie tourmentée ne reflète désormais que le feu impur dont votre cœur est consumé. Malheur à vous si vous continuez à le fomenter au sein de la paresse ! Malheur à vous si, pour éteindre cette flamme, vous n'avez promptement recours au travail !

Oui, le travail est un des baumes les plus salutaires pour guérir les plaies que les passions nous ont faites, le préservatif le plus efficace pour nous en garantir. Si la paresse ne se rencontrait que chez des hommes voués à certaines professions peu honorables, peu lucratives, accompagnées de fatigues et de dégoûts sans nombre, semées de difficultés et de périls, on pourrait encore la comprendre ; mais quand il s'agit de la carrière des lettres, d'une carrière qui s'étend à tout ce qu'il y a de plus beau, de plus grand et de plus glorieux dans le monde, la paresse n'est plus qu'un phénomène étrange, une repoussante anomalie. Rien de plus commun toutefois qu'un tel phénomène : on dirait vraiment qu'aux yeux d'une trop nombreuse jeunesse, le domaine des lettres est extrêmement resserré et qu'il faut bien peu de temps pour en parcourir toute l'étendue. Ce serait là une illusion déplorable, elle montrerait de la manière la plus évidente que celui dont elle a pu offusquer l'esprit, n'a pas même soulevé un coin du voile qui couvre l'immense et magnifique tableau des études littéraires.

Quel vaste champ, en effet, que celui dont la litté-

rature nous offre la conquête. On est frappé de sa grandeur et de sa beauté, alors même qu'on n'en considère qu'une partie ; mais combien ne s'agrandit-il pas à nos regards, quand, après avoir étudié à fond une partie du domaine littéraire, on veut parcourir au moins les points culminants des autres parties, afin de pouvoir en admirer les merveilleuses proportions et l'harmonieux ensemble ! Les vérités sont répandues au ciel de la pensée humaine, comme les étoiles au firmament ; or, comme l'homme vit dans un coin de l'univers, entouré d'une épaisse atmosphère, comme des nuages obscurs s'interposent souvent entre le ciel et lui, il faut qu'il s'élève sans cesse au-dessus de lui-même, qu'il ait constamment l'esprit en éveil, les instruments de la science à la main, pour surprendre les rayons fugitifs d'un astre, ou le secret de sa course dans les cieux.

Eh quoi ! sentiriez-vous donc à tel point l'horreur du travail et de la lutte, pour ne pas oser entrer dans une carrière semée de tant de lauriers et de couronnes ? N'oseriez-vous pénétrer dans le sanctuaire de la science, parce que vous avez aperçu sur le seuil du temple ce vain fantôme du travail qui semble y veiller incessamment pour en éloigner la jeunesse des écoles ? Comment pensez-vous que se soient formés ces illustres savants dont les noms seront prononcés avec amour et respect par la postérité la plus reculée ? Ensevelis dans le silence de leur cabinet ou dans l'ombre d'une bibliothèque, ils passaient leur vie dans la privation des frivoles amusements et dans

l'austère bonheur des travaux de l'intelligence ; c'est ainsi qu'ils triomphaient de toutes les difficultés et de tous les obstacles. Ils travaillaient dans la retraite et l'obscurité ; mais la gloire burinait leurs noms sur ses tables immortelles, et les générations que le temps emporte dans sa course, saluent en passant le souvenir du génie laborieux.

N'oubliez pas, jeunes gens, que la patrie a les yeux fixés sur vous, que vous êtes son espérance. La faulx implacable du temps tranche successivement ses appuis, à mesure qu'elle avance dans sa marche, c'est à vous de les remplacer. Qu'en serait-il d'elle si vous n'échappiez aux tristes séductions de l'oisiveté, si, refusant de vous consacrer au travail, vous n'aviez aucun soin de votre éducation et de votre instruction, si vous demeuriez par conséquent hors d'état de remplir un jour avec honneur et succès vos carrières respectives? La religion, la morale, la politique, les sciences d'application et de théorie, tout ce qui fait la gloire, la force et le bonheur des sociétés, tout sera bientôt remis en vos mains ; à vous par conséquent l'obligation sacrée de fortifier votre cœur et votre intelligence, pour porter le poids de cette noble mission.

Qu'en serait-il de la religion en particulier, si vous, portion choisie de la jeunesse, qui vous destinez à recruter le sacerdoce de Jésus-Christ, vous livriez maintenant à la paresse? N'allez pas vous imaginer que ce soit assez, pour accomplir cet auguste ministère, de pleurer entre le vestibule et l'autel sur les péchés du peuple ; il faut que vous ajoutiez l'autorité

de la science au respect que vous attireront de la part du peuple les divines fonctions dont vous serez investis; il faut que vous sachiez répandre sur les blessures et les infirmités humaines le baume de la parole sainte; il faut que vous ayez toujours à votre disposition un riche fonds de lumière, pour la faire éclater sur tous les points de la doctrine du salut, pour éclairer toutes les ignorances et confondre toutes les impiétés. Qu'en sera-t-il des mœurs et quelquefois des biens mêmes de vos frères, si vous qui viendrez bientôt vous asseoir au tribunal sacré pour y discuter et juger leurs consciences, n'avez eu soin d'acquérir les lumières et la force nécessaire à l'exercice d'un si sublime devoir? Qu'en sera-t-il des malades et des moribonds, si vous demeurez muets en face de leurs terreurs et de leurs souffrances, ou si vous n'ouvrez la bouche que pour leur faire entendre une parole d'erreur et de mort?

Qu'en sera-t-il de vous tous, jeunes gens, quelle que soit la carrière à laquelle vous vous destinez, si vous n'y entrez que pour y recueillir jusqu'au dernier moment de votre existence, la désolation et le remords? Voilà cependant les fruits amers de l'oisiveté pendant la jeunesse. Préparez-vous donc à bien remplir la mission qui vous sera confiée, préparez-vous avec ardeur et persévérance, si vous ne voulez attirer sur vous et sur les autres une source intarissable de maux. Le secret du bonheur pour l'homme c'est l'accomplissement du devoir, et le devoir ne s'accomplit pas sans fatigue. Pendant les quelques

instants que nous passons sur ce monceau de poussière, afin de nous y préparer au bonheur de l'immortalité, le témoignage d'une bonne conscience est le trésor le plus précieux, le guide le plus assuré, l'ami le plus fidèle. Lui seul peut nous faire aborder la mort avec courage et porter un regard serein vers les redoutables perpectives de l'éternité.

DE L'INDIFFÉRENCE SOCIALE

EN MATIÈRE DE RELIGION.

L'indifférence de l'individu en matière de religion, c'est-à-dire le complet abandon de l'affaire la plus importante pour chacun de nous, l'oubli de ces vérités redoutables que la mort viendra bien enfin nous rappeler, est une chose réprouvée par la raison et le bon sens, un système fatal qu'on peut suivre, mais non approuver, et dont l'indifférent lui-même reconnaît l'erreur et la folie.

Quel que soit le point où l'homme est parvenu dans l'incrédulité, l'éloignement où il vit de toute conviction religieuse, l'empire qu'exercent sur lui les passions, évidemment intéressées à nous faire perdre de vue les vérités qui les répriment ; toujours est-il certain, incontestable et du ressort des sens que l'homme meurt, que cette vie est bien courte e que par de là le tombeau nous apparaît la crainte d'une effrayante réalité ; crainte que n'ont jamais pu dissiper toutes les subtilités d'un petit nombre de sophistes, vainement obstinés à démentir les croyances de tous les siècles et de tous les pays, à lutter contre

les tendances religieuses du genre humain tout entier, à effacer du cœur de l'homme le sentiment d'une autre vie. Ce sentiment brille déjà sur son berceau, l'accompagne dans toutes les périodes de son existence, et, bien loin de pâlir à la fin, se réveille avec plus d'éclat et de puissance sur le bord du tombeau. C'est pour cela que l'indifférence de l'individu ne saurait être soutenue en théorie, bien qu'elle ne soit que trop suivie dans la pratique; et quand on reproche aux indifférents l'aveuglement et la folie de leur conduite, ils n'ont pas d'autre défense à présenter qu'une de ces vagues fins de non-recevoir dont l'homme cherche à couvrir toutes ses incertitudes et toutes ses faiblesses.

Mais ce que l'on reconnaît par rapport à l'individu, n'est plus regardé comme vrai quand il s'agit de la société. Celle-ci, dans l'opinion de quelques hommes, doit être entièrement indifférente en fait de religion; depuis la première jusqu'à la dernière roue du système gouvernemental, tout doit porter l'empreinte de cette indifférence. C'est en cela que les peuples donnent une haute preuve de leur culture et de leur progrès; ils ont atteint à la perfection quand on peut leur appliquer en toute vérité ce fameux axiome : *La loi est athée*. Nous ne montrerons pas ici ce que cette doctrine renferme de faux et de dangereux par rapport au bien-être matériel des sociétés, à la paix et à la stabilité des états; la question, sous ce point de vue, a été si souvent discutée, qu'il serait difficile d'y rien ajouter de réellement utile; nous aborderons un

autre genre de considérations qu'on perd plus communément de vue.

L'étrange aberration que nous venons de signaler tient à deux causes principales : la première est cette incrédulité déguisée qui, sous prétexte d'éloigner la religion des institutions politiques, travaille en même temps à l'effacer du cœur humain ; la seconde est la fausse interprétation donnée à certaines propositions générales et susceptibles par là même de recevoir plusieurs sens différents et parfois opposés.

La différence de la société religieuse et de la société civile est une incontestable vérité, qui ressort évidemment de la nature des objets que ces deux sociétés se proposent. L'une a pour but la destinée temporelle de l'homme, l'autre son bonheur éternel ; la première renferme son action dans cette vie passagère et mortelle, elle ne s'étend pas au delà du tombeau; la seconde considère le séjour de l'homme sur la terre comme un passage vers un monde meilleur, comme un voyage rapide, et déjà dès le berceau elle montre à l'homme les magnifiques destinées qui l'attendent après la mort. Celle-là exerce son influence sur l'homme extérieur, elle envisage le corps et les intérêts matériels, et ne s'occupe de l'homme intérieur que d'une manière indirecte et accidentelle ; celle-ci au contraire s'applique immédiatement aux intérêts de l'âme, l'âme est le but direct de ses vœux et de ses efforts, nos pensées les plus intimes, nos intentions, nos désirs, tous nos mouvements sont inspirés, réglés, dirigés par elle, il n'est pas dans notre

cœur de repli si caché qu'elle ne puisse y faire pénétrer son regard lumineux et son action bienfaisante. La société civile, dans ses rapports avec les individus, c'est l'influence de l'homme sur ses semblables; la société religieuse, c'est l'action de Dieu sur l'homme: or, suivant l'expression du texte sacré, les hommes voient ce qui paraît au dehors, Dieu lit au fond du cœur.

Tout cela est d'une certitude et d'une évidence incontestables; et si l'on en déduisait la différence qui doit exister entre les deux puissances, la diversité des sphères où leur action doit se déployer, et des moyens qu'elles ont à mettre en œuvre, on ne verrait jamais se produire de fait contraire à la saine raison, aux pures doctrines religieuses. Mais, par malheur, les idées sont tellement dénaturées, qu'on semble ne reconnaître la différence établie, que pour mettre la société civile en perpétuelle défiance vis-à-vis de la société religieuse, et pour exempter la première de toutes ses obligations à l'égard de la seconde. Nous ne voulons pas que le pouvoir temporel s'immisce dans les affaires spirituelles, ni que sous aucun prétexte on touche aux barrières sacrées qui protègent l'existence de la religion, la tranquillité des consciences, le bon ordre et la paix des états; nous savons que dans cette voie se trouve une pente bien rapide qui commence par une exagération dans les droits de régale et finit par la suprématie ecclésiastique d'Henri VIII. Si, d'une part, néanmoins nous sommes dans la disposition d'applaudir à tout gou-

vernement qui tient à cet égard une conduite sage et mesurée, nous regarderions, d'autre part, comme extrêmement funeste le système d'un pouvoir qui, bien loin de tenir en suspicion l'autorité religieuse, ne s'en occuperait en aucune manière, livrerait au cours des événements, au hasard des circonstances, les intérêts spirituelsd'une nation.

Autre chose est ne point franchir les limites qu'on doit respecter, autre chose ne point agir comme il convient dans la sphère légitime de son action; et c'est dans ce dernier travers que tomberait un gouvernement qui, sans porter atteinte à la liberté des consciences, sans se livrer à aucun genre de persécution, n'accorderait non plus ni secours ni protection aux ministres du culte, laisserait se propager sans obstacle des doctrines impies, l'irréligion et l'indifférence, circuler des livres funestes pour les croyances et pour les mœurs, ne veillerait pas comme il le doit à l'éducation de la jeunesse et permettrait ainsi qu'on fît couler le poison dans l'esprit et le cœur des générations naissantes. Invoquer en cela la différence des deux pouvoirs, prétendre qu'il n'appartient pas à l'autorité civile de protéger la religion et la morale, c'est confondre toutes les idées, c'est oublier les devoirs les plus saints, c'est laisser croître et se multiplier une fatale semence qui doit tourner, non-seulement au malheur de la société, mais encore à la ruine du gouvernement qui s'est rendu coupable d'une semblable tolérance.

Cet esprit de tolérance si généralement répandu

dans les sociétés modernes, et qui sert de règle de conduite à la plupart des gouvernements, est encore un motif qu'on peut alléguer en faveur de l'indifférence sociale par rapport aux intérêts religieux ; et ce motif n'est pas de nos jours le moins propre à faire triompher une telle cause. En effet, l'intolérance en matière de religion, tout ce qui ressemblerait surtout à une persécution religieuse, est absolument repoussé par l'esprit de notre époque ; de telle sorte que dans les pays même où règne l'unité de religion, les gouvernements suivent en général et d'une manière remarquable un système de temporisation et de douceur, qui, à part l'exercice public d'un autre culte, tolère à peu près toutes les opinions et ne permet plus qu'un homme soit inquiété à raison de ses sentiments particuliers en pareille matière. En Italie, par exemple, règne exclusivement la religion catholique, et cependant nous ne voyons pas que personne y soit persécuté pour ses idées religieuses ; ce qui ne s'explique pas assurément par l'absence de toute idée contraire au catholicisme.

Dans d'autres pays, au contraire, où la diversité des cultes est acceptée, l'esprit du siècle tient en échec les tendances persécutrices de certains gouvernements, tantôt en arrêtant l'effet de leur mauvais vouloir, tantôt en l'étouffant dans son germe. C'est ainsi que nous avons vu l'Europe entière pousser un cri d'indignation contre les actes injustes et cruels du roi de Prusse envers le vénérable archevêque de Cologne. La conduite du gouvernement du czar envers les ca-

tholiques de son empire, soulève de toutes parts un sentiment de répulsion et de dégoût. Le protestantisme anglais va s'éloignant chaque jour de ses traditions de haine et de fureur à l'égard de la catholique Irlande. En un mot, la tolérance en matière de religion a fait sur tous les points des progrès considérables; là où elle n'est pas établie de droit, elle existe de fait, et cela par un effet naturel du cours même des choses, beaucoup plus que par le résultat des doctrines philosophiques ou des volontés gouvernementales.

Après tant d'années de controverses religieuses, après tant de guerres faites pour le même motif depuis l'apparition du protestantisme, après les attaques dirigées contre toutes les religions par la philosophie du dernier siècle, après que les peuples se sont fractionnés de tant de manières au sujet des croyances et des opinions, il n'est certes pas étonnant que la fatigue et l'ennui s'emparant des esprits, les aient éloignés de la lutte; on comprend aussi qu'à force de traiter ensemble et d'être en contact les uns avec les autres, les hommes des différentes sectes aient appris à se tolérer réciproquement, à ne plus s'irriter pour des différences d'opinions même religieuses, à vivre en paix au sein de la même société civile.

Ces modifications sont opérées par les mœurs et non par le raisonnement. Il ne faudrait pas voir dans la tolérance actuelle un fruit quelconque des pages écrites en sa faveur par nos philosophes; bien loin d'avoir donné l'exemple de la tolérance, les philosophes

ont été les plus intolérants des hommes. Je me trompe, ils tolèrent tout, excepté le catholicisme; c'est contre lui seul qu'ils ont toujours réservé leurs pages les plus éloquentes et, quand ils ont pu s'emparer du pouvoir, leurs mesures les plus arbitraires. On ne peut avoir oublié les actes et les fureurs de la Révolution française, cette fille de prédilection de la philosophie du XVIII^e^ siècle.

Faisons maintenant abstraction du plus ou moins d'extension qu'il conviendrait de donner à la tolérance, suivant les temps et les pays; considérons-la en général et comme l'un des traits distinctifs de notre siècle. Sous ce rapport, les indifférents et les impies l'adoptent tout naturellement, c'est un système tout à fait conforme à leur état intellectuel et moral; car il est difficile qu'on se montre intolérant envers une religion en particulier quand on les regarde toutes avec un égal mépris. Les hommes religieux eux-mêmes y voient un résultat naturel de faits qu'il ne leur est pas possible de détruire, et dès lors une des tristes nécessités de notre époque. Si par le mot de tolérance on entend d'ailleurs la fraternité universelle, l'amour de tous les hommes sans distinction, le désir de leur faire du bien à tous, en y comprenant ceux là même qui professent une religion différente, les hommes religieux la regardent comme un devoir sacré fondé sur cette grande loi de la charité que le divin Fondateur du christianisme a posée, en nous enseignant que la loi ancienne et les prophètes se résument dans l'amour de Dieu et du

prochain, en nous prescrivant d'une manière formelle, non-seulement de n'excepter personne de cet amour, mais encore d'aimer nos ennemis, de faire du bien à ceux qui nous font du mal, de prier pour ceux qui nous calomnient et nous persécutent.

Mais la tolérance alors n'est pas l'indifférence ; et de même qu'un individu peut être à la fois très-religieux et très-tolérant, la société peut aussi abriter dans son sein des hommes de diverses religions, les laisser vivre en paix, ne les point inquiéter sur leurs convictions respectives, sans être elle-même indifférente. Le gouvernement peut protéger la religion de la majorité des peuples soumis à sa puissance, ne point permettre qu'elle soit outragée, allouer des revenus aux ministres de ce culte, sans que pour cela il ait à persécuter ceux qui ne professent pas la religion dominante, à s'immiscer dans les opinions particulières de tel ou tel individu. Une semblable tolérance ne l'engage nullement à négliger les intérêts religieux, ni à permettre qu'un petit nombre de novateurs ouvrent des chaires publiques pour enseigner leurs théories et détourner le peuple des croyances de ses ayeux. Qu'on lise les docteurs catholiques les mieux accrédités et les plus illustres, ceux-là même qui ont écrit dans des temps et des pays où ne dominait pas l'esprit de tolérance ; et l'on verra qu'ils savaient allier à un zèle ardent pour la conservation et les progrès de la vérité, la douceur évangélique, la modération et la prudence.

Pour en revenir maintenant à la différence des

deux sociétés religieuse et civile, il n'est pas vrai que celle-ci puisse faire abstraction des intérêts spirituels de ses membres, et que son caractère de société humaine lui fasse un devoir ou lui laisse même la faculté de mettre de côté les choses du ciel. Sans doute, les intérêts religieux et éternels de ses membres ne sont pas spécialement à sa charge, ils rentrent dans les attributions d'une société plus élevée; mais, tout en se renfermant dans la sphère de son action, la société civile ne doit pas oublier que la destinée de l'homme ne se borne pas à la terre et qu'elle s'étend, dans sa partie la plus grande et la plus glorieuse, par de là les barrières du tombeau. On dit que la société civile a pour objet de procurer le bonheur de ses membres; s'il arrive dès lors que, tout en s'occupant de leur bien-être humain et temporel, elle les entraîne dans l'indifférence et l'oubli par rapport à leur sort éternel, bien loin de leur avoir procuré un véritable bonheur, elle les aura précipités dans un malheur irréparable et n'aura mérité par là que les malédictions de ceux qui furent les victimes de ses mœurs et de ses lois.

Supposons, en effet, une société où le bien-être matériel soit parvenu au plus haut point qu'il soit possible d'imaginer, une société où, non-seulement toutes les nécessités réelles de la vie, mais encore toutes les passions et tous les désirs aient une satisfaction complète; si les intérêts religieux y sont entièrement oubliés, si les hommes y vivent sans jamais se rappeler leurs destinées éternelles, si, à me-

sure qu'elle se dépouille des générations successives, la société les précipite dans un abîme éternel de souffrance et de malheur, ne sera-t-il pas vrai de dire que cette société dans laquelle ces générations ont vécu et qui les entraîna à leur perte, fut pour elles un air empoisonné; que mieux leur eût valu ne l'avoir jamais connue, avoir passé leur vie dans un pays moins riche des biens terrestres, mais plus propre à les acheminer vers l'éternelle félicité.

Mais hélas! la supposition d'une société où tout abonde et prévient les désirs, est une supposition gratuite et sans fondement dans les réalités sociales; quelque part que nous portions les yeux, nous rencontrons partout des malheureux sans nombre qui végètent dans l'abattement, la douleur et la misère, qui depuis leur naissance jusqu'à leur mort ne cessent de fouler un chemin détrempé de larmes. Si pour ces infortunés il n'est aucune espérance de bonheur dans une autre vie, si, membres d'une société qui ne peut les arracher à l'indigence, qui leur fournit à peine un aliment grossier et quelques haillons, ils ont en outre le malheur de se voir refuser le bienfait d'une éducation morale, le moyen d'obtenir après la mort une vie plus heureuse; si la coupable indifférence de la société les a laissés, au contraire, sans principes, sans religion, sans vérité, plongés dans le bourbier du vice, ou peut-être même dans le gouffre du crime; si, au moment qu'ils ferment les yeux à la lumière, ils passent d'un lit d'hôpital dans la demeure de l'éternelle douleur, qu'aura été pour eux la

vie présente? A quoi leur aura servi d'avoir vécu en société, sous une législation savante, sous un gouvernement plein de force et de grandeur?

Le cœur s'attriste et se resserre quand on voit l'état réel des choses, le sort affreux de la majeure partie du genre humain, le jour trompeur sous lequel on considère tous les objets. Quand il est question de sociétés, on dirait qu'il s'agit d'êtres abstraits ou imaginaires où les individus n'ont aucun intérêt; comme si les sociétés pouvaient être heureuses, tandis que leurs membres sont malheureux, comme si le bonheur de l'humanité se composait d'autre chose que du bonheur des hommes! Il survient une série de guerres où les hommes succombent par milliers, où plusieurs générations ont passé quelquefois dans le deuil et les larmes; des révolutions sanglantes ont troublé la paix des états, ébranlé les pôles du monde social, ouvert pour un grand nombre de peuples une longue période d'agitations, de bouleversements, de sang et de ruines; que reste-t-il de tout cela? ce qui reste? la prétendue gloire d'un conquérant, le souvenir d'un monarque, la réputation d'un tribun; et des nations entières dévastées par ces ouragans ont disparu de la face du monde; et de ce nombre comme infini d'hommes moissonnés par la tempête, pas un dont le nom soit transmis à la postérité; ils demeurent tous ensevelis dans l'oubli le plus profond sous les ruines et les décombres, après avoir passé leur vie dans les souffrances et les calamités.

Que conclure de là? Quelle leçon tirer d'un tableau

non moins triste que fidèle? La conclusion se présente d'elle-même; la leçon est aussi frappante que vraie. C'est que l'histoire du genre humain, l'expérience de chaque jour, un simple coup d'œil sur la nature même des choses, nous font voir de la manière la plus évidente que ce qui jette le plus d'éclat et fait le plus de bruit dans le monde, n'est qu'illusion et vanité; c'est que l'immense majorité des hommes ont peu ou point d'intérêt à tout ce qu'on nomme gloire, splendeur, puissance, bien-être des sociétés, et que dès lors le premier intérêt de tout individu, celui de l'humanité tout entière, c'est l'intérêt de l'éternité; c'est que le plus grand ami de l'homme c'est la religion, la religion qui le prend au berceau pour lui enseigner à bien vivre et par là même à bien mourir, qui le conduit comme par la main à travers les orages de la vie présente, pour lui en faire éviter les écueils, qui le soustrait à l'amour des choses terrestres, grave fortement dans son cœur la brièveté, la stérilité, le néant de tout ce qui frappe et séduit les hommes, lui montre les choses ce qu'elles sont en réalité, les dépouillant à ses yeux de leur faux éclat et de leurs vaines apparences, lui apprend enfin à mettre toutes ses espérances dans l'Etre infini qui nous a placés dans cette vallée de larmes pour nous y faire acquérir un bonheur sans fin.

Quand on lit avec attention l'histoire de l'humanité, c'est-à-dire l'histoire de l'infortune et de la douleur, on y voit de toutes parts avec la dernière évidence la nécessité d'une autre vie; on sent alors, mais

d'une manière invincible, que le genre humain ne saurait avoir été créé pour être la victime de toute sorte de tortures, le jouet des quelques individualités qui, dans tous les temps à peu près comme dans tous les pays, l'ont fait servir d'instrument à l'ambition, à la cupidité, à toutes les passions d'une nature pervertie; on demeure profondément convaincu par là même que l'organisation d'une société où l'on ne tient pas compte des destinées éternelles de l'homme, où domine le système de l'indifférence en matière de religion, où les hommes sont entraînés dans un lamentable oubli de leur affaire la plus importante, que cette organisation, disons-nous, est inhumaine et barbare, qu'elle est en opposition avec les simples lumières du sens commun, avec le plan de la Providence, et que, sous une trompeuse apparence de félicité, elle creuse aux flots des générations un abîme éternel de misères.

C'est donc un devoir sacré pour la société civile et par conséquent pour tous ceux qui la gouvernent, de ne point oublier ses intérêts religieux; ni le vain prétexte de la tolérance, ni la distinction de l'ordre temporel et de l'ordre spirituel ne les déchargeraient sans cela d'une effrayante responsabilité. Que chacune des deux puissances demeure dans ses limites et respecte les attributions de l'autre, rien de mieux; mais qu'on ne s'appuie pas sur la différence réelle de leurs objets pour se jeter dans des abstractions imaginaires et coupables; qu'on ne considère pas l'homme du temps comme si c'était un être totalement distinct de

l'homme de l'éternité; et, tout en s'occupant de son corps, qu'on ne le traite pas comme s'il n'avait pas une âme; pendant qu'on travaille à procurer son bien matériel et terrestre, qu'on ne procède pas de manière à saper par la base l'édifice de son bonheur éternel.

La religion a sans doute pour objet les intérêts spirituels, le bien de l'âme; mais oublie-t-elle pour cela les véritables intérêts du corps? La terre n'est-elle pas couverte en quelque sorte de monuments élevés par la bienfaisance chrétienne, qui nous montrent à quel point la religion sait allier le zèle pour le salut des âmes avec le soin des biens réels de la vie présente? Quand elle fait aux hommes un devoir de s'aimer en Jésus-Christ, comme enfants du même père, héritiers du même ciel, comme devant un jour habiter ensemble dans les demeures éternelles, ce n'est pas un amour inutile au bien-être de la vie présente qu'elle leur prescrit; elle veut qu'ils s'aiment d'un amour effectif, qu'ils se prêtent un mutuel secours, non-seulement dans les besoins spirituels, mais encore dans les nécessités temporelles. C'est que la religion comprend, dans ses prescriptions comme dans sa doctrine, l'homme tout entier, corps et âme; elle sait que, si des destinées éternelles lui sont réservées dans un autre monde, il a dans celui-ci des destinées temporelles à remplir; elle agit donc en vertu de ce principe, que s'occuper de l'un de ces deux objets et négliger l'autre, c'est méconnaître la réalité des choses, c'est vouloir réduire en pratique une abstraction qui peut à peine être saisie

par l'entendement, c'est adopter une ligne de conduite indigne d'une institution qui a pour but le bonheur véritable de l'humanité.

Voilà le type que la société civile doit se proposer, ce magnifique exemple est placé sous ses yeux depuis dix-huit siècles. Si la religion chrétienne, sous prétexte que son unique objet c'est le salut de l'âme, que le terme où elle doit conduire les hommes c'est le bonheur du ciel, n'accordait aucune attention aux besoins de cette vie; si l'amour qu'elle prescrit aux hommes se bornait aux choses spirituelles, aux espérances de l'immortalité; que dirions-nous de la religion? Nous pouvons donc, par analogie, retourner la même observation contre la société civile qui, sous prétexte que le calme et le bien-être temporel doivent être son objet, ne verrait dans l'homme que son existence actuelle, et ferait en conséquence une complète abstraction, dans ses institutions et ses lois, de la seconde vie, de la vie immortelle qui attend l'homme après celle-ci. Se refuser à tirer cette conséquence, c'est oublier un devoir sacré, c'est méconnaître les intérêts même de l'ordre civil, c'est ne comprendre en définitive ni l'homme ni la société; c'est se placer à un point de vue bien bas pour considérer les choses humaines, et ne voir qu'un point de la circonférence dans ce vaste cercle de la création; il y a plus que cela, c'est corrompre l'atmosphère que l'humanité doit respirer, en brisant dans son cœur jusqu'à l'espérance de voir jamais s'améliorer le sort cruel qui lui est échu sur cette terre.

C'est en remplissant les devoirs dont nous venons de parler que la société peut parvenir à la civilisation parfaite; et si elle se jette dans une voie opposée, nous ne devons nous laisser éblouir ni par sa splendeur, ni par sa puissance, ni par le bien-être universel, lors même qu'il pourrait être aussi grand qu'on le rêve. Et qu'on ne dise pas que nous sommes des intolérants, ou bien que nous confondons des choses entièrement distinctes; une telle accusation serait d'une injustice révoltante, après les explications données et les principes posés plus haut, quand nous avons essayé de déterminer sur ce point l'esprit de notre siècle. Au surplus, et si l'on n'avait pas voulu comprendre encore le sens de nos paroles, nous dirions qu'il n'y a pas intolérance ni confusion d'aucune sorte à déclarer incomplet, erroné, fatal, un système qui s'applique seulement au corps et ne tient aucun compte de l'âme, qui ne considère le temps qu'en l'isolant de l'éternité.

En Espagne où nous avons le bonheur de conserver l'unité du catholicisme, seule religion qui garde intact le trésor de la vérité, seule religion qui puisse conduire l'homme au salut éternel, il est de la dernière importance de traiter à fond de semblables sujets, afin de mieux établir le sens naturel des mots si nécessaire pour la marche des idées, afin d'éviter que des équivoques dangereuses ne prédisposent les peuples à de funestes innovations. Il faut le dire encore : être tolérant ce n'est pas la même chose que d'être indifférent; la religion catholique s'assimile

volontiers les tendances du siècle dans ce qu'elles ont de juste, de suave et de généreux.

N'est-ce pas elle qui la première a prêché, et qui seule prêche encore efficacement la charité universelle, la nécessité de nous supporter les uns les autres, et de considérer l'humanité comme une grande famille dont tous les membres sont unis par les tendres et puissants liens de la patience, du dévouement et de l'amour? Qui peut mieux amener sur la terre la réalisation de ce magnifique idéal, que des hommes vivant dans une religion dont le principal et, l'on pourrait dire dans un sens, l'unique précepte est la charité, cette divine *charité* qui, selon le sublime portrait que nous en trace l'Apôtre, *est patiente, douce, portée à répandre les bienfaits; qui ne connaît point l'envie; qui n'agit ni avec précipitation, ni avec témérité; qui n'est ni orgueilleuse, ni ambitieuse, ni intéressée; qui ne s'irrite ni ne pense mal, ni se réjouit de l'injustice; mais qui au contraire se réjouit dans la vérité, s'accommode à tout.... supporte tout....*

Notre auguste religion repose sur la chaire de Pierre, de celui à qui Jésus-Christ, avant de lui confier le soin de son troupeau, demande une triple et solennelle protestation d'amour : *Pierre m'aimes-tu?* c'est ce même Pierre qui devenu, par le droit de son amour supérieur à celui de tous les autres disciples, pasteur suprême du troupeau chrétien, enseignait, dans ses lettres aux premiers fidèles, cette touchante doctrine, cette sublime leçon : *Soyez tous d'un cœur unanime, pleins de compassion et d'amour pour tous*

vos frères, miséricordieux, modestes, humbles, ne rendant pas le mal pour le mal, la malédiction pour la malédiction; mais au contraire répandant autour de vous *le bien et les bénédictions; car c'est à cela que vous avez été appelés, afin de posséder un jour l'héritage des bénédictions célestes.*

LE CŒUR HUMAIN.

Qu'est-ce que le cœur de l'homme? Qu'est-ce que cet abîme si rarement sondé, cet abîme sans fond où sont renfermés les secrets de notre existence, de notre origine, de notre destinée?

Nous ne conservons qu'un léger souvenir de nos désirs d'hier, nous comprenons à peine ce que nous désirons aujourd'hui, nous ignorons entièrement ce que nous désirerons demain.

Nous courons avec une ardeur infatigable après le bonheur; mais, ce bonheur, où est-il? Objet mystérieux et caché, il se dérobe à nos regards et beaucoup plus encore à notre main. C'est ainsi que l'enfant s'épuise à saisir le mobile reflet qu'on fait briller autour de lui.

Et cependant il n'est que trop certain que nous désirons d'être heureux; le bonheur est le but invariable, l'objet éternel des vœux du sybarite et de ceux de l'anachorète. Nous fuyons le malheur jusque dans ces moments terribles où nous nous précipitons de notre propre mouvement dans l'abîme où il réside; l'homme qui met fin à ses jours n'a pas d'autre pensée que d'échapper aux malheurs dont le poids l'accable.

Que nous apprend la science sur les mystères de notre cœur? Ah! ce débile flambeau ne jette plus aucun éclat quand on vient à le plonger dans cette ténébreuse atmosphère; ou bien ses pâles et vacillants reflets ne servent tout au plus qu'à nous faire entrevoir la profondeur des ténèbres que nous portons en nous. Ainsi le nautonier perdu dans l'horreur de la nuit et de la tourmente ne saurait plus rien apercevoir, à la lueur des éclairs, que les abîmes ouverts sous ses pieds.

Enfants, nous voyons le monde sous les plus brillantes couleurs; il nous apparaît comme les rêves d'or qui peuplent l'esprit de l'enfance. Dans la jeunesse, le monde rayonne à nos yeux de toutes les clartés que répand à l'horizon l'aurore d'un beau jour; il s'embellit de toutes les espérances que peut offrir un magnifique printemps. L'âge mûr sait prévoir les orages et ne rêve plus d'un ciel toujours serein. Le jour froid, décoloré, rapide des plus tristes régions du Nord ne pèse pas à l'âme du voyageur avec autant d'angoisse que pèse au vieillard le fardeau de l'existence. Le monde est néanmoins toujours le même, soit qu'on le considère du berceau, soit qu'on y reporte ses regards du bord de la tombe. La réalité, la terrible réalité ne change pas; c'est en nous, c'est en notre cœur que le changement s'est accompli.

L'homme préfère la vue d'un objet quelconque à celle de son propre cœur; nous découvrons dans notre cœur des choses que nous n'aimons pas à con-

naître, nous y recueillons des paroles trop pénibles à notre nature; nous nous éloignons épouvantés de ces régions mystérieuses, semblables à ces nations qui n'approchent jamais de ces gouffres ténébreux d'où sortent, disent-elles, des voix sinistres et de lamentables apparitions.

Mais à quoi nous sert de fuir? Le cœur, c'est notre être même; et quand nous prenons la fuite, nous l'emportons avec nous. C'est un feu que nous ne pouvons pas secouer; nous avons beau fermer les yeux pour ne pas le voir, nous avons beau redoubler de vitesse; la rapidité même de notre course, hélas! en ravive l'ardeur, en accroît les ravages.

Si l'on écoute ses inspirations, il trouble, il tourmente, il tue; si l'on repousse ses désirs, s'il est séparé de toutes choses, si, dépouillé de tout ce qui l'entourait, il est condamné à brûler seul, dans l'isolement, comme une lampe sépulcrale; c'est alors que ses pâles reflets enveloppent le monde d'un voile de deuil, jettent dans l'âme une tristesse profonde, un indicible ennui; l'existence s'écoule comme ces ruisseaux ensevelis dans les entrailles de la terre, dont les eaux ne reflètent pas les rayons du soleil, qui murmurent dans leur lit profond, sans que leur murmure soit jamais entendu, et qui vont se perdre avec un sourd gémissement dans un abîme sans fond.

La terre desséchée soupire après la pluie; la verdure flétrie par la chaleur du jour appelle de tous ses vœux les fraîches haleines du zéphir et la douce rosée de la nuit; la fleur ouvre sa corolle aussitôt que le

rayon du soleil naissant vient la frapper; et le cœur a besoin d'aimer. Divine ou humaine, une affection lui est nécessaire ; c'est en vain qu'il lutterait contre cette nécessité. Si son cœur ne se propose pas un objet digne de lui-même, il sera inquiet, agité, malheureux ; mais, plutôt que de rester inactif, il s'attachera à un objet quelconque. Le famélique ramasse au hasard l'aliment le plus grossier ou le plus repoussant, pour le porter avidement à sa bouche ; le voyageur dévoré par la soif se jette sur une flaque d'eau trouble comme sur une source pure et limpide.

LA POLITESSE.

(Pensée détachée.)

La bonne éducation ou la politesse n'est pas une chose conventionnelle, du moins pour la plus grande partie des devoirs qu'elle nous impose. A la vérité, chaque pays a ses usages, mais la véritable politesse est de tous les pays. N'offenser ni déranger personne, ne point se nuire à soi-même et s'attirer l'estime des autres, voilà, si nous ne nous trompons, les deux principes sur lesquels la politesse est fondée. Sa qualité la plus essentielle et la plus étendue, celle qui la résume tout entière, c'est de rendre à chacun ce qui lui appartient, par une parfaite observation des lois morales. Ce qui est immoral en fait ne saurait se couvrir que du vernis d'une fausse politesse.

De ces principes généraux résultent certaines règles de conduite, les unes générales, les autres particulières; celles-là s'appliquent à tous les hommes sans exception, celles-ci à certaines classes en particulier. Il faut observer, par rapport à ces dernières règles, le sexe, l'âge, l'état, la condition, le rang, le mérite, la vertu, la supériorité ou l'infériorité des personnes,

pour bien déterminer ce qui leur est dû et ce qu'elles doivent aux autres. Une personne solidement vertueuse pratique la politesse, même sans y penser. Une personne corrompue a beaucoup de peine à se montrer polie. C'est qu'elle est sans cesse obligée à dissimuler et à feindre ; elle est condamnée à une perpétuelle hypocrisie. Il serait facile à cet égard de tracer d'utiles prescriptions touchant les vices les plus communs. Là viendraient des raisons de convenance qui nous engagent à la pratique de la vertu. C'est ici l'un des liens qui unissent la morale à l'intérêt.

PENSÉES DIVERSES.

Vous dites que le christianisme a civilisé le monde, c'est dire que le christianisme est une vérité.

Tout ce qui a quelque rapport avec les besoins de l'homme doit progresser, parce que le besoin par lui-même est un pressant aiguillon. C'est pour cela qu'on voit progresser à notre époque les sciences relatives à la société ; les savants sont maintenant assis au pouvoir. Dans le dernier siècle, ces mêmes sciences s'étaient étrangement égarées, on prenait leur écart pour un progrès ; et pourquoi ? parce que l'homme d'état demeurait étranger à la science et que le savant rêvait dans son cabinet : de ces deux personnages n'en faites qu'un, et vous aurez appliqué le remède au mal. C'est ce qui explique le changement qui s'est fait dans les idées et beaucoup d'autres phénomènes.

Un cours d'éloquence bien compris serait un excellent cours de logique.

On enseigne aux petits enfants la rhétorique et la poésie ; pauvres enfants ! bientôt après on leur enseigne la logique ; pauvres enfants !

Y a-t-il en Espagne une véritable nationalité, ou ou non? En quoi consiste-t-elle, quelles en sont les causes, quels en sont les caractères? Voilà le sujet d'un grand ouvrage.

Art de penser, art de ne pas se tromper et se laisser tromper; voilà des choses très-différentes. La première n'existe peut-être pas et nous semble à peine pouvoir exister; la seconde est fort difficile, mais non impossible.

Si l'on veut bien y faire attention, la seule religion des peuples civilisés, c'est le christianisme; cela dit beaucoup.

Les plus grandes aberrations naissent le plus souvent de ce qu'on se laisse dominer par le cœur : la question du suicide, celle de la peine de mort et autres semblables en sont une bonne preuve. Il est bon d'écouter son cœur; mais en cela il faut agir avec prudence, autrement la vérité, sur beaucoup de points, serait aussi variable que l'organisation et la sensibilité.

Il est au fond de notre âme une lumière supérieure à toutes les impressions du moment, une lumière commune à tous les hommes et qui subsiste dans tous les temps; outre que c'est là un moyen pour éviter beaucoup d'erreurs, c'est aussi une preuve convaincante que notre âme n'est pas le résultat de l'organisation.

Il n'est pas facile d'opiner contre ses propres intérêts; les intérêts traînent les opinions à leur remorque.

L'analyse est une bonne chose; mais parce qu'on connaît les différentes parties d'un objet, on ne connaît pas pour cela l'ensemble : si l'on démonte une machine, la plupart des hommes ne sauront pas à quoi peuvent servir les différentes pièces.

Les classes instruites ont perverti les classes ignorantes; il semble maintenant qu'elles veulent réparer leur erreur, mais la chose n'est pas facile.

Par habitude, nous regardons le droit de tester comme pleinement indubitable; quand on l'examine au point de vue philosophique, d'abord ses fondements paraissent peu solides, mais si l'on creuse plus avant, on découvre les raisons profondes et délicates de ce droit.

C'est une chose bien remarquable qu'une philosophie qui daigne à peine se souvenir de la religion, comme d'un fait humain, soit toujours néanmoins préoccupée de l'idée que cette religion préside aux destinées du genre humain. Ne dirait-on pas que la philosophie craint de découvrir Dieu, et que dans le cours de ses investigations elle se heurte sans cesse à cette pensée de Dieu qu'elle n'aperçoit qu'à travers un nuage.

On prétend populariser la science, et jamais elle n'a marché par des voies plus obscures.

L'histoire ne doit pas oublier un fait que peu d'observateurs ont signalé : un homme voulait éviter la révolution française par le moyen d'une réforme ; et cet homme est celui qui se soumit avec tant d'humilité au jugement du Pape, c'est Fénelon.

Economie politique..... on devrait bien dire aussi, Economie morale.

Presque toujours on parle, on applaudit, on critique par habitude et sur la parole d'autrui.

Il existe une certaine manie d'analyse qui arrive à tout confondre ; il existe un certain esprit d'impartialité outrée qui rend l'homme très-partial ; voilà deux maladies difficiles à guérir.

Il y a des talents brillants, mais superficiels; ils sont comme un petit ruisseau peu large et peu profond ; que l'eau vienne à se troubler et l'on voit aussitôt paraître le sable et les pierres de son lit.

Il y a des talents profonds, mais éclatants ; ils sont comme un immense flambeau qui porte partout sa lumière.

Il est un heureux naturel qui remplace parfois le génie ; c'est comme l'eau qui nous semble avoir une immense profondeur, parce qu'elle réfléchit l'immensité du firmament.

Vous entendez quelquefois une parfaite absurdité

prononcée d'un ton de satisfaction admirable ; pourquoi vous fatiguer à la réfuter, à faire entendre raison à son auteur ? Celui qui est capable d'en commettre de semblables, ne l'est assurément pas de comprendre votre réfutation.

Depuis la folie complète jusqu'à la complète sagesse, il existe bien des degrés intermédiaires ; le monde est distribué sur cette échelle ; les deux extrémités sont presque vides.

La langue et le langage ne sont pas la même chose ; les femmes de la halle parlent la même langue, mais non le même langage que sainte Thérèse ; les journaux de Marat étaient écrits en français comme les livres de Fénelon.

Dans le même capitole, on a vu triompher l'héroïsme et le parricide.

En politique comme en religion, l'enthousiasme suppose la foi ; la pure raison est bien froide.

Le pouvoir est violent quand il est faible.

Samson est l'image de l'homme : force et faiblesse.

Didon demandant au roi Jarbas de lui céder seulement l'espace de terrain que pourrait envelopper une peau de bœuf, puis découpant cette peau en petites lanières capables d'entourer l'emplacement d'une grande ville, est un magnifique emblème de la politique artificieuse des peuples commerçants.

On a dit que Constantin avait affaibli l'empire en le transportant de Rome à Bysance; ne pourrait-on pas dire, au contraire, qu'il le conserva du moins en Orient, en élevant un dernier retranchement contre l'invasion des Barbares.

Il est des réputations qui ressemblent à ces cadavres qui se conservent parfaitement tant qu'ils sont renfermés dans une caisse; mettez-les à l'air, ils tombent en poussière.

La partie intelligente d'une nation doit s'emparer du mouvement et le diriger; mais si elle est elle-même frappée de folie, si elle s'égare?..... Que d'hommes perdus par une seule tête, par une seule pensée! Vertu, santé, fortune, honneurs, tout cela tombe dans le même abîme. Voilà bien l'image de la société, quand l'intelligence est en délire.

L'intelligence est la lumière qui guide, la morale est la loi qui harmonise, le bonheur est le terme et le but.

Nous avons une nouvelle espèce de paupérisme, la jeunesse lettrée.

Nos pères avaient le sens commun, nous avons le raisonnement; de quel côté est la vérité?

On voudrait nous donner la centralisation française, l'éclectisme philosophique et la civilisation à la vapeur.

Voulez-vous apprécier la force d'une situation ? voyez quelles idées et quels intérêts elle représente.

En voulez-vous un signe encore plus facile à saisir ? voyez quels hommes elle met en évidence.

Il y a des solutions chimiques où les corps ne demeurent mêlés qu'autant que dure la chaleur ; la séparation se fait aussitôt que le liquide se refroidit. Ne vous fiez pas trop à certaines fusions, à certaines homogénéités apparentes : laissez donc le liquide se refroidir.

On dit qu'on gâte une idée à force de la répéter ; cette assertion est fort douteuse : un mensonge insigne, une éclatante absurdité, quand on les répète souvent avec le calme et la sérénité convenables, produisent le plus souvent des effets merveilleux.

Il est des hommes qui ne peuvent soutenir leur réputation qu'en se tenant cachés derrière les coulisses ; s'ils se montrent sur la scène, on voit que c'était la *montagne en travail*, et le public les siffle ? A qui la faute ?

L'éducation est à l'homme ce que le moule est au métal : elle lui donne la forme.

Il faut apprendre les règles et s'y habituer, comme les musiciens s'habituent à battre la mesure ; ils la battent ensuite sans y penser.

Les hommes sont comme des figures d'argile qui

doivent sécher dans le moule, si l'on ne veut qu'elles perdent leurs formes.

Pour se conserver, les grands partis et les grands hommes gouvernent; les petits intriguent; les mauvais corrompent; les audacieux oppriment.

Que m'importe un article fulminant contre l'impôt, quand les soldats du fisc ont envahi ma maison?

Une politique aveugle ne veut pas même faire attention aux faits accomplis, une politique injuste les accepte et travaille à les consolider; la justice et la prudence se tiennent également loin de ces deux excès.

Deux hommes qui ne s'entendent pas sont comme deux instruments qui ne sont pas d'accord.

On dit que la vérité n'est jamais nuisible, je le nie.

Un homme paresseux c'est une montre sans ressort.

La monarchie héréditaire peut être considérée comme une application du principe de la destinée. La société redoute extrêmement de mettre en jeu un grand nombre de volontés dans une affaire importante. Elle ne se fie ni aux candidats ni aux électeurs.

Hobbes disait que s'il avait lu autant que certains

autres, il eut été aussi ignorant qu'eux : c'est là une exagération qui renferme un grand sens.

Nous connaissons mieux les livres que les choses ; et cependant la vraie science consiste à connaître les choses et non les livres.

L'inconséquence naturelle à l'homme produit de grands maux et aussi de grands biens. Comment cela ? Un homme religieux, s'il était conséquent, serait un modèle parfait ; et voilà le mal de l'inconséquence. Un impie conséquent aurait une conduite monstrueuse ; et voilà le bien de l'inconséquence.

Encore y a-t-il de la vanité dans la prétention de n'être pas vain.

La vanité est la mollesse de l'orgueil.

Une jeune fille qui, dans l'âge des illusions et de la beauté, se consacre au service des pauvres, montre plus de grandeur d'âme que tous les conquérants de l'univers.

Bienheureux ceux qui pleurent ! Quel mot ! et dans quel siècle ! Ce mot par lui seul ouvrait une ère nouvelle à l'humanité.

La condescendance habituelle s'allie très-bien avec une grande force de caractère. Cette dernière qualité doit être économisée comme toute chose précieuse.

Les hommes qui louent toujours sont sans intelli-

gence ou sans dignité; ceux qui ne louent jamais sont des imbécilles ou des envieux.

Si dans le même sujet se combinent la fortune, l'ignorance, l'immoralité, la présomption et le manque d'éducation, le tout qui en résulte est détestable.

Quand nous possédons un objet, nous en sentons le néant; et voilà pourquoi nous aimons mieux vivre de souvenirs et d'espérances.

Beaucoup d'hommes exagèrent leurs forces, mais beaucoup aussi ne les connaissent pas; quel bonheur pour eux et pour les autres, si quelqu'un pouvait leur en révéler le secret !

Entre une pensée sèchement dite et cette même pensée revêtue d'une heureuse image, il y a la différence qui existe entre une balle lancée avec la main et cette même balle lancée par une bouche à feu.

Pour les choses grandes et difficiles, il faut une lente combinaison, une volonté décidée, une action vigoureuse : tête de glace, cœur de feu, main de fer.

En voyant périr des millions d'individus, et des générations entières souffrir, quelquefois durant plusieurs siècles, d'incroyables malheurs, pour obtenir le triomphe d'une idée ou d'une institution, on demeure convaincu de deux vérités : 1° que la destinée de l'homme individu ne s'achève pas sur la terre; 2° que cet être collectif que nous nommons l'humanité est soumis à l'action d'une providence.

Plusieurs se persuadent que l'Europe ne saurait désormais éprouver ces grands conflits de nations suscités par l'invasion des Barbares du Nord et par celle des Arabes; mais ceux qui se bercent de ces pensées n'ont pas assez réfléchi sur ce que l'Asie pourrait faire, étant gouvernée par la Russie.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

La Presse. 1

Du Célibat ecclésiastique. 27

Etudes Phrénologiques (Premier Article). 62

Considérations philosophico-politiques. 105

De l'Instruction primaire. 135

Etudes Phrénologiques (Deuxième Article). . . . 155

Et Après ? 176

L'Avenir des Communautés religieuses en Espagne (Premier Article). 199

L'Avenir des Communautés religieuses en Espagne (Deuxième Article). 217

L'Avenir des Communautés religieuses en Espagne (Troisième Article). 234

De l'Actualité. 250

Etudes Phrénologiques (Troisième et dernier Article). 274

Existence de Dieu. 296

De l'Angleterre. 308

Devoirs des riches envers les pauvres. 338

L'Ecole de Voltaire. 352

Des Maux causés par l'oisiveté. 360
De l'Indifférence sociale en matière de religion. . . 372
Le Cœur humain. 391
La Politesse. 395
Pensées diverses. 397

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

BESANÇON, IMPRIMERIE D'OUT. CHALANDRE FILS.